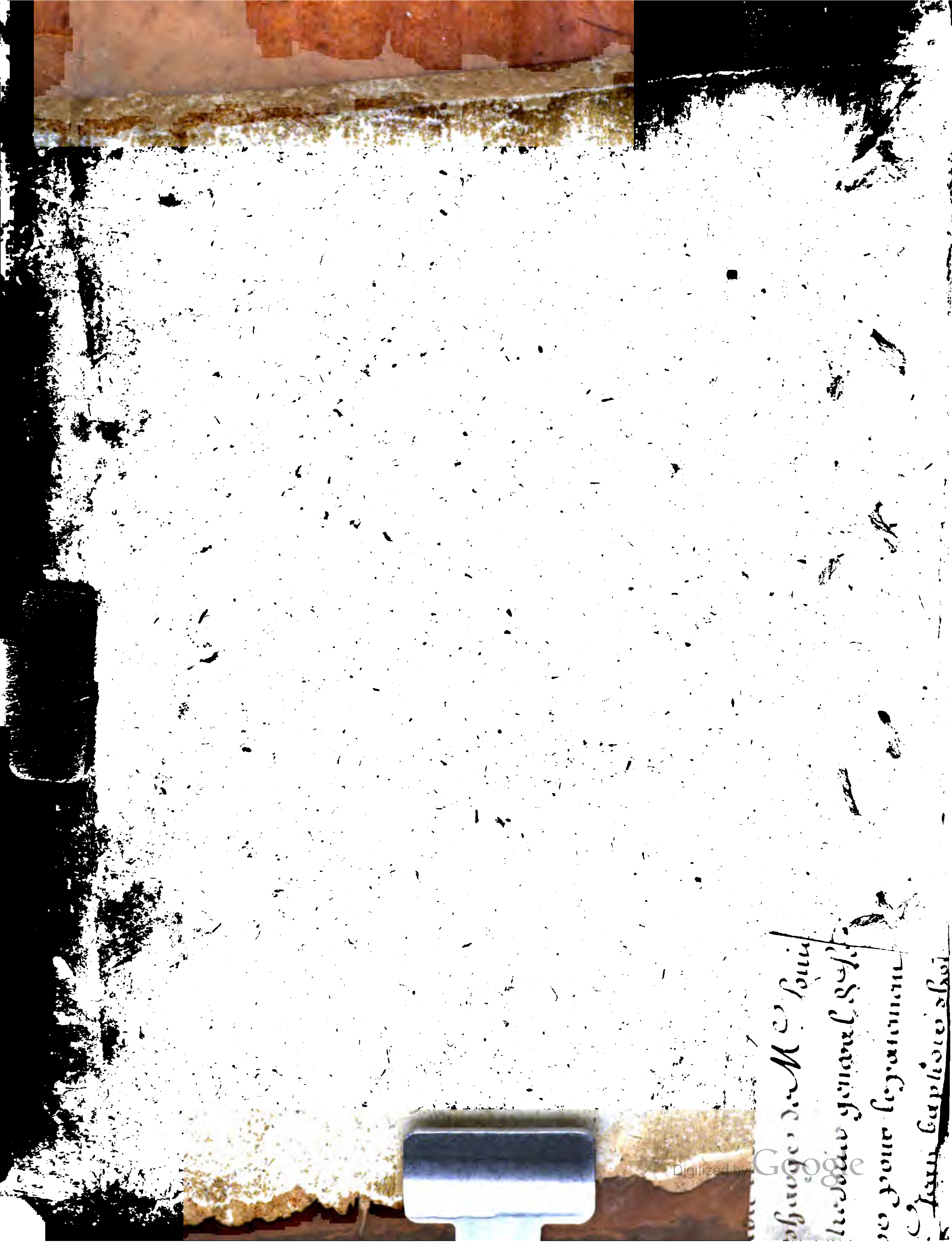


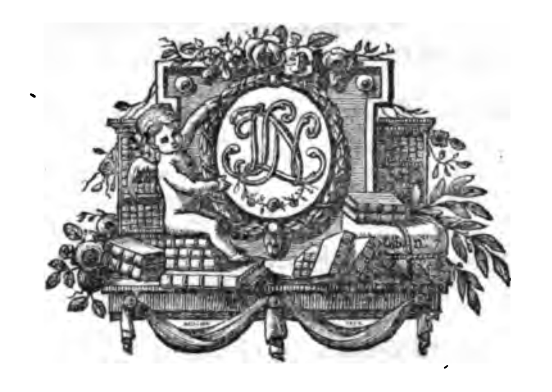






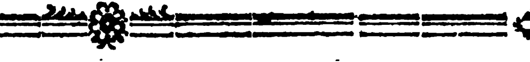
MÉMOIRES
CONCERNANT
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,
LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.
DES CHINOIS,
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME HUITIEME.



A PARIS,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

I. ON a donné, dans quelques-uns des volumes de ce Recueil, un grand nombre de *Portraits* ou vies des Chinois célebres. La premiere suite de ces portraits, remplit presque tout le troisieme volume ; la seconde occupe une grande partie du cinquieme. On a laissé moins d'espace à la troisieme suite que l'on publie aujourd'hui, afin que les Lecteurs puissent trouver plus de variété dans le nouveau volume qu'on leur offre.

Toutes ces vies sont rangées selon l'ordre chronologique. Celles que renferme le cinquieme volume, finissent avec la Dynastie des *Tang*, eteinte l'an 975 de notre Ere. Les vies qu'on trouvera dans celui-ci, appartiennent à la grande Dynastie des *Song*, & s'etendent depuis la fin du dixieme siecle jusqu'au commencement du douzieme. On réserve pour un autre volume une quatrieme suite, qui appartient encore à cette même Dynastie. Elles sont toutes ecrites par M. Amiot, Missionnaire, à qui ce Recueil a de grandes obligations.

II. Les deux morceaux qui suivent sont d'un autre Auteur, dont ce même Recueil contient aussi plusieurs Mémoires importans. Il a terminé sa carriere * dans un âge encore peu avancé (il n'avoit que 54 ans). Les maux sous lesquels il a succombé n'avoient ni ralenti ses travaux, ni même refroidi son imagination. On en jugera, non-seulement par ceux de ses ecrits qu'on va lire, mais par quelques autres qu'on se propose de publier incessamment.

* Le 8 Août 1780.

Le premier des deux qu'on fait entrer dans ce volume, explique d'une maniere qui paroît très-ingénieuse, comment l'Ecriture hiéroglyphique a pu insensiblement produire l'Ecri-

ture alphabétique. Le ſecond, eſt la premiere partie d'un *Eſſai ſur la langue des Chinois, & ſur les caracteres de leur Ecriture.* L'objet de cette premiere partie, eſt de donner *une notion plus philoſophique que grammaticale de la Langue chinoiſe*, comme le dit l'Auteur lui-même. L'objet de la ſeconde, eſt la notice, l'analyſe & l'hiſtoire critique des caracteres chinois. On a réſervé ce morceau pour un nouveau volume qu'on prépare, & à la tête duquel il ſera placé. Il auroit occupé trop d'eſpace dans celui-ci.

III. L'Auteur a joint à ſon *Eſſai*, quantité de notes dont pluſieurs ſont fort étendues & très-curieuſes. On donne aujourd'hui celles qui ſont relatives à la premiere partie. On croit devoir prévenir les Lecteurs, que ce ne ſont pas de ſimples remarques ou eclairciſſemens ſur les paſſages qui y renvoient. Ce ſont ſouvent des digreſſions amenées à l'occaſion d'un mot, mais toujours intéreſſantes, ſur la Géographie, la Population, les Sciences, les Lettres, les Arts, les Loix, les Mœurs & les Uſages des Chinois. On a indiqué en marge de chaque note, les objets principaux qui y ſont traités; & pour en faciliter la recherche, on en a fait une table qu'on a miſe à la ſuite de la Table générale des pieces.

IV. Le reſte de ce volume eſt rempli, 1°. par quelques courtes notices; 2°. par des extraits de diverſes lettres ecrites de Chine; 3°. par un Supplément à l'Art militaire des Chinois.

1°. La notice concernant les *objets de commerce* à importer en Chine, quoique très-ſuccinte ſans doute, vu l'importance & l'etendue d'un pareil ſujet, contient des obſervations qui ne ſont pas à négliger. Celle qui concerne le *ſang de Cerf*, employé en Chine comme remede, eſt curieuſe, & peut devenir utile. Les réflexions ſur la *Poterie* de la Chine peuvent tourner au profit de la nôtre. Le petit ecrit qui

fait connoître le *Tribunal des Ouvrages publics*, etablis dans l'Empire Chinois, présente des idées qui peut-être feroient recueillies avec quelque fruit par les Gouvernemens d'Europe.

2°. On lira sans doute avec plaisir l'extrait d'une Lettre sur les honneurs que l'Empereur de Chine, actuellement régnant, a fait rendre à M. Sikelpart, Missionnaire, & Peintre de cet Empereur. On y verra le cas que ce Prince fait des Arts, & de ceux qui les cultivent; & la bonté avec laquelle il traite les Européens attachés à son service.

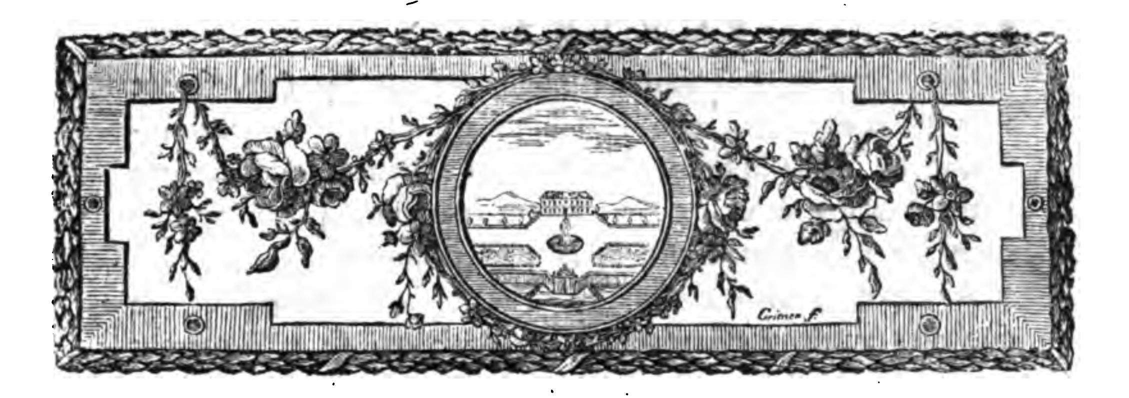
On avoit cru en 1778 que l'Empereur etoit mort dans le cours d'un voyage qu'il avoit entrepris; & cette nouvelle avoit eté annoncée en Europe d'après les lettres de quelques Missionnaires, par lesquelles on avoit eté informé des bruits qui en avoient couru à Péking. On trouvera ici l'extrait d'une lettre qui nous a depuis instruits de son retour, & qui en détaille les circonstances.

Une autre Lettre ecrite de Péking en 1768, & qui contient la *relation d'un voyage de Canton à Péking*, nous a paru mériter d'être communiquée au Public. Elle contient des faits qui paroissent diminuer l'idée qu'on a communément en Europe de la population de la Chine. On y voit que cet immense Empire a des campagnes en friche dans l'enceinte même de quelques-unes de ses villes; & ce qu'il faut penser des douze lieues de circonférence que nos Géographes donnent à la ville de Nankin. Mais il ne faut pas non plus tirer des conséquences trop etendues de ces observations, faites sur la seule route de Canton à Péking.

3°. On a réimprimé dans le volume précédent, *l'Art militaire des Chinois*, par M. Amiot, & on y a ajouté quelques remarques tirées principalement des observations sur cet ouvrage, que M. le Marquis de Puységur a publiées. M. Amiot a envoyé un *supplément*, par lequel on termine ce volume.

Fin de la Table générale.

MÉMOIRES



MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

SUITE DES VIES OU PORTRAITS DES CÉLEBRES CHINOIS.



AVANT-PROPOS.

Après deux années d'interruption, je me ſuis remis à mes Chinois célebres, & j'ai ébauché les portraits de quelques-uns de ceux qui ont brillé ſous la grande Dynaſtie des *Soung*. On pourra les placer à côté de ceux qui ont brillé ſous les autres Dynaſties, & qui les ont précédés. On trouvera dans les uns & dans les autres de quoi ſe former une idée générale de la nation Chinoiſe dans les différens âges.

Ces portraits, qui sont au nombre de treize (1), feront voir en particulier, que la Chine n'a jamais été plus féconde en Philosophes & en Gens de Lettres que lorsque notre Europe étoit, généralement parlant, plongée dans l'ignorance la plus crasse & la plus profonde.

A l'exception de l'illustre *Tchao-koang-yng*, & de quelques autres Empereurs, tous ceux qui se présenteront successivement sont des Lettrés du plus haut rang; mais ces Lettrés n'ont pas seulement eclairé leurs compatriotes par de savans ecrits, ils ont encore servi la Patrie en y exerçant, d'une maniere peu commune, les emplois les plus importans. On en jugera par le court exposé que je fais de ce qui les a rendus recommandables, & de ce qui a le plus contribué à immortaliser leurs noms. *See-ma-koang*, *Tcheou-tchun-y*, *Tcheng-hao*, *Sou-che*, quels hommes! Rome & la Grèce leur eussent également dressé des autels; & nous lirions depuis long-tems en des langues que nous connoissons, l'éloge de leurs vertus encore plus que de leur science, s'ils avoient eté Grecs ou Romains.

J'ai tâché de lier l'histoire particuliere de ces hommes célebres, avec l'histoire générale de leurs tems; afin de présenter aux yeux, une sorte de perspective où chaque objet parût à sa véritable place, & qui pût intéresser le Lecteur à des evénemens fastidieux peut-être, par la maniere dont ils sont enoncés.

(1) Nous ne donnerons dans ce volume que les neuf premiers. On trouvera dans le volume suivant les quatre autres qui auroient occupé trop de place dans celui-ci.



SOUNG-TAY-TSOU,

Premier Empereur & Fondateur de la grande Dynaſtie des Soung.

DEPUIS *Tchao-tſoung*, pénultieme Empereur des *Tang*, juſqu'au regne du grand *Tai-tſou* des *Soung*, c'eſt-à-dire, depuis l'an de Jeſus-Chriſt 889 juſqu'à l'an 960, la Chine fut un théâtre dont les ſcenes enſanglantées offroient chaque jour quelque nouvel objet d'horreur. Les guerres preſque continuelles, tant au-dedans qu'au dehors, y introduiſirent la licence, & avec elle les crimes de toutes les ſortes. Le fréquent changement de domination, en y faiſant taire les loix, donnoit aux infracteurs une eſpece d'aſſurance de l'impunité ; & tandis que le vice alloit audacieuſement la tête levée, la timide vertu n'oſoit preſque plus ſe montrer. Le Magiſtrat & l'Homme de Lettres elevoient bien de tems en tems la voix pour rappeller à la pratique du devoir ; mais cette voix etoit trop foible pour pouvoir ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions effrénées, & parmi le bruit des armes. Le foible ſans appui, ſe trouvoit opprimé par le fort ; le peuple ſans défenſeur gémiſſoit ſous le joug odieux de la tyrannie ; & le déſordre régnoit par-tout.

Tel eſt l'affreux tableau que nous offre l'Hiſtoire de la Chine, depuis la fin du regne des *Tang*, juſqu'au commencement de celui des *Soung*. Dans l'eſpace d'un peu plus d'un demi-ſiecle, l'Empire changea quinze fois de maîtres, & paſſa ſucceſſivement dans cinq familles différentes. On appelle ces cinq races, *les cinq petites Dynaſties poſtérieures.* Outre les Empereurs, il y avoit pluſieurs autres Princes qui, tant en deçà qu'au-delà du *Kiang*, s'étoient fait de petits

Etats, & qui pour ſe maintenir ou pour s'agrandir, en empiétant ſur les poſſeſſions les uns des autres, avoient continuellement des troupes ſur pied. Il y avoit encore les Tartares *Leao*, autrement dits *Kitan*, qui étant maîtres d'une partie des Provinces boréales, tâchoient de faire des conquêtes du côté du Sud, & inquiétoient ſans ceſſe leurs voiſins ou par des excurſions ſur leurs terres, ou par le ſiege de quelques-unes de leurs villes.

Dans des circonſtances où le mal généralement répandu paroiſſoit ſans remede, il falloit, je ne dis pas ſeulement un grand homme, mais un homme extraordinaire pour pouvoir y remédier. Tel fut en effet celui dont je vais crayonner le portrait. Il étoit de la maiſon de *Tchao*, & avoit pour nom propre *Koang-yn*. Sa famille étoit originaire de *Tcho-kiun*, à une journée du lieu où eſt aujourd'hui Péking. Le grand-pere de ſon ayeul, nommé *Tchao-tiao*, s'étant rendu recommandable, ſous les *Tang*, par ſes ſervices militaires, eût pour récompenſe le gouvernement de *Yeou-tou*, c'eſt-à-dire, de la ville même que les Souverains érigerent en capitale de l'Empire, du tems des *Yuen*, & qui, ſous le nom de *Pé-king*, ou de *Cour du Nord*, a conſervé ſa prérogative juſqu'au tems où nous vivons.

Tchao-tiao eut pour fils *Tchao-ting*, qui fut l'un des premiers Cenſeurs de la Cour. *Tchao-ting* fut pere de *Tchao-king*, à qui l'Empereur donna le gouvernement général du département de *Tcho-tcheou*, comme à un officier d'un mérite diſtingué dont la valeur & l'expérience pouvoient contenir dans le devoir tous les Tartares voiſins de ce département. *Tchao-king* eut un fils qu'il appella *Tchao-houng-yn*. Ce *Tchao-houng-yn* ſe rendit célebre ſous la petite Dynaſtie des *Tcheou*. Il en reçut des bienfaits ſans nombre, & fut revêtu de charges qui l'approcherent de la perſonne du Souverain.

C'est pendant qu'il exerçoit l'une de ces charges, que la vertueuse *Tou-ché*, sa légitime épouse, lui donna pour premier fruit de son mariage, un enfant pour lequel, disent les Historiens Chinois, « le Ciel sembla se déclarer dès le moment de sa naissance; car, ajoutent-ils, une lumiere des plus brillantes eclaira les airs au milieu des ténebres de la nuit, & une odeur des plus suaves embauma la chambre de la nouvelle accouchée, & tous les appartemens qui en etoient voisins. Ce qui fut cause que ses parens ne l'appellerent durant tout son bas âge, que du nom de *Hiang-hai-eulh*, c'est-à-dire, *Enfant de bonne odeur* ».

Né dans une famille de Guerriers, il prit de bonne-heure le parti des armes, & passa successivement par tous les degrés de la milice. Il se distingua toujours par son exactitude à remplir ce qui etoit de son devoir, & par ses manieres obligeantes envers tout le monde; ce qui lui acquit l'estime de tous ceux qui etoient au-dessus de lui, la bienveillance de ses egaux, & un respect sans bornes de la part de ses inférieurs. Il etoit d'une taille majestueuse, & avoit une physionomie qui imposoit. Il avoit l'esprit fin, le jugement bon, le cœur grand; & possédoit sur-tout le précieux talent de se faire aimer. Il se distingua par sa valeur, lorsqu'il n'étoit qu'Officier subalterne; par sa prudence, & par la foule des vertus guerrieres quand il commandoit en chef. Aussi toutes ses entreprises lui réussissoient. Il prenoit les villes quand il en faisoit le siege; quand il livroit des batailles il etoit victorieux.

Le second Empereur de la petite Dynastie des *Tcheou* postérieurs, *Ché-tsoung*, qui se connoissoit en mérite & surtout en mérite militaire, le mit à la tête des troupes de l'Empire, en qualité de Généralissime, & l'envoya contre les Tartares qui ne cessoient de faire des excursions & de piller les villes des frontieres qui étoient sans défense. *Tchao-*

koang-yng les eut bientôt chassés, & réduits à ne plus oser paroître. Revenu à la Cour, il fut admis dans le Conseil secret, & *Ché-tsoung* penchoit toujours à suivre son avis dans les affaires, sur-tout dans celles qui avoient rapport à la guerre. Cet Empereur etant mort sur la fin de la sixieme année de son regne (959 de l'ere chrétienne), il eut pour successeur *Koung-ty* son fils, âgé d'environ onze à douze ans. Un peu avant sa mort, il avoit nommé un Conseil de Régence dont *Tchao-koang-yng* devoit être un des principaux membres.

Le jeune Empereur etoit à peine sur le trône, que les Tartares firent de nouvelles excursions sur les frontieres de l'Empire. Le Conseil de Régence ne voulant pas leur laisser le tems de faire des conquêtes, mit promptement une armée sur pied, & nomma *Tchao-koang-yng* pour la commander. Les divers corps s'étant rassemblés aux environs de la capitale, le Général, après avoir reçu ses derniers ordres de la Cour, se mit en marche dans tout l'appareil de sa dignité, pour se faire reconnoître à la tête de l'armée & en prendre le commandement.

En sortant du Palais où il avoit eté saluer l'Empereur pour la derniere fois, il fut suivi d'une multitude de gens du peuple qui sembloit déja le regarder comme son Maître. *Voilà*, se disoient-ils les uns aux autres, *celui qui devroit être notre Empereur, & non point un enfant tel que celui que nous avons aujourd'hui.* Quelques-uns même s'émanciperent jusqu'à crier: *dix mille ans à Tchao-koang-yng;* formule d'acclamation qui, chez les Chinois, equivaut à celle de *vive le Roi*, usitée parmi nous.

S'il n'y avoit point de complot formé pour placer *Tchao-koang-yng* sur le trône, on peut dire que ce fut là l'origine, en même tems que le signal de la révolution. Ceux de la suite du Général, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre,

le répéterent à ceux de l'armée; & ceux-ci par des cris redoublés de *dix mille ans à Tchao-koang-yng ; vive Tchao-koang-yng dix mille & dix mille ans*, firent naître dans l'esprit des Officiers l'idée d'élever leur Général à la dignité suprême. Deux des plus distingués d'entre eux, dont l'un s'appelloit *Kao-hoai-tê*, & l'autre *Tchao-yen-hoei*, profiterent sur le champ de la bonne volonté des troupes, pour exécuter avec succès un projet qui auroit souffert bien des difficultés dans toute autre circonstance, & qui eût peut-être échoué, s'ils avoient laissé à cette premiere ardeur le tems de se ralentir. Ce jour même & la nuit suivante ils pressentirent ou firent pressentir tous les Officiers; & après s'être assurés de leurs suffrages, ils publierent leur dessein à l'armée entiere qu'ils firent mettre sous les armes dès la pointe du jour.

Tchao-koang-yng etoit à peine sorti des bras du sommeil quand les Officiers généraux entrerent dans sa tente, & le saluerent comme leur Empereur. Il crut d'abord que ce qu'il voyoit n'étoit qu'un rêve; & il ne fut bien assuré qu'il veilloit, que lorsqu'on le revêtit de la casaque jaune, qui etoit alors l'habillement distinctif des Empereurs. On prétend qu'il voulut faire quelque résistance, mais qu'on l'empêcha de parler, qu'on le fit monter à cheval malgré lui, & qu'on le conduisit ainsi à la tête du camp pour l'y faire proclamer par les Soldats. En effet, dès qu'il parut, ce ne fut qu'un cri de joie. *Dix mille ans*, dirent toutes les bouches, *dix mille & dix mille ans* à notre nouvel Empereur (*ouan-soui*, *ouan-ouan*, *ouan-soui*). Après ce premier transport, tous se prosternerent, & firent en l'honneur de leur Général les cérémonies respectueuses qu'on ne fait qu'en présence des Empereurs.

Pendant que tout se passoit ainsi à l'armée, ceux des Officiers qu'on avoit envoyés à la ville pour donner avis de

la révolution, s'assurerent des portes, des principaux postes, des tribunaux & du Palais impérial.

Tchao-koang-yng se voyant ainsi placé sur le trône, sans l'avoir recherché, sans y avoir contribué, & même malgré lui, profita d'un moment de silence pour faire savoir ses intentions. Voici, au rapport des Historiens, comment il s'exprima.

« En vous déterminant à ce que vous venez de faire, vous » avez peut-être cru que parce que je suis votre Général, » je vous procurerois, devenu Empereur, des avantages » particuliers que vous n'oseriez espérer de tout autre Maître. » Si telles ont eté vos vues, je vous déclare que je n'ac- » cepterai jamais, quoi que vous puissiez faire, une dignité » à laquelle la naissance ne me donne point de droit. Si au » contraire, en voulant m'élever à la dignité suprême, vous » n'avez envisagé que le bien de l'Empire, vous devez être » résolus à m'obéir exactement dans tout ce que je vous » commanderai ».

A ces mots, tout le monde se mit à genoux, & l'on jura d'une commune voix, qu'on etoit dans la disposition d'exécuter fidelement, & avec la plus grande exactitude, tout ce qu'il voudroit bien ordonner.

« Je vois, reprit alors *Tchao-koang-yng*, qu'il seroit » inutile de faire une plus longue résistance; mais, en me » prêtant à vos desirs, j'exige de vous, sous peine des plus » rigoureux châtimens, la promesse que vous ne ferez rien » contre le respect qui est dû au jeune Empereur & à toute » sa famille; que vous userez de toutes sortes d'égards envers » les Ministres d'Etat & les Grands de l'Empire; que vous » regarderez tous les Tribunaux, comme des lieux sacrés » qu'il n'est pas permis de violer; & que vous ne pillerez » ni les Trésors publics, ni les maisons des Citoyens: j'aurai

» soin

» soin de vous dédommager d'ailleurs de votre réserve à cet » egard. A ces conditions, je consens à être votre Empereur ».

Aussi-tôt tous s'écrierent d'une commune voix : *nous obéirons fidelement ; nous ne nous ecarterons en rien de ce que vous venez de nous prescrire.* Toute l'armée se mit alors en mouvement, & s'avança du côté de la ville, à la suite du nouvel Empereur. Comme on n'en etoit pas eloigné, on arriva le soir même sous les murailles, & *Tchao-koang-yng* donna de là ses ordres pour que tout fût disposé pour son entrée du lendemain. Deux de ses Officiers généraux furent chargés de prendre les devants pour aller instruire ceux du Conseil de Régence, les Ministres d'Etat & les Grands de ce qui venoit de se passer à l'armée. Ils devoient en même tems rassurer le Peuple contre les frayeurs qu'il auroit pu prendre en voyant tant de gens armés.

Les deux Ministres d'Etat, *Fang-tché* & *Ouang-pou*, etoient encore en affaires dans le Palais, lorsque celui qui devoit leur intimer les ordres du nouvel Empereur, y arriva pour s'en rendre maître. L'un des Capitaines des Gardes du jeune Prince, voulut d'abord faire quelque résistance ; mais le grand nombre l'eut bientôt mis hors de combat. On conduisit les deux Ministres en présence de *Tchao-koang-yng* qui s'étoit logé à l'entrée de la ville, dans l'hôtel des Princes etrangers. On dit qu'aussi-tôt qu'il apperçut ces deux Ministres, de grosses larmes lui tomberent des yeux, & qu'il leur parla ainsi : « Je suis confus de vous voir comme vous êtes, & » de me voir ce que je suis. Un seul jour a fait ce grand » changement. Je vous ai mandés pour savoir de vous ce qu'il » convient de faire dans les circonstances critiques où nous » nous trouvons ».

Sans donner aux Ministres le tems de répondre, l'un des Officiers qui etoient présens, mettant le sabre à la main,

prit la parole & dit : « Il n'y a point à délibérer : l'Empire » n'a point de Maître, & nous en voulons un. Y a-t-il quel» qu'un qui soit plus digne de monter sur le trône que notre » Général » ? Ces mots, prononcés d'un ton imposant, & par un homme qui avoit le fer levé, firent plus d'effet que n'eût pu faire le plus beau discours. Les deux Ministres s'avancerent jusqu'auprès de *Tchao-koang-yng*, se prosternerent à ses pieds & le reconnurent pour Empereur.

Après cette courte cérémonie, *Tchao-koang-yng* les renvoya au Palais donner les ordres pour la cérémonie solemnelle de la proclamation.

Pendant que les Ministres donnoient en apparence ces ordres, dont ils n'étoient eux-mêmes que les simples exécuteurs, *Tchao-koang-yng* se mit en marche pour aller prendre possession du Palais. Toutes les rues par où il devoit passer étoient bordées de Soldats, & les principaux Officiers de son armée formoient son cortege. Il y arriva aux acclamations d'un peuple infini qui, charmé de l'avoir pour maître, ne pouvoit se lasser de témoigner sa joie par les cris redoublés de *dix mille ans*, *dix mille ans*, *& encore dix mille ans à notre auguste Empereur*. Lorsqu'il fut parvenu jusqu'à la cour intérieure qui conduisoit à la salle du trône, *Tao-kou*, l'un des Officiers de la couronne sous le regne qui venoit d'expirer, lui présenta, de la part de son maître, l'acte authentique par lequel ce jeune Prince abdiquoit l'Empire en sa faveur. *Tchao-koang-yng* se mit à genoux pour le recevoir, & après s'être relevé, il entra dans la salle. Là on le revêtit des habits impériaux, on le plaça sur le trône ; & les Princes, les Grands & les Mandarins de tous les ordres, le reconnurent d'un commun accord, avec les cérémonies accoutumées, pour seul & légitime Souverain de tout l'Empire de la Chine.

Ainsi finirent les tems orageux de la tyrannique domination des cinq petites Dynasties que l'on appelle *postérieures*. Les beaux jours d'*Yao* & de *Chun* vont revivre sous le regne du grand *Tai-tsou* des *Soung*. Ce Prince, comme un astre bienfaisant, va répandre ses bénignes influences pour rendre sa vigueur primitive à une terre epuisée & dont la vertu etoit presque eteinte ; il va relever la gloire d'un vaste Empire qui etoit prêt à succomber sous le poids des disgraces, des malheurs & de l'infamie. Cet illustre fondateur d'une nouvelle Dynastie, va se rendre redoutable au-dehors par la force & le succès de ses armes ; il va se faire aimer & respecter au-dedans par la sagesse de son gouvernement. Son regne sera le regne de la justice, de l'ordre & des bonnes mœurs ; & par la protection constante qu'il accordera aux Lettres, il les fera fleurir d'une maniere plus brillante qu'elles n'avoient encore fait. Heureuse cependant la Chine, si parmi les fruits exquis que la plupart de ces fleurs produisirent dans la suite, il ne s'en fût point trouvé qui eussent renfermé ce poison subtil au moyen duquel la vigoureuse constitution de la doctrine de Confucius & des anciens, fut presque entiérement altérée.

Après que *Tchao-koang-yng* eut eté proclamé solemnellement, il déclara qu'il venoit d'assurer le trône à une nouvelle Dynastie, & qu'il vouloit que cette Dynastie portât le nom du pays des *Soung* dont il avoit eu le Gouvernement. Il fit ensuite un apanage au Prince qui venoit de lui céder l'Empire, & lui donna la principauté de *Tcheng*. La mere de ce jeune Prince conserva le nom & toutes les prérogatives d'Impératrice-mere ; & eut en conséquence un Palais, des equipages, des Officiers, & une maison convenables à son rang. Il fit publier une amnistie générale dans tout l'Empire ; & envoya des Couriers dans les différentes Provinces

pour faire part de son élévation à ceux qui les gouvernoient, & leur intimer en même tems ses ordres. Il confirma tous les Mandarins, tant de lettres que d'armes, dans l'exercice de leurs dignités, charges ou emplois; leur distribua des graces & des bienfaits, & fit en leur faveur une promotion générale par laquelle chacun d'eux fut élevé d'un degré.

Il avoit à peine fini ces premiers réglemens, qu'il se disposa à aller rejoindre son armée pour la commander en personne, contre les Tartares & le Roi des *Han*. Sur cela les Grands qui étoient les plus dévoués à ses intérêts, lui représenterent qu'il n'étoit pas de la prudence de quitter si-tôt la capitale pour aller combattre au-delà des frontieres; qu'il pourroit arriver, pendant son absence, une révolution peu différente de celle qui lui avoit donné l'Empire; & qu'en un mot on ne sauroit être trop sur ses gardes dans les commencemens d'un regne non encore affermi.

« Mes amis, leur répondit-il, soyez tranquilles sur mon » sort. Si le ciel m'a donné l'Empire, comme il y a tout » lieu de le croire aujourd'hui, les hommes ont beau faire, » ils ne sauroient me l'ôter. Si le ciel au contraire ne veut » pas que je regne, j'aurois beau faire moi-même, toutes » mes précautions ne serviroient qu'à me faire échouer. *Ché-* » *tsoung*, pere de l'Empereur que je remplace, a employé » toutes sortes de voies pour conserver le trône dans sa famille. » Il a fait mourir quantité de braves gens qui n'avoient d'autre » crime que d'avoir le visage large & les oreilles longues; & » cela parce qu'un devin s'étoit avisé de lui dire que l'Empire » ne passeroit à une autre race qu'après qu'un homme à visage » quarré & à longues oreilles l'auroit enlevé à la sienne. J'ai la » face plus large & plus quarrée, j'ai les oreilles plus longues » qu'aucun de ceux qu'il fit périr sous différens prétextes, » mais, dans la réalité, pour cette seule raison; & il ne se

» défia jamais de moi, quoiqu'il me vît très-souvent. Instruit » de son foible, je vous avoue que je n'étois jamais en sa » présence sans quelque appréhension. Cependant malgré ma » face quarrée & mes longues oreilles, il m'honora toujours » de ses bontés, & ne craignit pas de me confier ses armées. » Croyez-moi, mes amis, comptons sur le ciel, & prépa- » rons tout pour un prompt départ ».

Peu de jours après, vint un courier des frontieres qui lui annonça que, sur l'avis que les Tartares & le Roi des *Han* avoient eu qu'il alloit marcher contre eux à la tête d'une puissante armée, ils s'étoient retirés dans leurs Etats respectifs. Une si agréable nouvelle ne pouvoit être annoncée plus à propos. Elle laissa au nouvel Empereur la facilité de travailler au plutôt à réformer les abus, & à faire revivre les loix. Il disperſa son armée en différens lieux pour s'en servir au besoin contre les ennemis de l'Etat, ou contre ceux qui refuseroient de le reconnoître & de lui obéir. En attendant il se donna tout entier à l'étude du Gouvernement, & se fit un devoir capital d'en connoître exactement toutes les branches. Il ne nommoit aux emplois importans que ceux qui etoient proposés par les Sages, comme capables de les remplir avec honneur. Il ne plaça de lui-même, sans consulter personne, que quelques anciens Capitaines qui avoient eté autrefois ses amis; & il ne les plaça que dans des emplois militaires dont il etoit comme certain qu'ils rempliroient bien les devoirs. Si ceux qu'il avoit ainsi placés venoient à se négliger, ou à se rendre coupables de quelque faute qui méritât punition; sans avoir egard à leurs anciens services, il les punissoit, pour l'exemple, comme il eût puni tout autre dans un cas pareil. Il est vrai qu'étant naturellement très-humain, ses punitions etoient toujours douces, & ne tendoient guere qu'à corriger. On en jugera par quelques traits que je vais rapporter.

Il avoit donné à *Han-tchao* le Gouvernement de *Kiang-nan*. Cet Officier, quoique très-exact à s'acquitter des devoirs de sa charge, aimoit la bonne chere & les femmes. Ces deux passions lui firent faire des ecarts très-peu dignes de la place qu'il occupoit. Il emprunta des sommes d'argent qu'il etoit hors d'état de rendre; il fit enlever dans les villages de son district quelques jeunes personnes d'une beauté peu commune pour servir à ses plaisirs. L'Empereur le manda, & en présence de sa Cour, il lui dit: « C'est à mon tribunal » que je vous ai cité pour cette fois, & je veux bien être » votre seul juge. Je vous condamne à renvoyer chez leurs » parens toutes les filles que vous avez prises de force, ou » qu'on n'a pas osé vous refuser, & de leur donner, en les » renvoyant, de quoi s'entretenir le reste de leur vie, sui- » vant leur etat. Pour ce qui est des dettes que vous avez » contractées, comme je sais que vous êtes insolvable, & » que je me suis fait comme votre caution, en vous donnant » la place que vous occupez, c'est à moi à les acquitter; » ainsi je m'en charge. Retournez à votre poste, & n'y faites » rien désormais qui puisse me rappeller le souvenir que vous » avez eté coupable ».

Il se conduisit un peu plus rigoureusement en apparence envers un Officier du second rang, qu'il avoit recommandé à *Kouo-kin*, Général de l'armée qui étoit dans le *Chan-si*. Cet Officier du second rang, fier apparemment d'avoir eté placé par l'Empereur lui-même, & ne croyant pas qu'il dût être soumis comme les autres, fut réprimandé pour avoir manqué à quelque chose qui avoit rapport au service. Son chagrin lui inspira des desirs de vengeance; il se permit d'accuser mal-à-propos, & même de calomnier son Général sur des articles assez essentiels pour le faire casser s'il se fût trouvé véritablement coupable. L'Empereur qui etoit mesuré

dans toutes ses démarches, envoya secrétement sur les lieux des personnes de confiance, pour s'informer de la conduite de *Kouo-kin*, & ces personnes ayant déchargé ce Général de tous les chefs de l'accusation intentée contre lui, l'accusateur fut condamné à mort. Sa Majesté l'envoya à *Kouo-kin* lui-même pour qu'il le fît mourir de la maniere qu'il jugeroit à propos. Dans ce tems-là les Tartares etant revenus sur les frontieres, les infestoient par leurs brigandages. *Kouo-kin* se disposoit à marcher contre eux, quand son accusateur arriva, portant avec lui sa condamnation & l'ordre de l'Empereur.

« Je ne vous ai point fait de mal, lui dit *Kouo-kin*, » & vous avez voulu m'en faire. Je puis vous punir de » tel genre de mort qu'il me plaira; mais je ne veux pas » me souiller de votre sang; je veux au contraire vous » mettre dans l'occasion d'effacer votre faute & de mériter votre pardon. Les Tartares infestent nos frontieres, je » vous donne un Corps de troupes à commander : allez » contre eux vous distinguer par quelque haut fait. Si vous » les battez, je deviens votre ami, & je vous promets de » travailler à votre fortune auprès de l'Empereur. Si vous » êtes battu, ne revenez point auprès de moi, jettez-vous » dans la riviere; ou punissez-vous de telle autre maniere » qu'il vous plaira ».

L'Officier va contre les Tartares, fait des prodiges de valeur, les bat, les dissipe, & revient auprès du Général lui rendre compte de sa conduite. *Kouo-kin* lui tint parole; il sollicita pour lui le grade d'Officier général, & il l'obtint.

Parmi ceux que l'Empereur avoit placés de lui-même, étoit un nommé *Ouang-tchou*, Secrétaire de ses ordres, homme d'esprit, aimable, bienfaisant même; mais adonné à ses plaisirs, & ennemi de tout ce qui pouvoit le contraindre.

Par des manieres un peu trop libres dans un homme en place, il avoit choqué les personnages graves de la Cour; &, par sa négligence à expédier les affaires, il avoit indisposé presque tous les autres: mais comme l'Empereur l'aimoit, tous les Courtisans faisoient semblant de l'aimer aussi. Les Censeurs, plus hardis, crurent qu'il etoit de leur devoir de ne pas dissimuler. Ils accuserent *Ouang-tchou* comme incapable de remplir un emploi aussi important que celui dont Sa Majesté l'avoit honoré, & demanderent qu'il fût cassé.

L'Empereur lut en plein Conseil la représentation des Censeurs. « Ils ont raison, dit-il, le Secrétaire de mes ordres » est un homme qui fait les affaires les plus secretes de » l'état; un homme de plaisir ne sauroit occuper dignement » un pareil poste. Quand je n'étois que Général d'armée, » *Ouang-tchou* pouvoit me convenir; il n'en est pas de même » aujourd'hui. Elevé dès l'enfance parmi des Soldats, je ne » saurois avoir acquis les connoissances nécessaires pour bien » gouverner; je veux bien faire, c'est à vous, Ministres & » Conseillers d'Etat, à m'instruire & à me diriger. Cherchez » quelque homme parmi les Lettrés, qui soit sage & entendu, » pour mettre à la place de *Ouang-tchou* que je casse dès- » à-présent ».

Le choix fut bientôt fait. Il y avoit à la Cour un Mandarin nommé *Teou-y*, Lettré du premier ordre, qui avoit déjà exercé avec honneur plusieurs emplois importans dans différens tribunaux. C'étoit peut-être, parmi les personnes d'un certain rang, l'homme le plus grave de l'Empire. Les Ministres & tout le Conseil le proposerent d'une commune voix. *C'est l'homme qu'il me faut*, dit l'Empereur, *qu'on l'appelle & qu'il entre en exercice dès aujourd'hui*. *Teou-y* regardoit la gravité & la décence comme ce qu'il y a de plus important à observer par un homme en place; il ne cessoit d'en

faire

faire des leçons à son maître qui, devenu Empereur, avoit conservé quelques restes de ces manieres aisées & libres que l'on contracte à l'armée & dans l'enceinte d'un camp. Un jour qu'il etoit allé, hors des heures accoutumées, pour lui parler d'une affaire de quelque importance, il le trouva dans un de ses appartemens intérieurs, sans ceinture & sans bonnet. Il s'arrêta à la porte. Les Eunuques de la présence lui firent signe d'entrer; il n'y fit aucune attention. Les Gardes le lui dirent à haute voix; il n'en tint compte. Entrez donc, lui dit enfin l'Empereur lui-même d'un ton un peu fâché. « Je n'oserois, » répondit froidement *Teou-y;* vous êtes dans un déshabillé » de particulier, & c'est à l'Empereur que je viens parler » d'une affaire importante ». L'Empereur ne s'offensa point: il se fit apporter sa ceinture & son bonnet, s'assit gravement, & adressant la parole à *Teou-y: Suis-je bien ainsi*, lui dit-il. « Oui, Seigneur, répondit *Teou-y* en entrant. Je prie Votre » Majesté de faire attention qu'elle fonde une nouvelle Dy- » nastie; qu'elle ne regne que pour observer & faire observer » les loix; & qu'elle doit être pour tous ses sujets un modele » sur lequel ils puissent se former pour l'observation exacte » des usages & des cérémonies de l'Empire. Ce n'est que » par-là, Seigneur, que vous pouvez acquérir l'estime des » Sages, & assurer le trône à votre postérité ».

L'Empereur, après l'avoir ecouté tranquillement, le remercia de l'avis, & l'assura qu'il en profiteroit. *En effet*, ajoute l'Historien que nous suivons, *depuis cet instant, ce grand Prince n'admit jamais en sa présence quelque Ministre, quelque Grand, ou quelque Mandarin, qu'il ne fût décemment vêtu, & dans une contenance telle qu'il convient à la suprême dignité de fils du Ciel.*

Après avoir suffisamment pourvu aux affaires générales du Gouvernement, il tourna ses vues du côté des Lettres. Il en faisoit un si grand cas, qu'il portoit le respect pour

elles, jusqu'à la vénération. Jamais il ne refusa d'accorder sa protection à ceux qui les cultivoient, & de les admettre en sa présence quand ils avoient quelque grace à lui demander. Il s'entretenoit familierement avec eux; il leur faisoit des questions sur les *King*, sur l'Histoire, sur la vénérable antiquité, & sur les Sages qui s'étoient le plus distingués dans les commencemens de la Monarchie & sous le regne des trois premieres Dynasties. Sa complaisance pour eux alloit si loin qu'il les laissoit parler tant qu'ils vouloient, fût-ce même sur les objets les moins importans de la Littérature. Les Ministres & les Grands lui ayant représenté un jour, qu'il ne devoit pas se communiquer ainsi à cet essaim de Gens de Lettres, dont la plupart méritoient à peine ce nom: « Vous avez tort, leur répondit-il; il n'est aucun d'eux qui » ne soit en état de m'instruire, ou dont je ne puisse tirer » des lumieres. Quelque mince que soit un Lettré, je trouve » toujours quelque chose de nouveau à apprendre dans sa » conversation ». Il ne s'en tint point à leur donner des marques stériles de bonté, ou des distinctions purement honorables. Il créa en leur faveur des charges & des dignités auxquelles il attacha des revenus. Il rétablit tous les anciens Colleges, & en fonda de nouveaux. Il voulut que dans chacun de ces Colleges, il y eût une Salle particuliere où il fit placer les portraits des Savans, & des Littérateurs d'un certain ordre. Il les partagea par classes; mit Confucius à la tête d'eux tous; & aux deux côtés de Confucius, dans le fond de la Salle, tous les anciens dont il voulut qu'on composât les Eloges particuliers; il ordonna même qu'on les mît sous son propre nom, *afin*, dit-il, *d'apprendre à la postérité le cas que j'ai fait de ces grands hommes.* Pour ce qui regardoit les eloges des autres Savans dont les portraits entrerent dans la Salle, il les donna à faire à ceux de sa Cour qui etoient Lettrés.

Après que tous ces Colleges eurent eté ouverts, il s'y transporta en personne pour voir si tout etoit en etat, & assista plusieurs fois aux leçons qui s'y donnerent. Il n'en sortoit jamais qu'il ne recommandât à ceux de sa suite de ne rien oublier pour faire faire de bonnes etudes à leurs enfans: car, leur disoit-il, « les Lettres sont le fondement » de tout; elles apprennent à chacun à bien vivre suivant » son etat, aux Souverains à bien gouverner, aux Magis- » trats à observer les loix, aux citoyens à être dociles envers » ceux qui sont préposés pour leur commander & les instruire, » aux gens de guerre à bien combattre. Aussi je veux que » ceux qui désormais embrasseront la profession des armes, » aient au moins etudié quelque tems; & je vous déclare » que, même dans les emplois purement militaires, je donne- » rai toujours la préférence à celui qui sera Lettré, sur un » concurrent qui ne le sera pas ».

C'est à l'attention même qu'eut ce grand Prince d'inspirer l'émulation parmi les Gens de Lettres (disent d'une commune voix tous les Historiens) & encore plus aux soins qu'il eut de les récompenser suivant leurs travaux & leur mérite, que la Littérature est redevable des grands progrès qu'elle fit sous cette Dynastie: progrès qui, jusqu'au tems où nous vivons, ont toujours eté en augmentant, quand les guerres du dehors ou du dedans n'y ont point mis d'obstacle. En effet, ajoutent-ils, si jamais la Littérature a joui du double avantage des richesses & des honneurs, c'est sur-tout sous le regne de cet illustre fondateur d'une des plus célebres Dynasties qui aient occupé le trône Chinois. Il plaça les habiles Lettrés dans le ministere, dans les tribunaux, dans tous les postes qui ont un rapport immédiat avec le Gouvernement; il ecouta toujours avec bonté leurs avis & leurs remontrances: & il y avoit egard pour tout ce qui ne regardoit

que sa propre personne. Comme ils lui répétoient sans cesse qu'*il n'en etoit pas d'un Empereur comme d'un Général d'armée*, il etoit toujours sur ses gardes pour ne rien faire qui pût blesser le moins du monde la gravité qu'ils exigeoient de lui; & quand il lui arrivoit de s'oublier, ou de perdre patience, il ne manquoit pas de s'en punir lui-même en avouant son tort. Un jour, dans une partie de chasse, il tua, par un premier mouvement, le cheval qu'il montoit, parce que s'étant cabré dans le moment qu'il alloit tirer le gibier, il lui avoit fait manquer son coup. Les gens graves de sa Cour s'empresserent de lui faire sur cela des remontrances. « Vous » nous avez ordonné, Seigneur, lui dirent-ils, de vous avertir » de tout ce que vous feriez de contraire à la décence qui » convient à la sublime dignité de fils du Ciel. L'action dont » vous venez de nous rendre témoins en est tout-à-fait in- » digne ». « Vous avez raison, répondit l'Empereur en rougis- » sant, il ne m'arrivera plus de faire rien de semblable ». *Dès ce moment*, ajoutent les Historiens, *il renonça à un divertissement qui pouvoit le mettre dans le cas de commettre de pareilles fautes.*

Dans une circonstance où il s'agissoit de confier à un sujet un emploi important, *Tchao-pou*, l'un des Ministres, lui présenta dans un papier, ecrit de sa propre main, la nomination de celui qu'il croyoit devoir elever, afin de la lui faire approuver. L'Empereur le prit, le lut; &, soit qu'il fût indisposé contre celui qu'on proposoit, ou qu'il eût quelque autre personne en vue, il le rendit sans donner de réponse. Le lendemain le même Ministre lui présenta le même papier; l'Empereur l'ayant lu encore, le lui rendit comme la veille, sans donner de réponse; & en le lui rendant, il fit paroître quelque marque de mécontentement. Plusieurs jours après, le Ministre revint à la charge pour la troisieme fois, & présenta le papier avec

les nom, furnom, âge & qualités du même perfonnage qu'il avoit propofé ci-devant. L'Empereur indigné, jette le papier par terre, le foule aux pieds & tourne le dos au Miniftre, lequel fans fe déconcerter, fe baiffe gravement, le ramaffe, l'effuie & dit en le remettant dans fon fein : *Je le tranfcrirai pour le préfenter une quatrieme fois.*

Ce peu de mots, prononcés d'un certain ton, firent impreffion fur l'efprit de l'Empereur. Comme s'il eût voulu s'excufer auprès de fon Miniftre, il fe retourne vers lui, & lui demande avec douceur pourquoi il s'opiniâtre ainfi à vouloir lui faire agréer un homme qu'il lui avoit témoigné par trois fois n'être pas de fon goût. « C'eft, répondit froidement le » Miniftre, parce que je n'en connois pas dans tout l'Em- » pire qui foit plus propre à bien remplir l'emploi pour lequel » je le propofe ». « A la bonne heure, reprit l'Empereur, don- » nez-moi votre papier pour que j'y mette le fceau de mon » approbation ». « Cela ne fe peut, Seigneur, répliqua le Mi- » niftre, ce papier eft tout froiffé. Dans l'état où il eft, il ne » doit pas être offert aux yeux de Votre Majefté. Je vais » le tranfcrire ». L'Empereur réfléchit un moment; puis, s'adreffant à ceux de fa fuite : « voilà, leur dit-il, les Miniftres » qu'il faut aux Souverains. Des hommes de cette trempe » leur font néceffaires, s'ils veulent bien gouverner. Je fais » gré à *Tchao-pou* de la maniere dont il vient de m'inftruire. » Il ne craint pas de me déplaire quand il s'agit du bien de » l'Etat. Il a obtenu par fa fermeté, d'avoir placé un bon » Officier. Que je ferois heureux, fi j'avois autour de moi » beaucoup de gens qui me rappellaffent à mon devoir lorf- » que je m'en écarte ! J'ai tort d'avoir rejetté avec mépris le » papier qu'il me préfentoit; j'ai encore un plus grand tort de » l'avoir foulé aux pieds; mais vous devez me paffer quelque » chofe, je me reffens encore un peu de mon ancien état ».

Les deux traits que je viens de rapporter suffiroient presque seuls pour prouver combien ce sage Prince etoit attentif sur lui-même, pour ne pas mécontenter ceux qui l'aidoient dans le gouvernement, lors même qu'ils lui donnoient quelque sujet de le faire, par des discours qui n'étoient pas assez mesurés. Il aimoit mieux souffrir quelque chose de leur part, que de s'exposer à leur fermer la bouche sur ses défauts. Il n'ignoroit pas qu'il en avoit contracté plus d'un dans la liberté de son premier genre de vie; mais comme il n'avoit rien tant à cœur que de travailler efficacement à s'en corriger, il trouvoit toujours bon qu'on les lui fît appercevoir, qu'on les lui reprochât même sans détour. Sa complaisance & sa bonté n'avoient pas lieu seulement envers ceux qui approchoient le plus près de sa personne, elles s'étendoient sur tous les gens en place, elles embrassoient indistinctement tous ses sujets, de quelque rang & de quelque etat qu'ils fussent. Il s'informoit de leurs besoins, & ne manquoit pas d'y pourvoir quand ils lui etoient connus. Il corrigea, autant qu'il lui fut possible, tout ce qui, de près ou de loin, pouvoit aller au détriment du Peuple. Il abolit la plupart des impôts, aimant mieux, disoit-il, grossir ses trésors du fruit de ses epargnes, que d'exiger du Peuple ce qu'il ne peut donner sans s'incommoder. Il avoit cependant besoin de grandes sommes pour entretenir sur pied les armées qu'il envoyoit contre les rebelles, ou contre les ennemis de l'Etat; mais il trouvoit dans les tributs ordinaires, bien economisés, de quoi fournir à tout. Aussi ne se permettoit-il aucune dépense inutile. Rien n'étoit si simple que ses ameublemens, ses equipages & tout son train. Il ne permettoit pas même aux Dames du Palais l'usage des pierreries & de la dorure. L'Historien rapporte à ce sujet, que sa fille, jeune Princesse très-aimable, & que l'Empereur aimoit beaucoup, l'ayant prié de lui donner un

char & un equipage un peu plus brillans que ceux qu'elle avoit, il lui répondit : « Ma fille, tout ce qu'il y a de pré» cieux dans l'Empire, toutes les richesses qu'il renferme sont » à moi : on sait que vous êtes mon enfant, que vous faut-il » davantage ? De quelle distinction pouvez-vous donc avoir » besoin ? Nous sommes placés bien haut, tous les yeux » sont fixés sur nous ; il faut qu'ils y lisent le bon exemple. » Si je vous donnois un char richement sculpté & un equipage » brillant, soyez sûre que bien d'autres que vous voudroient » en avoir de semblables. Dans peu le luxe s'introduiroit à » la Cour ; de la Cour il passeroit à la ville, & de la ville » il se répandroit bientôt dans toutes les Provinces. Gardons» nous de donner entrée à un mal qui jusques ici a eté la » perte des Empires, & de ceux qui les gouvernoient ».

De si beaux sentimens lui etoient inspirés sans cesse par les Sages, dont il ne refusoit jamais d'écouter les avis. Il n'attendoit pas même qu'ils prissent la liberté de lui en donner ; il les mettoit sur les voies, il les enhardissoit, il les provoquoit, pour ainsi dire. Il les faisoit chercher jusques dans le fond des provinces les plus reculées, & les plaçoit auprès de sa personne, ou dans la capitale, afin de les mettre à portée de pouvoir l'instruire quand il les en requéroit. On raconte qu'ayant appris qu'il y avoit dans un petit village, un Sage du premier ordre, nommé *Ouang-tchao-sou*, âgé de plus de 70 ans, il donna ordre qu'on l'allât chercher, & qu'on le conduisît avec honneur pour être introduit auprès de lui. Le vieillard arrivé, l'Empereur l'interroge sur sa maniere de vivre, & en particulier sur les raisons qu'il pouvoit avoir de couler ainsi ses jours dans l'obscurité de la retraite, sous le regne d'un Prince qui ne cherchoit qu'à employer les personnes de sa sorte.

« Je ne suis qu'un homme très-ordinaire, lui répondit *Ouang-*

» *tchao-ſou* ; il y a bon nombre d'années que je me ſuis retiré
» au village pour m'y occuper de moi-même, méditer ſur
» l'*Y-king*, & tâcher de pénétrer tous les myſteres qu'il
» renferme ».

« Puiſque vous avez tant médité ſur l'*Y-king*, interrompit
» l'Empereur, vous me ferez plaiſir ſi vous voulez bien m'expli-
» quer le premier des *Koa*, le trigramme *Kien* qui eſt le
» ſymbole du Ciel ». Le vieillard obéit, & quand il fut à la ligne ſous laquelle il eſt ecrit : *le Dragon prend ſon eſſor vers le Ciel*, il baiſſa les yeux, ſe recueillit profondément, puis s'adreſſant à l'Empereur : *Prince*, lui dit-il, *dans ce peu de paroles ſe trouve la plus ſublime des inſtructions qu'on puiſſe faire aux Souverains* ; & tout de ſuite, entrant en matiere, il lui expliqua les plus eſſentiels des devoirs de celui que le Ciel a mis au-deſſus des autres pour les gouverner à ſa place & en ſon nom. L'Empereur le laiſſa parler tant qu'il voulut, l'écouta toujours avec attention & même avec reſpect ; & quand il eut fini, il le remercia de ſa complaiſance, & l'aſſura qu'il tâcheroit de mettre à profit tout ce qu'il venoit d'entendre. « Je ſouhaiterois cependant, ajouta-t-il, que vous
» puſſiez me dire en deux mots ce que je dois faire pour
» bien gouverner, pour être toujours content de moi-même,
» & pour que les autres ſoient contens de moi ». « Seigneur,
» lui répondit le vieillard, aimez vos Peuples, vous gouverne-
» rez bien ; accordez très-peu de choſe à vous-même, vous
» jouirez d'un contentement toujours egal ; accordez beau-
» coup aux autres, & ils ſeront contens de vous ». *Ces paroles ſont admirables*, dit l'Empereur ; & ſur le champ il ordonna à un de ſes Secrétaires de les ecrire en gros caracteres, & de les placer dans ceux de ſes appartemens où il alloit quelquefois jouir de lui-même, afin de pouvoir les méditer à loiſir, quand il s'y rendroit.

Cette

Cette conversation finie, *Ouang-tchao-sou*, demanda en grace qu'on lui permît de retourner dans sa chere solitude, pour y achever en paix le reste de sa carriere. L'Empereur y consentit; mais les dernieres paroles qu'il avoit ouies de la bouche de ce Sage, le lui rendirent toujours présent à l'esprit. Chaque jour il les rappelloit à son souvenir; chaque jour encore il tâchoit de mettre en pratique ce qu'elles prescrivoient. Il ne manqua jamais l'occasion de donner à tous ses sujets en général, des preuves effectives de son amour pour eux; & quand cette occasion ne se présentoit pas d'elle-même, il avoit soin de la faire naître.

Un jour d'hiver qu'il etoit sorti de la ville pour aller faire quelque cérémonie au-dehors, la neige & un vent du nord violent rendant le froid très-piquant, on lui apporta une de ses meilleures fourrures pour mettre par-dessus ses habits. Ce bon Prince regardant alors d'un air riant les Grands de sa suite, leur dit: « Je vois d'ici bien des gens qui auroient plus » besoin d'une bonne fourrure que moi. *Ouang-tsiuen-pin* (c'étoit le nom du Général qui etoit alors à la tête d'un grosse armée dans le pays de *Chou*, qu'on appelle maintenant le *See-tchouen*) » est aujourd'hui au voisinage des hautes » montagnes du pays de *Chou*. Le vent, la neige & le froid s'y » font bien autrement sentir qu'ici. Je sais ce qui en est, » parce que j'en ai fait autrefois l'expérience. Ainsi qu'on » lui porte cette fourrure, & qu'on lui ecrive de ma part » ces mots: *Je vous envoie, non de quoi vous garantir en-* » *tiérement des rigueurs de la saison, mais seulement de quoi* » *vous mettre un peu à couvert du grand froid. Je voudrois* » *pouvoir en envoyer autant à chacun de ceux qui composent* » *votre armée; mais cela ne m'est pas possible. Dites-leur de* » *se contenter de ma bonne volonté; & pour leur prouver qu'elle* » *est sincere, donnez à chaque particulier dix mille pieces de*

» *monnoie pour l'aider à se procurer quelque soulagement,*
» *suivant ses besoins* ». Ce don de dix mille pieces de monnoie equivaut à-peu-près à celui que feroit aujourd'hui le Roi en donnant dix ecus à chaque soldat.

Des attentions si marquées, si bienfaisantes & placées si à propos, attentions d'ailleurs qu'il avoit soin de renouveller de tems en tems, lui avoient tellement gagné le cœur des troupes, qu'il en etoit pour ainsi dire adoré. Rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit d'exécuter ses ordres. Elles supportoient sans peine la faim, la soif, la rigueur des saisons, les fatigues de toutes les sortes. On obtenoit tout de leur docilité, dès qu'on leur disoit quelques-unes de ces paroles: *l'Empereur le veut ainsi; tel est l'ordre de l'Empereur; cela fera plaisir à l'Empereur; l'Empereur en sera instruit*, ou d'autres semblables, auxquelles elles ne se permettoient jamais de repliquer, quelque difficile, quelque dure que fût l'exécution de ce qu'on exigeoit d'elles. Alors elles affrontoient tous les périls, elles devenoient invincibles. Aussi, soit que ce grand Prince les commandât en personne, soit qu'il mît à leur tête ses Généraux, elles eurent par-tout, & presque toujours, les plus brillans succès. Elles chasserent les Tartares, dompterent les rebelles, & soumirent tout l'Empire en-deçà & au-delà du *Kiang* à sa seule domination.

Je n'entreprendrai pas de faire l'énumération des batailles gagnées, des villes prises d'assaut, & de toutes ces opérations militaires qui assurerent le trône à l'illustre fondateur des *Soung*. Il me faudroit ecrire l'histoire générale, & je n'ai pour objet que de rassembler quelques traits pour ebaucher le portrait du grand *Tay-tsou*. Si je n'avois eu qu'à le crayonner à la Chinoise, j'aurois dit: il posséda dans un degré eminent les cinq vertus capitales; *Jin*, *Y*, *Ly*, *Tché*, *Sin*, c'est-à-dire, *l'Humanité*, *la Justice*, *l'Amour de l'ordre*, *des*

cérémonies & des usages de la nation ; la droiture, la cordialité & la bonne foi ; & j'aurois ajouté que pendant tout le tems de son regne, il ne cessa pas de donner des exemples frappans de toutes ces vertus.

Son humanité se manifestoit sur-tout dans la maniere dont il se conduisoit envers les vaincus. Il leur pardonnoit, il leur accordoit même sa bienveillance & son amitié, pour peu qu'ils témoignassent de répentir. Il les laissoit jouir de leurs privileges, & jamais il ne fit couler leur sang que lorsqu'il lui etoit comme impossible de faire autrement. Les premiers ordres & les plus absolus qu'il donnoit à ses Généraux en les envoyant combattre, etoient toujours en faveur du Peuple. Quand vous prendrez des villes, leur disoit-il, ne les livrez pas au pillage ; empêchez que les Soldats ne fassent du dégât dans les campagnes ; j'aurai soin de les dédommager en leur procurant, à leur retour, de quoi vivre dans une honnête abondance au milieu de leurs familles. La vie de l'homme, disoit-il souvent, est ce qu'il y a de plus précieux sous le Ciel ; on ne sauroit apporter trop de soins pour empêcher qu'on ne l'ôte à qui que ce soit, sans y être contraint par les loix ou par la nécessité.

Ce fut parcequ'il etoit pénétré de ce grand principe, qu'il porta le fameux Edit par lequel il etoit défendu aux Gouverneurs de Province & aux Magistrats particuliers, dans toute l'étendue de l'Empire, de faire éxécuter de leur chef des sentences de mort. Il voulut que ces sentences fussent envoyées au tribunal des crimes dans la Capitale, lequel, après avoir revu & discuté toutes les pieces du procès, annulloit le jugement ou le confirmoit ; & si ce tribunal suprême jugeoit que le criminel méritoit justement la condamnation portée contre lui, il devoit en faire son rapport au Souverain qui seul, en cette occasion, jugeoit en dernier

reſſort, en ſignant ou en ne ſignant pas. Le premier auteur d'un pareil Edit, n'eût-il fait que cet acte d'humanité dans tout le cours de ſa vie, mériteroit par cela ſeul d'être mis au nombre des bienfaiteurs du genre-humain. Aux preuves non-equivoques de ſon humanité, il joignit l'exercice conſtant d'une juſtice des plus exactes. Il ſut s'arrêter au milieu de ſes victoires; & refuſa d'enlever aux Tartares qu'il avoit vaincus & qu'il pouvoit dépouiller, ce qu'ils poſſédoient légitimement. Il ſe contenta de reprendre ſur eux ce qu'ils avoient eux-mêmes pris ſur les poſſeſſions de l'Empire.

Son attachement aux cérémonies & aux uſages reçus, l'empêcha toujours d'établir de nouvelles loix. Il avoit coutume de dire qu'il ſe croiroit trop heureux, s'il pouvoit faire revivre les ſages inſtitutions qui avoient eu lieu ſous les grands Princes *Yao*, *Chun*, *Tcheng-tang*, *Ou-ouang* & les autres qui ont illuſtré la Monarchie.

Sa droiture etoit à toute epreuve. Il etoit incapable de parler autrement qu'il ne penſoit, & d'agir autrement qu'il ne parloit. Jamais les raiſons d'Etat, de politique, d'intérêt perſonnel, ne furent pour lui un prétexte plauſible de s'écarter le moins du monde de ce que preſcrit une vertu qui devroit être celle de tous les hommes. Mais s'il en pratiquoit lui-même les devoirs dans toute la rigueur, il exigeoit la même exactitude de la part des autres. Quiconque etoit coupable en ce genre, etoit par-là même ſon ennemi.

La cordialité, la franchiſe, la bonne-foi qui brilloient dans toutes ſes actions, & qui etoient les regles fideles de toute ſa conduite lorſqu'il n'étoit que Particulier, ne l'abandonnerent point après qu'il fut monté ſur le trône. Il en fit toujours ſes plus cheres délices, & les fit aimer, admirer même au-dehors, dans les circonſtances où il eut occaſion de les faire valoir. Parmi celles qu'offre l'hiſtoire, je n'en choiſis que deux.

La premiere fut lors de la conquête du pays de *Han*, qui est aujourd'hui la Province de Canton. *Lieou-tchang* qui en etoit Souverain, etoit un Prince fourbe & dissimulé qui avoit trompé plusieurs fois les Généraux de l'Empereur, & l'Empereur lui-même. Après qu'il eut perdu ses Etats, l'Empereur lui fit grace, lui donna le titre de Prince du troisieme ordre, & le nomma Capitaine général de ses propres Gardes. A ces titres honorables, il joignit des revenus proportionnés, lui fit une maison complette, & le combla de dons précieux en bijoux & en meubles dont il savoit que ce Prince etoit très-curieux.

Un jour que l'Empereur prenoit le plaisir de la pêche aux environs d'un etang qu'il avoit fait creuser lui-même dans l'enceinte d'un de ses Palais, le Prince de *Han*, qui etoit de la partie, lui faisoit sa cour d'une maniere très-agréable : car il avoit beaucoup d'esprit, & etoit très-prompt aux reparties. L'Empereur voulant le distinguer de ses autres courtisans, fit apporter une coupe de vin, & la lui présenta lui-même. *Lieou-tchang* se rappellant alors que c'étoit de cette maniere qu'il avoit fait périr plusieurs Grands de sa propre Cour qui lui faisoient ombrage, lorsqu'il gouvernoit les Etats de *Han*, crut que l'Empereur en vouloit faire de même à son egard, en lui donnant du vin empoisonné. Il changea de couleur, & se jettant aux pieds de Sa Majesté : « Je vous » conjure, Seigneur, lui dit-il, de vouloir bien vous souve-» nir que vous m'avez fait grace. Je suis coupable envers » Votre Majesté, j'ai mérité plus d'une fois la mort par mes » révoltes : mais vous m'avez permis de vivre, vous m'avez « pardonné. Un grand Prince n'a que sa parole ».

L'Empereur, le regardant avec bonté, lui répondit : « *Lieou-* » *tchang*, vous ne me connoissez pas. Sachez que mon cœur » est dans les entrailles de tous mes sujets. Y resteroit-il

» long-tems, si j'étois capable de ce dont vous me soup-
» çonnez». A l'instant il reprend la coupe, en avale la liqueur, & offre à *Lieou-tchang* celle qu'on avoit préparée pour lui-même. « La crainte ôte le jugement, dit *Lieou-tchang*, en
» recevant cette autre coupe; je prie Votre Majesté de me
» pardonner cette nouvelle faute». L'Empereur oublia tout & parla d'autre chose.

Sa franchise & sa bonne foi parurent avec encore plus d'éclat à l'occasion du Roi de *Ou-yué*. Ce Prince, voyant qu'il ne manqueroit pas de succomber sous l'effort des armes impériales, s'il attendoit qu'elles se tournassent contre lui, prit le parti d'envoyer des Ambassadeurs à *Tay-tsou* pour lui soumettre ses Etats, & lui en demander l'investiture. L'Empereur accepta sa soumission, traita très-bien ses Ambassadeurs, & en les renvoyant; « Il faut bien, leur dit-il, que votre
» Maître & moi nous nous voyions au moins une fois. Priez-
» le de ma part de venir faire un petit voyage jusqu'ici;
» je ferai de mon mieux pour le bien recevoir; vous pouvez
» l'assurer qu'il n'y a rien à craindre pour lui. J'honore le
» *Chang-ty*, oserois-je le tromper»?

Les Ambassadeurs s'acquitterent exactement de la commission, ce qui mit le Roi de *Ou-yué* dans un étrange embarras. S'il contentoit l'Empereur, il couroit risque d'en être retenu & de ne plus revenir dans ses Etats; s'il le mécontentoit, il s'exposoit à tout perdre. Après avoir délibéré long-tems, il crut qu'il pouvoit se fier à la parole d'un grand Prince, & partit accompagné de son Epouse & de son fils aîné.

Arrivé à la Cour, l'Empereur le reçut avec tous les honneurs dus à son rang. Il le logea dans un magnifique Palais qu'il fit orner beaucoup mieux que n'étoit le sien propre; il alla le visiter en personne, mangea avec lui comme avec son egal, & le combla de présens. Il voulut qu'il jouît à

sa Cour du titre & de toutes les prérogatives de Prince du premier ordre, lui donna son propre sabre, & lui permit de le porter, même quand il viendroit au Palais, & en sa présence : faveur unique, parce qu'à l'exception des Gardes, personne à la Cour ne pouvoit être armé.

Des honneurs si distingués, loin de flatter le Roi de *Ou-yué*, lui plongeoient, pour ainsi dire, le poignard dans le sein. Il s'imagina qu'on ne le traitoit si bien que pour lui adoucir le chagrin que devoit lui causer la perte de ses Etats dont il ne doutoit presque point qu'on ne l'eût privé. Cette appréhension le rendoit triste & rêveur ; l'Empereur s'en apperçut & eut pitié de lui. Après l'avoir retenu deux mois, il lui dit un jour, en le voyant s'approcher pour lui faire sa cour à l'ordinaire : « Eh bien, Prince, ne pensez-vous pas encore » à vous en retourner ? Il y a long-tems que vous êtes absent » de vos Etats. Quelque plaisir que j'aie de vous voir, je » sacrifie ma satisfaction à celle de vos sujets. Ils doivent » être inquiets sur votre compte ; allez les revoir le plutôt » qu'il vous sera possible. Vous pouvez partir dès demain. » J'ai déjà tout fait préparer pour votre voyage ».

Il est aisé de se figurer les sentimens que ces dernieres paroles inspirerent au cœur du Prince. Il partit le plutôt qu'il lui fut possible. Avant son départ, il eut son audience de congé dans laquelle l'Empereur, après lui avoir donné ses ordres, le combla de nouveaux dons, & lui remit, de ses propres mains, un gros paquet scellé & enveloppé dans de la soie jaune, en lui disant : « De tous les présens que je vous » fais, c'est-là le plus précieux. Vous en conviendrez vous- » même quand vous serez arrivé chez vous ; car c'est chez » vous seulement que je veux que ce paquet soit ouvert, » & il faut l'ouvrir vous-même. J'exige cette marque de com- » plaisance de votre part ». Le Prince promit d'obéir, fit

ſes dernieres cérémonies, & alla tout diſpoſer pour un voyage que ſes craintes lui avoient comme perſuadé qu'il ne feroit jamais, ou qu'il croyoit du moins ne devoir pas faire ſi-tôt. Arrivé dans ſon Palais, il n'eut rien de plus preſſé que d'ouvrir le paquet qui renfermoit le plus précieux de tous les dons que lui avoit fait l'Empereur. Il s'attendoit à trouver quelque bijou rare, ou quelques pierreries du plus haut prix; mais quelle fut ſa ſurpriſe quand il ne vit qu'un aſſemblage de feuilles de papier, ecrites par différentes mains! Il lit, & change de couleur. Tous ces papiers n'étoient que les requêtes & les ſuppliques que les Miniſtres, les Grands & la plupart des Princes même, avoient préſentées à l'Empereur pour lui perſuader qu'en bonne politique, il ne devoit pas permettre au Roi de *Ou-yué* de retourner dans ſes Etats. Les uns opinoient à l'envoyer en exil ſous bonne garde, les autres à lui donner la Cour pour honnête priſon, & le grand nombre à le faire mourir.

Pénétré tout à la fois de frayeur ſur le danger qu'il avoit couru; & de reconnoiſſance envers le grand Prince dont il eprouvoit les bontés, il ecrivit à l'Empereur pour l'en remercier; divulgua par-tout les marques qu'il avoit reçues de ſa bonne foi à toute epreuve; & devint de tous les Vaſſaux de l'Empire celui qui lui fut le plus ſincérement attaché.

Après avoir briévement expoſé combien *Tai-tſou* etoit exact dans la pratique des cinq vertus capitales, l'Humanité, la Juſtice, l'Amour de l'ordre, des cérémonies & des uſages reçus de la Nation, de la Droiture & de la Bonne Foi, je finirai ſon portrait à la Chinoiſe par quelques traits qui caractériſent ſa piété filiale; & je dirai qu'il avoit cette vertu ſi profondément gravée dans le cœur, qu'il ne lui arriva jamais de s'écarter le moins du monde de ce qu'elle preſcrit. Ayant perdu ſon pere de bonne heure, il s'attacha à ſervir ſa vertueuſe

mere

mere avec toute l'attention & tous les soins qui dépendoient de lui. Pénétré de la plus profonde estime pour cette femme forte à qui il devoit le jour, il lui attribuoit son elévation sur le premier trône de l'univers. *C'est pour récompenser ses vertus dans ma personne*, disoit-il souvent, *que le Ciel m'a placé si haut.* Il en etoit si persuadé que, même etant Empereur, il n'écoutoit jamais qu'à genoux ce que sa mere avoit à lui dire d'un peu important ; & il regardoit alors toutes ses paroles, comme autant d'ordres irrévocables qu'il ne lui etoit pas permis d'enfreindre.

Lorsque cette Princesse fut reconnue solemnellement par tous les ordres de l'Etat pour l'Impératrice-mere, loin de donner des marques de joie, elle en donna au contraire d'indifférence, d'inquiétude, & même de tristesse. Quelqu'un de sa suite lui ayant demandé si elle se trouvoit mal : « Non, dit-elle, » mais je ne puis penser, sans une espece de frayeur, aux » devoirs qui sont imposés à tous ceux qui sont à la tête » des autres. Si l'on n'est pas au-dessus d'eux par ses propres » vertus, on n'est qu'une personne ordinaire, indigne d'occu- » per un si haut rang. C'est cette pensée qui empoisonne le » plaisir que j'aurois naturellement de me voir avec mon » fils à la tête de l'Empire ».

A ces mots, l'Empereur, en présence de tout le monde, se jette à ses pieds, la remercie de l'instruction qu'elle venoit de lui donner, & lui promet que tant qu'il aura un soufle de vie, il fera tous ses efforts pour la mettre en pratique dans toute son etendue. Il lui tint parole.

Lorsque cette même Princesse fut sur le point de mourir, l'Empereur la pria à deux genoux de vouloir bien déclarer ses dernieres volontés. « Mon fils, lui répondit-elle, à quoi » attribuez-vous l'honneur d'avoir été placé sur le trône » ? « C'est, repliqua sur le champ l'Empereur, c'est aux vertus de

» mes ancêtres, & aux vôtres, que je le dois». « Vous vous » trompez, reprit sa vertueuse mere; ce n'est qu'à la foiblesse » du jeune Empereur que vous avez remplacé. *Koung-ty* » n'étoit qu'un enfant, & il falloit à l'Empire un Maître qui » fût en etat de le gouverner, & de le bien gouverner. On » jetta les yeux sur vous. La même chose pourroit arriver » après votre mort, si vous nommiez quelqu'un de vos en- » fans pour être votre successeur. Vous avez trois freres qui » peuvent très-bien vous remplacer l'un après l'autre. Que » *Tchao-koang-y* vous succede immédiatement; qu'après lui » *Tchao-koang-mei* regne, & que *Tchao-té-tchao* monte sur » le trône après eux. Voilà, mon fils, quelle est ma der- » niere volonté. Vous ferez bien d'y avoir egard, parce que » j'en envisage l'exécution comme le seul moyen d'assurer à » votre race la souveraineté à laquelle vous êtes parvenu le » premier ».

L'Empereur frappa la terre du front, remercia sa mere, & lui promit qu'il ne s'écarteroit en rien de ce qu'elle venoit de lui prescrire. L'événement prouva qu'il promettoit avec sincérité: car, etant sur le point de mourir lui-même, il nomma *Tchao-koang-y*, le premier de ses freres, que sa mere lui avoit désigné pour son successeur à l'Empire, & se contenta de lui recommander ses enfans.

Enfin cet illustre Prince, qui s'étoit fait aimer de tous ceux qui l'avoient connu quand il n'étoit que simple particulier; adorer, pour ainsi dire, de tous ses sujets quand il fut sur le trône; qui fit fleurir la vertu & les Lettres au-dedans; qui porta la terreur de ses armes au-dehors; qui dompta les rébelles, vainquit les ennemis & remit à l'Empire tous les pays qui en avoient eté démembrés sous les regnes de ses prédécesseurs, après avoir regné 16 ans, mourut à la cinquantieme année de son âge, l'an de l'Ere chrétienne 975. Son corps fut déposé à *Young-tchang-ling*.

Baissons le voile sur la maniere dont ce grand Empereur est monté sur le trône. Croyons, ou faisons semblant de croire avec les Chinois, que c'est sincérement malgré lui qu'il s'y est placé; & nous pourrons le comparer à tout ce que l'ancienne Grece & Rome même ont jamais eu de plus illustres Souverains (1).

SOUNG, JEN-TSOUNG,

Quatrieme Empereur de la Dynastie des Soung.

Après la mort du grand *Tai-tsou*, fondateur de la Dynastie, *Tchao-koang-y* son frere lui succéda & regna 21 ans. C'est celui qu'on appelle, dans l'histoire, du nom de *Tai-tsoung*. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, gouverna avec la même sagesse & les mêmes succès, & acheva d'affermir le trône dans sa famille. Il laissa l'Empire au troisieme de ses fils, *Tchen-tsoung*, dont le regne, qui dura 25 ans, fut mêlé de bien & de mal. Les commencemens en furent glorieux; mais ce Prince, dégénérant peu-à-peu de la vertu de ses ancêtres, se livra à tous les excès de la superstition la plus stupide, qui le rendirent méprisable de son vivant,

REMARQUE.

(1) La Dynastie fondée par *Tchao-koang-yng*, surnommé *Soung*, *Tai-tsou*, est la vingtieme de celles qui ont occupé le trône Chinois, depuis le grand *Yu* qui donna commencement à la premiere l'an avant Jesus-Christ 2207, dix ans après la mort de Jacob.

On l'appelle communément la grande Dynastie des *Soung* pour la distinguer d'une autre Dynastie qui portoit aussi le nom de *Soung*, & qui est l'une des cinq petites Dynasties antérieures. Celle-ci commença l'an de Jesus-Christ 420, & ne dura que 60 ans, pendant lesquels elle donna huit Empereurs; & celle-là, je veux dire la grande Dynastie des *Soung*, ne commença que l'an de Jesus-Christ 960, donna dix-huit Empereurs dans l'espace de 319 ans, & fut eteinte par les *Yuen*, ou Tartares Mongoux, l'an 1279.

& odieux à la poſtérité. Le ſixieme de ſes fils, qui prit après lui les rênes du gouvernement, fit oublier, par un regne qui fut celui de l'Humanité, de la Vertu & des Lettres, des egaremens indignes de la majeſté du trône. Le nom de ce Prince eſt *Jen-tſoung*.

Il porta d'abord le nom de *Cheou-y*, on lui donna enſuite celui de *Tcheng*. Il n'avoit que 13 ans quand ſon pere mourut. En attendant qu'il fût en etat de gouverner par lui-même, l'Impératrice mere, ſous le nom de Régente, ſe chargea de ce peſant fardeau, & le porta pendant onze années, ne laiſſant à ſon fils que le titre & les honneurs dépouillés de toute autorité. Il eſt vrai que cette Princeſſe poſſédoit au plus haut degré les plus eſſentielles des qualités qui font les grands Souverains. Elle avoit un génie vaſte & propre à tout; elle y joignoit un diſcernement ſûr dans le choix de ceux qu'elle employoit, & ne leur confioit d'ailleurs les affaires qu'après qu'elle les avoit examinées elle-même en particulier. Elle aimoit le peuple, & le déchargea d'une foule d'impôts qui empêchoient qu'il ne pût vivre à l'aiſe; mais en le favoriſant ainſi, elle exigeoit une entiere obéiſſance aux loix, & ſe montroit inflexible quand il s'agiſſoit de punir les infracteurs. Elle avoit dans toutes ſes manieres un air de grandeur digne du poſte eminent qu'elle occupoit. Enfin, elle poſſédoit toutes les vertus de ſon ſexe, ſans en avoir les défauts. Seulement il eût eté à ſouhaiter qu'elle n'eût pas tenu ſi long-tems en tutelle, celui au nom duquel elle régnoit. Elle fut cauſe par là que ſon fils contracta une ſi forte habitude de cultiver en paix les vertus civiles, que quand il fut maître abſolu, il négligea trop les vertus guerrieres. En effet, pendant les années 16, 17 & 18 de ſon regne, les Tartares ayant fait des irruptions ſur les terres de l'Empire, s'emparèrent de pluſieurs villes, & d'une aſſez grande etendue de pays. Tout le monde

étoit d'avis qu'il falloit lever des troupes, pour aller repousser ces Barbares, & les faire repentir de leur témérité. *Jen-tsoung* ne voulut pas y entendre, & aima mieux faire la paix à des conditions peu honorables, que de mettre, disoit-il, toute la nation en mouvement, pour recouvrer quelques villes & une etendue de pays dont il pourroit se procurer la possession par d'autres voies que par celles des armes. Il lui en coûta des sommes immenses & une quantité exorbitante de pieces de soie qu'il fit passer dans le fond de la Tartarie ; & à ce prix il obtint des peuples inquiets qui l'habitent, qu'ils laisseroient ses Etats en paix.

Il se consola de la honte qui lui revenoit d'un pareil traité, en faisant fleurir les Loix, les Lettres & la Vertu dans toute l'étendue de l'Empire. Il etoit doux, modeste & bienfaisant. Il n'étoit jamais plus affligé que lorsque la sécheresse, ou une trop grande abondance de pluie nuisoit aux travaux de la campagne, & empêchoit la terre de faire part de ses dons. Alors, dit l'Historien, il ne s'habilloit que comme les personnes les plus ordinaires, il se renfermoit dans son Palais, & s'y occupoit à faire secretement des prieres pour obtenir la cessation de ces fléaux. Il n'avoit point, comme sa mere, cet air de grandeur qui imposoit; il affectoit au contraire dans tout ce qu'il faisoit, la plus grande simplicité. Il poussoit même les choses si loin à cet egard, qu'il faisoit laver & racommoder ses habits, pour pouvoir continuer de les porter.

A ces vertus obscures, plus propres à entrer dans l'éloge d'un solitaire, que dans celui d'un Souverain, il en ajouta de véritablement estimables, & qu'on ne sauroit trop louer ; je veux dire, l'amour du bien public, & une attention extrême à n'être point à charge aux autres. Deux traits que je vais rapporter d'après un de ses Panégyristes, en feront la preuve.

Jen-tsoung alloit quelquefois se promener dans un de ses

jardins, auquel confinoit un terrein affez fpacieux, du nombre de ceux qui font communs à tout le monde. On lui propofa de le prendre pour en agrandir fon jardin. « Jufqu'à préfent, ré» pondit-il, mon jardin m'a fuffi tel qu'il eft. Pourquoi le ren» drois-je plus vafte, en empiétant fur un terrein public ? » Laiffons le peuple jouir paifiblement de tous les petits avan» tages dont il eft en poffeffion ».

Le fecond trait prouvera d'une maniere plus fenfible encore, jufqu'où il portoit, je ne dis pas feulement fon attention à ne pas nuire, mais fa délicateffe à ne pas caufer même le moindre embarras. Une nuit qu'il ne pouvoit dormir, il fe leva, & fe fentant preffé de la faim, il dit à ceux qui etoient auprès de fa perfonne : « Je me trouve dans une fituation fingu» liere. J'ai faim, & je voudrois manger de la chair d'un » mouton fraîchement tué ». « Seigneur, lui répondit un de » fes Gardes, rien n'eft fi aifé que de vous contenter. Dans » une demi-heure vous allez être fervi ». « Gardez-vous en » bien, repliqua l'Empereur; je vous défens d'y penfer. Laiffez » dormir le monde, & pour me procurer une légere fatisfac» tion, n'allez pas interrompre ceux qui ont befoin de repos. » Il faudroit egorger le mouton, l'écorcher, l'éventrer, en faire » cuire la chair; que d'hommes en mouvement pour contenter » le caprice d'un feul! Mes amis, il faut favoir prendre fur foi. » Il vaut mieux fouffrir un peu, que de donner fujet à des » murmures bien fondés; il vaut mieux fe priver d'une » chofe, que de fe la procurer en incommodant quelqu'un, » &c. ».

N'ayant pas trouvé dans l'hiftoire de ce Prince de quoi le faire connoître par de grandes actions, j'ai choifi parmi celles de fa vie privée les trois ou quatre qui m'ont paru le plus propres à le caractérifer. Son amour pour la vertu, & la protection conftante qu'il accorda aux Lettres, lui ont fait donner

une place parmi les bons Empereurs. Je crois qu'on pourroit faire de lui un portrait ressemblant, en disant : Ce fut un Prince doux, réglé dans sa conduite, constant dans la pratique des vertus morales & civiles, aimant les gens de bien & les préférant aux autres pour leur faire remplir les charges & les différens emplois qui ont un rapport immédiat avec le gouvernement du Peuple ; mais il manquoit de fermeté quand il falloit réprimer le vice, & de courage quand il falloit repousser l'ennemi. On ne peut pas l'appeller un grand Empereur, mais on peut lui donner le nom de *bon*. Il mourut à la cinquante-quatrieme année de son âge, & à la quarante-unieme de son regne, qui fut l'an de Jesus-Christ 1063.

PAO-TCHENG.

La probité, le désintéressement, l'amour de l'ordre, l'attachement à ses devoirs, l'inflexibilité dans l'exercice de la justice, caractérisent le Magistrat dont je vais tracer le portrait.

Le nom de sa famille etoit *Pao*, son nom propre *Tcheng*, & son nom d'honneur *Hi-jin*. Il naquit à *Lu-tcheou* de parens ordinaires, mais qui n'oublierent rien pour le bien elever. Nous allons voir comment *Pao-tcheng* mit à profit leurs leçons.

Devenu Mandarin, il se montra rigide observateur des Loix, & il exigea la même exactitude de tous ceux qui lui etoient soumis. Comme il etoit naturellement sévere, il ne manquoit jamais de punir les infracteurs. Il rassembla dans une espece de code toutes les Loix qui regardoient directement le Peuple. Ce fut le livre classique qu'il ordonna à tous les maîtres d'enseigner à leurs ecoliers. Il se transportoit de tems en tems dans les ecoles publiques, pour voir par lui-même s'il etoit exactement obéi.

Son zele ne s'exerçoit pas seulement à l'égard de ceux sur

lesquels il avoit inspection ; il s'étendoit indifféremment à tous les autres Mandarins, de quelque grade qu'ils fussent. Ne pouvant leur faire subir les peines qu'ils méritoient quand il les croyoit en défaut, il les accusoit auprès de leurs supérieurs avec une intrépidité qui faisoit trembler les plus hardis, & contenoit tout le monde dans le devoir : aussi etoit-il généralement redouté. Les enfans même le craignoient ; & on les menaçoit de *Pao-tcheng*, comme on les menace ailleurs du loup. Le Peuple avoit coutume de dire ; *Yen-lo est beaucoup moins inflexible que notre Mandarin.* Ce *Yen-lo* est une idole du nombre de celles que la superstition populaire croyoit juger les hommes après leur mort. C'est le Rhadamanthe des sectaires Chinois.

L'extrême sévérité de ses mœurs & de toute sa conduite, etoit peinte sur son visage. On dit de lui qu'il n'a jamais ri ; & que ses contemporains etoient persuadés *qu'ils verroient plutôt les eaux du* Hoang-ho *devenir claires & limpides, que le visage de ce Magistrat s'épanouir & montrer de la joie.*

A cette sévérité outrée, il joignoit un désintéressement non moins outré. C'est peu de dire qu'il ne reçut jamais de présens, de quelque nature qu'ils fussent, & quelle que fût la main qui les lui offrît ; il refusoit même les marques les plus communes de l'affection de ses Parens, & les témoignages les plus ordinaires de l'amitié. Il n'eût pas pris une simple tasse de thé hors de chez lui, si la nécessité ne l'y avoit contraint. On raconte qu'ayant changé de département, obligé de se transporter dans une autre ville, celui qui emballa son bagage, mit par hasard au nombre des meubles de son Maître une vieille ecritoire & quelques pinceaux. *Pao-tcheng* s'en etant apperçu, lui fit une verte réprimande, en lui disant : « Cette ecritoire » etoit ici quand j'y arrivai, ces pinceaux ont eté achetés des » deniers publics pour l'usage de l'office, non de la personne ; » ainsi laissons tout cela pour celui qui doit me remplacer ».

Ce

Ce petit trait, qui paroît ne pas mériter notre attention, est celui dont les Chinois font le plus grand cas; car il arrive rarement parmi eux qu'un homme en place ne s'enrichisse pas, & ils regardent comme une espece de Phénix, tout Mandarin désintéressé jusqu'à un certain point. *Pao-tcheng*, loin de donner dans le luxe, ne se procuroit pas même les aisances les plus ordinaires de la vie. Il n'avoit, pour soutenir son rang, que les seuls honoraires attachés à sa charge, & ces honoraires lui suffisoient, parce qu'il se contentoit des mets les plus communs pour sa nourriture, & n'étoit vêtu, excepté les jours de cérémonie, que comme les gens du plus bas etage. On lui demanda un jour pourquoi il en usoit ainsi: « C'est, répondit-il, pour m'accoutumer à la vie du simple » peuple, à laquelle je serai bientôt réduit; car exigeant, » comme je le fais, que tout le monde remplisse ses devoirs, » il n'est guere possible que je reste long-tems en place ». Il se trompa; car il fut Mandarin toute sa vie. Il parvint même jusqu'à être un des Censeurs de l'Empire. C'est dans l'exercice de cette charge qu'il mourut la sixieme année de *Kia-yeou*, trente-neuvieme du regne de *Jen-tsoung*, & la mille soixante-unieme de l'Ere chrétienne.

KAO-KIOUNG.

Un seul trait de la vie de cet homme célebre a suffi pour immortaliser son nom, & pour faire eriger en son honneur un de ces petits temples, qu'on consacre d'ordinaire ici aux Esprits tutélaires qui sont commis à la garde ou à la défense du pays. *Kao-kioung* etoit originaire du royaume de *Yen*, c'est-à-dire, de la Province du *Pé-tché-ly*, & descendoit d'une famille déjà illustre sous la Dynastie des *Tang*. *Koa-tché-tien*, l'un de ses ancêtres, etoit Ministre d'Etat sous le grand *Tay-tsoung*.

Après avoir fait ses premieres etudes, *Kao-kioung* embrassa le parti des armes, & remplit avec distinction les premiers emplois de la milice, tant à l'armée que dans les Tribunaux. En récompense de ses services sous trois Empereurs, *Tchen-tsoung* lui donna la Charge honorable de Capitaine-Commandant de ses propres Gardes. Dans ce tems-là, les Tartares *Ki-tan* faisoient d'affreux ravages sur les frontieres, & avoient déjà conquis la partie la plus septentrionale de l'Empire. L'Empereur n'avoit à sa Cour que des hommes de Lettres, qui dirigeoient toutes ses vues vers la paix, & régloient toutes ses démarches pour pouvoir l'obtenir à quelque prix que ce fût. Ils l'avoient engagé à céder aux ennemis plusieurs villes importantes qui leur facilitoient l'entrée de la Chine; & les ennemis en avoient profité pour se rendre maîtres de *Pé-king-tchai*, & de *Pao-tcheou*. Ils eussent poussé leurs conquêtes plus loin, sans donner aux Chinois le tems de se reconnoître, si leurs troupes avoient eté en assez grand nombre pour pouvoir garder ce qu'ils avoient conquis. Ils s'arrêterent tout-à-coup, pour attendre les différens corps d'armée qui leur venoient de leur pays, & firent semblant de vouloir s'accommoder à des conditions, disoient-ils, raisonnables. Ce n'étoit-là qu'un artifice de leur part.

Charmé d'apprendre que les Tartares vouloient la paix, l'Empereur leur envoya des Commissaires pour la négocier. Mais rien ne fut conclu; parce que les prétentions des Tartares etoient telles, que l'Empereur ne pouvoit y adhérer sans se deshonorer: & c'est ce qu'ils avoient prévu. Pendant cette suspension d'armes, les troupes qu'ils avoient mandées eurent le tems d'arriver; & quand ils les furent à portée, ils rompirent les conférences, & refuserent tout accommodement. Leur armée, suivant le bruit qu'ils répandirent, se trouvoit forte de deux cens mille hommes. Il ne leur en falloit pas

tant, disoient-ils, pour conquérir ce qu'on auroit dû leur céder.

A la premiere nouvelle de leur marche, toute la Cour fut dans la consternation. On conseilloit à l'Empereur de se retirer dans quelque ville forte des Provinces méridionales, & d'abandonner le voisinage du *Hoang-ho*. Sur cet avis, Sa Majesté tint un Conseil extraordinaire, où tous les Grands furent appellés. Le Général de l'armée, qui, pendant la treve, etoit venu à la Cour, y eut sa place. Il fit une exposition exacte de l'état où se trouvoient les troupes des deux côtés; & dit que, quoique l'armée Chinoise fût fort inférieure à celle des ennemis, elle suffisoit cependant pour les repousser, si l'Empereur vouloit la commander en personne, ou s'y montrer seulement l'espace de quelques jours; qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & que si Sa Majesté ne passoit promptement la riviere pour aller attaquer les Tartares, ils la passeroient eux-mêmes, & viendroient l'assiéger jusques dans son Palais.

A l'exception de *Kao-kioung*, & de quelques autres Militaires, tous les Grands, qui etoient pour la plupart des Lettrés, frémirent à cette proposition. Ils n'en presserent que plus fort l'Empereur de se retirer au plutôt à *Kin-ling*. « Apparemment, leur dit *Kao-kioung*, avec un sourire amer, qu'au » moyen de quelques pieces de poésie ou d'éloquence, » vous avez su persuader aux Tartares de renoncer à entrer » dans nos terres, à prendre nos villes & à poursuivre l'Empereur; de se retirer chez eux, & de nous laisser tranquilles » chez nous ».

Au sortir du Conseil, le Général prenant *Kao-kioung* en particulier, lui dit: « Vous, qui êtes comblé des bienfaits de » l'Empereur, n'oseriez-vous entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour le sauver, & sauver avec lui tout l'Em-

» pire » ? « Que faut-il faire ? répondit *Kao-kioung*, me voici
» prêt à tout ».

« Vous avez eté témoin, reprit le Général, de la maniere
» dont on a reçu la proposition que j'ai faite à l'Empereur
» de se rendre au plutôt à l'armée pour rassurer au moins
» les soldats qui commencent à perdre courage : vous avez
» entendu tout ce qui s'est dit pour l'engager à aller s'enfermer
» à *Kin-ling*. S'il prend ce parti, tout est perdu sans ressource.
» Je sais qu'il est plein de bonté pour vous, qu'il vous ho-
» nore de sa confiance, & qu'il vous écoute volontiers ; tâchez
» de lui persuader de se rendre aux raisons que je lui ai expo-
» sées. Je rentre pour faire auprès de lui un dernier effort ;
» soutenez-moi de tout votre crédit ; je lui dirai de vous con-
» sulter ».

Kao-kioung lui promit de le seconder de son mieux, & il lui tint parole. Le Général etant rentré chez l'Empereur, lui répéta ce qu'il lui avoit dit, mais avec beaucoup plus de liberté qu'il n'avoit osé le faire en plein Conseil ; & finit en priant Sa Majesté de vouloir s'en rapporter à *Kao-kioung* dont elle connoissoit le mérite & l'attachement à sa personne. « Je le veux bien, dit l'Empereur ; qu'on appelle *Kao-kioung* ». Quand celui-ci fut en sa présence : « On veut que je m'en
» rapporte à vous sur ce que je dois faire dans les circonstances
» présentes, lui dit l'Empereur, conseillez-moi ».

« Seigneur, répondit *Kao-kioung*, vous n'avez qu'un seul
» parti à prendre ; c'est d'aller rassurer votre armée. Il faut
» partir dès demain pour *Tchen-tcheou*. Je vous y conduirai
» en toute sûreté ; & après que nous aurons battu les Tartares,
» ou que nous leur aurons donné la paix, s'ils la demandent à
» des conditions qui nous soient honorables, je vous rame-
» nerai ici aux acclamations du peuple. Je vais de ce pas inti-
» mer les ordres de Votre Majesté pour les préparatifs du

» départ ». L'Empereur ne repliqua point ; & tout ayant eté disposé, il partit pour se rendre à l'armée. Dans la crainte qu'on ne lui fît changer de sentiment, *Kao-kioung* ne le quitta pas un moment. Il répondoit à tout ce qu'on objectoit pour détourner l'Empereur de ce voyage ; & quand il fut une fois en marche, il ne laissa approcher de sa personne que ceux dont il n'avoit aucun lieu de se défier.

Lorsqu'ils furent arrivés sur les bords méridionaux du fleuve ; & qu'il n'y eut plus qu'à passer le pont pour se rendre à la ville, l'Empereur qui vit l'armée des Tartares s'étendre au loin de l'autre côté, fut saisi de frayeur, & demanda à s'arrêter un moment. Les Ministres & les Courtisans de sa suite s'avancent à l'instant, & profitent de l'occasion pour l'engager à retourner sur ses pas, en lui disant qu'il étoit de la derniere imprudence de s'exposer ainsi. *Kao-kioung* comprit que l'Empereur alloit être de leur avis, & sans lui donner le tems de s'expliquer, il prit lui-même la parole : « Ne craignez rien, » Seigneur, dit-il, les Tartares ne peuvent pénétrer jusqu'à » vous, sans m'avoir auparavant percé de leurs traits, & avoir » massacré tous ces braves gens qui sont à mes ordres. Il n'est » plus possible de reculer ». A ces mots, il fait déployer l'étendart impérial, ecarte d'une main ceux qui s'étoient rangés autour du Prince pour lui persuader le retour, & de l'autre il fait signe au cocher d'avancer ; & frappe lui-même les chevaux pour les faire aller plus vîte. Les Tartares ne pouvant imaginer que le fils du Ciel se fût ainsi exposé, jugerent, sans doute, que ce n'étoit-là qu'un artifice pour les faire sortir de leur camp & les attirer dans quelque embuscade ; ainsi ils ne crurent pas devoir s'ébranler.

Tandis que l'Empereur, environné de ses Gardes, passoit le pont, comme en triomphe, au bruit de tous les instrumens guerriers, les soldats de la garnison, qui du haut des murailles

voyoient leur Souverain venir à leur ſecours, firent retentir les airs de mille cris de joie. Ces cris, répétés par ceux de la ville, firent renaître l'eſpérance dans tous les cœurs; & ce jour, que l'on peut appeller à juſte titre le plus glorieux de tous ceux qui remplirent le regne de *Tchen-tſoung*, fut proprement celui qui termina la guerre.

Le Général Chinois qui étoit campé en deçà du fleuve, le fit paſſer à ſon armée immédiatement après l'Empereur, & ſe trouva le lendemain en préſence de l'ennemi, prêt à livrer bataille. *Kao-kioung*, de ſon côté, ſortit de la ville à la tête des Gardes dont il etoit le Commandant, & fit ſon poſſible pour engager l'action. Mais les Tartares déſeſpérant de prendre la ville, ne penſoient plus qu'à la retraite, & à la faire le plus honorablement qu'il leur feroit poſſible. Ils leverent le ſiege; & députerent à l'Empereur quelques-uns de leurs Officiers généraux pour conclure la paix, aux conditions qu'on leur céderoit deux ou trois villes ſur leſquelles ils prétendoient avoir des droits inconteſtables, & qui etoient le plus à leur bienſéance. L'Empereur ne voulut pas leur céder un pouce de terrein; cependant comme il ne ſouhaitoit rien tant que la paix, il offrit, au lieu des villes qu'ils demandoient, de leur faire chaque année de riches préſens en argent & en ſoieries. Après bien des difficultés alléguées de part & d'autre, il fut enfin conclu que les Tartares ſe retireroient chez eux, avec promeſſe de ne plus infeſter les frontieres de la Chine; & que l'Empereur, pour leur témoigner ſa ſatisfaction, leur feroit préſent chaque année de cent mille onces d'argent, & de deux cens mille pieces de ſoie.

Ce traité ſigné de part & d'autre, les Grands ne manquerent pas de féliciter l'Empereur. « C'eſt à préſent, leur » dit *Kao-kioung*, que Sa Majeſté peut s'en rapporter à vous; » la guerre eſt finie; les plus belles pieces d'éloquence & de

» poésie vont tomber de votre pinceau pour célébrer la paix: » ne craignez pas que je m'avise de vous contredire ».

C'est-là tout ce que j'ai trouvé dans l'histoire, sur le compte d'un homme à qui l'on a dressé des autels. Son courage, sa fermeté & sa présence d'esprit sauverent l'Empire. Il l'avoit défendu par sa bravoure dans plusieurs occasions. Plus d'une fois il battit les Tartares; mais comme il ne combattoit point en chef, les belles actions qui le rendirent recommandable, n'ont eté rapportées que sous les noms de ses Généraux. Il a eu quatorze fils; & c'est de l'un de ses fils que naquit l'illustre Impératrice, mere d'*Yng-tsoung*, qui, sous le titre de Régente, gouverna l'Empire avec tant de sagesse, pendant l'espace de huit ans. Parmi les descendans de *Kao-kioung*, on compte des Savans du premier ordre, des Généraux d'armée, & de grands Mandarins. Le petit temple qu'on eleva en son honneur, subsiste encore; & son portrait placé parmi ceux des grands Hommes qui illustrerent la Dynastie des *Soung*, est conservé dans la salle où l'on rend hommage au mérite militaire de tous les siecles. On lui donna, après sa mort, le titre honorable de *Ou-lié*, c'est-à-dire, *Guerrier illustre*, & l'Empereur l'éleva à la dignité de Prince de *Ouei*.

CHAO-YOUNG.

Le nom de sa famille etoit *Chao*. Il avoit pour nom-propre *Young*, & pour surnom *Yao-fou*. Ses ancêtres etoient originaires de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Tcho-tcheou*, à une journée de distance de Péking. Ils etoient pauvres. Son pere, qui vivoit du travail de ses mains, & qui auroit pu le faire vivre de même, le laissa cependant libre sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. *Chao-young* n'hésita pas sur le choix. Il se livra tout entier à l'étude, & le fit avec tant d'ardeur, qu'il surpassa bientôt tous ses Maîtres.

Quand il eut meublé son esprit des premiers elémens des Sciences, il se rendit à *Lo-yang*, aujourd'hui *Kai-fong-fou*, capitale du *Ho-nan*. Cette ville célebre, dans laquelle, ou aux environs de laquelle se sont formés tant de grands personnages de la haute antiquité, renfermoit alors, dans l'enceinte de ses murs, les plus illustres Savans de l'Empire. Il s'y logea dans un méchant réduit ouvert à tous les vents, & où il n'étoit pas même à l'abri de la pluie. En hiver, dit l'Historien, il y etoit sans feu, & en eté il ne se servoit point d'éventail pour se rafraîchir. Un peu de riz, des herbes salées, & de tems en tems quelques coups du vin le plus commun, etoient toute sa nourriture : des ais à demi brisés etoient le lit sur lequel il prenoit son repos.

C'est dans cette espece de hute qu'il rédigeoit à loisir ce qu'il acquéroit de nouvelles connoissances dans son commerce avec les Savans. Il la nomma *Ngan-lo-ouo*, c'est-à-dire, *antre du repos & de la joie*. Elle etoit en effet un vrai lieu de repos & de joie pour lui. Il s'y retiroit avant le coucher du soleil, y méditoit pendant quelques heures sur ce qu'il avoit lu ou entendu, & s'endormoit ensuite jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Alors il se levoit, brûloit des odeurs en l'honneur du *Chang-ty*, & se mettoit à l'étude. S'il sortoit, c'étoit pour se rendre chez quelque Savant afin d'y puiser de nouvelles lumieres, ou chez quelque amateur des Lettres pour y profiter du secours de ses livres & de ses manuscrits. C'est ainsi que, toujours content de lui-même & des autres, il couloit tous ses jours en paix.

Après quelques années d'une vie ainsi retirée & laborieuse, il voulut aller visiter les différentes provinces de l'Empire, pour examiner par lui-même, disoit-il, & voir de ses propres yeux ces merveilles antiques dont il est parlé dans l'histoire sous les regnes d'*Yao*, *Chun*, *Yu*, & des autres premiers Souverains de la Monarchie.

Sa

Sa curiosité etant satisfaite, il revint à *Lo-yang*, rentra dans son *antre de la tranquille joie*, & y mena la même vie qu'auparavant. Il s'appliqua sur-tout à approfondir les mysteres qu'on suppose être renfermés dans les Trigrammes de *Fou-hi*, à expliquer les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, & il trouva dans tout cela des choses merveilleuses qu'il développa dans un grand ouvrage qui fit l'admiration des Savans de son tems, & qu'on regarde encore aujourd'hui comme ce qui s'est fait de mieux en ce genre.

C'est en expliquant & en développant les *Koa*, ou Trigrammes, que *Chao-young* devient Physicien, Astronome, Mathématicien, Historien & presque Prophete. Donnant à son esprit tout l'essor dont il est capable, il se transporte dans la vaste région des possibles, & en parcourt rapidement quelques sentiers des moins frayés. Il s'enfonce dans les ténebres du chaos, & parvient jusqu'au terme qu'il croit être celui de la formation des tems. Il voit le Ciel & la Terre prendre peu-à-peu la forme qu'ils ont; il calcule leur durée, il assigne le tems de leur destruction & celui de leur renaissance; & fixant, pour chacune de ces époques, un nombre de siecles déterminé, il en compose des périodes qu'il ne soupçonne pas même de s'écarter le moins du monde de la vérité. Il examine les différens changemens qui ont dû arriver dans l'univers depuis le commencement des siecles, & pronostique ceux qui arriveront quand ces mêmes siecles seront sur le point de finir. Passant ensuite au moral, il compare les hommes entre eux. Il met en opposition ceux dont la conduite, toujours conforme aux regles de la raison & de la sagesse, est un modele à proposer & à suivre, avec les autres dont les actions, toujours contraires à ces mêmes regles, ne sont dignes que de mépris, d'indignation ou d'horreur. Il entre ensuite dans le sanctuaire de la Nature pour y puiser

la connoiſſance de tous les êtres qu'elle produit ; & combinant enſemble toutes ces choſes, ſuivant la méthode qu'il s'eſt preſcrite, il en forme un ſyſtême très-peu intelligible en lui-même, & que le grand nombre des Docteurs n'entend même point du tout.

Pour moi, qui ai lu quelques ouvrages des Philoſophes Grecs, j'oſe preſque aſſurer que le ſyſtême de *Chao-young* peut être réduit, en derniere analyſe, & à très-peu de choſes près, au ſyſtême de Pythagore ſur la vertu des nombres ; car ce que le Philoſophe Grec attribue aux nombres, le Philoſophe Chinois l'attribue aux *Koa*, ou Trigrammes de *Fou-hi*. Cependant quoique ce ſyſtême, en lui-même & dans ſon enſemble, ſoit une pure chimere ; pris ſéparément, & enviſagé dans chacune des parties qui le compoſent, il renferme quantité de choſes curieuſes, utiles & même ſolides. L'ouvrage de *Chao-young* eſt en ſoixante volumes, & porte pour titre *Hoang-ky-king-ché*.

Pour ſe délaſſer de la fatigue de ſes profondes méditations, l'aimable Philoſophe faiſoit aſſez ſouvent des vers, & il y réuſſiſſoit très-bien. On trouve quantité d'excellentes pieces dans un de ſes ouvrages en vingt volumes, qu'il a intitulé *Ki-jang-ki*. C'eſt un mélange de proſe & de vers ſur différens ſujets de l'une & l'autre Littérature.

Son mérite l'avoit fait connoître à tout ce qu'il y avoit de grand & de diſtingué dans l'Empire. Les diſtributeurs des graces & des emplois voulurent plus d'une fois l'élever à des dignités honorables, ou lui donner des charges lucratives, qui en peu de tems euſſent pu l'enrichir. Il refuſa conſtamment les unes & les autres ; & l'on peut ajouter que c'eſt dans ces occaſions ſeulement, où pendant tout le cours de ſa vie il a montré quelque peu d'opiniâtreté. Il aimoit mieux, diſoit-il, jouir de lui-même & de ſa liberté, que de tous les honneurs & de toutes les richeſſes du monde.

Il jouissoit en effet, dans son *antre de la tranquille joie*, de tout ce qui peut flatter agréablement un homme qui a l'enthousiasme de la science. Il faisoit ou (ce qui revient au même pour la satisfaction intérieure de l'ame) il croyoit faire des découvertes merveilleuses dans les anciens *King*, mais sur-tout dans les Trigrammes de *Fou-hi*. Il avoit pour approbateurs tous les Savans du premier ordre, qui venoient l'admirer de près dans son petit réduit, le consulter & se faire ses disciples. Il etoit aimé de tout le monde; & on ne le désignoit que sous le nom de *Docteur de la tranquille joie* (*ngan-lo-sien-Cheng*). Il n'étoit pas facile de pouvoir le posséder chez soi. Tous les prétextes dont on pouvoit s'aviser, quelque plausibles qu'ils parussent, etoient toujours sans effet; il etoit trop avare de son tems pour l'employer à autre chose qu'à l'étude, ou du moins à ce qui s'y rapportoit indirectement. Cependant pour donner quelque relâche à son esprit, il lui arrivoit quelquefois de sortir. Il se mettoit dans un chariot ouvert qui etoit à son usage, & alloit tantôt chez *Fou-pi*, tantôt chez *Han-ky*, ou chez *See-ma-koang*, ou chez l'un ou l'autre des deux freres *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* (1).

L'Historien ajoute que lorsqu'il passoit dans les rues qui conduisoient à ces différentes maisons, il n'étoit pas jusqu'aux enfans qui ne prissent du plaisir à le voir. Les artisans dans leur boutique, se levoient & se tenoient debout par respect, jusqu'à ce qu'il eût passé. De son côté, *Chao-young* sourioit à tout le monde, & tâchoit, par cet air ouvert, de témoigner sa reconnoissance & sa satisfaction. Au reste, s'il donnoit la préférence sur tous les autres au petit nombre d'amis que je viens de nommer, c'est parce qu'ils etoient des Sages, & qu'il etoit chez eux aussi à son aise, & avec autant de liberté que dans son propre réduit. Il y avoit ses livres, ses

(1) On trouvera ci-après les Portraits des trois derniers personnages.

pinceaux, & une chambre qu'on lui avoit faite exprès, à l'imitation de son *antre de la tranquille joie*.

S'il alloit chez très-peu de personnes, il recevoit très-bien quiconque alloit chez lui; &, ce qui est très-rare parmi ceux qui s'appliquent fortement à un genre d'étude sérieux, il ne donna jamais aucun signe de mécontentement ou d'impatience, à quelque heure de la journée & dans quelques circonstances qu'on vînt le voir. Par la satisfaction qu'il témoignoit, lorsqu'on exigeoit de lui l'explication de quelque passage difficile des *King*, ou de quelque point d'érudition & de littérature, & par l'attention qu'il prêtoit toujours, même aux questions les plus absurdes de la part des ignorans ou des indiscrets, auxquels il ne dédaignoit jamais de répondre, il sembloit donner à entendre qu'on lui faisoit plaisir de lui dérober ainsi ses momens.

La dixieme année de *Chen-tsoung*, sixieme Empereur de la Dynastie des *Soung*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1077, il tomba malade. A la premiere nouvelle de sa maladie, ses amis se transporterent chez lui, non pas seulement pour lui donner des marques d'une affection stérile, mais pour lui procurer tous les secours qui dépendoient d'eux. On vit un *Fou-pi*, un *Tchang-tsai*, un *See-ma-koang*, & quelques autres, tous personnages illustres, qui avoient rempli, ou qui remplissoient alors les premieres charges de l'Empire, venir plusieurs fois par jour, passer les nuits entieres dans la maison etroite & pauvre d'un simple particulier sans titre, pour lui rendre avec empressement les services que des domestiques mercénaires rendent souvent avec répugnance, ou tout au moins négligemment. Ils partageoient tellement leurs soins & leur tems, que sans manquer à leurs occupations personnelles & de devoir, la nuit comme le jour, il y avoit toujours quelqu'un d'entre eux auprès du malade, qui, de son côté,

sensible à toutes ces attentions, etoit aussi tranquille & aussi gai que lorsqu'il se portoit le mieux.

La nuit de sa mort, il dit à ceux de ses amis qui l'entouroient : je sens que le moment qui doit me séparer de vous n'est pas loin. Je veux vous epargner la peine de faire mon epitaphe en la faisant moi-même : ecrivez.

Chen yu tay ping ché :
See yu tai ping ché.
Ké ouen ki ho nien ?
Lieou ché yeou tsi soui.
Fou yang tien, ty, kien :
Hao jan, tou ou koui.

Je voudrois pouvoir renfermer en six vers françois les six vers chinois de cette epitaphe, en rendant exactement tout le sens de l'original, & en lui conservant en même tems son élégante simplicité. En voici une traduction aussi courte qu'il m'a eté possible de la faire.

Lorsque je vins au monde,
Dans une paix profonde
Tout respiroit ici :
A présent que je meurs tout est en paix aussi.
Passant, veux-tu savoir mon âge,
Ce que j'ai fait, & quel fut mon partage ?
En peu de mots je te réponds ainsi :
J'ai soixante ans, plus sept, j'ai vécu sans souci ;
Et pourtant, dans toute ma vie,
Il n'est rien dont le souvenir
Doive exciter en moi, sur ce qui l'a remplie,
Les remords, ou le repentir.
Entre le Ciel, la Terre & mon etude,
J'ai vu tranquillement s'écouler tous mes jours :
Egalement tranquille, & sans inquiétude,
J'en ai vu finir l'heureux cours.

A peine avoit-il achevé de dicter, qu'il expira. C'étoit l'heure où l'on venoit de battre la cinquieme veille, c'est-à-dire, un peu avant l'aube du jour.

Après sa mort il jouit de tous les titres qu'il avoit refusés pendant sa vie. Ses amis & les Souverains les lui prodiguerent à l'envi. Il est inutile de les rappeller ici. Il en est un qui les renferme tous, puisqu'il dit en deux mots tout ce qu'on peut dire de plus honorable. Le voici : *Kan-kié-sien-cheng*, c'est-à-dire, *le Docteur sans tache*. Il lui fut donné, après les autres, par le successeur de *Chen-tsoung*, je veux dire, par *Tché-tsoung*, septieme Empereur des *Soung*.

Parmi tous ceux qui rendirent à l'illustre mort des témoignages publics de leur estime, on distingue, sur-tout, le sage *Tcheng-hao*. Ce Magistrat philosophe, voulut décorer lui-même la sépulture de son ami. Il y fit elever un marbre, sur lequel il fit graver un eloge court, simple, & digne, en tout sens, de celui qui en etoit le sujet. Voici en peu de mots ce qu'il contient de plus essentiel.

« La vertu s'acquiert plus difficilement que la science, » *Chao-young* n'oublia rien pour pouvoir s'instruire à fond » dans l'une & dans l'autre ; & par des efforts constans & » toujours les mêmes, il vint à bout de les posséder. Ses mœurs » furent des preuves de sa sagesse ; les ouvrages qu'il a laissés » nous font connoître son savoir ».

» Parmi les Disciples de Confucius, il s'en trouva soixante » & dix qui s'attacherent plus particulierement à sa personne, » & suivirent plus constamment ses leçons. De ce nombre, » *Tseng-tsee* fut le seul qui mit par ecrit les leçons de son » maître. *Tsee-see*, formé à l'école de *Tseng-tsee*, fit en quelque » sorte revivre Confucius, dont il etoit petit-fils. Après *Tsee-see*, » vint *Mong-tsee* ; mais depuis *Mong-tsee*, il ne s'est trouvé » personne, pendant l'espace de plus de mille ans, que *Chao-*

» *young* n'ait effacé, tant par la profondeur de sa science,
» que par l'éclat de ses vertus. Comme *Koung-tsee* (Confu-
» cius), il a eu des Disciples qui rendront sa mémoire célébre
» jusques dans les siecles les plus reculés ».

TCHANG-TSAI.

Il etoit originaire de la Province du *Chan-si*, d'une ville que l'on appelloit alors *Foung-tsiang*. Ses parens le destinant au parti des armes, lui mirent de bonne heure entre les mains les livres qui traitent de la guerre. Il les etudia avec ardeur, & quand il crut en savoir assez pour pouvoir répondre pertinemment aux différentes questions qu'on est en usage de faire, il se présenta pour être examiné. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Celui qui présidoit à ces sortes d'examens, etoit le célebre *Fan-tchoung-yen*, l'un des Ministres d'Etat.

Tchang-tsai exposa avec tant de clarté, de précision & de noblesse le sujet qui lui etoit echu, en développa avec tant de facilité les différentes parties, en rapprocha si bien tous les rapports, qu'après qu'il eut cessé de parler, au lieu de l'interroger, suivant la coutume, *Fan-tchoung-yen* lui adressant la parole, lui dit: « mon jeune ami, vous avez trop bien
» parlé pour que je donne mon consentement à ce que vous
» obteniez ce qui paroît faire l'objet de vos vœux. Vous n'êtes
» pas fait pour l'état que vous voulez embrasser. La trempe
» de votre esprit m'indique jusqu'où vous pouvez aller si vous
» vous appliquez à l'étude des Lettres. Vous pouvez devenir
» une des Lumieres de l'Empire; & je me regarderois comme
» indigne du poste que j'occupe, si je ne faisois tous mes ef-
» forts pour vous mettre dans la voie. Retournez dans votre
» famille, etudiez le *Tchoung-young*, approfondissez-en
» le sens, & quand vous saurez bien cet excellent livre de la

» ſcience du juſte milieu, venez-ici pour me l'expliquer : je
» me charge du ſoin de votre fortune ».

Je crois pouvoir m'arrêter ici un moment pour faire connoître en peu de mots cet illuſtre protecteur des Lettres.

Fang-tchoung-yen avoit eu dès ſa plus tendre jeuneſſe, de l'attrait pour les ſciences ; mais le deſir de parvenir avec plus de rapidité, lui fit prendre le parti des armes. Il commença par être ſimple ſoldat, & fit pluſieurs campagnes en cette qualité. La ſupériorité de ſon génie lui eut bientôt fait pénétrer tout ce qu'il y a de plus caché dans l'art qui fait les Guerriers. Son aſſiduité à remplir ſes devoirs, ſon amour pour l'étude, à laquelle il donnoit tous les momens qu'il ne devoit pas à des occupations plus relatives à ſon etat, ſa probité reconnue, ſon courage & ſa valeur lui ouvrirent en peu de tems la route qui conduit aux premiers emplois de la milice. Il en parcourut tous les grades, fut fait Général, commanda en chef les plus nombreuſes armées, & parvint enfin à être Miniſtre d'Etat. C'eſt à ce grand homme que la République des Lettres eſt en partie redevable de l'éclat dont elle brilla ſous les *Soung*, parce que ce fut lui qui inſpira à *Jin-tſoung* de rétablir les colleges dans tous les endroits de l'Empire où il y en avoit eu autrefois, & qui fit rédiger les ſages réglemens qui y eurent lieu, tant pour faciliter les etudes, que pour maintenir le bon ordre.

Il engagea *Ngueou-yang-ſiéou*, l'un des meilleurs Ecrivains de ſon ſiecle, à compoſer avec ſoin un placet qu'il ſe chargea de préſenter lui-même & d'appuyer de tout ſon crédit. L'Empereur le lut avec plaiſir, & convint de tout ce qui etoit contenu dans le placet en faveur du rétabliſſement des colleges ; mais regardant cette affaire comme etant de la derniere importance, il ne voulut rien déterminer ſans avoir pris l'avis des gens de ſon Conſeil. Il leur ordonna de délibérer

ſur

ſur cet objet, & de lui préſenter enſuite le réſultat de leurs délibérations. Ce Conſeil etant preſque tout compoſé de gens de Lettres & de Savans du premier ordre, il ne fut pas difficile à *Fan-tchoung-yen* de le faire pencher vers ce qu'il vouloit. Il fut conclu tout d'une voix qu'on prieroit l'Empereur de rétablir tous les anciens colleges, & d'en établir même de nouveaux dans les villes où il n'y en avoit pas. L'Empereur approuva cette déciſion, & à l'inſtigation de *Fan-tchoung-yen*, il donna l'ordre ſuivant.

« Qu'on rétabliſſe tous les colleges dans les villes où il y » en a eu autrefois; qu'on en etabliſſe où il n'y en a point; & » que ces colleges ſoient tous dans l'enceinte des villes & » non en dehors des murs, pour la plus grande commodité » des etudians. Les Gouverneurs & autres principaux Manda- » rins des provinces ſeront chargés de choiſir parmi les Man- » darins ſubalternes, des hommes capables, & habiles dans » les Lettres, pour avoir une inſpection immédiate ſur les col- » leges de leurs diſtricts reſpectifs; & ſi le nombre de ces » Mandarins ne ſuffit pas, ils feront chercher dans les vil- » lages & dans les campagnes, parmi les vieux Lettrés & les » Docteurs emérites qui s'y ſont retirés, ceux qu'ils croiront » le plus propres à remplir d'auſſi importans emplois. Qu'ils » donnent la préférence à ceux qui ſont reconnus pour avoir » de bonnes mœurs, & qui jouiſſent à tous autres egards, d'une » réputation ſaine, ſur ceux qui n'auroient que de la ſcience, » ou dont les mœurs ſeroient equivoques.

» Chaque année, en Automne, on fera un examen général » pour le choix de ceux qui doivent être admis aux etudes.

» Ceux qui auront eté admis, ſeront examinés de nouveau » après cent jours; & ſi par le peu de progrès qu'ils ont » fait, on juge qu'ils ne ſont pas propres aux Lettres, on » les priera de ſe retirer.

» Ceux qui voudront entrer dans les colleges des villes » du second ordre, s'ils ne sont pas d'une famille habituée » dans le lieu même, doivent avoir parmi les Citoyens ou » les personnes connues, quelqu'un qui se fasse leur répon» dant.

» On n'admettra point dans les Colleges ceux qui seront » actuellement en deuil, ceux qui seront accusés ou soupçonnés » avec fondement de quelque crime, ceux dont la conduite » ne sera pas exempte de reproche, ceux enfin qui, sous » quelque prétexte que ce puisse être, auront caché leur » vrai nom.

» On examinera les Candidats : 1°. sur l'éloquence ; 2°. sur » quelque point de doctrine ; 3°. sur la poésie. On leur don» nera des sujets sur ces trois différens genres, & les Exa» minateurs liront eux-mêmes avec soin toutes les pieces, & » jugeront avec equité. Les noms de ceux qui auront eté » admis en conséquence de la bonté de leurs pieces, seront » inscrits sur une planche qu'on exposera aux yeux du Public ».

Après que cette Ordonnance eut eté publiée, *Fan-tchoung-yen* fit travailler promptement à l'exécution de tout ce qu'elle contenoit. Il ne s'en tint pas là, il engagea les membres du *Koue-tsee-kien*, c'est-à-dire du college impérial de la capitale, à demander des améliorations & des privileges. Il présenta lui-même leur requête qui etoit conçue à-peu-près en ces termes.

« Seigneur, nous lisons dans l'histoire, que sous l'illustre » Dynastie des premiers *Han*, votre college impérial etoit » composé de deux cens quarante corps-de-logis. Dix-huit » cens chambres, sans y comprendre les salles, les offices, » & autres appartemens communs, etoient distribuées dans » ces différens corps-de-logis & servoient de demeure à » trente mille ecoliers.

» Nous lisons dans la même histoire, que sous la Dynastie » des *Tang*, le même college, que les guerres au-dehors, les » dissentions au-dedans, avoient fait décheoir de l'état bril» lant où il avoit eté, fut remis en honneur, & qu'on y » bâtit douze cens chambres pour loger les etudians.

» Aujourd'hui, Seigneur, que Votre Majesté n'a rien tant » à cœur que de faire fleurir les Lettres, aujourd'hui où l'on » voit s'élever de tous côtés, par ses ordres, des colleges » publics où on les enseigne, ne fera-t-elle rien en faveur » de son propre college, de ce college qui doit être regardé » comme le foyer où se réunissent tous les rayons scienti» fiques de l'Empire, & comme le brillant miroir qui doit » réfléchir toutes les lumieres particulieres propres à eclairer » l'univers ».

Sur ce placet, l'Empereur assigna pour l'agrandissement du *Koue-tsee-kien* un vaste emplacement qui etoit dans le voisinage; ordonna qu'on augmenteroit le nombre des appartemens, & qu'on construiroit de nouvelles chambres pour contenir & loger deux cens ecoliers de plus qu'auparavant; qu'on bâtiroit deux grandes salles, dont l'une seroit uniquement destinée à expliquer publiquement les *King*, & l'autre à faire, en l'honneur de Confucius, les cérémonies respectueuses par lesquelles on le reconnoît pour le Maître de la Nation.

Quand tous ces bâtimens furent achevés, l'Empereur voulut s'y transporter en personne pour voir si tout etoit bien. Il se rendit d'abord dans la salle de Confucius, & ne dédaigna pas de se prosterner devant sa représentation, & d'y faire toutes les cérémonies avec autant de respect que l'eût pu faire le moindre des etudians. De là il passa dans la salle des *King*, assista pendant quelques minutes à la leçon du Maître; & avant que de retourner dans son Palais, il voulut visiter en personne les chambres même des ecoliers.

Qu'on me pardonne cette digreſſion en faveur de mon amour pour les Lettres, & de ma profonde vénération pour les perſonnes en place qui les protegent. Je reviens à *Fan-tchoung-yen* qui en a eté l'occaſion.

Ce grand Miniſtre s'obſtina à ne vouloir pas donner au jeune *Tchang-tſai* une place parmi ceux qui aſpiroient aux grades militaires, & *Tchang-tſai* ne lui ſut aucun mauvais gré de ſon refus. Il ſuivit ſon conſeil, ſe retira dans la maiſon paternelle, & s'y livra tout entier à l'étude. Il y prit tant de goût, qu'après avoir lu & relu le *Tchoung-young*, dont il pénétra le ſens dans toute ſon etendue, il ne lui vint pas même en penſée de retourner auprès de *Fan-tchoung-yen* pour le faire ſouvenir de la promeſſe qu'il lui avoit faite de travailler à ſa fortune. Il s'enfonça dans les ténebres de l'*Y-king*, & tâcha même de débrouiller le chaos de l'Antiquité la plus reculée. Hors l'*Y-king* & les premiers tems de la Monarchie, tout lui etoit indifférent. Il ne ſe contentoit pas du travail de toute la journée, il paſſoit une partie de la nuit à méditer ſur ce qu'il avoit fait; & il ne ſe livroit au ſommeil qu'après qu'il avoit trouvé quelque nouvelle explication d'un Trigramme, ou la ſolution de quelque difficulté qui l'avoit arrêté.

Tel fut le genre de vie qu'il mena pendant une dixaine d'années. Alors la ſecte des *Tao-ſee* etoit plus en vogue qu'elle n'avoit encore eté; quantité de perſonnes de tous etats l'embraſſoient & en ſuivoient les dogmes. *Tchang-tſai* voulut la connoître à fond. Il l'étudia; mais en ayant reconnu le foible & la fauſſeté, il l'abandonna aux ſuperſtitieux ſectaires, & ſe remit à l'étude des *King*. Cependant ſes parens & ſes amis lui perſuaderent qu'il etoit tems qu'il penſât à prendre ſes grades, pour pouvoir parvenir à quelque choſe, ou avoir du moins un etat dans la vie civile. Il

consentit à ce qu'on exigeoit de lui & se rendit dans la capitale, où, après avoir subi tous les examens requis, il reçut le doctorat qu'on lui conféra d'une commune voix.

La qualité de Docteur dont il venoit d'être décoré, ne fut pas pour lui un prétexte de se livrer au repos, en attendant qu'il fût placé dans les charges. Elle fut au contraire un motif pressant pour l'engager à etudier avec encore plus d'ardeur qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il prit la peau de Tigre, & expliqua publiquement l'*Y-king*.

Il faut savoir qu'un des privileges de ceux qui entreprenoient de faire des leçons sur les Trigrammes de *Fou-hi*, qui sont les matériaux de l'*Y-king*, consistoit à pouvoir etendre une peau de Tigre sur la chaire dans laquelle ils péroroient, ou sur le coussin qui leur servoit de siege. La peau de ce terrible animal etoit une espece d'emblême, par lequel on vouloit faire entendre que les difficultés que l'on rencontre dans l'*Y-king* ne sont pas moins effrayantes que les approches du Tigre; & que comme personne ne s'aviseroit d'approcher de cet animal, s'il ne se sentoit bien armé, personne de même ne doit entreprendre d'expliquer l'*Y-king*, si le génie, joint au savoir, ne le met en etat de le faire avec honneur.

Tchang-tsai eut à peine donné ses premieres leçons publiques, que sa réputation fut faite. On accouroit de tous côtés pour l'entendre. Les Lettrés eux-mêmes venoient en foule pour lui demander des eclaircissemens sur ce qu'ils ne comprenoient pas, ou pour avoir la solution de quelques difficultés qu'ils ne pouvoient résoudre.

Il jouissoit sans contradiction de la primauté sur tous ceux qui couroient la même carriere, lorsque deux Docteurs du premier ordre, les deux illustres freres *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* (1) furent invités par le corps de la Littérature à aller entendre

(1) Voyez leurs Portraits ci-après.

quelques-unes de ses leçons. Ils se rendirent avec un nombreux cortege de Savans, dans le lieu où il les donnoit; & après avoir ecouté l'explication entiere d'un Trigramme, *Tcheng-hao* prit la parole, & expliqua à sa maniere le même Trigramme; *Tcheng-y* son frere, fit la même chose après lui. On ne sauroit imaginer avec quels applaudissemens l'un & l'autre furent accueillis. *Tchang-tsai* lui-même les combla de mille eloges, & descendant de son siege, il prit la peau de Tigre & la remit aux deux freres; puis s'adressant à toute l'assemblée: « Voilà, dit-il, ceux qui désormais doivent être vos Maîtres; » je ne suis pas capable de leur tenir le livre; je me déclare » leur humble disciple ».

Il ne s'en tint pas à cette protestation qu'on eût pu regarder comme un simple compliment. Il cessa dès-lors de paroître en public, & se retira dans le fond du *Chan-si* pour y vaquer à la méditation de l'*Y-king*, & à la composition de quelques livres. On lit encore aujourd'hui trois de ses ouvrages sur les Trigrammes. Le premier est intitulé *Toung-ming*, le second *Si-ming*, & le troisieme, *Tchen-moung-king-hio*.

Après quelques années on alla le chercher dans sa solitude pour lui faire exercer la Magistrature. L'Empereur le nomma Gouverneur du peuple de la ville de *Yun-yen*. Il remplit cette charge avec tant de zele, de droiture, de probité & de désintéressement, qu'on eût dit qu'il gouvernoit sa propre famille. Il fit son point capital de régler les mœurs & d'inspirer la vertu.

Le premier jour de chaque Lune, il donnoit un festin public dans son propre Tribunal. Il invitoit alternativement les principaux de la ville, les vieillards, & les chefs de tous les villages de sa dépendance. Il profitoit de cette occasion pour s'informer des abus auxquels il falloit remédier, des désordres qu'il falloit corriger, des maux & des besoins du pauvre peuple,

des moyens qu'il falloit prendre pour le secourir ; & il finissoit par recommander à ses convives de ne rien oublier pour porter leurs compatriotes à la pratique des cinq vertus capitales, l'Humanité, la Justice, l'amour de l'Ordre & des Usages de la Nation, la Droiture, la Cordialité ou la bonne-foi. Ce sont-là, leur disoit-il, les liens qui lient les hommes entre eux. Sans ces vertus, nous ne serions que des sauvages ; nous serions semblables à ces premiers hommes que *Fou-hi* rassembla.

La réputation de ce sage Gouverneur vola jusqu'à la Cour. L'Empereur l'appella & voulut le voir. Il lui fit quelques questions sur le Gouvernement ; & sur les réponses qu'il en reçut, il le plaça dans le Ministere, pour aider de ses conseils & eclairer de ses lumieres ceux qui etoient à la tête des affaires.

Dans ce nouveau poste, il crut pouvoir se conduire comme il avoit fait dans la petite ville dont il venoit de quitter le Gouvernement. Il vouloit que toutes les affaires se traitassent comme du tems d'*Yao* & de *Chun*. Il prétendoit que la seule & unique maniere de bien gouverner, etoit celle qui avoit eu lieu sous les trois premieres Dynasties. Comme il etoit toujours d'un avis contraire à celui des autres, les Ministres, après avoir patienté quelques mois, conclurent enfin qu'il falloit prier l'Empereur de les débarrasser d'un homme qui, selon eux, n'avoit pas la moindre idée des affaires, & etoit absolument incapable de les traiter. « Le Docteur dont Votre » Majesté nous a ordonné de suivre les conseils, lui dirent-ils, » n'est pas un homme de ce siecle. Il n'a dans la tête que *Yao* » & *Chun*, que *Tcheng-tang* & *Ouen-ouang*, & il voudroit » qu'on se conduisît aujourd'hui comme on le faisoit de leur » tems. Il est déplacé parmi nous. Nous supplions Votre Ma» jesté de nous en délivrer, en lui donnant quelque emploi » plus conforme à ses inclinations & à ses talens ».

L'Empereur eut egard à la représentation de ses Ministres; mais, comme il estimoit *Tchang-tsai*, il ne voulut pas l'éloigner de sa personne, &, en le tirant du Conseil des Ministres, il lui donna place parmi les Savans qui lui expliquoient tour à tour l'histoire & les *King*. Il le nomma, outre cela, Inspecteur général de ses bibliotheques, & il lui ordonna d'extraire des livres qu'elles contenoient ce qu'il y avoit de plus essentiel en chaque genre, afin d'en composer un ouvrage particulier qui pût epargner aux Littérateurs la peine de dépouiller eux-mêmes une quantité prodigieuse de volumes, avant que de trouver le petit nombre d'articles dont ils vouloient faire usage.

Tchang-tsai s'acquitta avec application du nouveau travail qui venoit de lui être imposé. Tous les momens qu'il ne donnoit pas à l'Empereur, il les employoit à feuilleter les Livres & à les analyser. Il etoit l'oracle de tous les Savans de l'Empire, lorsqu'il s'agissoit de quelque chose qui avoit rapport à l'antiquité. On le consultoit de vive voix & par lettres; & dans toutes ses réponses, il ne manquoit jamais d'exciter à la vertu & à la pratique des usages des trois premieres Dynasties. « Il » ne dépend pas de nous d'être riches ou pauvres, disoit-il » sans cesse, mais il dépend de nous d'être vertueux. Met» tons les premiers de nos soins à acquerir la vertu; & quand » nous l'aurons acquise, exerçons-nous y par des actes sou» vent réitérés. Mes Maîtres m'ont inculqué ces maximes; je » tâche de vous les inculquer à mon tour. N'entreprenons rien » qui soit au-dessus de nos forces, mesurons-nous dans toutes » nos dimensions ».

L'envie qu'il avoit de faire revivre les usages antiques, le porta à présenter une supplique à l'Empereur, dans laquelle il demandoit qu'on remît en vigueur les *San-ly*, c'est-à-dire, les trois coutumes principales qui s'observoient dans la vie civile

civile dès les premiers tems de la Monarchie. La premiere de ces coutumes s'appelloit *Koan*. Elle consistoit dans les trois changemens de bonnets, qui avoient lieu dans trois âges différens de la vie. Le premier se faisoit à l'âge de trois ou quatre ans; le second lorsque les enfans entroient dans les écoles, & le troisieme lorsqu'ils avoient atteint l'âge viril ou de puberté.

La seconde coutume, ou le second des *San-ly*, s'appelloit *Houen*: elle regardoit les mariages, & déterminoit tout ce qu'il falloit observer en les contractant.

La troisieme de ces anciennes coutumes portoit le nom de *Sang*, & avoit lieu pour tout ce qu'on devoit pratiquer à la mort de quelqu'un, depuis le moment où il venoit d'expirer jusqu'à celui de l'enterrement, & même jusqu'à ce qu'on quittât le deuil. L'Empereur lut avec plaisir cette supplique, & la renvoya au tribunal des Rites, avec ordre de l'examiner avec attention, de délibérer sur ce qu'elle contenoit, & de donner son avis. Le tribunal décida qu'il ne falloit faire aucun changement aux usages actuels, & répondit ainsi à l'Empereur: « Seigneur, nous avons examiné, par ordre de Votre Majesté, » la supplique de *Tchang-tsai* au sujet du renouvellement des » *San-ly*, & voici quel est notre sentiment. Nous pensons » que les mœurs présentes etant différentes des mœurs des » anciens, il seroit inutile & même préjudiciable à plusieurs » egards, de vouloir faire observer aujourd'hui ce qui se pra- » tiquoit alors. Nous ne voyons pas d'ailleurs ce qui pourroit » en résulter pour le bonheur de vos peuples & pour la gloire » de votre regne. Nous croyons donc qu'il faut laisser les choses » dans l'état où elles sont ».

Cette réponse, qui fut communiquée à *Tchang-tsai*, augmenta le mécontentement qu'il avoit à l'occasion des nouveaux réglemens que *Ouang-ngan-ché*, qui etoit alors Mi-

niſtre principal, faiſoit chaque jour (Je ferai bientôt connoître ce *Ouang-ngan-ché*, ſous les portraits de *See-ma-koang* & de *Tcheng-hao*) (1). Il ſe dégoûta de la Cour, & ſous prétexte de la foibleſſe de ſa ſanté, il demanda à la quitter. L'Empereur qui l'eſtimoit infiniment, eut d'abord quelque peine à lui permettre de ſe retirer; mais il ſe rendit enfin, moins aux prieres réitérées du Docteur, qu'aux ſollicitations preſſantes de ſon Miniſtre à qui un homme de cette trempe faiſoit toujours ombrage.

Tchang-tſai partit donc avec le deſſein d'aller finir ſes jours dans ſa patrie; mais il les termina plutôt qu'il ne croyoit. Il mourut en chemin dans un lieu appellé *Lin-toung*, la dixieme année du regne de *Chen-tſoung*, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 1077.

Ceux de ſes Diſciples qui etoient dans la Capitale, eurent à peine entendu parler de ſa mort, qu'ils ſe réunirent pour délibérer ſur le nom qu'ils donneroient à leur Maître afin d'honorer ſa mémoire. Ils convinrent qu'il ſeroit ſuffiſamment caractériſé par ces trois lettres: *Ming-tcheng-ché*, qui ſignifient, *Maître eclairé & plein de droiture*. Ils voulurent cependant prendre l'avis de *Tcheng-hao*. Celui-ci s'excuſa modeſtement, & les renvoya à *See-ma-koang*, en leur diſant que c'étoit le Savant de tout l'Empire qui avoit le plus de lumieres & de goût. Ils conſulterent donc *See-ma-koang*, qui leur répondit: « Je crois qu'il faut avoir pour votre Maître, après ſa » mort, les egards que vous aviez pour lui lorſqu'il vivoit. » De ſon vivant, vous concouriez avec lui à faire revivre » les uſages antiques; faites la même choſe aujourd'hui. Anciennement on ne donnoit point aux morts des titres honorifiques. Nous ne liſons pas que les Diſciples de Confucius ſe » ſoient mis en frais pour donner un nom à leur Maître après

(1) Voyez ci-après.

» sa mort. Il me semble que vous ne pouvez rien faire de mieux » que de suivre un si bel exemple. Je suis persuadé que *Tchang-* » *tsai* vous diroit la même chose, s'il pouvoit vous faire enten- » dre sa voix du fond de son tombeau. Je n'ai rien de plus à » ajouter ».

TCHEOU-TCHUN-Y.

Le sage dont j'ébauche ici le portrait, est comme ces figures d'optique qui offrent des objets différens sous leurs différens points de vue. Le nom de sa famille etoit *Tcheou*, son nom propre *Tchun-y*, & son nom d'honneur *Mao-chou*. Il naquit à *Yng-tao*, village de la dépendance de *Tao-tcheou*. Ses parens qui reconnurent en lui les plus heureuses dispositions, n'oublierent rien pour le bien elever, & tâcherent de le rendre propre à bien remplir tous les emplois de la vie civile. Ils réussirent au-delà même de leur espérance; car dans quelque position que *Tchéou-tchun-y* se trouvât dans la suite, il ne fut jamais déplacé, & sembla toujours fait uniquement pour le poste qu'il occupoit. Simple Citoyen, Homme de guerre, Magistrat, Philosophe, Littérateur, il fut également dans tous ces etats un exemple à suivre.

Après avoir fait de très-bonnes etudes, il pria ses parens de le laisser pendant quelques années à lui-même, pour pouvoir, disoit-il, réfléchir à loisir sur tout ce qu'il avoit appris; & mettre chaque objet particulier dans sa mémoire, à l'endroit qu'il devoit naturellement occuper. On lui accorda sans peine ce qu'il souhaitoit, & ce ne fut que lorsqu'il se crut lui-même suffisamment instruit qu'on pensa à le produire.

L'un de ses oncles maternels, nommé *Tcheng-hiang*, homme d'un mérite reconnu, & qui tenoit l'un des premiers rangs dans le lieu qu'il habitoit, voulant le mettre dans la voie des honneurs, lui acheta une charge qui lui donnoit ins-

pection sur le peuple de *Fen-ning*. Dès les premiers jours de son administration, *Tcheou-tchun-y* se concilia l'estime universelle. Il y avoit une affaire entre les principaux du lieu, sur laquelle tout le public avoit les yeux ouverts : elle etoit pendante depuis long-tems, & le prédécesseur du nouveau Mandarin l'avoit laissée indécise. *Tcheou-tchun-y* s'en instruisit à fond dans l'espace de quelques jours, & porta un jugement qu'il motiva d'une maniere si lumineuse, qu'il fut admiré de toute le monde, & que les parties y acquiescerent sans regret.

Son talent de discerner le vrai d'avec le faux, & de démêler ce qui etoit le plus embrouillé, se montroit sur-tout dans les altercations entre les personnes du peuple. Sa maxime générale etoit alors de commencer par se déclarer pour le petit contre le grand, pour le foible contre le fort, & pour le pauvre contre le riche. « De quelque maniere que ce soit, » disoit-il, les grands, les forts & les riches sont en faute, parce » qu'il ne tient qu'à eux de se faire servir, respecter, & même » aimer : ils n'ont, pour en venir à bout, qu'à être modestes, » & à ne pas se prévaloir de ce qu'ils ont de plus que les autres ». Ensuite il examinoit scrupuleusement les raisons de part & d'autre ; & il jugeoit enfin avec tant de droiture & d'impartialité, que ceux même qu'il condamnoit, reconnoissoient sans peine l'équité de ses jugemens.

Sa réputation vola bientôt au loin. Les principaux d'entre les grands Mandarins de la Province, le proposerent pour la commission de Visiteur-Général de toutes les Prisons. L'Empereur y consentit d'autant plus volontiers, qu'il etoit assez ordinaire que des accusés, quelquefois innocens, fussent long-tems détenus, sous prétexte que les Juges manquoient d'éclaircissemens nécessaires.

Tcheou-tchun-y se mit en devoir d'exercer son nouvel em-

ploi le jour même qu'il en reçut l'expédition ; & eut bientôt vidé ſucceſſivement les priſons. Il renvoyoit au Tribunal ſuprême de la capitale, ceux qu'il jugeoit dignes de mort. Il ecrivoit leurs noms, leur patrie, le genre de crime dont ils etoient accuſés, & le précis des preuves. Il élargiſſoit les autres coupables après leur avoir fait ſubir les différentes peines qu'ils méritoient ; mais ceux qui avoient eté empriſonnés injuſtement, il les faiſoit conduire avec honneur dans le ſein de leurs familles. Il vaqua à ces pénibles fonctions avec tant d'exactitude & de célérité, que dans moins d'une année toutes les affaires criminelles de la province ſe trouverent au courant. Il eut pour récompenſe le Gouvernement particulier de *Nan-ngan*, poſte purement honorable, parce qu'il y avoit un Gouverneur-Général qui avoit toute l'autorité, & expédioit toutes les affaires. C'étoit ce qu'il lui falloit, parce qu'il pouvoit alors ſe livrer ſans réſerve à l'étude de l'*Y-king* dont il faiſoit ſes plus cheres délices. Il ne ſortoit d'auprès de ſes livres ou de la converſation de quelque Savant, que lorſqu'il s'agiſſoit de prendre la défenſe de quelque malheureux opprimé. Il employoit alors tout ſon tems & tout ce qu'il pouvoit avoir de crédit, juſqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il ſouhaitoit.

Il arriva au Gouverneur-Général de condamner à mort un homme qui n'avoit pas mérité le dernier ſupplice. *Tcheou-tchun-y* fit ſes repréſentations, & ne fut point ecouté. Il revint à la charge ; on ne l'écouta pas davantage. Il fit un ecrit dans lequel il démontroit l'injuſtice qu'on alloit commettre, & le préſenta lui-même à *Ouang-koui* (c'étoit le nom de l'Officier-Général) ; tout cela fut inutile. Outré de dépit, non par le peu d'égards qu'on avoit pour lui, mais parce qu'on violoit les droits les plus ſacrés, qui ſont ceux de la juſtice, *Tcheou-tchun-y* ecrivit ſa démiſſion, la remit à *Ouang-koui*, & ſe retira dans le deſſein de ne plus s'occuper que de l'étude.

Cette démarche produisit deux bons effets. Le premier fut qu'on ne fit pas mourir le criminel, parce que le Gouverneur-Général crut devoir tout craindre de la part d'un homme aussi ferme que *Tcheou-tchun-y*, qui pouvoit aisément faire parvenir l'affaire jusqu'au pied du Trône. Le second effet fut tout en faveur des Lettres: car *Tcheou-tchun-y*, persistant dans son premier dessein, refusa de reprendre la démission qu'il avoit remise entre les mains de *Ouang-koui*, & s'abandonna tout entier à la méditation de l'*Y-king*.

Ce fut dans ce tems d'absolu repos que sa réputation littéraire s'étendit avec rapidité d'une extrémité de l'Empire à l'autre. On venoit de tous côtés pour se mettre au nombre de ses disciples. Les Savans même les plus distingués entreprenoient de longs voyages pour se procurer la satisfaction de le voir, d'assister à quelques-unes de ses leçons, & de pénétrer, par son secours, dans le sens profond de quelque Trigramme, dont ils ne pouvoient par eux-mêmes qu'effleurer la superficie. Tels furent en particulier les deux illustres freres *Tcheng-hao*, & *Tcheng-y*. *Ils ne furent que trois jours chez* Tcheou-tchun-y (dit l'histoire), *parce que leurs occupations personnelles & de devoir ne leur permirent pas d'y rester plus long-tems; mais ils profiterent si bien de sa conversation, qu'ils prirent entiérement sa maniere, lorsque dans la suite, ils expliquerent l'*Y-king.

Les explications que *Tcheou-tchun-y* donnoit de vive voix à ceux qui venoient l'entendre, ne remplissoient qu'une partie de son tems. Il consacroit le reste à la composition du fameux ouvrage qu'il donna dans la suite au public sous le titre de *Y-toung*, c'est-à-dire, l'*Y-king pénétré*. *Dans cet ouvrage qui est en 40 chapitres* (dit l'un de ses Panégyristes), *il n'y a pas un mot d'inutile, pas un mot qui ne soit à sa place, pas un mot qui ne dise tout ce qu'il faut dire.*

Outre ſon *Y-toung*, il compoſa encore le *Ho-lo-chou*, c'eſt-à-dire, livre ſur les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, qui furent montrées, la premiere à *Fou-hi*, ſur le corps du cheval dragon qui ſortit de la riviere de *Ho*, & la ſeconde au grand *Yu*, ſur la maiſon de la tortue myſtérieuſe qui ſortit de la riviere de *Lo*. De ces deux figures, *Tcheou-tchun-y* n'en fit qu'une qui repréſente tout à la fois l'une & l'autre; & qui, par l'arrangement qu'il donne aux nombres, expoſe alternativement les nombres du Ciel & de la Terre, en commençant par l'unité juſqu'à la dixaine.

On ne ſauroit croire combien les Chinois modernes ſont enthouſiaſmés de cette combinaiſon toute ſimple. Ils y trouvent la clef de toutes les choſes poſſibles, la démonſtration de toutes les choſes faites & à faire. Dans l'explication qu'en donne l'auteur lui-même, dans ſon *Y-toung*, il remonte juſqu'au premier principe phyſique qu'il nomme *Tay-ki*. Il repréſente ce *Tay-ki* au moyen d'une figure de ſon invention, & trouve dans le développement de ce premier principe, toute la marche de la Nature pour la production, l'accroiſſement, la deſtruction & la réproduction des Etres. Les fondemens ſur leſquels il bâtit ſon ſyſtême, paroiſſent ſolides aux yeux des Chinois; & ſon ſtyle leur ſemble naturel en même tems & ſublime. On lui donne, d'une commune voix, la prééminence ſur tous ceux qui ont ecrit ſur l'*Y-king*, du tems des *Soung*; & on le met à la tête des illuſtres de cette célebre Dynaſtie.

On ne le laiſſa pas finir ſes jours dans ces travaux purement littéraires, qui l'occuperent pluſieurs années. Ceux qui etoient à la tête du Gouvernement, inſtruits de ſes vertus & de ſes talens, voulurent le mettre à portée de les faire valoir au profit général de la Société. Ils lui firent remplir ſucceſſivement les Magiſtratures de *Koui-yang*, de *Nan-tchang*, & de *Ho-tcheou*. Par-tout il ſe fit aimer; par-tout on le regardoit

comme le pere du peuple. Il n'y eut que les brigands & les malfaiteurs auxquels il fut toujours redoutable.

On raconte que dans la ville de *Nan-tchang*, il y avoit des citoyens qui, par leurs malversations & leurs usures, avoient acquis des richesses immenses. Ils etoient un objet d'horreur pour leurs compatriotes, auxquels ils nuisoient de mille manieres, dans la certitude de l'impunité, achetant la protection de tous ceux qui auroient pu les châtier. *Tcheou-tchun-y*, en entrant en charge dans cette ville, fut instruit des désordres qui y régnoient, & son premier soin fut d'y remédier. Il fit un exemple sévere sur l'un de ces riches malfaiteurs. Les autres, dit l'Historien, craignirent pour eux-mêmes un sort pareil, & rentrerent dans le devoir. Ils employerent dès-lors leurs richesses, non pour acheter l'impunité, mais pour se concilier la bienveillance de leurs concitoyens.

Il y avoit à *Nan-kang* un gros corps de troupes, pour défendre tout le pays, qui est à l'Ouest de *Kiang*, contre les incursions des peuples du Midi, qui n'étoient pas alors soumis à l'Empire. Ces troupes, fort mal disciplinées, etoient plus à charge aux habitans que ne l'eussent eté des ennemis etrangers. Les Magistrats se plaignoient en vain. Les ordres qu'on envoyoit au Commandant & aux Officiers de contenir les soldats dans le devoir n'étoient point exécutés. Les plaintes des Magistrats redoublerent. Enfin, l'un des Ministres proposa à l'Empereur de nommer *Tcheou-tchun-y* pour être Commandant général de ces troupes. L'Empereur goûta cet avis, & fit sur le champ expédier à *Tcheou-tchun-y* l'ordre de se rendre au plutôt à *Nan-kang*, & d'y exercer les fonctions de Commandant général de toutes les troupes du district.

Tcheou-tchun-y obéit sans replique & sans délai, avec son zele ordinaire. Il assembla, sous le prétexte d'une revue générale,

générale, tous ceux qui devoient être sous ses ordres, tant Officiers que Soldats, & leur parla ainsi : « Je n'ai que deux » choses à vous recommander : la premiere, de faire tous » vos efforts pour bien remplir tous les devoirs de votre » profession ; la seconde, de ne rien faire qui puisse tourner » au détriment du peuple. Je suis persuadé que vous vous » porterez de vous-mêmes à ce que je vous recommande, si » vous faites attention que c'est des deniers de l'Etat que » vous êtes entretenus, & que c'est par le peuple que ces » deniers sont fournis à l'Etat. Au surplus, comme c'est sur » moi que l'Etat se repose du soin de vous faire pratiquer » ce pourquoi il vous entretient, je remplirai exactement ma » tâche quant à ce point. Pour ce qui est de l'autre article, » je vous déclare que j'exposerai ma vie, s'il le faut, pour » empêcher que ceux qui doivent être les défenseurs du » peuple n'en soient les oppresseurs & les tyrans ».

Ce discours prononcé gravement, par un homme de la réputation de *Tcheou-tchun-y*, fit la plus forte impression sur l'esprit de tous ces militaires. Son exactitude à exiger le devoir, quelques exemples sur les plus mutins, & plus que cela encore, son attention à secourir, sans ostentation, les Officiers & les Soldats qu'il savoit être dans le besoin, acheverent le reste. Ces guerriers qui avoient jusqu'alors eté si indociles au frein, devinrent, sous le commandement de *Tcheou-tchun-y*, aussi modestes, aussi dociles, aussi attentifs que pouvoient l'être ses disciples, quand il leur expliquoit le cérémonial ou l'*Y-king*. Il ne fallut que quelques mois pour produire ce changement.

Quand tout fut rentré dans l'ordre, *Tcheou-tchun-y* crut pouvoir se livrer de nouveau à son penchant pour l'étude. Non loin de l'endroit où les troupes s'assembloient deux ou trois fois par lune, pour l'exercice général, il y avoit un

ruisseau dont les claires ondes coulant à peine pour aller se joindre à celles de la riviere de *Pen-kiang*, etoient toujours couvertes de nénuphar. La beauté des fleurs & des feuilles de cette agréable plante, enchantoit les yeux, tandis que le doux murmure des eaux qui serpentoient dans la plaine etoit un charme pour l'oreille. Entre ce ruisseau & la riviere, etoit un terrein inculte & sablonneux, que couvroient par intervalles, quelques bosquets de saules & de bouleaux, qui sembloient n'avoir eté plantés là, que pour offrir leur ombrage à ceux qui voudroient s'occuper à loisir de quelque douce rêverie, ou méditer sur les ouvrages de la Nature.

Les avantages d'une pareille situation n'échapperent pas à l'œil du Commandant Philosophe. Il y fit bâtir une petite maison pour s'y retirer quand son loisir le lui permettroit. Il la trouva si fort à son goût, qu'il en fit par la suite son séjour le plus ordinaire. Ce fut-là qu'il mit la derniere main à ses immortels ouvrages. A l'exception de cinq ou six jours qu'il donnoit, dans le courant de chaque lunaison, à l'exercice des troupes, & aux autres devoirs indispensables de sa charge, il passoit le reste de son tems avec ses disciples, ou il l'employoit à de profondes méditations sur l'*Y-king*, tantôt assis tranquillement à l'ombre des saules, & d'autres fois à demi-couché sur les bords du ruisseau couvert de nénuphar: ce qui lui fit donner le nom de *Tcheou-lien-ki*, & de *Lien-ki-sien-cheng*, c'est-à-dire, *Tcheou, le Docteur aux nénuphars.*

Enfin, après avoir fourni la carriere la plus laborieuse, quant à ses etudes & à ses différens emplois, & la plus glorieuse quant à ses succès littéraires, il mourut dans la cinquante-septieme année de son âge, pleuré de ses disciples & de tous ceux qui l'avoient connu, & généralement regretté dans toute l'étendue de l'Empire. Sa mort arriva l'un des jours de la sixieme

lune, de la sixieme année du regne de *Chen-tsoung*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1073.

La treizieme année de *Kia-ting*, c'est-à-dire l'an de Jesus-Christ 1220, l'Empereur *Ning-tsoung* lui donna rang parmi les Comtes, en ajoutant à son nom le titre de *Yuen-koung*, qui signifie à la lettre, *le premier d'entre les Comtes ;* & l'Empereur *Ly-tsoung*, successeur immédiat de *Ning-tsoung*, le décora du titre de *Jou-nan-po*, ou de Prince de *Jou-nan*, & ordonna que son portrait seroit placé dans la salle de Confucius, parmi ceux des disciples de ce Philosophe : ce qui eut lieu la premiere année de *Tchun-yeou*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1241.

TCHENG-HAO.

Si par le titre de Philosophe, l'on entend désigner un homme qui aime la sagesse & qui se fait un devoir de mettre en pratique les maximes qu'elle prescrit, je doute que parmi les nations qui ne sont point eclairées des lumieres du Christianisme, quelqu'un fût plus digne de porter ce nom que celui dont nous allons tracer le portrait. On en jugera par ce que je vais rapporter de lui, d'après l'Histoire & la foule des Auteurs Chinois qui ont eu occasion d'en parler. Le nom de sa famille etoit *Tcheng*, & son nom propre *Hao*, ce qui le fait désigner sous le nom composé de *Tcheng-hao*. Il prit le surnom de *Pê-tchun*, pour se conformer à l'usage qui veut toujours qu'on ait un surnom. Il etoit originaire du *Ho-nan*, & fit ses premieres etudes dans la maison paternelle. On dit qu'à l'âge de dix ans, il composoit déjà des pieces d'éloquence, & savoit faire des vers. A douze ans il entra dans les ecoles publiques, & s'y distingua par son application & les brillans succès qui en furent le fruit. Il reçut, les uns après les autres,

K 2

tous les grades littéraires. Après avoir eté décoré du Doctorat, il voulut avoir quelque tems à lui pour revenir ſur tout ce qu'il avoit appris ; & ne ſe preſſa pas de ſe préſenter pour être placé.

Avide de tout ſavoir, tout genre d'étude lui etoit bon dès qu'il pouvoit lui procurer quelque connoiſſance. Les Sectaires *Tao-ché* & *Ho-chang*, c'eſt-à-dire, ceux que nos Européens déſignent ſous le nom général de Bonzes, etoient alors prodigieuſement multipliés dans toute l'étendue de l'Empire ; & ils comptoient parmi ceux qui faiſoient profeſſion de leur doctrine, des perſonnes du premier mérite. Il voulut ſavoir ſur quoi tant d'hommes ſe fondoient pour adopter des maximes qui imposent des devoirs en plus grand nombre & plus pénibles que ceux que la Nature a gravés au fond de tous les cœurs. Il lut leurs livres, il les etudia avec ſoin, il médita profondément ſur tous les points de doctrine qu'ils contenoient, & fut pendant dix ans à n'avoir d'autre occupation.

Vivant preſque en ſolitaire, & ne ſe permettant de divertiſſement que celui qu'il trouvoit dans la converſation de quelques amis qui lui reſſembloient, ou à contempler les ouvrages de la Nature, il nourriſſoit des poiſſons dans un vaſe, & il paſſoit quelquefois des heures entieres à les conſidérer. Au bas de l'eſcalier de ſa chambre (1) il avoit quelques pieds de bambou, & il les contemploit de même très-ſouvent & pendant long-tems : il etoit alors immobile & comme ravi hors de lui-même. Ses amis, des Sages même, lui demanderent plus d'une fois pourquoi il s'arrêtoit ainſi à conſidérer ſi ſérieuſement des choſes ſi ordinaires, & à examiner avec tant d'attention ce que tout le monde connoiſſoit. *C'eſt*, leur répondoit-il tranquillement,

(1) Les chambres ſont preſque toutes, à la Chine, entre cour & jardin.

pour y chercher & y découvrir, si je puis, la marche de la Nature dans ce qu'elle produit. Après que dans les poissons & dans les bambous j'aurai découvert ce que je cherche, je passerai à des choses plus relevées.

Comme il avoit des mœurs fort réglées & qu'il etoit sans ambition, il eût volontiers coulé le reste de ses jours sans chercher à se procurer des emplois au dehors. La lecture, & l'étude réfléchie qu'il faisoit de tous les ouvrages des Sectaires, l'entretenoient, sans qu'il s'en apperçût, dans cet amour de la contemplation & du repos. Ses amis n'oublierent rien pour le tirer de cette espece de léthargie. « Vous avez l'es-
» prit bon & solide, lui disoient-ils souvent, vous êtes labo-
» rieux, exact & constant dans votre travail; vous êtes na-
» turellement doux & plein de déférence; votre modestie &
» le cas que vous semblez faire de tout le monde, vous
» font autant d'amis qu'il y a de personnes qui vous con-
» noissent; la droiture, l'aimable franchise, une sincérité qui
» n'est jamais offensante, font l'ame de vos discours & de
» toute votre conduite. Quelles qualités vous faut-il de plus
» pour vous rendre utile à vos semblables? Un homme qui ne
» vit que pour soi, doit être exclu de la société; il n'y peut
» figurer que comme un arbre stérile figure dans le milieu d'un
» champ: il occupe inutilement du terrein ».

Cette exhortation répétée sans cesse par des hommes d'un mérite distingué, qu'il savoit lui être attachés, fit impression sur lui. Il se remit à l'étude des *King*; & à mesure qu'il en pénétroit le vrai sens, il découvroit le faux de la doctrine des *Tao-che* & des *Ho-chang*. Il s'en détacha bientôt entiérement; & il ne lui resta de tout ce qu'il en avoit appris, qu'un regret amer d'avoir perdu tant de tems à l'apprendre. Il se mit à expliquer publiquement l'*Y-king*, & il le fit avec

tant de profondeur, & d'une maniere si solide, que sa réputation effaça bientôt celle de tous les autres maîtres. On se rendoit chez lui de toutes les Provinces de l'Empire, ou pour se mettre au nombre de ses Disciples, ou pour écouter seulement quelques-unes de ses leçons.

On pensa alors à le produire pour les emplois qui ont rapport avec le Gouvernement du peuple. Je dis qu'on y pensa, car il n'y auroit pas pensé lui-même. Il fut envoyé pour être Mandarin en second, ou comme Lieutenant du Gouverneur, dans une ville du troisieme ordre. Il remplit ce poste avec tant d'intégrité & de droiture, qu'il s'attira la confiance de tout le monde : on le prenoit pour arbitre des différends, & on s'en tenoit sans replique à tout ce qu'il décidoit.

Il arriva à un citoyen de trouver en terre un grand amas de pieces de monnoie, en faisant creuser les fondemens d'un nouvel edifice dans le terrein qu'il occupoit. Ce terrein avoit appartenu à son frere aîné, qui y avoit fait sa demeure pendant de longues années, & y etoit mort. Le fils de ce frere aîné ayant oui parler du trésor qu'avoit trouvé son oncle, se rendit chez lui pour le réclamer comme un bien qui lui appartenoit ; car, lui dit-il, je me souviens à-peu-près du tems auquel mon pere l'enterra ; je ne l'ai point cherché après sa mort, parce que je n'y avois plus pensé depuis, & quand même j'y aurois pensé, je n'aurois pas manqué de m'imaginer qu'il avoit eté retiré par celui-là même qui l'y avoit mis. Vous m'en imposez, lui répondit l'oncle, c'est moi qui cachai-là ces pieces de monnoie, il y a environ vingt ans.

L'oncle & le neveu ne pouvant s'accorder, eurent recours à *Tcheng-hao*. Ils n'avoient l'un & l'autre que leur propre témoignage pour preuve de ce qu'ils avançoient. Ils exposerent le fait chacun à sa maniere. *Tcheng-hao* les laissa dire tout ce qu'ils voulurent sans les interrompre, & quand ils eu-

rent fini, il adressa d'abord la parole à l'oncle : « Combien di-
» tes-vous qu'il y a d'années que vous avez enfoui les pieces
» de monnoie que vous venez de trouver » ? « Il y a vingt
» ans, répondit celui qui etoit interrogé ». « Et vous, de-
» manda-t-il au neveu, quand est-ce que votre pere les a
» enterrées » ? « Il y a au moins quarante ans, répondit ce-
» lui-ci. ». « Qu'on m'apporte dix enfilades de ces pieces,
» dit *Tcheng-hao*, elles me diront elles-mêmes la vérité ». (Les
pieces de monnoie de la Chine, sont percées au milieu, &
c'est par-là qu'on les enfile. Chaque enfilade est composée
de mille pieces, & cela s'appelle un *Tiao*). On apporta les
dix *tiao* demandés, & *Tcheng-hao* en examina attentivement
toutes les pieces l'une après l'autre, comme s'il eût voulu les
interroger chacune en particulier. Quand il eut fini. « Ces
» pieces, dit-il aux contendans, m'ont dit clairement la vérité,
» & vont vous la dire à vous-mêmes. Tenez-vous en à leur
» décision & vivez en paix entre vous. Il n'y a aucune de
» ces pieces qui ne soit marquée d'une date & d'un regne
» au-dessus de quarante ans. Si elles avoient eté enfouies
» depuis vingt ans seulement, elles auroient toutes, ou au
» moins quelques-unes, des epoques plus récentes que celles
» qu'elles portent. Ainsi elles appartiennent au neveu, parce
» qu'elles ont eté trouvées dans la maison de son pere, &
» que cette maison qu'il veut bien permettre à son oncle d'ha-
» biter, n'ayant point eté aliénée, lui appartient aussi, ainsi
» que vous en convenez l'un & l'autre. Mettez fin à une
» altercation qui n'auroit point eu lieu, si vous aviez eté
» unis comme des personnes d'un même sang doivent l'être.
» Je suis d'avis que le neveu donne à son oncle, en forme
» de présent, une partie de la somme trouvée. Allez de ce
» pas vous réjouir ensemble de l'acquisition que vous avez
» faite d'un bien auquel vous ne vous attendiez pas ». L'oncle

& le neveu, convaincus de la justice de la décision, & satisfaits de l'avis qui l'avoit terminée, remercierent *Tchen-hao*, & publierent par-tout qu'il etoit l'homme de leur ville qui avoit le plus de lumieres & de probité.

Il lui arriva quelque tems après d'avoir eté compromis par des indiscrets, avec le Mandarin qui percevoit le tribut & les autres droits du Souverain dans toute l'étendue du district. Ce Mandarin etoit un homme dur, inexorable, & qui passoit dans le public pour remplir ses propres coffres, non-seulement des dépouilles du peuple, mais encore des deniers qui devoient entrer dans les coffres du Prince. Ces sortes de gens sont toujours haïs de la multitude; celui-ci en etoit abhorré. Comme il avoit de puissans protecteurs à la Cour, aucun des Mandarins de la province n'osoit l'attaquer. On lui dit que *Tcheng-hao* faisoit secretement des informations sur sa conduite, & qu'il etoit très-vraisemblable qu'il préparoit quelque accusation pour tâcher de le perdre. « Si j'étois » sûr que cela fût vrai, répondit-il insolemment, je le ferois » assommer tout-à-l'heure. Qu'on lui dise de ma part que » s'il n'est pas las de vivre, il se tienne en repos sur ce » qui me concerne ».

Ces derniers mots furent fidélement rapportés à *Tcheng-hao*, qui ne fit d'abord qu'en rire; mais ensuite ayant fait réflexion que c'est en quelque sorte fomenter le vice que de ne pas faire au moins quelque tentative pour le corriger, il se transporta peu de jours après chez le Mandarin concussionnaire, & lui dit en l'abordant: « Je viens me mettre à votre dis- » crétion. On m'a rapporté que vous etiez résolu d'ôter la » vie à quiconque entreprendroit de vous faire connoître tel » que vous êtes, à ceux qui ont inspection sur vous. Je » vous déclare que je suis déjà instruit de votre conduite, » & que j'ai intention de vous accuser, non-seulement auprès

» de

» de vos supérieurs, mais auprès de l'Empereur lui-même.
» Voyez ce que vous avez à faire ». Le Mandarin, confus & saisi de crainte, ne repliqua pas un seul mot. Après quelques momens de silence, *Tcheng-hao* continua ainsi: « Je vois à
» votre contenance que vous êtes fâché de vous être con-
» duit comme vous l'avez fait jusqu'ici. Si vous me pro-
» mettez de faire ce que je vous dirai, je vous promets à
» mon tour de vous mettre à l'abri de la foudre qui est sur
» le point de tomber sur vous & de vous ecraser. Faites ren-
» trer peu-à-peu dans les trésors du Prince l'argent que vous
» en avez détourné; n'exigez désormais que ce qui est légi-
» timement dû, & en l'exigeant, usez le plus que vous pourrez
» d'indulgence; enfin, pour restituer, en quelque sorte, ce
» que vous avez injustement extorqué du peuple, soulagez
» ceux d'entre les citoyens que vous savez être dans le besoin.
» De mon côté, je me charge de faire tomber tous les bruits
» deshonorans qui courent sur votre compte; & loin de
» penser à vous accuser, comme j'en avois le dessein, je
» regarderai comme l'un de mes devoirs, de faire votre eloge
» par-tout. Personne en effet ne mérite mieux, selon moi,
» qu'on le loue, qu'un homme qui reconnoît ses fautes &
» qui s'en corrige. On est coupable quand on s'égare volon-
» tairement; mais on acquiert un droit incontestable à l'estime
» des autres, quand on rentre dans la bonne voie ».

Le Mandarin ne s'offensa point de tous ces reproches: il tendit la main à celui qui les lui faisoit, lui demanda son amitié, lui promit de ne se conduire désormais que par ses conseils; & il tint parole. Tout le monde attribua à *Tcheng-hao* la gloire d'un pareil changement; & comme il n'y avoit presque personne à qui il ne fût avantageux, il ne se trouva presque personne qui ne lui en sçût un gré infini. On le regardoit comme un bienfaiteur commun, auquel on etoit rede-

vable d'avoir eté délivré d'une foule de plaies profondes que des sang-sues insatiables faisoient à tous momens à quelqu'un des membres de la société.

Les deux traits que je viens de citer, & plusieurs autres semblables que je pourrois citer encore, si je les croyois propres à piquer la curiosité du lecteur Européen, décelerent le talent de *Tcheng-hao*. On le crut capable de quelque chose de plus que d'expliquer des Livres; il etoit fait pour conduire les hommes, & ce fut à quoi le Gouvernement l'occupa. Il fut placé successivement dans différentes villes pour être à la tête du peuple & juger les citoyens. Il se conduisit partout avec tant de droiture, de candeur & de succès, que les siecles d'*Yao* & de *Chun* sembloient renaître dans les heureuses contrées confiées à ses soins. Son attention à choisir des maîtres habiles & sages pour l'instruction de la jeunesse; à ne donner les petits emplois qui dépendoient de lui, qu'à des hommes d'une conduite irréprochable & d'une probité reconnue; à soulager les indigens en leur procurant les moyens de pouvoir gagner leur vie, suivant leur etat; mais sur-tout le bon exemple qu'il donnoit lui-même de toutes les vertus dont il recommandoit aux autres la pratique, produisoient en peu de tems un changement total dans les mœurs. Les personnes avancées en âge, le regardoient comme l'appui de leur vieillesse; les jeunes gens comme leur instituteur & leur maître; & tous, sans exception, comme leur pere commun.

Il assembloit de tems en tems les principaux de la ville, il s'entretenoit avec eux des mesures qu'on pourroit prendre pour maintenir la paix dans les familles & l'union parmi les citoyens, pour prévenir les désordres & corriger les abus, pour procurer l'abondance dans le pays, & pour faire ensorte surtout qu'il n'y eût point d'oisifs & que tout le monde fût occupé suivant ses forces & ses talens. Dans ces sortes d'assem-

blées, il prenoit l'avis de chacun, le discutoit, l'envisageoit sous les différentes faces, & s'en tenoit ensuite à celui qui lui paroissoit le meilleur, sans que personne fût choqué de la préférence. Il se transportoit souvent dans les ecoles, s'informoit du genre d'étude qu'on y cultivoit plus particuliérement, du nombre d'écoliers, de leurs talens, de leurs succès, de leurs mœurs & de leur conduite. Par maniere de conversation il interrogeoit les maîtres sur quelques points importans des *King*, & en prenoit occasion de faire, sur ces mêmes points, une leçon qui etoit toujours un modele, tant pour la méthode que pour les discussions & le raisonnement.

Ce qu'il pratiquoit à la ville, il le pratiquoit aussi dans tous les villages de son district, qu'il visitoit pour cette raison le plus souvent qu'il lui etoit possible. On ne parla bientôt partout que du Magistrat Philosophe; & sa réputation croissant de jour en jour, on ne fut pas long-tems sans le regarder comme l'un des premiers Sages de l'Empire.

Lu-koung-tcho, l'un des Grands que l'Empereur honoroit de sa confiance, le proposa à ce Prince pour l'emploi difficile de Censeur à la Cour. *Chen-tsoung* qui etoit alors sur le Trône, faisoit cas de la vertu. Il avoit déjà oui parler de *Tcheng-hao*, & fut bien-aise qu'on lui fournît l'occasion de le voir. Il lui donna une place distinguée parmi les Censeurs, & l'appella auprès de sa personne pour profiter de ses conseils & de ses lumieres. A peine lui eut-il parlé quelquefois, qu'il le goûta & l'aima. Il le faisoit venir très-souvent dans son cabinet pour s'entretenir tête-à-tête avec lui sur différens sujets de Morale, de Littérature & même de Politique. Il prenoit tant de plaisir à ses conversations, qu'il lui arriva plus d'une fois d'en prolonger la durée bien au-delà de l'heure à laquelle il avoit accoutumé de prendre ses repas.

Tcheng-hao ne profitoit de la bienveillance de son maître,

que pour lui inspirer les sages maximes d'un bon Gouvernement; que pour le porter à la vertu & à la bienfaisance. *Jin* (c'est-à-dire, humanité, amour de ses semblables, bienfaisance, &c.), « *Jin*, lui disoit-il sans cesse, voilà, Prince,
» le principal sujet de l'étude d'un Souverain : s'il acquiert
» cette vertu, il aura bientôt toutes les autres, & il régnera
» bien : sans elle au contraire, comme il a le pouvoir de faire
» du mal, il en aura bientôt le vouloir, & il deviendra pire
» qu'un loup carnassier. Le loup n'est cruel que par besoin &
» par instinct; mais l'homme ne peut être tel, qu'en cessant
» pour ainsi dire d'être homme, & en devenant l'ennemi des
» autres hommes. *Jin*, que ce mot & ce qu'il signifie soient
» présens à votre esprit dans ce que vous pourrez dire, faire
» ou ordonner, &c ».

Du reste, quelque persuadé qu'il fût qu'il pouvoit tout dire à l'Empereur sans courir le risque de l'offenser, il ne sortoit jamais des bornes etroites de la plus exacte circonspection. Jamais il ne se mêla d'une affaire qu'il n'en fût requis, ou que le devoir de sa charge ne l'exigeât de lui : il disoit alors son sentiment, ou il faisoit ses représentations, avec cette franchise, cette candeur & cette noble liberté qu'inspire l'amour de la justice & du vrai, quand il est dépouillé de tout intérêt personnel.

C'étoit dans ce tems-là que *Ouang-ngan-ché*, dont j'ai déjà parlé, & que l'histoire nous représente comme un homme adroit, fourbe, dissimulé, couvrant une ambition démesurée & un orgueil sans bornes, sous un extérieur de simplicité, de modestie, de régularité dans les mœurs, de désintéressement même, & de zele pour le bien public ; c'étoit, dis-je, dans ce tems que *Ouang-ngan-ché*, devenu premier Ministre, etoit à son plus haut point de faveur. L'Empereur, pour me servir ici des expressions Chinoises, n'entendoit plus que par les oreilles,

ne voyoit plus que par les yeux de son nouveau Ministre. Il lui avoit permis d'abroger quantité d'anciens usages, pour leur en substituer un plus grand nombre de nouveaux qui tendoient au renversement total des loix fondamentales de l'Empire, & qui faisoient réellement le malheur du peuple, sous la trompeuse apparence de procurer son soulagement & son bonheur.

La plupart des Grands, des Magistrats, des Gouverneurs de province, des Lettrés en crédit, & de ceux qui avoient droit de représentation, avoient déjà fait entendre leurs voix contre des nouveautés si préjudiciables; mais ils n'avoient point eté ecoutés. L'ascendant que le Ministre avoit pris sur l'esprit de son maître, l'avoit emporté sur l'autorité d'un *Fan-chun-jin*, d'un *Lu-hoei*, d'un *Tchao-pien*, d'un *See-ma-koang*, d'un *Han-ki*, & de tout ce qu'il y avoit de plus considéré dans l'Etat. Les Grands qui ne vouloient contribuer en rien à ce qu'ils appelloient le renversement du bon ordre, se démirent l'un après l'autre de leurs emplois, & s'exilerent volontairement de la Cour pour aller vivre en simples particuliers dans le sein de leurs familles, ou aller remplir quelque poste dans des lieux eloignés de la capitale.

Tcheng-hao, qui etoit mesuré dans toutes ses démarches, ne se pressa pas de faire comme les autres. Il attendoit du tems & de l'expérience ce que les autres vouloient obtenir sur le champ, & par l'autorité seule de leurs noms, de leurs services & de leurs raisons. Il ne craignit pas de s'exposer à passer dans leur esprit pour un homme qui ne prenoit aucun intérêt à la bonne cause, & peut-être même pour quelque chose de pis. Sans trahir la vérité, mais conservant toujours son esprit en paix, il se contentoit de faire observer à l'Empereur, dans les conférences particulieres qu'il avoit avec lui, tous les inconvéniens qui résultoient de la nouvelle forme qu'on

avoit introduite dans le Gouvernement. Il le sollicitoit, il le supplioit de remettre les choses sur l'ancien pied; mais quand il vit que tout etoit inutile, il fit alors ce que le Public, qui avoit les yeux ouverts sur lui, avoit droit d'attendre de son attachement aux usages consacrés par une longue suite de siecles, de sa sagesse & de la haute réputation dont il jouissoit dans tout l'Empire. Il parla publiquement, & le fit avec tant de solidité, de grace & d'éloquence, dans un placet qu'il présenta comme Censeur, que peu s'en fallût que *Ouang-ngan-ché* n'eût alors du dessous. « Pour nous, Seigneur, disoit-il, » en finissant son placet, pour nous qui sommes convaincus que » Votre Majesté regarde tous ses sujets comme s'ils etoient ses » propres enfans, & qu'elle les aime comme tels; qui lisons » dans le fond de son cœur qu'elle ne souhaite rien tant que » de les rendre heureux; nous, dis-je, qui savons qu'elle est » persuadée que tout ce qu'on fait à leur préjudice, est fait en » leur faveur, nous n'avons garde de faire retomber sur elle » tout l'odieux des maux dont nous gémissons. Mais, Seigneur, » le jugement de la postérité sera-t-il conforme au nôtre? Nous » disons & pensons que c'est votre Ministre qui fait tout le mal, » que c'est lui qui est coupable en abusant ainsi des bontés » dont vous l'honorez. Nous tâchons même de le justifier en » quelque sorte, en disant que ses intentions etoient origi- » nairement bonnes; qu'il a vu dans un faux jour ce que » nous voyons dans son véritable point de vue; qu'il s'est » trompé, qu'il s'est egaré sans le vouloir; & que s'il s'obstine » à ne pas revenir sur ses pas, s'il se roidit aujourd'hui » contre toutes nos représentations, c'est moins par entête- » ment que par mauvaise honte. La postérité, plus hardie, » & peut-être moins equitable que nous sur ce point, dira » que votre Ministre etoit un homme plein d'ambition & » d'orgueil, qui, dans le dessein de se faire un nom & de

» s'élever au-dessus de tous les autres, entreprit d'abroger » ce qui avoit eté si sagement etabli par nos ancêtres, pour y » substituer des nouveautés de son invention, nouveautés qui » tendoient au bouleversement de tout l'Empire & à un chan- » gement total dans les mœurs de la Nation; elle ajoutera » que vous l'avez laissé faire, que vous avez agi de concert » avec lui, que vous l'avez soutenu de toute votre autorité, » malgré les remontrances réitérées des plus fideles de vos » sujets. Le nom de votre Ministre se confondra dans la foule » de ceux de son espece; mais celui de Votre Majesté sera » souvent cité pour faire détester un regne dont elle eût pu » rendre le souvenir précieux en faisant quelque attention à ce » que ceux qui cherchoient sa véritable gloire, avoient pris la » liberté de lui représenter ».

Le foible qu'avoit l'Empereur pour son Ministre fit que ce placet n'eut pas l'effet qu'on s'en etoit promis. *Tcheng-hao* echoua comme avoient fait tous les autres zélateurs des anciens usages; & comme eux, il sollicita son congé. On le lui fit demander plus d'une fois avant que de le lui accorder; mais, à force d'importunités, il l'obtint enfin, à condition qu'il serviroit en province, en qualité de Mandarin subalterne: ce qu'il fit pendant quelques années, après lesquelles il renonça absolument à tout emploi, & se retira dans un village, près de *Lo-yang*, pour y vivre en simple particulier. Rendu à lui-même, il partagea son loisir entre la contemplation de la Nature, l'étude de la Philosophie, & la composition de quelques ouvrages dont il enrichissoit de tems en tems le public. Lorsqu'il vouloit se procurer un peu de délassement, il alloit passer quelques jours à la ville, auprès de *See-ma-koang*, de *Fou-pi*, & de plusieurs autres Sages qui s'y etoient rendus pour se mettre à l'abri des orages de la Cour, & y cultiver les Lettres dans une tranquillité purement

philosophique. Après la mort de l'Empereur *Chen-tsoung*, les affaires changerent de face sous la régence de l'Impératrice, aïeule du jeune Prince qui monta sur le trône. Tous les Sages qui avoient eté eloignés de la Cour sous le regne précédent, ou qui s'en etoient bannis eux-mêmes, furent rappellés l'un après l'autre, & employés suivant leurs talens. *See-ma-koang* fut du nombre, & parvint au plus haut point de faveur. Il proposa à la Régente son ami *Tcheng-hao* comme un des hommes de l'Empire dont elle pourroit tirer plus de lumieres pour bien gouverner, mais sur-tout pour travailler efficacement à soulager le peuple. Sur ce témoignage, l'Impératrice le nomma l'un des Censeurs, & lui fit expédier l'ordre de se rendre incessamment dans la capitale pour y exercer cet important emploi.

Tcheng-hao ne fut pas peu surpris en recevant cet ordre. Content dans son village, il lui en coûta de le quitter; mais comme il avoit pour maxime qu'on ne doit jamais refuser de travailler pour l'Etat, lorsqu'on prévoit sur-tout qu'on peut le faire utilement, il ne crut pas qu'il lui fût permis de s'excuser de tout point. Il se détermina à accepter, mais à certaines conditions qu'il déclara à la Régente, dans une supplique conçue à-peu-près en ces termes.

« Si Votre Majesté, en me nommant l'un des Censeurs » de l'Empire, prétend me charger du soin d'épier la con- » duite des Mandarins, de découvrir les malversations, les pré- » varications, & tous les autres maux qu'ils peuvent faire dans » l'administration respective de leurs charges, pour en former » autant de chefs d'accusation & les porter au pied du trône; je » crois devoir lui dire qu'un pareil emploi ne me convient point, » parce que je n'ai aucune des qualités qu'il me faudroit pour » pouvoir & vouloir le remplir; ainsi je supplie Votre Majesté » de jetter les yeux sur quelque autre qui soit mieux disposé

» que

» que moi, & qui ait une trempe d'esprit, un caractere & » des talens que je n'ai pas. Mais si Votre Majesté n'a d'autres » intentions que celles de tirer de moi des vues générales sur » le bon Gouvernement, ou quelques lumieres sur ce qu'on » pourroit tenter pour faire fleurir la Vertu, les Sciences & » les Loix, ou sur les moyens qu'on pourroit prendre pour » obvier aux inconvéniens, & réformer les abus; en ce cas » je puis accepter l'honneur qu'elle veut bien me faire, & » je partirai dès que j'en aurai reçu l'ordre ».

La Régente lut cette supplique avec plaisir, & fit répondre en ces mots: « Ce à quoi se borne *Tcheng-hao* est précisément » ce que doit faire un Censeur de l'Empire. Je ne demande » pas autre chose de lui; qu'il vienne ».

L'ordre fut expédié; mais *Tcheng-hao*, qui sur ces entrefaites etoit tombé malade, mourut peu de jours après l'avoir reçu, l'an de Jesus-Christ 1086. Il etoit âgé de cinquante-quatre ans. On lui donna après sa mort le titre de *Ming-tao-sien-cheng* (titre que l'on peut rendre en françois par celui de *Docteur d'une doctrine sans obscurité*), parce que dans tous ses ouvrages, il est d'une clarté qui ne laisse rien à desirer. Il a donné des explications des *King* qui sont regardées comme des Magasins de science & de bonnes maximes. *Un point de Doctrine, quel qu'il soit*, disoit-il souvent, *s'il n'est point traité avec clarté, est une source d'erreurs pour les gens superficiels & ignorans. Les anciens*, disoit-il encore, *après s'être egarés, savoient se remettre dans la bonne voie; mais les modernes ne se détournent jamais du chemin qu'ils ont une fois pris.*

La treizieme année de *Kia-ting*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1207, l'Empereur lui donna le titre de *Chun-koung* (*Comte sans défaut*). La premiere année de *Tchun-yeou*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1241, l'Empereur lui donna le

titre de Prince du *Ho-nan* (*Ho-nan-po*), & le fit entrer dans la salle de Confucius. Les Lettrés en font presque autant de cas que de *Mong-tsee*.

TCHENG-Y.

Tcheng-y, autrement dit *Tcheng-chou*, etoit frere du sage *Tcheng-hao*, dont on vient de voir le portrait. Les deux freres etudierent sous les mêmes Maîtres, & se perfectionnerent par les leçons qu'ils reçurent en particulier de *Tcheou-tchun-y*. Les progrès de *Tcheng-y* parurent d'abord plus rapides que ceux de son aîné, parce qu'il avoit plus de vivacité dans l'esprit, & qu'étant plus susceptible de vaine gloire, il s'appliquoit avec toute l'ardeur dont il etoit capable pour pouvoir mériter des distinctions.

A l'âge de dix-huit ans, il se crut assez habile pour pouvoir subir un examen général en présence de l'Empereur lui-même. Il savoit que *Jen-tsoung*, qui etoit alors sur le trône, aimoit les Lettres, & combloit d'honneurs ceux qui les cultivoient avec succès. Il se donna la liberté de lui ecrire pour lui demander la permission de se rendre à la Cour, où il offroit d'expliquer les points de Littérature & des *King* sur lesquels Sa Majesté voudroit bien l'interroger. Soit que cette lettre ne parvînt pas à l'Empereur, soit pour quelque autre raison, elle demeura sans réponse. *Tcheng-y* ne laissa pas de se rendre dans la capitale ; & se fit inscrire au nombre de ceux qui devoient composer pour obtenir une place dans le college impérial.

Celui qui etoit à la tête de ce college, donna pour sujet de la piece d'éloquence, ces mots : *Yen-tsee sou-hao ho hio ?* C'est-à-dire, *quel fut le genre d'étude auquel Yen-tsee s'appliqua le plus sérieusement pour parvenir à ce haut degré de sagesse*

qui l'a distingué? (*Yen-tsee* est de tous les Disciples de Confucius, celui qui est réputé avoir approché le plus de la perfection de son maître, disent d'un commun accord tous les Chinois). Le discours de *Tcheng-y* l'emporta sur tous les autres, tant pour l'abondance des choses dont il etoit plein, que pour la maniere eloquente dont elles etoient traitées. Sur ce discours, non-seulement il fut admis, mais on lui donna la premiere place, & avec elle une espece de surintendance sur les autres etudians. *Lu-si-tché* qui etoit du nombre de ces derniers, & qui s'est rendu si célebre dans la république des Lettres, le reconnut dès-lors pour son maître. Il le consultoit comme s'il eût déjà reçu ses grades, & faisoit plus de cas de son sentiment que de celui des plus vieux Docteurs.

Ces distinctions, & plusieurs autres non moins flatteuses, attacherent *Tcheng-y* au college impérial pendant les dix années qu'il poursuivit ses grades. Il les reçut tous jusqu'au Doctorat exclusivement; mais ayant subi le dernier des examens pour être fait Docteur, il eut le malheur de ne pas réussir, & ne fut point admis. Si ces sortes d'examens n'étoient pas à la Chine un des points les plus essentiels du Gouvernement, parce qu'on n'y donne les dignités & les charges qu'à ceux qui les ont subis avec succès; ou si le jugement qu'on y porte n'étoit pas revêtu de tout ce qui peut le mettre à l'abri de tout soupçon: on pourroit croire qu'il y eut quelque erreur ou quelque faute de la part des examinateurs, en ne rendant pas à *Tcheng-y* la justice qu'il méritoit. On pourroit croire aussi que ce fut un artifice de leur part, afin de retenir encore quelque tems, sous leur inspection immédiate, un homme qui leur etoit d'une si grande utilité, par l'exemple qu'il donnoit en fait de bonnes mœurs, d'application à l'étude, & d'exactitude à observer tous les Réglemens.

Quoi qu'il en soit, cette humiliation à laquelle *Tcheng-y*

croyoit n'avoir aucun lieu de s'attendre, en dissipant les vaines fumées d'amour-propre & de petite ambition dont il s'étoit repu jusqu'alors, lui inspira une maniere de penser plus philosophique. Il jetta les yeux sur son sage frere, & résolut de l'imiter. Persuadé qu'on peut être docte & très-docte sans être Docteur, il renonça pour toujours à ce titre, & se retira dans le *Ho-nan* sa patrie, pour y cultiver les Lettres dont il faisoit ses plus cheres délices, y etudier les sciences qui etoient le plus de son goût, & y pratiquer sans ostentation les vertus civiles.

Il avoit été fait Bachelier la quatrieme année de *Kia-yeou* (1059 de l'Ere chrétienne), il manqua le Doctorat la quatrieme année de *Tché-ping* (1064), & la même année il se rendit dans le sein de sa famille, où il vécut jusqu'à la huitieme année de *Yuen-foung* (1085), sans autre occupation que celle de l'étude. Ce fut pendant le cours de ces vingt années qu'il composa ces savans ouvrages qui firent l'admiration de ses contemporains, & qui ont mis à son nom l'empreinte de l'immortalité.

La réputation qu'il s'étoit acquise d'être tout-à-la-fois un Savant des plus profonds, & un Sage comparable à ceux de la vertueuse antiquité, lui attira un grand nombre de Disciples. Ils venoient des différentes Provinces de l'Empire pour se faire initier sur-tout dans les mysteres de l'*Y-king*, qu'il avoit le talent d'expliquer avec une clarté qui ne laissoit presque rien à desirer. Aussi son plus grand plaisir etoit de développer les différens sens d'un Trigramme, & de le présenter sous tous les points de vue qui pouvoient en faciliter l'intelligence tant pour le physique que pour le moral. Il etoit alors dans son centre, & le tems couloit pour lui si rapidement, qu'il ne pensoit pas même à donner à son corps la nourriture dont il avoit besoin. Il falloit que ses auditeurs le lui suggérassent, &

l'y contraigniſſent en quelque façon, en ſe privant eux-mêmes de la ſatisfaction qu'ils avoient à l'entendre.

On comprend aiſément qu'un homme de cette trempe n'étoit guere d'humeur à ſe laiſſer perſuader de quitter ſon genre de vie. Ce fut en vain que ſes amis & toute ſa parenté le ſolliciterent plus d'une fois à ſe préſenter pour être placé. « Je ne ſuis pas propre pour les emplois, leur répon» doit-il, je ſers la patrie de la meilleure maniere que je puis » la ſervir : je lui nuirois ſi je rempliſſois une charge incompa» tible avec mes talens. En etudiant, en expliquant & en fai» ſant des Livres, je fais ce que je dois; puiſque je fais de mon » mieux la ſeule choſe que je puiſſe faire ».

Lu-koung-tcho & *See-ma-koang* obtinrent pour lui, ſans le conſulter, la nomination à un Mandarinat dans la ville de *Nan-king*. Ils lui ecrivirent pour lui en donner la premiere nouvelle, & le féliciter. La réponſe qu'ils reçurent, leur prouva que la modération de *Tcheng-y* n'étoit pas de ces vertus d'emprunt, qui n'ont lieu que lorſqu'elles ſont forcées. Il les remercia de leur bonne volonté; mais il fut inflexible dans le refus qu'il fit d'accepter. Ceux qui vouloient le produire, le voyant ainſi inébranlable, ſe déſiſterent eux-mêmes, & le laiſſerent tranquille dans le lieu de ſa retraite, juſqu'à la mort de *Chen-tſoung*. Ils firent quelque choſe de plus; car ils renoncerent comme lui aux emplois, & ſe retirerent pour mener un genre de vie pareil au ſien durant le miniſtere de *Ouang-ngan-ché*.

Après la mort de ce Miniſtre, & de l'Empereur dont il etoit l'oracle, l'Impératrice Régente rappella la plupart des grands Mandarins à la Cour qu'ils avoient quittée ſous le regne précédent. *Lu-koung-tcho* & *See-ma-koang* furent du nombre; & comme ils furent mis l'un & l'autre à la tête des affaires, ils eurent bientôt fait diſparoître les partiſans de *Ouang-ngan-ché* pour leur ſubſtituer les partiſans de l'ancienne doctrine & des

anciens usages. Mais comme la premiere fois ils avoient echoué auprès de *Tcheng-y*, ils ne voulurent rien faire sans l'avoir auparavant consulté. *Lu-koung-tcho* se chargea de lui ecrire ; & le fit à-peu-près en ces termes :

« Il y a environ vingt ans que vous vivez dans l'obscurité de » votre retraite, il est tems de vous montrer au grand jour. » Le Sage doit être plus aux autres qu'à lui-même ; quiconque » ne vit que pour soi, ne mérite pas de vivre. Je sais que vous » n'êtes pas tel ; & que vous tâchez d'éclairer, par de savans » ouvrages, ceux que vous ne pouvez instruire de vive voix ; » mais cela ne suffit pas : il faut encore que ceux qui ne peu- » vent ni lire vos ouvrages, ni recevoir vos instructions, tirent » parti de vous d'une autre maniere.

» J'ai pensé avec *See-ma-koang* & nos autres amis, que » vous pourriez être très-utile dans une Cour que nous tâchons » de remettre sur l'ancien pied. Je n'ai encore rien demandé » pour vous, parce que, avant tout, j'ai voulu m'assurer de votre » consentement : du reste que ce mot de *Cour* ne vous » effraie pas ; l'emploi que je vous destine est bien à la Cour ; » mais vous ne deviendrez pas pour cela Courtisan. Je sais » ce qu'il vous faut ; vous serez au milieu des Livres, & » vous en trouverez que vous n'aurez jamais vus, que vous » verrez volontiers, & que vous ne sauriez vous procurer » où vous êtes. Répondez-moi le plutôt que vous pourrez ; » & que ce soit d'une maniere conforme à mes intentions : » à moins que vous n'ayez une répugnance invincible à con- » courir avec nous au bien général de l'Etat ».

Tcheng-y ne put tenir contre une lettre si obligeante de la part d'un homme en place. Il se rendit auprès de son généreux Protecteur, & se reposa sur lui de tout ce qui le concernoit. *Lu-koung-tchou*, de l'avis de *See-ma-koang*, présenta à la Régente la Requête suivante.

« Dans l'état où sont aujourd'hui les affaires du Gouvernement, il me paroît nécessaire de n'avoir à la Cour que » des hommes sages qui puissent seconder les bonnes intentions de Votre Majesté. Il y a dans le *Ho-nan* un Savant » du premier ordre, qui, dans l'obscurité de la retraite où » il a passé toute sa vie, a acquis les vertus les plus eclatantes. Tout le monde dit du bien de lui, & le compare » aux Sages de la haute antiquité. Il s'appelle *Tcheng-y*, & » est âgé d'environ 50 ans. Il est dur à lui-même, complaisant » pour les autres, infatigable au travail, & d'une humeur » toujours egale. Ses paroles ne respirent que candeur & » sincérité; sa conduite toute unie, est exactement calquée » sur celle des anciens, & il est incapable de s'ingérer dans » les affaires dont on ne l'aura pas chargé. Je pense qu'un » tel homme peut nous être ici d'un grand secours. Ne fît-il » que se montrer, sa seule présence produiroit de bons effets. Son profond savoir le rendra respectable aux Gens de » Lettres; sa modestie, son désintéressement, toute sa maniere d'agir, le feront estimer des Mandarins & des Courtisans, qui profiteront peut-être de ses exemples. Je pense » qu'il seroit bon que Votre Majesté le fît venir à la Cour, » non pour le faire Mandarin, parce qu'il a une répugnance » extrême pour tout ce qui pourroit lui procurer des honneurs dont il ne se juge pas digne, ou lui imposer des » devoirs qu'il ne se croiroit pas en etat de remplir exactement: j'ai trouvé un moyen de l'attacher à la Cour, sans » contredire son inclination, & en le servant même suivant » son goût.

» Il y a dans la Bibliotheque du Palais, & dans le Cabinet » particulier du feu Empereur, une foule d'Ecrits dans tous » les genres, qui n'ont jamais vu le jour. Votre Majesté » pourroit charger *Tcheng-y* du soin de les examiner, d'en

» faire le choix, & de mettre ceux qu'il regarderoit comme
» les meilleurs, en etat d'être publiés. Si lorſque nous l'aurons
» vu de près, nous le jugeons propre à ſervir l'Etat d'une
» maniere plus utile, nous tâcherons de l'employer ſuivant
» ſes talens. Du reſte, ce que je propoſe ici à Votre Majeſté,
» eſt fort approuvé de *See-ma-koang*, qui trouve qu'on ne peut
» rien faire de mieux ».

L'Impératrice Régente répondit favorablement à cette Requête, & *Tcheng-y* fut préſenté. On ne pouvoit lui donner un emploi plus conforme à ſon inclination & à ſon goût, que celui dont il ſe mit en poſſeſſion. Du matin au ſoir il n'étoit occupé qu'à fouiller dans les manuſcrits, à les parcourir & à mettre à part ceux qu'il vouloit lire avec attention. Quand il traverſoit les cours ou les galeries pour aller du Cabinet à la Bibliotheque, ou de la Bibliotheque au Cabinet, il ne voyoit rien, il n'entendoit rien, il ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit à ſes côtés : on l'eût pris pour un automate ambulant. Les Grands, les Courtiſans, tous ceux qu'il rencontroit, & auxquels il ne faiſoit aucune attention, prévenus que ce n'étoit ni par orgueil ni par mépris qu'il en agiſſoit ainſi, ſe contenterent d'abord de ne lui ſavoir aucun mauvais gré du peu de conſidération qu'il témoignoit pour leurs perſonnes. Mais à meſure que les occaſions ſe préſenterent d'avoir quelque court entretien avec lui, ils furent ſi charmés de ſa modeſtie, de ſa franchiſe, de ſa candeur & de ſa complaiſance, qu'ils lui prodiguerent à l'envi tous les eloges : ce qui engagea l'Impératrice Régente à le nommer pour être l'un des Maîtres du jeune Empereur.

Ce nouvel emploi, dont il partageoit les fonctions avec pluſieurs autres perſonnes, ne l'empêcha pas d'exercer encore celui qu'il avoit auparavant ; car à l'exception d'une ou de deux heures qu'il donnoit de tems en tems au Prince, tout
le

le reste des jours etoit à lui. Il en profitoit ou pour etudier lui-même, ou pour diriger les etudes des autres. Comme ce genre de vie lui plaisoit infiniment, il ne s'imaginoit pas qu'on pût s'ennuyer à le suivre, & il auroit souhaité que l'Empereur s'y fût livré tout entier. On avoit arrêté que dès la quatrieme lune, il n'y auroit pas de classe réglée, parce que, à *Kai-fong-fou*, où etoit alors la Cour, les chaleurs commencent vers ce tems-là à se faire sentir, & qu'on ne vouloit pas exposer l'Empereur à en être incommodé. *Tcheng-y* n'approuva pas cet usage. Il parla plusieurs fois à la Régente pour le faire abroger; mais voyant que cette Princesse n'avoit aucun egard à ses représentations sur cet article, qu'il regardoit comme très-essentiel, il s'adressa au jeune Empereur lui-même pour obtenir ce qu'il desiroit. « Votre palais, » Seigneur, lui-dit-il dans un moment qu'il crut favorable, » est-il si petit qu'il n'y ait qu'un appartement où vous puissiez recevoir les leçons de vos Maîtres; & la chaleur depuis » la quatrieme jusqu'à la sixieme lune, est-elle si considérable » que vous ne puissiez de tems en tems vous appliquer à » l'étude? Choisissez quelque endroit frais, où quelqu'un de » nous aille par vos ordres, de trois jours en trois jours, » vous expliquer les *King*, ou vous lire l'Histoire, au moins » une fois pendant environ une heure de tems. Il n'y a pas là » certainement de quoi vous incommoder. Un Empereur de » votre âge doit être occupé sans cesse à apprendre quelque » chose. Dans les longues vacances que vous prenez, loin » de rien apprendre de nouveau, vous oubliez ce que vous » avez appris. Ce n'est point ainsi que se conduisoient les » grands Empereurs de l'Antiquité. Ils se levoient de grand » matin, ils se couchoient tard, & ils trouvoient encore » que le tems etoit trop court pour pouvoir s'acquitter exactement de tous leurs devoirs. Si vous voulez bien gouverner

» dans la suite, il faut tâcher de les imiter. Votre unique » affaire pour le présent est de vous instruire ; & vous ne » sauriez vous instruire qu'autant que vous ecouterez souvent » vos Maîtres ; qu'autant que vous serez assidu à vous rendre » chaque jour auprès de l'Impératrice qui gouverne en votre » place, lorsqu'elle traite les affaires de l'Etat avec les Mi- » nistres & avec les Grands. Mais si, au contraire, vous » restez sans cesse dans les appartemens intérieurs avec les » femmes & les eunuques, vous vous accoutumerez à une » vie indolente & molle, & vous n'apprendrez que des ba- » gatelles qui ne méritent en aucune façon l'attention d'un » Souverain ».

Cette exhortation eut son effet. L'Empereur consentit que ses Maîtres vinssent de trois jours l'un, pour lui donner leçon à tour de rôle ; & l'Impératrice Régente approuva avec eloge une si sage résolution.

Sous le ministere de *Ouang-ngan-chi*, le college impérial avoit eté réglé suivant les idées de cet homme qui bouleversoit tout dans l'Empire. Il s'agissoit de le rétablir dans son premier etat. *Tcheng-y* fut chargé de ce soin, & s'acquitta de sa commission avec tout le zele dont il etoit capable. Il réforma les abus anciens & nouveaux qui s'étoient glissés, & y substitua ce qui lui parut devoir le plus contribuer au progrès des etudes, & à l'avantage des etudians. Il etablit qu'on commenceroit par apprendre le *Ly-y*, c'est-à-dire, cette partie du cérémonial qui prescrit aux hommes ce qu'ils se doivent mutuellement, suivant leur âge, & le rang qu'ils tiennent dans la société ; qu'il y auroit chaque mois un examen où chacun rendroit compte de ce qu'il auroit appris ; qu'on donneroit des récompenses à ceux qui se seroient distingués des autres par leur application, leur exactitude & leurs progrès ; qu'on puniroit par quelque

humiliation, ou même par une exclusion totale, ceux qu'on reconnoîtroit avoir eté paresseux, négligens ou de mauvais exemple; qu'à la fin de chaque année, on inscriroit dans le *Tsun-hien-tang*, c'est-à-dire, *dans la salle où l'on rend hommage à la vertu*, les noms de tous ceux dont la capacité auroit eté jugée plus qu'ordinaire, & dont on auroit reconnu la conduite constamment conforme à ce que prescrivent la décence & les bonnes mœurs. Il réduisit à un petit nombre de regles tout ce qui devoit s'observer; mais il détermina que ceux qui les enfreindroient un certain nombre de fois, après qu'on les auroit avertis, seroient irrémissiblement renvoyés. Ces nouveaux statuts, munis du sceau de l'approbation impériale, furent observés à la rigueur cette année même.

Tcheng-y voyant que cette réforme lui avoit très-bien réussi, & qu'elle etoit au gré de tout le monde, crut pouvoir en entreprendre une autre dans l'espérance du même succès. Il tourna son zele du côté de l'éducation du Prince, dans laquelle il trouvoit une foule d'abus qu'il s'imagina pouvoir être facilement corrigés. Dans la Supplique qu'il présenta pour cela à l'Impératrice Régente, il s'exprima ainsi :

« L'éducation du jeune Empereur est la plus essentielle de » toutes les affaires sur lesquelles Votre Majesté est chargée » de veiller dans le poste eminent qu'elle occupe. C'est de » la maniere dont cette importante affaire sera traitée, que » dépend, pour la suite, le bonheur ou le malheur de l'Empire. » J'ai cru que je pouvois, sans m'exposer à vous déplaire, » vous faire part sur cela de quelques-unes de mes réflexions.

» Vous n'oubliez rien pour pouvoir procurer à l'Empereur » toutes les commodités de la vie, le bien-être du corps, » & les divertissemens qui sont propres à son âge. Vous avez » grand soin de le préserver de tout ce qui pourroit l'incom- » moder le moins du monde, de le garantir du froid, du

» chaud, & de toutes les intempéries de l'air; vous ne voulez
» pas même qu'il puisse s'ennuyer un moment. Vous souffrez
» qu'il prenne tout de suite de très-longues vacances; que
» dans les tems ordinaires, il n'étudie que de deux jours l'un,
» & seulement pendant une heure ou deux, de peur qu'une
» application trop long-tems continuée, ne soit contraire à
» sa santé. Ce n'est certainement pas ainsi qu'on elevoit an-
» ciennement ceux qui devoient gouverner l'Empire. Pour
» les accoutumer de bonne heure à se gêner, & à savoir
» prendre sur eux, on leur faisoit deux classes par jour, en
» quelque tems de l'année que ce fût; & ces classes n'étoient
» pas pour eux une simple distribution de tems, elles etoient
» un devoir rigoureux & celui de leurs devoirs qu'ils rem-
» plissoient avec le plus d'attention & d'exactitude. Seroit-il
» absolument impossible de faire aujourd'hui ce qu'on faisoit
» alors; & votre Majesté qui vient de mettre en vigueur tant de
» bons usages qu'on avoit négligés ou même abolis, n'en pour-
» roit-elle pas faire revivre encore un qui est d'une si grande
» conséquence pour le bonheur ou le malheur des peuples, &c ? »

Tcheng-y présenta lui-même la Supplique à l'Impératrice. Cette Princesse la lut d'un bout à l'autre; mais elle ne donna aucune réponse, & se contenta de témoigner par un agréable sourire, qu'elle n'y avoit rien trouvé qui pût lui déplaire. Du reste tout alla le même train qu'auparavant. Le zele du maître ne se refroidit pas pour cela. S'il ne donnoit pas des leçons aussi souvent qu'il auroit souhaité, il se dédommageoit en quelque sorte, en donnant des avis toutes les fois qu'il les croyoit nécessaires pour l'instruction du disciple.

Un beau jour du Printems, lorsqu'après avoir fait la classe, il traversoit une cour à la suite de l'Empereur, ce jeune Prince s'avisa de rompre en passant, & comme pour s'amuser, un rameau d'un arbre qui commençoit à pousser des feuilles.

« Seigneur, lui dit *Tcheng-y*, on doit respecter la Nature dans » le tems qu'elle est en travail ; car ce n'est que pour nous » prodiguer ses dons qu'elle travaille. En rompant sans raison, » comme vous venez de le faire, ce rameau qui commen- » çoit à se couvrir de feuilles, vous avez fait une plaie à » l'arbre qui le portoit, & vous avez comme insulté la Nature. » Un grand Prince doit mesurer toutes ses actions suivant la » justice, la décence, ou la nécessité ».

Quelque tems après, l'Empereur eut la petite vérole. Quoiqu'elle eût eté des plus bénignes, on prolongea le tems de sa convalescence bien au-delà du terme ordinaire, & pendant tout ce tems, il ne se montra pas. *Tcheng-y*, malgré cela, alloit chaque jour au Palais, où il restoit, suivant l'usage, jusqu'à ce qu'on lui dît qu'il pouvoit se retirer. Fâché qu'on fît perdre ainsi le tems à son auguste disciple, il dit un jour à *Lu-koung-tcho*, qu'il rencontra allant chez la Régente avec les autres Ministres : « Apparemment que l'Em- » pereur n'est pas encore entiérement guéri, ou peut-être » est-il tombé dans quelque autre maladie ? Qu'en est-il » ? « Cette affaire regarde les Médecins, lui répondit le Ministre ». « Mais enfin, reprit *Tcheng-y*, pourquoi l'Empereur ne se » montre-t-il pas ? Le tems passe sans qu'il en profite ; & pour » peu que cela dure encore, il oubliera tout ce qu'il a ap- » pris. Comme Ministre d'Etat, il est de votre devoir de lui » faire sur cela quelques représentations ».

Lu-koung-tcho, entrant dans l'appartement de la Régente, où etoit aussi le jeune Empereur, lui rendit mot pour mot ce qu'il venoit d'entendre, comptant que l'on prendroit en bonne part, & même en riant, la franchise du bon Lettré. Il se trompa. L'Empereur dit, avec emotion : « De quoi se » mêle *Tcheng-y* ? Qu'on dise à cet homme de se tenir tran- » quille, je le ferai appeller quand j'aurai besoin de lui ». La

Régente fit tomber le discours sur autre chose, & les Ministres parlerent d'affaires.

Lu-koung-tcho, dont les intentions etoient bonnes, & qui estimoit *Tcheng-y*, fut très-mortifié que ce qu'il avoit rapporté eût eu un effet tout opposé à celui qu'il en espéroit. Craignant qu'à son occasion, ce Savant ne fût disgracié dans les formes, il pria la Régente de l'envoyer dans le *Chan-si*, *pour réformer le college impérial de la Cour occidentale* (ainsi qu'on s'exprimoit alors), *de la même maniere qu'il avoit réformé celui de la ville où etoit actuellement la Cour*; ce qu'il obtint sans peine. *Tcheng-y* partit pour se rendre où il devoit exécuter la nouvelle commission dont on venoit de le charger. Peu de tems après, la mort lui ayant enlevé son pere, il se retira dans sa famille, pour y passer, selon la coutume, les trois années du deuil dans la privation de tout emploi.

Cette retraite réveilla son goût pour la solitude, & pour le genre d'occupation qui avoit rempli la plus grande partie de sa vie. Après avoir quitté le deuil, il ne se présenta point pour être employé de nouveau; mais ses amis y penserent pour lui. *Ouang-yen-tseou*, l'un des Savans de la Cour, s'adressa aux Ministres, & leur représenta qu'un homme qui avoit eté placé à la réquisition de *See-ma-koang*, pour servir d'exemple à la Cour, ne devoit pas demeurer sans emploi, tandis qu'il pouvoit être encore utile. Les Ministres en convinrent, & le firent rappeller pour être, comme auparavant, l'un de ceux qui expliquoient les livres à l'Empereur.

L'année d'après son rétablissement, l'Impératrice Régente mourut, & *Tché-tsoung* prit en main les rênes du Gouvernement. Tout changea bientôt de face dans toute l'étendue de l'Empire, & sur-tout à la Cour (1). Les partisans de *Ouang-*

(1) On verra des détails à ce sujet dans le portrait de *See-ma-koang*, qui se trouvera dans le volume suivant.

ngan-ché, remis en faveur, firent une guerre ouverte à tous ceux qui avoient eté placés pendant la Régence. Il y en eut qui furent exilés, d'autres qui furent simplement destitués de leur emplois, & plusieurs qui se retirerent d'eux-mêmes. *Tcheng-y* fut du nombre de ces derniers. Il retourna dans son village, avec l'espérance d'y finir tranquillement ses jours. Ses ennemis l'y laisserent en effet tranquille pendant quelque tems, parce que le regardant comme un homme sans ambition, & incapable, par son peu de talent pour l'intrigue, de travailler à les supplanter, ils n'avoient aucune raison de s'en défier. Ils l'avoient même comme entiérement oublié, lorsque l'Empereur, par quelques mots dits au hasard, leur fit naître l'envie de lui nuire. *De tous les Maîtres que j'ai eus* (dit un jour ce Prince, en présence de ses courtisans), Tcheng-y *etoit celui qui disoit le plus hardiment ce qu'il pensoit : aucune considération n'étoit capable de l'arrêter.* Il n'en fallut pas davantage pour dénouer bien des langues. Les uns assurerent que c'étoit un homme plein de lui-même, & boursouflé de son propre mérite ; les autres lui donnerent les différentes qualifications qu'on a coutume de prodiguer à ceux qu'on veut rendre odieux ou ridicules. Ils ne s'en tinrent pas là. Comme l'Empereur sembloit prendre quelque plaisir à les entendre parler ainsi, ils crurent qu'ils pouvoient risquer une accusation dans les formes. Après quelques jours, un Censeur de leur cabale présenta une Supplique dans laquelle il disoit que *Tcheng-y* ayant eté un des amis de *See-ma-koang*, & par conséquent l'un de ceux qui avoient travaillé à déshonorer la mémoire de *Chen-tsoung*, il convenoit qu'il subît les mêmes peines qu'on avoit infligées aux autres. Sur cette représentation, l'on condamna tous ses ouvrages, & on l'exila à *Pei-tcheou*, d'où il fut transféré ensuite à *Hia-tcheou*.

Hoei-tsoung ayant succédé à *Tché-tsoung* l'an 1101 de

l'ere chrétienne, rétablit la mémoire de *See-ma-koang*, & de tous ceux qui avoient été flétris pour la même cause. A cette occásion *Tcheng-y* fut rappellé avec honneur de son exil; on lui donna un Mandarinat dans le college impérial de la Cour occidentale; & quelques mois après, l'Empereur l'appella auprès de sa personne pour être l'un des Secrétaires du Cabinet.

Ces jours brillans du regne de *Hoei-tsoung* ne furent pas de longue durée. Ce Prince eut le malheur de choisir un mauvais Ministre, & la foiblesse inexcusable de ne se conduire que par ses conseils. *Tsai-king* est le nom de ce Ministre perfide, nom odieux dont on ne se rappellera le souvenir qu'avec horreur, tant qu'il y aura des Lettrés en Chine. Cet homme etoit depuis long-tems l'ennemi declaré de tous ceux qui, zélés pour l'ancienne doctrine & pour le maintien des anciens usages, s'étoient récriés contre les etablissemens de *Ouang-ngan-ché*. Il etoit parconséquent ennemi de *See-ma-koang* & de tous ceux qui lui avoient eté attachés.

Sa premiere attention, en entrant dans le Ministere, fut de ne mettre auprès de l'Empereur que des personnes entiérement dévouées à ses intérêts, & dont il pût disposer à son gré; de ne donner qu'à ses créatures les emplois & les charges de quelque importance, tant dans les grands Tribunaux qu'à la Cour; & quand il fut sûr qu'il seroit soutenu par le grand nombre dans tout ce qu'il lui plairoit d'entreprendre, il entreprit de tout bouleverser. Il engagea les Censeurs à représenter à Sa Majesté qu'il etoit de sa gloire & de la tranquillité de l'Empire de faire revivre tout ce qui avoit eté etabli sous les deux regnes précédens de *Chen-tsoung* & de *Tché-tsoung*; & que pour en venir à bout, il falloit commencer par faire un exemple terrible sur tous ceux, tant morts

morts que vivans, qui par leurs pernicieux conseils ou autrement, avoient contribué à déshonorer la mémoire de ces deux grands Princes, en faissant casser avec ignominie leurs sages etablissemens.

L'Empereur consentit à tout, & en conséquence *Tsai-king* fit faire une recherche exacte de tous ceux qui, de près où de loin, s'étoient déclarés contre *Ouang-ngan-ché*. On lui en apporta une liste dans laquelle on lisoit plus de six cens noms illustres, à la tête desquels etoit celui de *See-ma-koang*. Tous ces noms furent déclarés infames; & il fut ordonné à tous les Mandarins des Provinces, de les faire graver sur un marbre qu'ils feroient placer devant la porte de leurs Tribunaux respectifs, pour l'instruction du Peuple.

Les Mandarins de la ville de *Tchang-ngan*, voulant faire exécuter cet ordre inique, s'adresserent au plus habile Sculpteur du lieu, & lui donnerent l'inscription infamante à graver. Celui-ci, après l'avoir lue, la leur rendit, en disant qu'il ne vouloit pas faire servir son art à perpétuer de pareilles calomnies. « Quoi, s'écria-t-il avec indignation, vous voulez » que je grave sur la pierre, que *See-ma-koang*, l'un des » plus grands hommes qu'ait eu l'Empire, l'un des Ministres » les plus eclairés & les plus fideles qui aient eté à la tête » des affaires, le défenseur des droits du Peuple, & celui qui » jouit de l'estime universelle, a eté un sujet traître à sa Patrie, » infidele à son Prince, sans droiture ni bonne foi! Dussai-je » perdre la vie, je n'en ferai rien ».

Les Mandarins outrés de colere, le firent battre; & le voyant constant dans son refus, ils le firent conduire en prison, avec menaces de le condamner au dernier supplice, s'il persistoit à ne vouloir pas obéir à des ordres qui emanoient de l'autorité suprême. On lui laissa quelques jours pour faire ses réflexions. Ce tems expiré, les Mandarins le firent compa-

roître, & lui demanderent à quoi il etoit résolu. *Ngan-min*, c'est le nom du Sculpteur, répondit: « J'ai une nombreuse famille qui n'a pour vivre d'autre ressource que le travail de » mes mains: si je lui manque, tout est perdu pour elle. J'ai » pensé à un moyen de vous obéir sans me deshonorer; & » par là de me conserver à ceux dont je suis l'unique appui. Je » demande qu'au lieu de mettre mon nom au bas de ce que » j'aurai gravé, comme il se pratique ordinairement, il me » soit permis de mettre ce peu de mots:

» *Le Sculpteur ne veut pas se faire connoître, parce que ce* » *n'est que pour obéir à des ordres supérieurs, qu'il a gravé,* » *malgré lui, ce que vous venez de lire* ».

Les Mandarins honteux se regarderent quelques momens sans rien dire; après quoi ils répondirent à *Ngan-min* qu'ils consentoient à ce qu'il venoit de proposer.

Je reviens à *Tcheng-y*. Comme il avoit eté ami de *See-ma-koang*, & qu'il etoit l'un des défenseurs de l'ancienne doctrine, il fut enveloppé dans la disgrace commune à tous ceux qui pensoient comme lui dans l'ordre des Mandarins. Il fut relégué à *Loung-men*; on condamna ses Ecrits comme pernicieux, & on en défendit le débit & la lecture. Il ne fut permis à aucun de ses Disciples de le suivre dans le lieu de son exil; & on déclara coupable du crime de leze-Majesté, quiconque oseroit prendre sa défense. Quand on lui intima cet injuste arrêt, il répondit sans s'émouvoir: « J'irai donc à *Loung-men*, & j'y irai » tout seul, puisqu'on le veut ainsi. Me séparât-on de tout l'uni» vers, je n'en ferois pas pour cela plus criminel. N'ayant rien » à me reprocher, je suis content de moi-même: que m'im» porte tout le reste »? Il partit le plutôt qu'il lui fut possible, sans qu'il lui echappât la moindre plainte contre ceux qui le persécutoient ainsi.

Après avoir foudroyé tous ceux du parti de *See-ma-koang*,

le Ministre *Tsai-king* se fit un point capital de placer au faîte des honneurs la mémoire de celui contre lequel ils s'étoient si fort elevés. Il etoit allié de *Ouang-ngan-ché*, qui avoit donné sa fille en mariage à *Tsai-pien*, fils de son frere cadet. Cette alliance l'autorisoit en quelque sorte à employer tout ce qu'il avoit de crédit pour soutenir & augmenter la gloire du beau-pere de son neveu. Comme il avoit su mettre l'Empereur dans la disposition de lui tout accorder, il osa lui demander d'ordonner qu'on plaçât le portrait de ce même *Ouang-ngan-ché*, dans la salle de Confucius. L'Empereur eut la foiblesse d'adhérer à ce que vouloit son Ministre ; & donna l'ordre suivant : « Depuis le tems de *Mong-tsee*, jusqu'à celui où nous » vivons, il n'est aucun Sage qui n'ait eté effacé par *Ouang-* » *ngan-ché ;* qu'on fasse entrer le portrait de ce grand homme » dans la salle de Confucius, & qu'on le place immédiatement » après celui de *Mong-tsee* ».

L'Empereur fut obéi ; & à la septieme lune de la quatrieme année de son regne, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1104, le portrait de *Ouang-ngan-ché* fut placé en grande cérémonie dans le lieu où l'on rend hommage aux Philosophes de la nation. Les vrais Savans, & tous ceux d'entre les Lettrés qui etoient attachés à l'ancienne doctrine, en furent consternés. Ils murmurerent, ils se plaignirent, ils ecrivirent ; mais leurs murmures, leurs plaintes & leurs ecrits ne produisirent d'autre effet, que celui de les faire passer pour des mécontens opiniâtres, & de leur attirer des châtimens. La cabale de *Tsai-king* n'en devint que plus insolente ; & le portrait de *Ouang-ngan-ché* resta en possession de la prérogative qu'on venoit de lui accorder, de recevoir, après Confucius & *Mong-tsee*, les hommages de tous les Lettrés.

Ce que ni la raison, ni la justice, ni l'éloquence n'avoient pu gagner sur l'esprit de l'Empereur, une comete l'obtint sans

peine par sa seule apparition. Cette comete se montra à la premiere lune de la cinquieme année de *Tsoung-ning*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1106. Elle paroissoit occuper une grande partie du Ciel du côté de l'Occident, & menacer de sa terrible queue quiconque la regardoit comme n'annonçant que des malheurs. Tout le monde fut saisi d'effroi; & l'Empereur, plus effrayé que les autres, parce qu'apparemment il se sentoit coupable, fit un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Grands de lui réprésenter avec sincérité ce qu'ils trouveroient de repréhensible, tant dans sa conduite particuliere que dans sa maniere de gouverner.

Il n'en fallut pas davantage pour enhardir les plus timides à exposer leurs sentimens sur la maniere indigne dont on avoit flétri la mémoire de tant de personnes d'un mérite distingué; & sur celle dont on se conduisoit encore chaque jour envers leurs parens, leurs amis, & tous ceux qui, à leur exemple, etoient les partisans des anciens usages. *Lieou-kouei*, en particulier, présenta une Requête très-eloquente & très-détaillée, dans laquelle, après avoir fait une enumération pathétique des maux qui affligeoient l'Empire depuis qu'on avoit entrepris d'en renverser les loix, il conclut qu'il n'y avoit pas d'autre remede pour les guérir, que de faire revivre les usages anciens, de punir sévérement ceux qui travailloient à les anéantir, & de remettre en honneur tous ceux, tant morts que vivans, qui avoient fait leurs efforts pour les conserver.

Cette Requête eut son effet dès le jour même; l'Empereur prit des mesures efficaces pour corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, & commença par disgracier *Tsai-king*, son Ministre. Il donna ensuite ses ordres pour la réhabilitation des proscrits, & fit abattre les marbres qu'on avoit elevés dans son Palais & ailleurs pour les rendre infames.

Tcheng-y fut du nombre de ceux qui furent rappellés de leur exil; mais comme son grand âge le mettoit hors d'état d'exercer les emplois, l'Empereur trouva bon qu'il finît tranquillement sa carriere dans le sein de sa famille; & lui donna un Mandarinat honoraire, du même titre que celui dont il étoit décoré dans le tems qu'il fut enveloppé dans la disgrace commune à tous les défenseurs de la bonne cause. L'année suivante, la premiere de celles qui furent dénommées *Ta-koan*, septieme du regne de *Hoei-tsoung*, & la 1107 de Jesus-Christ, *Tcheng-y* mourut dans le courant de la neuvieme lune, âgé de 75 ans.

Toujours occupé de l'étude dès sa plus tendre jeunesse, il y avoit peu de Livres qu'il n'eût lus. Il lisoit (disoit-il souvent) pour s'instruire, pour s'occuper, & pour se récréer. Il a fait des Commentaires très-estimés sur le *Ta-hio* (1), ou *la Grande Science*, sur le *Lun-yu*, ou discours familiers de Confucius, sur le *Tchoung-young* (2), ou *Science du juste milieu en toutes choses*, sur les Ouvrages de *Mong-tsee* & sur les *King*.

Ses paroles, ses actions, sa conduite, sa contenance même, dit un de ses Panégyristes, *tout en lui dénotoit la vertu, & désignoit l'homme vertueux. Il recherchoit avec soin jusqu'aux moindres de ses défauts; & n'oublioit rien pour s'en corriger, quand ils lui etoient connus.* C'est la maniere dont on s'exprime généralement sur son compte. On dit qu'il avoit souvent dans la bouche les paroles suivantes: « Je n'entends rien aux travaux de la campagne, je ne saurois cultiver la terre; & » cependant je profite de tous ses dons par le bienfait de

(1) Nous avons publié une traduction du *Ta-hio*, dans le premier volume de ces Mémoires, page 436.

(2) Nous avons aussi publié une traduction du *Tchoung-young*, dans le premier volume de ces Mémoires, page 459.

» ceux qui, avec des peines multipliées, s'efforcent de la faire » valoir. Je n'ai ni assez de talent, ni assez d'adresse pour » m'occuper utilement du travail de mes mains ; & cependant » je suis logé, vêtu, & rien ne me manque de ce qui peut con- » tribuer à l'entretien & au bien-être de la vie, parce que je » profite de l'industrie de ceux qui professent les différens » arts & métiers. Je n'ai jamais combattu contre les ennemis, » je ne connois même la guerre que par son nom ; & cependant » je suis sans crainte dans mon logis, parce que ceux qui » sont enrôlés dans la milice, s'exposent à toutes sortes de » dangers, supportent les plus rudes fatigues, endurent le » froid & le chaud, souffrent la faim & la soif pour mettre » à couvert mes jours & assurer ma tranquillité. Si je ne faisois » absolument rien pour ceux qui font tout pour moi, je se- » rois un ingrat, ou plutôt je ne serois dans ce monde que » comme un tronçon de bois ; mais comme j'abhorre l'ingrati- » tude, & que je ne veux point être un homme inutile, je » tire de moi tout le parti que je peux. J'ai pour tout talent » celui de connoître les Livres, & de distinguer dans ce » qu'ils contiennent, ce qui est bon & utile, d'avec ce qui » ne l'est pas. Ce talent, tel qu'il est, je mets toute mon » application à le faire valoir. J'ai expliqué les *King*, les » Ouvrages de Confucius & de *Mong-tsee*, & j'ai tâché d'en » rendre l'intelligence facile pour tout le monde ; n'eussai-je » fait que cela dans le cours de ma vie, je croirois avoir rempli » ma tâche ».

Hou-ou-foung ne craint pas d'assurer que les deux *Tcheng-tsee*, c'est-à-dire, *Tcheng-hao* & *Tcheng-y*, tiennent le premier rang parmi les Savans & les Gens de Lettres, tant anciens que modernes. *Il faut les placer*, dit-il, *immédiatement après* Confucius *&* Mong-tsee : *rien n'est au-dessus de leurs Commentaires sur l'*Y-king *& sur le* Tchun-tsieou. Ils ont eu grand nom-

bre de Disciples qui se sont rendus illustres dans la République des Lettres. La treizieme année de *Kia-ting* (1220 de l'Ere chrétienne) l'Empereur *Ning-tsoung* donna à *Tcheng-y*, le titre de *Tcheng*, qui signifie, *homme qui a la droiture en partage*. L'Empereur *Ly-tsoung* lui donna celui de Seigneur du pays de *Y-yang* (*Y-yang-po*), la premiere année de *Tchun-yeou*, qui etoit la dix-huitieme de son regne, & la 1241 de Jesus-Christ. Ce fut alors que son portrait fut mis dans la salle de Confucius. L'Empereur *Ché-tsoung-sou-ty*, de la Dynastie des *Ming*, changea tous ses titres en celui de *Sien-jou Tcheng-tsée*, c'est-à-dire, *Tcheng-tsée*, *Sage comparable aux anciens*: ce fut la neuvieme année de *Kia-tsing*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1530. Enfin sous la Dynastie des *Tay-tsing*, actuellement régnante, l'Empereur (je ne trouve pas lequel) ayant appris qu'il y avoit dans la Province du *Ho-nan* quelques descendans de ces deux hommes célebres, ordonna qu'à perpétuité quelqu'un de leur famille seroit décoré du titre de Mandarin.



ESSAI

Sur le passage de l'Ecriture hiéroglyphique à l'Ecriture alphabétique, ou sur la maniere dont la premiere a pu conduire à la seconde.

CHOUI TCHONG YEOU NGAN.

(*Le rivage est au milieu des eaux.*)

Avant d'entrer en matiere, commençons par supposer que les hiéroglyphes des Egyptiens etoient tracés selon les mêmes regles que les caracteres Chinois; ou, pour parler le langage de quelques Savans, que les Chinois (ce que nous croyons cependant dénué de vraisemblance) ont reçu leurs caracteres des Egyptiens. Comme la théorie des caracteres Chinois est assez bien développée dans leurs livres, elle nous aidera à voir par où celle des Hiéroglyphes d'Egypte s'approchoit le plus près de l'alphabet, jusqu'où elle a pu servir à en montrer l'idée, & comment elle a aidé à trouver le chemin qui conduit à leur invention. Les Chinois n'ont point encore d'écriture alphabétique: nos inductions n'en seront que plus concluantes & moins suspectes.

Les Lettrés de Chine sont aussi embarrassés pour remonter jusqu'à la premiere origine de leurs caracteres, que nos Savans jusqu'à celle des Hiéroglyphes des Egyptiens. Les Lettrés de l'Ecole de Confucius, qui ne s'accommodent point du merveilleux ridicule des *Tao-sée*, & ne croient pas plus à leurs fables qu'à leur breuvage d'immortalité qui a tué plusieurs Empereurs; les vrais Lettrés, dis-je, lassés d'élever des *Oui* & des *Non* sur des montagnes de probabilités, de citations & de convenances qui s'écroulent au moindre choc,

choc, faute de monumens authentiques pour les soutenir, ont pris le parti d'avouer loyalement que l'histoire de cette origine s'est perdue dans la nuit du passé. Quant à la maniere dont la raison a pu conduire jusqu'à cette belle invention, chacun en parle suivant les idées de sa métaphysique. *Han-fei-tsée* dit tout uniment: « l'homme voyant les objets sen-» sibles, en conserva le souvenir par la représentation de » leurs figures, que son imagination lui retraçoit, & qui les » distinguoit les unes des autres dans son esprit. Pour s'as-» surer la possession & la jouissance de ce souvenir, il traça » leur image qui le lui rendoit, quand il fixoit les yeux sur » elle. Comme les choses spirituelles, intellectuelles & abstrai-» tes n'ont point de figure, & qu'il est d'autant plus intéressé à » s'en assurer le souvenir, que rien autour de lui ne le réveille » directement, il y suppléa par les images des choses sensi-» bles, visibles & corporelles, préférant les images des choses » qui avoient quelque analogie ou quelque rapport avec » elles, & y ajoutant des traits particuliers pour avertir son » esprit par ses yeux, qu'elles n'étoient que des signes sen-» sibles de choses invisibles. Une observation, une décou-» verte, une addition conduisit à une autre. Il assembla » plusieurs de ces images & de ces signes, puis les assortit, » les combina, en vint peu-à-peu à lier par elles divers sou-» venirs, puis ses pensées, ses projets, & enfin à les communi-» quer aux autres. La convention en etendit & en fixa l'usage. » Les Sages dirigerent les progrès de cette invention, & la » conduisirent jusqu'au beau systême de nos caracteres ». On a envoyé d'ici un ouvrage en France, où l'on rend compte de ce systeme (1), il suffira d'en crayonner ici les principaux traits.

Les caracteres Chinois sont composés d'images & de sym-

(1) Voyez le premier Tome de ces Mémoires, page 275.

boles. Les images repréſentent les choſes viſibles & corporelles ; les ſymboles, quoique de vraies images, paſſent au figuré, & expriment par convention les choſes intellectuelles, ſpirituelles & abſtraites. Comme, outre la difficulté inſurmontable de varier aſſez les images & les ſymboles pour éviter la confuſion, il etoit encore phyſiquement impoſſible de les multiplier en proportion des objets ſenſibles & des idées qu'il falloit peindre ; on imagina différentes combinaiſons ou claſſes, au moyen deſquelles un nombre médiocre d'images & de ſymboles, pût ſuffire pour exprimer toutes les penſées, tous les ſouvenirs, toutes les idées, que l'homme a beſoin de retrouver & de communiquer.

Ces claſſes ſe réduiſent à ſix. Dans la premiere, ſont les images & les ſymboles ſimples. Une image de *cheval*, ſignifie un cheval. Deux points à côté d'une ligne perpendiculaire ſont le ſymbole de *petit*. Cette premiere claſſe contient, en un ſens, toutes les autres. Ses images & ſymboles, ſont comme les métaux, les couleurs, les fourrures & les pieces qu'on emploie dans le blaſon, & qui ſeules ſont des armoiries. Cette comparaiſon dit tout.

Dans la ſeconde claſſe, ſont en aſſez petit nombre, des images & des ſymboles qui repréſentent ce qu'ils ſignifient dans le phyſique, le moral, l'abſtrait, &c. Ainſi la ligne ſimple marque *l'unité* ; la ligne rompue, ce qui eſt diviſé, &c.

Dans la troiſieme claſſe, les images & les ſymboles combinés expriment des idées qu'ils ne repréſentent que par relation, par indication, convention, ſuppoſition, analogie, &c. L'image de *fille* avec celle de *balai*, ſignifie *femme*. Le ſymbole de *maladie* avec celui de *parole*, ſignifie *qui ne peut parler*. Cette claſſe, qui eſt très-pittoreſque & très-ingénieuſe, eſt la plus nombreuſe.

Dans la quatrieme claſſe, ſont les images & ſymboles géné-

raux, qui sont déterminés à une signification particuliere, par une image ou un symbole mis à côté comme indicatif du son. Ainsi l'image d'arbre est déterminée à signifier un *cyprès*, un *noyer*, un *saule*, selon que l'on met à côté les images dont le son est *pé*, *tao*, *lieou*. Il en est de même des oiseaux, plantes, habits, meubles, vases, &c. & de tout ce qui peut être rangé sous une classe & catégorie commune.

Dans la cinquieme classe, sont les caracteres simples ou composés, auxquels on donne un nouveau sens par l'allégorie, la métaphore, l'allusion, &c.; ils passent du simple au figuré. Ainsi le caractere de la troisieme classe, qui signifie *femme de Mandarin*, est pris, dans la cinquieme, pour *Dame polie*, *Dame qui sait le monde & représente avec dignité.*

Dans la sixieme classe enfin, le changement de position du symbole par rapport au symbole, de l'image par rapport à l'image, ou de l'image par rapport au symbole, lui donne une nouvelle signification. Nous ne faisons qu'esquisser grossiérement cette belle théorie, parce qu'elle n'est pas notre objet, & que cela suffit pour celui que nous avons.

Il ne faut que jetter un coup-d'œil sur ces six classes de caracteres, que les Chinois appellent *Tsao-tsei tchi-pin* (*les elémens*, ou plutôt *les sources des caracteres*), pour voir qu'il y en a cinq qui n'ont aucun rapport avec l'écriture alphabétique, & ne la montrent d'aucun côté. La quatrieme classe au contraire la fait entrevoir dans le lointain, & semble un premier pas vers cette belle découverte. En effet, pour nous en tenir aux exemples que nous avons cités, le caractere représentant ou plutôt indiquant le son *pe* qui détermine l'image d'arbre à signifier un *cyprès*, celui de *tao* qui indique un *noyer*, celui de *lieou* qui en fait un *saule*, sont des caracteres pleinement syllabiques & de purs signes d'un son. On fait abstraction de l'idée de *blanc* qui est attachée à celui de *pe*,

par exemple, pour ne faire attention qu'à la maniere dont on le lit; & ce n'eſt que comme rappellant & repréſentant la ſyllabe *pe*, qu'il détermine l'image d'arbre à ſignifier un *cyprès*.

Or, quoi de plus naturel que d'étendre l'uſage de ces caracteres, ſignes du ſon ſyllabique, *pour peindre la parole & pour parler aux yeux*, ainſi que s'exprime le Poëte. Cette idée devoit ſe préſenter d'autant plus aiſément, que cette quatrieme claſſe eſt fort nombreuſe, embraſſant toutes les eſpeces d'arbres, de plantes, d'oiſeaux, d'inſectes, d'animaux, de meubles, d'habits, de vaſes, &c.; puis les paroles, les affections, les ſacrifices, &c.; & que dès-là, il etoit fort facile de trouver des caracteres, *ſignes morts* d'un ſon, d'une ſyllabe, comme s'expriment les Chinois. Il n'y avoit que bien peu de chemin à faire pour en etendre l'uſage juſqu'à ecrire des phraſes, & même des diſcours entiers.

Les anciens Chinois eux-mêmes furent obligés d'employer pluſieurs de ces caracteres, *comme purs ſignes d'un ſon ſyllabique;* 1°. pour les noms des perſonnes & des lieux; 2°. pour les liaiſons du diſcours par des particules, des conjonctions, &c. 3°. pour diſtinguer, par des finales, dans le diſcours & le ſtyle familier, les verbes des adjectifs, &c. Soit en effet qu'on employât ou des images, ou des ſymboles, pour ecrire les noms de perſonnes & les noms de lieux, il eſt evident qu'on faiſoit abſtraction de l'idée primitive qui y etoit attachée, pour n'y voir que le nom de la perſonne ou de l'endroit, dont le ſon qu'ils avoient préſentoit le ſouvenir. De même en quelque ſorte dans toutes les langues dont les noms propres ſont ſignificatifs, en françois, par exemple, les mots de *beau*, de *grand*, de *vigne*, de *riviere*, &c. employés comme noms propres, perdent, pour ce moment, leur ſignification primitive, & ne préſentent que l'idée d'un nom de perſonne. Or, dès qu'on pourroit laiſſer

à côté, l'idée attachée à une image ou à un symbole, & ne faire attention qu'à la syllabe qu'y attachoit l'usage pour les lire, quoi de plus naturel que de faire un pas plus avant? Le chemin etoit d'autant plus aisé, que les particules, les conjonctions, les finales, &c. etoient une espece d'écriture syllabique commencée. Comme le style elevé n'en fait presque pas d'usage, il nous paroît, pour le remarquer en passant, que c'est une des principales raisons de son laconisme forcé, & de la briéveté de ses phrases.

Suivons encore plus loin ces indications. Il est marqué clairement dans le *Tcheouli*, & dans les annales, que l'étude des *King* faisoit partie, comme aujourd'hui, de la premiere education. Mais, dans ce cas, comment apprendre aux enfans à lire des caracteres assemblés en phrases, dans un style egalement sublime & laconique, & aussi eloigné du langage ordinaire que le plus haut style de l'ode l'est de nos patois? Il falloit nécessairement qu'on mît à côté de chaque caractere, un caractere plus simple & plus usuel, pour leur en indiquer le son & la prononciation. Cela etoit d'autant plus nécessaire, qu'alors, comme maintenant, on leur faisoit apprendre par cœur les *King*, avant de les leur expliquer, afin d'exercer leur mémoire, de les occuper selon leur capacité, & de les accoutumer à l'application & au travail.

Ce n'est pas là une pure conjecture : les livres destinés aux enfans sont encore faits dans ce goût-là. On met un petit caractere à côté de celui du texte, pour en indiquer le son. Ces caracteres, signes morts du son qu'il a, sont fort simples, & n'ont aucun rapport à sa signification hiéroglyphique. Or quoi de plus approchant de l'écriture syllabique, que cette suite de caracteres? Un Savant qui les liroit comme sons, ne liroit-il pas le texte du *King*, comme les Européens lorsqu'ils se servent de leur alphabet pour l'écrire? Si on supposoit

un ſtyle moins elevé, il l'entendroit couramment, comme les Tartares qui ecrivent le Chinois du langage ordinaire avec leurs lettres tartares. On ſent combien cela approche de l'écriture ſyllabique des anciens.

Voici qui en approche encore plus. Il a fallu ecrire les noms propres des pays etrangers, composés de pluſieurs ſyllabes; & dans bien des cas, les mots des autres langues. Or les caracteres dont on ſe ſervoit alors, n'étoient plus que de purs ſignes d'un ſon, d'une ſyllabe; & il etoit naturel de ſe ſervir des plus ſimples. Cela arrive encore tous les jours dans les dépêches pour les pays etrangers. Les premiers Miſſionnaires ſe ſervirent de cet expédient pour les mots de *Dieu*, de *grace*, de *ſacremens*, dont ils n'oſoient hazarder la traduction, de peur de ſe tromper. Ce n'eſt pas tout: l'écriture ſyllabique eſt d'un uſage ſi commode, & la connoiſſance des caracteres ſi difficile, que pluſieurs Lettrés n'ayant pas aſſez préſent à l'eſprit le caractere du mot qu'ils veulent ecrire, en ſubſtituent un autre du même ſon, dans le feu de la compoſition, pour s'en ſouvenir, & mettent après le caractere propre, à leur loiſir.

Les marchands & les artiſans, qui ne connoiſſent qu'un petit nombre de caracteres, ecrivent des mémoires, lettres, comptes, journaux, &c. dont preſque tous les caracteres ne ſont pris que comme ſignes d'un ſon, & feroient un ſens ridicule & extravagant ſi on vouloit les entendre ſelon leur ſens hiéroglyphique. Les faiſeurs de ſatyres & les libertins font des pieces qui ont un ſens honnête, ſi on entend les caracteres dans leur ſens propre; & qui en ont un très-malin & très-ſale, ſi, faiſant abſtraction de la ſignification hiéroglyphique, & ne faiſant attention qu'à leur ſon, on tranſporte ſa penſée à d'autres caracteres uſuels & de ce même ſon. L'art de ces ſortes de pieces eſt de faire enſorte que le ſtyle hiérogly-

phique soit très-sublime, & le style satyrique ou obscene, soit très-simple.

Revenons maintenant sur nos pas. Toutes ces différentes manieres d'employer les caracteres comme signes d'un son, c'est-à-dire, sans avoir egard à leur signification hiéroglyphique attachée aux images & aux symboles dont ils sont composés; toutes ces différentes manieres, dis-je, qui ont dû avoir lieu en Egypte comme en Chine, peuvent être regardées comme le prélude & la premiere aurore de l'écriture alphabétique. Nous nous croyons d'autant plus fondés à insister sur la vraisemblance de cette opinion, qu'il est certain que plusieurs anciennes langues, etoient monosyllabiques; & qu'on convient assez que la premiere ecriture de quelques peuples de l'Orient a eté syllabique (1). L'hébreu lui-même n'a-t-il pas eté ecrit long-tems sans voyelles?

Ces faits supposés, les vraisemblances croissent. Un hiéroglyphe, ou plutôt un caractere pris comme signe d'un son, n'étant jamais une simple consonne, mais une syllabe & un mot entier, quoi de plus aisé que d'écrire un mot monosyllabique? Pour ecrire, par exemple, les syllabes ou mots *pa*, *ta*, *ma*, *na*, on se sera servi des caracteres dont les sons sont *pa*, *ta*, *ma*, *na*. L'indication est trop aisée pour suivre ainsi tout le syllabaire des enfans. Il est inutile même de faire observer que dans le choix des caracteres à employer pour l'écriture syllabique, on a dû préférer les plus simples. Il suffisoit qu'ils indiquassent le son dont on vouloit qu'ils fussent le signe; & moins ils etoient composés, plus ils etoient aisés à ecrire.

Malgrè cela, l'embarras pour ecrire un long discours etoit encore bien considérable, puisqu'il falloit autant de caracteres.

(1) L'écriture syllabique est celle dont chaque caractere exprime une syllabe.

que de différentes syllabes, soit simples, comme *pa*, *ta*, *ma*, *na*, soit composées, comme *tsi*, *cha*, *pen*, *lin*, *&c.* Dans la langue chinoise, la difficulté augmentoit encore, pour indiquer la différence du ton qui est essentiel à la clarté du sens dans bien des cas. Mais des accens ou quelques autres signes pouvoient parer à cet inconvénient. Il seroit facile de pousser ces conjectures de détails en détails, & de conduire ainsi l'écriture syllabique à l'état de plusieurs anciennes ecritures syllabiques, qui, comme le tartare, ont conservé des témoignages assez sensibles de leur premiere origine. Mais nous abandonnons ces recherches d'amusement & de curiosité, à ceux qui ont le loisir de s'en occuper. Il suffit pour notre objet, d'avoir prouvé evidemment que l'écriture syllabique n'est pas si eloignée qu'on le dit, de l'écriture hiéroglyphique; & qu'elle auroit dû la suivre de fort près, si elle n'avoit pas eté inventée.

A s'en tenir aux caracteres chinois, qui sont notre boussole dans le pays inconnu que nous parcourons, il paroît que l'écriture alphabétique, qui est si belle, si simple, & si bien combinée, a dû souffrir de plus grandes difficultés, & être ecrite plus tard : difficultés au reste qui viennent moins du chemin par où il faut passer, que de la langue qu'il falloit ecrire. Tous ceux qui savent le chinois seront de notre avis. On ne peut ecrire un discours chinois avec nos lettres, de maniere à pouvoir être entendu. Cela vient du génie de la langue, du petit nombre de ses mots, de la variété de ses tons, & sur-tout de son laconisme, qui ont besoin du secours des images & des symboles des caracteres, pour peindre les idées & les rendre sensibles. Combien ont raisonné sur les langues anciennes, sans faire attention à ces petites difficultés! Combien encore rient de l'opiniâtreté des Chinois à garder leurs caracteres, sans soupçonner qu'il faudroit commencer par changer leur langue!

Du

Du reste, il est de fait qu'on trouve dans les dictionnaires chinois le premier acheminement de l'écriture syllabique à l'écriture alphabétique composée de consonnes & de voyelles. Donnons un exemple. Pour indiquer le son du caractere d'*homme*, le grand dictionnaire de *Kang-hi* met les caracteres de *jou* & de *lin* avec celui de *tsie* après, qui indique l'élision : ce qui signifie qu'il ne faut prendre que l'*j* de *jou*, & le *in* de *lin*, ce qui donne *jin* ou *gin*, comme écrivent plusieurs. Nous avons dit de prendre l'*j* de *jou* & l'*in* de *lin*, c'est pour nous exprimer à notre maniere ; car le Chinois a l'idée de la chose, sans avoir l'idée du comment en la maniere que nous l'entendons. Mais en vertu des caracteres *jou* & *lin*, il ne se trompe point, & trouve d'abord que le caractere d'homme se lit *gin*. Il en est de même de tous les autres caracteres.

Ce qui suit approche encore davantage de l'écriture alphabétique par voyelles & par consonnes. Pour indiquer le son du caractere *augmenter*, le dictionnaire met les caracteres *kou* & *ya* avec élision, de façon qu'en retranchant le *ou* de *kou*, il reste *kia* qui est le son de ce caractere. Cette maniere longue & embarrassée, invite à aller plus loin, & à la simplifier. Cela etoit d'autant plus aisé, que, comme la nature s'exprime dans toutes les langues par des exclamations en voyelles, telles que *ah ! ô ! hé ! hi !* &c. il a été naturel de les écrire. On les trouve en effet dans les plus anciens livres chinois. Cela supposé, les caracteres indicatifs des sons simples des voyelles, se seront présentés les premiers pour l'écriture alphabétique, & on en aura fait usage. Ajoutons qu'on aura eté forcé à le faire pour les langues etrangeres qui ont plusieurs mots qu'on ne trouve pas dans la langue chinoise, comme *ga*, *ka*, *mu*, &c. qu'il aura fallu écrire nécessairement avec deux caracteres, en la maniere que nous

disions tout-à-l'heure que le dictionnaire indique les sons. Les elisions inévitables dans la prononciation, menent tout droit à celles de l'écriture. Ce premier pas fait, le besoin & l'invention auront bientôt perfectionné cette sorte d'alphabet, sur-tout chez les nations dont la langue aura cessé d'être monosyllabique, & qui auront eté dans le cas de faire un fréquent usage de l'écriture.

Qu'on y fasse bien attention, les différens noms syllabiques qu'ont toutes les consonnes dans les alphabets babyloniens, phéniciens, arabes, hébreux, &c. déposent pour la vraisemblance de nos conjectures, & donnent lieu de soupçonner qu'elles ont pu être dans leur premiere origine, des caracteres syllabiques, comme ceux des Chinois. On les aura simplifiés & décomposés peu-à-peu, en ne leur laissant plus que la puissance de donner une forme particuliere au son des voyelles, en appuyant sur elles, ou en terminant la prononciation. Cette maniere de nous enoncer sent un peu le maître de langue du Bourgeois Gentilhomme, mais elle dit la chose ; c'est tout ce qu'il faut. D'ailleurs nous ne prétendons point raconter un fait, mais montrer des vraisemblances, des convenances & des possibilités qui ont echappé à la pénétration de ceux qui demandent tant de siecles pour arriver de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture syllabique & alphabétique. Nous les prions de se plaindre, s'ils l'osent, de ce que nous faisons faire de trop grands pas à l'esprit humain dans la carriere de l'invention. Pour nous, nous ne nous lassons pas d'admirer que tandis qu'ils célebrent les rapides progrès de la haute géométrie & de l'algebre dans les spheres immenses de l'infini, en moins d'un demi-siecle; ils demandent une si longue suite de générations, pour que les hommes aient pu arriver jusqu'à l'*a*, *b*, *c*, après avoir inventé le systême ingénieux & sublime de l'écriture hiéroglyphique.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant ; ce que nous venons de dire des caracteres hiéroglyphiques, employés en consonnes & en voyelles, regarde bien moins leur forme, que l'idée de la puissance ou du son qui y etoit attaché. C'est de ce côté-là qu'étoit toute la difficulté : car pour leur forme & leur figure, quelque compliquées qu'elles puissent être ; cela ne fait rien à la chose. Il s'en faut beaucoup au reste que la figure des hiéroglyphes devienne un embarras ; car, comme nous l'avons déjà observé, les caracteres de la premiere classe sont composés de peu de traits ; &, dans le choix, il etoit naturel qu'on donnât la préférence à ceux qui en avoient moins.

Si nous voulions nous-mêmes donner des vraisemblances pour des faits, & eblouir le peuple des lecteurs, il nous feroit aisé de trouver tout l'alphabet dans les anciens caracteres chinois, en exceptant cependant les consonnes *b*, *d*, *r*, que les Chinois n'ont point & qu'ils ne savent pas prononcer. Mais notre candeur ne nous permet pas cette espece de charlatannerie littéraire. Les Chinois etoient trop loin des premiers peuples qui ont inventé l'alphabet, ou qui en ont fait usage, pour croire que ceux-ci l'aient reçu de Chine ; à moins qu'on ne voulût prendre la chose du côté de l'ancienneté & de l'universalité de l'écriture hiéroglyphique.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les consonnes *j*, *l*, la voyelle *y* des plus anciens alphabets connus, sont dans les anciens caracteres chinois avec le même son. Pour peu que cette idée plût à quelques imaginations, il feroit fort aisé de leur procurer un alphabet entier, tiré des caracteres chinois. Comme il y a plusieurs variantes parmi les plus anciens, & qu'ils ont passé par un grand nombre de métamorphoses avant d'être fixés à la forme qu'ils ont aujourd'hui, on pourra tirer des caracteres chinois, quelque alphabet

que ce soit. La convenance des sons donnera un peu plus de peine ; mais on en viendra à bout au moyen des différentes prononciations des Provinces.

La difficulté la plus embarrassante à cet egard, seroit de garantir un alphabet tiré des plus anciens caracteres; parce que les monumens les plus anciens sont postérieurs à *Yao*, *Chun* & *Yu*, de plus de mille ans, & qu'il n'est pas aisé de garantir qu'on n'a rien changé dans cet intervalle à la forme de ces caracteres. Qu'on nous permette cependant d'observer que la figure irréguliere & bisarre en apparence, des lettres de plusieurs anciens alphabets, est très-concluante pour nos conjectures : car si quelque nation avoit inventé l'alphabet de plein vol, pourquoi ne lui auroit-elle pas donné une forme plus agréable à l'œil, & moins difficile à tracer ? Pourquoi du moins n'auroit-elle pas choisi pour l'alphabet, des figures plus régulieres & moins revêches à la liaison nécessaire des unes avec les autres, comme on a fait depuis ? Ce défaut des plus anciens alphabets des Grecs & des Romains ne donneroit-il pas lieu de soupçonner bien des choses sur leur premiere origine ?

Le pays des conjectures & des systêmes est un pays immense, où chacun a droit de s'emparer du terrein qui est vuide. Si nous nous mêlions de vouloir y faire quelque etablissement, nous laisserions à côté tous les passages d'Horapol'o, de Plutarque, de Pline, d'Eusebe, de Porphyre, de S. Clément, &c. sur les hiéroglyphes des Egyptiens ; &, raisonnant d'après les convenances & les probabilités les plus palpables, nous dirions que les Egyptiens passant chez des nations barbares, comme Cadmus chez les Grecs, se trouvoient dans l'impossibilité de leur communiquer le secret de l'écriture hiéroglyphique : car, outre qu'elle ne pouvoit être à la portée de la grossiéreté & de l'ignorance de ces nations,

elle ne quadroit pas avec leurs langues dont les mots etoient polyſyllabiques, & ſuivoient des regles de grammaire qui ne peuvent ſe concilier avec le génie de l'écriture en ſymboles & images. Nous dirions donc qu'ils prirent le biais d'écrire les mots de cette langue, par des ſignes tirés des hiéroglyphes en la maniere que nous l'avons raconté. La pente, dans ce cas-là, etoit rapide, & le chemin uni. Il etoit aiſé d'arriver vîte des hiéroglyphes juſqu'à l'alphabet, ſans ſe mettre en frais de génie & d'invention. Nous avons trouvé de bonnes Néophytes qui, ſans autre ſcience que celle d'une trentaine de caracteres abrégés, venoient à bout d'écrire leur confeſſion d'une maniere fort détaillée, & qui n'étoit ſûrement que pour elles. Si l'idée des caracteres, & une idée ſi groſſiere, les conduit ſi vîte à une eſpece d'alphabet, que ne devoit pas faire la ſcience dans Cadmus?

Les hiéroglyphes métamorphoſés en alphabet, ont pu revenir aux Egyptiens, s'ils ne les avoient déjà, & les dégoûter peu-à-peu de leur ancienne ecriture, juſqu'à la reléguer dans la haute ſphere des ſciences, puis dans les temples où les nouveautés & les délires de l'idolâtrie la laiſſerent périr de vétuſté. La Chine aide encore beaucoup à entendre le comment de tout cela, à cauſe de la différence de la langue mandarine ou de langage, & de la langue en *Ouen* ou des livres; car la premiere pourroit abſolument ſe plier à l'écriture alphabétique, ſi on l'écrivoit exactement comme on la parle (ce qui eſt impoſſible avec les caracteres), & ſi on imaginoit des accens pour différencier par des ſignes les mots auxquels la différence du ton & de la prononciation donne des ſignifications très-oppoſées. La ſeconde au contraire ne peut être écrite qu'en caracteres, ſous peine de n'être pas entendue. Il en etoit probablement de même en Egypte, de la langue uſuelle, & de celle des hiéroglyphes. Cette idée n'eſt pas venue à

ceux qui ont ecrit ſur cette matiere ; ils ſe ſont jettés, à ce qu'il nous paroît, dans des explications auſſi obſcures que les hiéroglyphes mêmes, & ont probablement expliqué dans un ſens forcé, bien des paſſages qu'elle auroit eclaircis.

Comme ces bagatelles ſcientifiques nous affectent fort peu, & que nous n'en parlons que par occaſion, il peut ſe faire que nous nous trompions. Que ceux qui s'en amuſent, examinent eux-mêmes la choſe, & voient juſqu'où nos conjectures ſont ſupportables : nous les abandonnons à qui voudra les pouſſer plus loin, ou les réfuter. Qu'on nous permette pourtant de remarquer tout bas, que les plus ſavans ecrivains ſe ſont livrés à des ſyſtêmes bien ſinguliers ſur l'écriture hiéroglyphique, faute de voir aſſez clair, ce qu'ils vouloient dire, & ce qu'ils prétendoient nier. A en juger par les caracteres chinois, qui ſont notre phare, ceux qui ont voulu du myſtere dans tous les hiéroglyphes des Egyptiens, & dans ce qu'ils ecrivoient avec cette ecriture, ont trop etendu, ou plutôt n'ont pas entendu ce qu'ils trouvoient dans les anciens ſur cette matiere. Un hiéroglyphe pouvoit être réellement myſtique, théologique & très-ſublime dans l'aſſemblage des images & des ſymboles dont il eſt composé : les Chinois eux-mêmes en ont encore un bon nombre ; mais ce ſens primordial, intime, & elémentaire, ſi l'on peut s'expliquer ainſi, reſtoit dans la ſphere du langage de la Religion ; & comme la métaphore tranſporte le ſens des mots du phyſique au moral, au ſacré, &c., rien n'empêchoit que le ſtyle ordinaire ne tranſportât celui de pluſieurs hiéroglyphes, du ſacré au moral, au politique, &c.

Dans combien de phraſes profanes n'entrent pas nos deux mots *ſacrifice* & *ſacrifier*, dont l'idée ſublime appartient à la Religion ? D'ailleurs, il eſt abſurde de dire que tous les hiéroglyphes etoient ſacrés & myſtiques. C'eſt une chimere de

s'imaginer qu'il fallût monter au ciel à chaque hiéroglyphe qu'on rencontroit, pour en découvrir la vraie ſignification. Vouloir d'un autre côté que les hiéroglyphes ſacrés fiſſent une écriture à part, & que ceux qui ſont ſur les pyramides qu'on a tranſportées en Europe, ne tiennent à la doctrine ſacrée des Egyptiens par aucun endroit, c'eſt s'embarraſſer dans des paſſages des anciens, dont il eſt difficile de ſe démêler. Ne pourroit-on pas dire plus ſimplement, que la religion, l'écriture, la morale, les arts, &c., avoient fourni de leur fonds un certain nombre d'hiéroglyphes, dont l'enſemble formoit l'écriture hiéroglyphique, & qu'elles ſe les entreprêtoient, comme dans nos langues, les expreſſions, qui, outre le ſens propre, ſont ſuſceptibles d'un autre ſens? Dans ce cas, la ſcience des prêtres d'Egypte, qui conſiſtoit à expliquer les hiéroglyphes ſacrés, ſoit dogmatiques, ſoit myſtiques, ſoit hiſtoriques, &c., & à développer le pourquoi des images & des ſymboles dont ils etoient compoſés, pouvoit & devoit être une ſcience fort ſublime & fort profonde.

Qu'on ſuppoſe pour un inſtant, que les mots *création*, *péché originel*, *rédemption*, *grace*, *&c.*, ſont ecrits hiéroglyphiquement, d'après les idées qu'y attache la religion; & on ſentira que les Théologiens, en ayant approfondi ſeuls la ſignification & la doctrine, peuvent ſeuls les expliquer. Il ne faut pas que les mots nous faſſent illuſion ſur les choſes, ni voir dans ce que les anciens ont dit ſur les hiéroglyphes, des incompréhenſibilités auxquelles ils n'ont pas penſé.

Quant aux écritures *hiérographique*, *épiſtolique*, & *hiérogrammatique*, dont les anciens ont fait des degrés pour arriver juſqu'à l'*a*, *b*, *c*, il y a lieu de croire qu'elles n'ont eté que des manieres plus abrégées, plus analyſées, & plus coulantes d'écrire les hiéroglyphes. Au moins eſt-il certain, qu'à en juger par l'obéliſque de Florence, les hiéroglyphes y paroiſ-

sent abrégés dans le goût du *siao-sie*, où ecriture courante des caracteres chinois. Il en est de même de l'Isis de Turin, & de plusieurs autres monumens qu'il seroit trop long de nommer, & que les savans connoissent mieux que nous.

Pour revenir à notre idée sur l'invention de l'alphabet, (idée au reste que nous ne donnons que comme un jeu d'imagination), elle quadre très-bien avec l'invention des lettres, qu'on prétend que Cadmus ajouta à l'alphabet phénicien. Car il pouvoit se faire que les Grecs eussent des sons inconnus aux Phéniciens, comme ceux que forment le B, le D & la lettre R, qu'on ne trouve point dans la langue des Chinois, ni par conséquent dans leurs caracteres. Il en est de même du *phi*, du *psi* & de l'*upsilon* qui furent encore ajoutés après. Le préjugé en impose aux Européens sur leur alphabet. Il n'est point à beaucoup près si parfait qu'ils le prétendent. Car indépendamment de la prononciation, qu'il ne fixe point & ne peut fixer, comme tout le monde le sait, il ne faut que le voir aux prises avec les langues tartare, chinoise, malabare, &c., pour sentir qu'il y a bien des sons & des accens auxquels il ne peut atteindre.

Bien des savans se sont exercés sur les hiéroglyphes qui nous restent des Egyptiens. Avant de se jetter dans cette grande entreprise, n'eût-il pas eté à propos de savoir, nous ne disons pas quel en est le systême & la théorie, ce seroit trop exiger, mais quelle est la maniere de les ecrire, de bas en haut ou de haut en bas, de la droite à la gauche ou de la gauche à la droite? Ce petit préliminaire semble un peu nécessaire; il ne paroît pas qu'on y ait fait assez d'attention. Dans les plus anciens monumens qu'on connoisse en Chine, les caracteres sont écrits quelquefois de haut en bas, & quelquefois horizontalement de la droite à la gauche.

Cette

Cette remarque que nous faisons pour revenir à notre objet, paroît assez concluante pour le systême de l'alphabet dérivé des hiéroglyphes. Car, comme tout le monde sait, plusieurs anciens Peuples ont ecrit de haut en bas, en mettant leurs lettres les unes sous les autres, comme le font encore les Tartares, les Mongoults, les Thibétains, &c.; & ceux qui ont ecrit horizontalement, ont conduit leurs lettres au rebours des nôtres : cette derniere méthode est très-incommode, la main cachant à l'oeil ce qu'elle vient d'ecrire ; & paroît indiquer une origine asservie à l'imitation. La méthode des Grecs qui conduisoient une ligne sur l'autre, & revenoient de la gauche à la droite, nous paroît encore plus près des hiéroglyphes ; car il falloit que leurs lettres ressemblassent à la forme des hiéroglyphes, pour se prêter à un procédé si gênant. Ne seroit-ce pas pour cette raison, que les anciens faisoient usage des lettres majuscules, comme il paroît par les plus anciens monumens ? A moins qu'on ne veuille dire que l'on tâchoit de rapprocher des hiéroglyphes, l'écriture alphabétique, pour l'annoblir en quelque sorte, en lui donnant de leur air.

Finissons par où nous avons commencé. Quelque probable que nous paroisse ce que nous venons de raconter d'après la théorie & l'histoire des caracteres Chinois, sur la maniere dont l'écriture hiéroglyphique a pu conduire d'abord à l'écriture syllabique, ensuite à l'alphabétique, nous avouons cependant qu'en essayant de résoudre ce problême, nous avons seulement prétendu montrer qu'il n'a paru insoluble, que parce qu'on n'avoit pas une idée exacte de l'ecriture hiéroglyphique. Les louanges que toute l'antiquité a données aux hiéroglyphes Egyptiens, ne laissent pas lieu de douter qu'ils ne valussent au moins les caracteres Chinois : mais eussent-ils eté inférieurs, ce qu'il n'est pas aisé de prouver,

il ne peut venir dans l'esprit de les regarder sérieusement comme les elémens informes & grossiers de l'ecriture alphabétique. Aussi, ceux qui ont adopté ce système, qui n'est bon que pour l'Europe, ont-ils été obligés d'avoir recours aux images grossieres, dont se servent les sauvages pour peindre leurs idées. Le passage des monumens des Méxiquains aux pyramides d'Egypte est hardi; mais quelque surprenant qu'il soit, il est encore moins singulier que celui des pyramides à l'A, B, C.

Dans tout cela, ce qui nous frappe le plus, c'est l'assurance avec laquelle on cite les Grecs, dont le témoignage n'a aucune force pour tout ce qui regarde la haute antiquité. Que pouvoient savoir ces barbares, qui etoient les Hurons de l'Europe dans le tems que l'Asie orientale & l'Afrique etoient eclairées de toutes les clartés des Sciences & des arts? Les Grecs sont nos pédagogues & nos maîtres, nous faisons bien de les respecter; mais dans le tems même qu'ils étoient les plus habiles, il peut bien se faire qu'ils aient parlé des hiéroglyphes des Egyptiens, comme la plupart de nos Européens des caracteres des Chinois; & ce qui est encore très-probable, qu'on ait entendu de travers ce qu'ils en disoient de plus raisonnable.

Voici notre dernier mot. Les Chinois en près de quatre mille ans n'ont pu arriver, ou plutôt descendre, jusqu'à l'alphabet; & quoiqu'ils le voient de tous côtés, ils sont trop sages pour l'adopter. Qu'on nous permette d'ajouter, qu'il y a trop d'analogie & de ressemblance entre les plus anciens alphabets qu'on a pu rassembler, & qu'on en fait remonter l'origine dans des siecles trop reculés, pour qu'on puisse dire que leur invention soit postérieure à celle des hiéroglyphes: c'est ce dont on se convaincra par la confrontation des passages des anciens. La division des Peuples

& la diverſité des langues, ſeroit peut-être une maniere d'expliquer bien des choſes. Que ceux qui ont le loiſir de traiter à fond ce ſujet, examinent ſi l'ecriture alphabétique n'a pas dû être conſervée par les peuples dont la langue devint polyſyllabique ; & l'ecriture hiéroglyphique, par ceux dont la langue reſta monoſyllabique. Il eſt évident que les hiéroglyphes ne pouvoient ſervir à ecrire la premiere, ni les lettres de l'alphabet la ſeconde : la prononciation fit le reſte.

Les Chinois ont raiſonné plus philoſophiquement que les Européens ſur la cauſe toujours ſubſiſtante de la diverſité des langues. Après avoir obſervé que la cauſe radicale de cette diverſité ne tient à notre nature par aucun endroit ; & que cependant elle y eſt tellement enracinée, que nulle puiſſance humaine ne peut la détruire ; ils en font un problême dont ils ne trouvent pas la ſolution. La langue chinoiſe, grace à ſes caracteres, eſt ſans contredit la langue de l'Univers qui a le moins changé ; cependant, outre les différences que chaque ſiecle a mis dans le ſtyle des livres, quoique la Cour ait pour ainſi dire parcouru toutes les provinces, la prononciation eſt ſi variée d'une province à l'autre, & ce qui eſt ſingulier, les lettres (pour parler à notre maniere) changent tellement, que les mots ne ſemblent plus les mêmes. Que nos Grammairiens examinent ſi ce n'eſt pas là la vraie cauſe de la différence des mots qui ont pu être les mêmes dans leur origine.

Par exemple, quand on lit l'Oraiſon Dominicale dans les différentes verſions, on trouve que le Perſan dit *pader*, le Turc *baba*, le Grec *patir*, le Latin *pater*, l'Italien *padre*, l'Allemand *fater*, le Saxon *vader*, l'Anglois *father*, l'Irlandois *nathir*, le Danois *fader*, le Livonien *tabas*, &c. Si l'on fait bien attention à la varieté qui regne dans la prononciation d'une province, ſouvent d'une ville à l'autre, & ſur-tout au changement des

lettres qui eſt très-commum, & défigure les mots tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre ; on ne pourra s'empêcher d'avouer que la ſeule différence des prononciations, dont la ſomme eſt intariſſable, a dû occaſionner des différences dans le premier alphabet ; les uns changeant la force des lettres, les autres en ajoutant pour des prononciations qui leur ſont propres, & quelques-uns abandonnant celles dont ils ne faiſoient pas d'uſage. Mais ce n'eſt pas à nous à développer toutes ces obſervations ; il nous ſuffit d'en avoir touché quelque choſe pour réveiller l'attention des ſavans, & leur faire ſoupçonner que la différence des alphabets, ne vient point des hiéroglyphes, qui ont pu conduire à l'alphabet plus vîte qu'on ne le dit, mais qui très-probablement ne ſont pas plus anciens.





ESSAI

SUR LA LANGUE ET LES CARACTERES DES CHINOIS.

GENTEM LINGUA FACIT.

Claud. Marius.

UN ſiecle de navigation & de commerce, les relations des Voyageurs & les lettres des Miſſionnaires, les deſcriptions des Géographes & les obſervations des Aſtronomes, avoient annoncé à l'Europe qu'il y avoit au fond de l'Aſie un Empire immenſe, riche, fertile & policé, qui duroit depuis plus de quarante ſiecles; & à peine ſe trouvoit-il quelques curieux & quelques gens de lettres qui daignaſſent tourner leurs regards vers cet Empire, & ſe faire un amuſement de chercher à le connoître. La réputation même & le ſavoir du célebre Iſaac *Voſſius*, ne purent diſſiper l'enchantement du préjugé. On regarda tout ce que dit ce grand homme ſur la Chine, comme le Roman d'une opinion ſinguliere qu'il vouloit accréditer. Plus ce qu'il en racontoit parut nouveau & frappant, plus on le ſoupçonna d'avoir embelli le phantôme dont il s'étoit epris. On ne faiſoit que commencer à nommer la Chine parmi les ſavans; le moyen de croire ce qu'on en racontoit? Les plus habiles furent les derniers à ſe rendre; & quand ils apperçurent enfin cette grande Monarchie au bout de l'Orient, ils s'avancerent vers elle enveloppés de nuages, à la maniere des Dieux d'Homere, c'eſt-à-dire, traînant après eux leurs préventions, leurs ſyſtêmes, leurs langues ſavantes, leur érudition & tout le noir cahos de la Chronologie des Grecs & des Romains. Auſſi, au lieu d'in-

terroger les Chinois ſur la Chine, & d'ecouter ceux qui en venoient, avant de les contredire; ils s'épuiſerent à citer & à concilier des paſſages, à bâtir & à refondre des ſyſtêmes, à nier ou à prouver très-ſavamment ce qui paſſoit leur ſavoir. Le peuple des demi-littérateurs leur applaudit à haute voix, & cria merveilles. Cependant les navigateurs revenoient de la Chine avec de nouveaux détails & de nouvelles preuves. Cela encouragea les critiques: on oppoſoit des faits à l'érudition & aux conjectures. Le public philoſophe s'amuſa de ces querelles & s'egaya à relever des bévues ſavantes. Les différends & les diſputes des Miſſionnaires partagerent enſuite les eſprits. Tout le monde voulut prononcer ſur des queſtions délicates & difficiles, qu'il n'appartenoit qu'à Rome de décider. La grande hiſtoire du Pere Duhalde parut enfin, & montra la Chine ſous ſon vrai point de vue à l'Europe étonnée; mais elle amuſa ſans perſuader. La révolution des idées ſur la Chine, etoit réſervée au célebre Freret. Ce ſavant tourna ſes regards ſur ce grand Empire, & eut l'intrépidité d'en etudier la Chronologie: etude ſeche, laborieuſe, difficile, auſtere, diſons tout, ridicule alors aux yeux de bien des gens, & ce qui eſt encore plus triſte pour un homme de lettres, etude dépourvue des ſecours qui facilitent les recherches. Mais de quoi n'eſt pas capable le zele d'un vrai ſavant? Cet illuſtre Académicien ſe familiariſa avec les caracteres Chinois, lut tout ce qui avoit paru juſqu'alors ſur la Chine, ſollicita des mémoires de tous côtés, obtint des manuſcrits anciens & nouveaux, ecrivit aux Miſſionnaires pour eclaircir ſes doutes, mûrit toutes ſes découvertes dans le ſilence & le loiſir du cabinet, & parcourut glorieuſement cette nouvelle carriere. Le public toujours equitable & attentif à ſes intérêts, s'eſt réveillé de ſon aſſoupiſſement, & s'etonne qu'il ait pu négliger ſi long-tems de con-

noître une nation que le ſavant auteur de l'hiſtoire des Huns, lui a montrée ſi digne de ſa curioſité.

Un ancien diſoit que Rome touchoit aux fauxbourgs d'Athenes, pour exprimer combien elle avoit fait de progrès dans les ſciences & dans les arts de la Grece. Si j'oſois copier cette façon de parler, je dirois que l'Europe s'eſt approchée enfin de la Chine, & qu'elle la voit preſque à l'horizon. La France ſur-tout, ſemble fixer avec plus d'attention ſes regards ſur cette vaſte Monarchie (1)*. Ce n'eſt plus ſeulement un petit nombre de Sages, qui aime à s'inſtruire de ce qui la concerne pour etendre ſes lumieres & ſes connoiſſances; les hommes d'Etat, les Savans & les Littérateurs conviennent aujourd'hui qu'elle eſt le plus grand ſpectacle que le nouveau monde offre à l'ancien, & le plus digne de ſes réflexions. Mais de quoi ſervent tous les deſirs de la curioſité, ſi on manque des ſecours qui facilitent l'etude & les recherches (2)? Qui les leur donnera ces ſecours, qui peut même les leur donner? Dans cette matiere on ſe trouve dès le premier pas, loin de tous les ſentiers battus; il faut lutter tout à la fois, & contre la difficulté du ſujet & contre l'embarras de ſe faire entendre. Encore ſi on pouvoit ſe ſervir du langage des erudits de la Chine, copier leurs raiſonnemens, & faire uſage de toutes leurs preuves; mais il faudroit tantôt porter la Chine en Europe, & tantôt auſſi amener l'Europe en Chine, c'eſt-à-dire, ſe tenir entre les deux, & conduire le lecteur de l'une à l'autre ſans le dépayſer ni le fatiguer. En attendant que quelque Fontenelle veuille mettre ce nouveau monde à la portée des vues les plus courtes, je me haſarde à donner cet eſſai pour le petit

* Les notes etant en trop grand nombre & trop etendues pour être placées au bas des pages, nous les avons renvoyées, par des chiffres, à la fin de cet eſſai.

nombre des gens de Lettres, qui aiment mieux s'approcher du terme par un chemin difficile & raboteux, que d'attendre qu'on le leur ait applani & jonché de fleurs.

Qu'on me passe cette franchise. Au lieu de compter sur la pénétration du lecteur, & de lui dire avec le Poëte, *ingenio verbis concipe plura meis;* dans la crainte qu'il ne veuille voir au-delà des preuves, des détails & des raisonnemens que je mets en œuvre, je me hâte de prier les plus savans de se défier de leur savoir & de leur sagacité. *Pou teng chan cao, pou tchi tien tchi cao,* (*qui ne monte pas sur une haute montagne*, disoit le Grand Empereur *Yong-lo, ne peut connoître la hauteur du Ciel*). Que ceux qui auront le courage de lire cet essai, aient aussi la modestie d'imposer silence à leur savoir & à leur erudition; sans cela ils donneront infailliblement dans le travers de ce Musicien dont Cicéron a dit, *ab arte suâ non discessit;* parce que rapportant la métaphysique même aux regles de son art, il prétendoit que l'ame etoit une espece d'harmonie. Avec l'esprit le plus juste & le plus orné ils rapprocheront tout ce qu'ils savent, ils en jugeront par comparaison, & croyant connoître ce qu'ils ne feront qu'entrevoir, ils se rempliront de mille fausses idées. Dans des choses même qui sont moins eloignées de l'Europe, les plus habiles ecrivains ont mal compris ce qu'ils ont lu sur la Chine (3), & l'ont présenté dans un faux jour. Que seroit-ce dans une matiere pour laquelle toutes nos sciences & nos arts ne sont pas un echelon?

Ce petit essai sera divisé en deux articles. Le premier sera tout consacré à donner une notion plus philosophique que grammaticale, de la langue Chinoise. Le second contiendra la notice, l'analyse & l'histoire critique des caracteres Chinois.

Les

Les questions qui nous sont venues ici de différens endroits d'Europe, m'ont servi de boussole dans mon travail. J'ai tâché d'y répondre de mon mieux ; mais il faudroit plus de talens, plus de savoir & plus de loisir que je n'en ai pour me flatter d'avoir réussi.

ARTICLE PREMIER.

De la Langue Chinoise.

Les *Jou-kiao* (4) ou Lettrés qui suivent la doctrine de *Confucius*, disent tout uniment que le *Tien* a fait l'homme *ling*, c'est-à-dire, *intelligent*, & l'a doué du don de la parole. Il ne leur vient pas plus en pensée de mettre en question pourquoi l'homme forme des sons & articule des mots pour servir de véhicule aux idées, pensées, réflexions & souvenirs qu'il veut faire arriver jusqu'à ses pareils, que d'examiner pourquoi il voit, entend, veut, desire, pense & raisonne. L'un & l'autre leur paroissent découler egalement de sa nature, & appartenir à l'essence de son être. « L'homme naît intelligent (dit » la belle Préface du *Chi-king*), & comme associé à la spi- » ritualité du *Tien*. Son ame se replie sur elle-même, » quand les objets extérieurs frappent ses sens ; delà ses » desirs & ses vouloirs. Il ne peut s'y arrêter sans réfléchir ; la » réflexion le conduit à la parole ; & sa langue n'est que » l'écho de son cœur ».

Comme on ne trouve rien dans les *King*, ni sur la théorie du son & la formation de la voix, ni sur l'origine & la diversité des langues, les plus célebres Ecrivains ont négligé de toucher à ces questions plus curieuses qu'utiles. Quelques-unes cependant ont été effleurées par le peuple oisif des commentateurs.

Dans le *Sin-ly-hoei-tong*, par exemple, on cite *Y-tcheou*, qui se demande à lui-même, pourquoi les hommes, ayant les organes de la parole egalement configurés, & etant invités à parler par les mêmes besoins, parlent & s'expriment si différemment. « Ce n'est pas l'ouvrage de la nature, se répond-» il, puisque dans les premiers momens de la joie, de la tris-» tesse, de la douleur, de la colere, & de la compassion, où » elle agit, pour ainsi dire, toute seule, les cris de tous les » hommes sont à-peu-près les mêmes. C'est encore moins celui » de la raison, puisque la diversité des langues ne suit ni regles » ni principes, & rompt, en quelque sorte, tous les liens de » la société ».

Il examine ensuite si cette diversité ne viendroit pas de la corruption insensible de la langue primitive; & du peu de commerce des peuples les uns avec les autres; mais il rejette cette opinion, parce que les langues sont trop différentes, & l'ont eté dans la plus haute antiquité. De discussions en discussions, il en vient à conclure qu'il faut que l'homme soit déchu de son premier etat. Il en trouve la preuve jusques dans la variété & la bizarrerie des prononciations (5), chez un peuple qui parle la même langue. « Car, dit-il, il y a une pro-» nonciation vraie, & propre de chaque mot. Quelle est-» elle? Sont-ce nos aïeux, qui ne l'ont pas connue; ou l'avons-» nous altérée? Mais pourquoi?... hélas! les cris des animaux » sont par-tout les mêmes; le chant des oiseaux est encore » comme dans les premiers temps, parce qu'ils se sont con-» servés dans l'etat de leur premiere origine. Il faut donc que » l'homme soit déchu de la sienne, puisque chaque royaume » a sa langue à part, & presque chaque province sa pronon-» ciation particuliere. La nature est une, la raison est une, le » beau est un; un désordre si sensible dérive d'un plus grand » désordre ».

Un Commentateur de l'*Y-king* va plus loin : après avoir exposé quelle devroit être une langue pour être parfaite, selon son idée ; il examine si, en cas qu'on pût la trouver, il seroit possible de la faire adopter par tous les peuples, & de la conserver. Sa conclusion est pour la négative ; & il en infere que la diversité des langues & leurs révolutions, *sont, ou une punition, ou un décret du* Tien. Il seroit assez aisé de trouver un bon nombre de textes dans ce goût ; mais je ne me souviens pas d'en avoir lu aucun qui fasse une allusion evidente à la tour de *Babel*. Je dis evidente : car il y a plusieurs textes des *King* & des autres anciens Livres qui semblent s'y rapporter ; témoin celui-ci du *Ly-ki. Tien hiaou tao, tsé yen yeou tchi yé.* (*l'univers est égaré de sa voie, depuis que les langues ont eté divisées comme en branches & en feuilles*).

Quoi qu'il en soit de ce point d'érudition & de critique, la tradition n'est pas assez claire pour pouvoir assurer que la langue chinoise touche à l'origine de la diversité des langues ; mais il paroît comme evident que son antiquité remonte jusqu'aux temps les plus voisins de la premiere dispersion des peuples, & date au moins de quatre mille ans. Voici mes preuves.

1°. On ne trouve rien dans l'histoire ni dans les traditions les plus fabuleuses, qui puisse faire douter que la langue des premiers Chinois ait eté différente de celle de leurs descendans.

2°. La Chine est encore habitée par la postérité du premier peuple qui vint s'y etablir. Ce fait unique dans l'histoire de l'univers, mérite bien quelques réflexions. Si dans la suite des siecles d'autres nations se sont mêlées avec ce peuple par des evénémens dont l'histoire a conservé les epoques & les détails, il paroît, par les monumens littéraires les plus certains & les plus authentiques, que la langue ancienne est toujours restée

la même, & que les nouveaux habitans l'ont apprise, comme l'ont fait assez récemment les Tartares Mantcheoux, qui ont eté subjugués par la sagesse & par les loix des Chinois, vaincus & soumis par leurs armes (6).

3°. Les Savans & les Antiquaires les plus timides, conviennent que les premiers chapitres du *Chou-king* ont eté ecrits sous le regne de *Yao*, ou au plus tard sous celui de *Yu*. Comme on y rapporte mot à mot quelques discours de *Yao*, de *Chun*, & des grands de la Cour, il est naturel d'en conclure que la langue que parle l'Historien, etoit alors celle de tout l'empire.

4°. Les annales ont conservé deux chansons du temps de ces bons Princes (7), le compliment d'un vieillard, la réponse qui lui fut faite : & elles supposent que c'est dans les mêmes termes.

5°. Les inscriptions les plus anciennes qu'on connoisse, sont toutes en chinois, même celle que *Yu* fit graver près de la source du *Hoang-ho*, ou fleuve jaune (8), lorsque *Yao* le chargea d'en diriger le cours. Toutes ces preuves sont concluantes, il est inutile d'insister sur la force de leur ensemble. Tout ce que je me permets d'observer, c'est que *Yao* régnoit près de 2300 ans avant l'ere chrétienne, & qu'avant *Yao* on ne sauroit refuser à la Chine deux ou trois Empereurs. Si quelques Savans d'au-delà des mers aiment mieux s'en fier à des manuscrits grecs ou arabes, ce ne sera pas nous qui chercherons à les désabuser. Disputer avec des esprits si prévenus, c'est, comme dit Plutarque, présenter un miroir à un aveugle.

La langue chinoise est une des plus anciennes du monde (9), &, très-probablement, la seule des premiers âges qui soit encore vivante. Mais quelle etoit-elle dans les temps les plus reculés ? Jusqu'où s'est-elle conservée la-même? Sans exa-

miner le trop sublime systême de ceux qui regardent les grandes familles de la dispersion de Sennaar, comme des essaims de barbares, *moitié ours*, *moitié singes*, qui ne savoient enoncer leurs pensées qu'à demi, réfléchissoient rarement, & regardoient en automates le grand spectacle de la terre & des cieux (apparemment parce que Noé & ses fils avoient eu la malice de leur faire un mystere des sciences & des arts d'avant le déluge, ou parce qu'ils avoient l'esprit trop epais pour en saisir les principes & en comprendre les regles); sans m'arrêter, dis-je, à examiner ce systême, j'avance, qu'à juger de la langue chinoise des temps les plus reculés, par le peu qui en reste dans les *King* (10), elle etoit dès-lors aussi energique, aussi sublime, aussi pittoresque, aussi concise, aussi eloquente, qu'elle l'a eté depuis, & plus même en quelque sorte. Quoique la candeur des anciens ignorât les raffinemens qui depuis ont passé des mœurs dans le langage, on ne peut voir sans etonnement jusqu'où ils poussoient la délicatesse & l'élégance. Peu de mots suffisoient à leurs portraits; mais ils etoient si bien assortis & placés avec tant d'art, qu'ils rendoient parfaitement les nuances & les teintes les plus légeres. Un Espagnol diroit que la plus petite phrase contient *muchos siglos de hermosura*; & il diroit vrai. Le style des *King* est unique, on n'a approché du beau, qu'autant qu'on l'a imité; les génies les plus rares ont désespéré de l'egaler. Du reste je conviens que de nouveaux besoins, de nouvelles connoissances, de nouvelles mœurs firent inventer peu-à-peu de nouveaux mots; & que le chinois de la haute antiquité, n'étoit, à beaucoup près, ni aussi riche, ni aussi abondant que celui des Dynasties du moyen âge; c'est le sort de toute langue : *Crescit eundo*. Reste à examiner si elle ne s'altere pas.

Les *King* ont gardé l'ancien chinois. Comme dépositaires de la doctrine, des loix & de l'histoire des premiers tems, il falloit

les entendre pour entrer dans ses charges ; & les posséder à fond pour être un homme d'état. Comme modeles en tout genre d'écrire, il falloit en copier la maniere & le ton pour arriver au beau ; & en comprendre l'artifice, pour pouvoir espérer d'y réussir. Le Magistrat & l'homme de Lettres les etudioient dans des vues différentes ; mais ils les etudioient egalement, & en faisoient le continuel objet de leurs réflexions. Selon qu'ils y réussissoient plus ou moins, le temple de la fortune & de la gloire s'ouvroit ou se fermoit pour eux. Le préjugé si ancien, si universel, si chéri, si puissant, & si utile, qu'il ne faut rien changer ni innover (11), ajoutoit à l'autorité des *King*. Le peu de rapport qu'on avoit avec les nations policées des pays eloignés (12), laissoit ignorer leurs richesses littéraires ; on ne voyoit que ténebres hors du chemin battu. Le moyen, avec cela, que les génies les plus hardis aient osé se permettre ces innovations qui défigurerent & corrompirent en si peu de siecles la belle langue des grands Ecrivains du regne d'Auguste. Aujourd'hui même, comme sous les Dynasties précédentes, ceux qui se piquent de bien ecrire, n'oseroient employer aucun mot que les *King* ou les Livres classiques n'aient comme consacré. Les Empereurs eux-mêmes tâchent d'en copier le ton & le style dans leurs Edits, & ne promulguent guere de nouvelles loix, que comme un développement de la doctrine que ces livres enseignent.

Aussi le chinois des livres du haut style & des rescrits impériaux, est encore à-peu-près celui de la plus haute antiquité. Quant au chinois qu'on parle, il est bien difficile qu'il n'ait éprouvé de grands changemens. Les plus considérables n'ont pu tomber que sur la prononciation, & sur quelques tours de phrase ; car outre que la Chine a presque toujours eté sans voisins, en quelque sorte, à cause de la barbarie des peuples qui l'environnent ; & que d'ailleurs elle n'a jamais eprouvé

ces grandes inondations de barbares qui ont métamorphosé les anciennes langues des Espagnes, des Gaules, de la Germanie, &c.; ses mots etant en si petit nombre, & comme enchaînés aux caracteres dont on se sert pour les ecrire, il etoit presque impossible d'en substituer de différens ou d'en introduire de nouveaux. Ajoutons que la plupart des phrases de cérémonial, de politesse & de civilité, etant des phrases d'etiquette, & consacrées, ou par la loi, ou par la coutume (13); les changer eût été à la Cour une faute, & dans le commerce de la vie une singularité ridicule. Quant à la prononciation, il paroît par les rimes (14) des plus anciens vers, qu'elle a changé pour quelques mots, mais ils sont en assez petit nombre; & à cet egard il y a moins de différence entre les poésies modernes & celles de l'antiquité, qu'entre celles de Regnier & de Rousseau, de Pétrarque & de Métastase. On joue des pieces de théâtre qui ont plus de mille ans, & elles sont entendues dans toute la Chine, comme chez nous les premieres tragédies du grand Corneille.

L'Italien, l'Espagnol & le François sont aujourd'hui des langues tout-à-fait différentes; mais comme elles sont filles de la même mere, elles ont conservé un certain air de famille qui peut donner lieu à bien des comparaisons, & en faciliter la connoissance. Le latin dont elles dérivent est une ressource pour les etymologies; si le latin ne suffit pas, on a recours au grec, & pour celui-ci on a recours aux anciennes langues orientales. Ainsi, en descendant des rameaux aux branches, des branches au tronc & à la racine, il est plus aisé d'en saisir le vrai génie, & de les peindre d'après elles-mêmes. Il n'en est pas ainsi de la langue chinoise; au contraire, pour réussir à la connoître il faut renoncer à toute idée de comparaison, de rapport, & d'analogie. Ses mots sont tous à elle, & remontent jusqu'à sa premiere origine.

D'où les auroit-elle pu tirer, la Chine etant comme isolée au bout de l'Asie, fort eloignée par sa position de tous les Peuples policés de l'ancien monde, & en ayant été inconnue pendant une si longue suite de siecles ? Aussi ne leur a-t-on jamais trouvé aucune vraie analogie, avec ceux des langues mortes ou vivantes les plus anciennes.

Mais ce qui est particulier au Chinois, & en fait une langue unique dans l'Univers, c'est que 1°. Ses mots sont tous monosyllabiques (15) & en assez petit nombre, si on les compare à ceux des langues connues. 2°. La langue chinoise s'ecrit avec des caracteres également anciens & singuliers, mais très-pittoresques & très-bien imaginés, comme il sera dit en son lieu. Les lettres de l'alphabet dont nous nous servons pour les ecrire, n'en indiquent le son que pour ceux qui y sont accoutumés, & ne sauroient en rendre la signification dès qu'on en ecrit un certain nombre (16). Une page de chinois ecrit avec nos lettres ne seroit qu'une enigme. 3°. Tous les mots de cette langue sont tellement monosyllabiques, qu'ils restent toujours tels, même lorsqu'on en met deux pour indiquer une seule chose. Soit qu'on les ecrive ou qu'on les prononce, ils ne se fondent pas en un seul mot, comme en françois ceux de *bon* & de *jour* dans *bonjour*, mais restent toujours aussi distincts & aussi désunis que les mots les plus disparates. 4°. Bias disoit : *omnia mea mecum porto ;* chaque mot chinois en peut dire autant. Nombres, genres, cas, modes, tems, diminutifs, superlatifs, &c., il enferme tout dans sa petite sphere, & ne s'alonge pas d'une syllabe pour faire tour-à-tour le rôle d'adjectif ou de substantif, de verbe ou d'adverbe. 5°. La construction des phrases est toujours simple & suit l'ordre des idées ; le Chinois n'admet point d'inversion, & force l'enthousiasme même de la poésie à se plier à sa clarté. 6°. La prosodie influe

influe sur la signification des mots, & la change en changeant, non-seulement dans ce qui est de pure grammaire, comme pour faire un verbe d'un substantif, mais encore dans leur signification substantielle & primitive. Les mêmes mots signifient des choses très-différentes & souvent opposées, selon qu'ils sont prononcés sur un ton ou sur un autre. 7°. Les phrases du chinois sont très-courtes ; & quoiqu'on puisse en former des périodes de plusieurs membres, c'est toujours sans enjamber les uns sur les autres, & sans transposer ni interrompre l'arrangement des pensées & des mots. 8°. La langue chinoise se métamorphose en passant des levres sur le bout du pinceau, &..... mais arrêtons-nous. L'Europe qui n'a point d'idées assez près d'elle pour ces nouveautés, en viendroit peut-être à les traiter de fables.

On ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison à la place de leurs préjugés. Les Philosophes même qui ont enfin pris sur eux de croire l'existence d'une langue, que parlent plus de cent millions d'hommes (17) ; les Philosophes même, dis-je, n'y réussissent qu'à demi. Tout en convenant que le laconisme matériel de ses mots doit lui donner beaucoup de force & d'energie, faute de la voir dans son vrai jour, ils concluent qu'elle doit être *pauvre*, *monotone* & *obscure*. *Pauvre*, vu le peu de proportion qu'il y a entre nos idées, nos connoissances, les êtres innombrables qui nous environnent ; & les mots d'une langue qui n'en admet que de monosyllabiques, & qui manque de plusieurs de nos consonnes. *Monotone*, par ce que, vu le petit nombre de ses mots, les mêmes doivent souvent revenir, & d'une maniere d'autant plus désagréable qu'ils sont plus courts. *Obscure*, à cause des equivoques inévitables avec des mots qui ont plusieurs significations, & n'admettent aucune modification grammaticale pour aider le sens & assortir les idées. *Si ali-*

quod in toto, quà patet, orbe Babilonicæ confusionis vestigium remansit, a dit un savant, *id in Linguam Sinicam esse arbitror.... Babilonicæ confusionis notas non solùm non dimisit, verùm etiam auxit.* Que ceux qui ont *besoin de croire*, comme la Marquise des *Mondes* de Fontenelle, aient la patience de suivre les détails & les discussions où nous allons entrer; il leur sera aisé de prononcer. Pour les savans, je me contente de leur dire avec Cicéron: *nihil est turpius quàm cognitioni & perceptioni assertionem præcedere.*

Avant tout je proteste contre ceux qui ont débité que la langue chinoise ne compte que 350 mots. Autant vaudroit dire que les François n'ont qu'un seul mot pour exprimer *aqua*, *laus*, *os*, *portiones*, parce qu'un etranger ne saisira pas la différente prononciation des quatre mots *l'eau*, *los*, *l'os*, *lots*, il en est de même en chinois. Un Européen qui veut écrire les mots *tsīn* salive, *tsīn* parens, *tsīn* espece de ris, *tsìn*, totalement, *tsín* dormir, *tsín* epuiser, *tsín* nom de riviere, ecrira *tsin* & dira qu'un seul & même mot réunit toutes ces significations. Est-ce la faute du chinois si l'alphabet européen ne peut rendre les différences de prononciation & de ton qui distinguent *tsīn* de *tsīn*, &c. (18)? Une oreille chinoise ne s'y méprend pas plus, qu'une oreille françoise aux mots *l'eau*, *los*, *l'os*, *lots*. J'ose ajouter même que la différence qu'un Chinois y met en parlant est plus claire & plus sensible. Or par cette seule remarque voilà les 350 mots bien multipliés; car ce n'est que par une fausse maniere de les compter, qu'on a ainsi appauvri la langue chinoise. Encore y a-t-il un défaut d'exactitude, puisque les Dictionnaires comptent 484 de ces mots qu'on peut appeller radicaux & elémentaires. Cependant j'avoue qu'eu egard à leur multiplication, par les inflexions de voix, les divers tons & accens qui les différentient dans la prononciation, leur nombre total ne

va guere qu'à 1445 ; & je l'avoue d'autant plus volontiers, que je regarde cette disette apparente comme un vrai avantage. Ceux qui en concluent que le chinois ne sauroit avoir cette abondance de termes & cette variété d'expressions qui font la vraie richesse d'une langue, raisonnent plutôt en Grammairiens Européens offusqués par leurs préjugés, qu'en Philosophes justes appréciateurs des choses.

Il me seroit facile d'incidenter sur les mots vagues *d'abondance de termes* & de *variété d'expressions*. Les plus habiles même seroient peut-être embarrassés pour me dire en quoi elles consistent, & jusqu'où elles peuvent s'étendre pour enrichir une langue sans l'enerver ni l'obscurcir. Personne n'a dit, je crois, que la latine fût plus riche sous les derniers Empereurs de Rome, que dans les beaux jours du siecle d'Auguste, quoiqu'elle eût acquis une infinité de mots, d'expressions & de tours inconnus aux Cicéron, aux Virgile, aux Horace & aux Tite-Live. Je pourrois demander encore si on peut appliquer à une langue le mot du Poëte :

Unde habeas nemo quærit, sed oportet habere ;

& si les mots qu'elle emprunte comme notre françois, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien, de l'allemand, &c., peuvent la rendre véritablement riche ; ou si au contraire, ces locutions etrangeres ne font pas le même effet sur elle, que le mélange du sang parmi les Peuples. Il me souvient d'avoir oui dire que Joinville & Commines ont une netteté de style, une naïveté délicieuse, une simplicité lumineuse, une candeur & des graces auxquelles il faut renoncer malgré la riche abondance du françois d'aujourd'hui.

Nos langues d'Europe ont beau s'enrichir de tous les termes qui leur plaisent ou qui leur manquent, cette abondance précaire ne peut pas être comparée avec celle que le chinois

trouve en lui-même. Comment cela ? C'eſt que les 1445 mots (19) qui compoſent le fond du chinois, etant plus que ſuffiſans pour exprimer les idées générales & les idées particulieres les plus importantes (ſur-tout ſi l'on fait attention qu'ils ſont tout-à-la-fois verbes, adverbes, ſubſtantifs, &c.; & ſi l'on compte les nouveaux ſens qu'y ajoutent la métaphore, l'alluſion & les autres figures en uſage dans toutes les langues), rien de plus aiſé que de particulariſer ou de reſtraindre leur ſignification, ou même de leur en donner une nouvelle, par les différentes manieres de les marier les uns avec les autres.

La langue chinoiſe a des noms pour chaque choſe, des termes pour tous les beſoins, des expreſſions pour tous les ſentimens, des mots pour tous les arts & pour toutes les ſciences : mots, termes, noms & expreſſions qui indiquent les plus petites différences, deſcendent aux moindres détails, circonſcrivent les idées les plus métaphyſiques. Cela eſt aiſé à comprendre pour les objets ſenſibles. Un champ mêlé de ſable, un champ pierreux, un champ humide, un champ elevé, enfoncé, raboteux, uni, inculte, labouré, couvert de moiſſons, &c. ſeroient mal déſignés par un nom commun; & une langue n'eſt riche, qu'autant qu'elle donne à chaque choſe un nom approprié qui en préſente l'image & le caractere diſtinctif. Le chinois eſt à cet egard, d'une richeſſe & d'une abondance qui ravit. Au lieu de ces cinq mots françois *veau*, *taureau*, *bœuf*, *geniſſe*, *vache*, la langue chinoiſe en a pour diſtinguer toutes les années de l'âge, toutes les différences de la couleur, de la figure, de la deſtination, des défauts & même de la fécondité de ces animaux. Une vache acquiert un nouveau nom en devenant mere, une ſeconde, une troiſieme fois, & un nouveau encore quand elle devient ſtérile. Le bœuf qu'on engraiſſe pour un ſacrifice, a ſon nom à part; & il en change lorſqu'on le conduit à l'autel. Le tems, le lieu, la qualité même du ſacrifice l'en font changer; & il en eſt de

même de tout le reste à proportion. Le Palais seul de l'Empereur suffiroit pour former un ample Dictionnaire, si on vouloit recueillir tous les noms qui en distinguent les différentes pieces selon leur destination & leur usage : noms cependant qui ne peuvent servir ailleurs, & qui sont remplacés par d'autres pour les palais des Princes, comme ceux-ci le sont à leur tour pour les palais des grands Seigneurs & des Magistrats. Mais quand on s'eleve jusqu'aux objets intellectuels, aux choses spirituelles, les modifications de notre ame, par exemple, les gradations des sentimens, les crises des passions, leurs saillies, leurs transports & leurs langueurs, le chinois etonne d'autant plus par la variété de ses expressions, qu'il paroît plus difficile qu'une langue puisse y fournir sans se copier; la métaphysique du cœur la plus déliée, n'a ni précisions, ni restrictions, ni distinctions qu'il ne rende avec clarté & sans effort.

Les Savans d'Europe pourroient bien dire de cette langue, comme Cicéron des Dieux de Rome, *eâ facie novimus quâ pictores & fictores voluerunt.* Ils ne la connoissent que par le peu qu'en ont ecrit quelques Européens, qui n'en ont ebauché que quelques traits, ou qui la voyoient de trop loin pour la bien peindre. Aussi ne serois-je pas surpris qu'ils se récriassent sur ce que je viens de dire. Que seroit-ce si, entrant plus avant dans mon sujet, j'examinois jusqu'où le chinois l'emporte sur toutes les autres langues, non-seulement par la pluralité réelle de ses expressions; mais ce qui est plus singulier, par les nuances de force, d'élévation, de douceur & d'amenité qui les distinguent (20); ensorte que l'Orateur, le Poëte, l'Historien, le Moraliste, le Philosophe, &c., disent les mêmes choses sans se copier ni se ressembler. Un Chinois pourroit dire à plus juste titre que le Poëte :

Nostra tanta est præstantia linguæ,
Ut peregrina queat donare vocabula Achivis.

Si on avoit quelque défaut à reprocher à la langue chinoise, ce seroit plutôt d'être trop abondante. J'en prends à témoin les Missionnaires qui l'ont etudiée avec le plus de succès. Après vingt & trente années ils se trouvent sans cesse aux prises avec des termes qu'ils voient pour la premiere fois. Cela arrive aux plus habiles Lettrés. Aucun d'eux ne s'est flatté de savoir assez sa langue pour n'être jamais embarrassé. Postel lui-même avec son etonnante mémoire n'auroit osé y aspirer. Le Dictionnaire *Lai tse pien* qui est en 150 volumes, ne contient que les expressions poétiques & savantes, dont l'usage est moins fréquent. Cependant, abstraction faite même des ressources encore plus simples que les caracteres fournissent pour les livres, rien de plus naturel que la maniere dont les mots elémentaires & radicaux, acquierent une nouvelle signification par le mariage des uns avec les autres. Le damas, par exemple, se dit *Touan;* en ajoutant le mot *Kin*, on a *Kin-touan* pour signifier le brocart, une etoffe brochée d'or. Le tabac se dit *yen*, le nez *pi;* en mariant ces deux mots on a *pi-yen*, tabac à prendre par le nez. *Hen* signifie haine, *koai* porter dans son sein comme une mere son enfant, quoi de plus pittoresque que *hoai-hen*, pour dire rancune (21). Il ne faut ni savoir les langues savantes, ni recourir aux livres, pour entendre de pareilles expressions. Elles portent leur glose & leur etymologie avec elles. Dès-là combien ne contribuent-elles pas à la clarté, à la précision, à la grace & à l'energie de la diction.

Un avantage encore bien précieux qu'a le chinois, c'est de pouvoir fournir, sur le champ, des termes appropriés à toutes les nouvelles découvertes. Aussi, quand les Missionnaires porterent ici les sciences & les arts d'Europe, on inventa, sans embarras, toutes les expressions qui manquoient pour tant de nouveautés (22); expressions claires, naturelles & conformes

au génie de la langue. Le petit nombre des mots de la langue chinoise est peut-être ce qui l'eleve le plus haut. Ce sont les sept couleurs de Newton, qui donnent toutes les couleurs & toutes les teintes possibles : mais couleurs brillantes, teintes amies, qui se fondent tendrement les unes dans les autres, ou qui contrastent sans dureté. C'est toujours la faute du Peintre, si ses tableaux ne paroissent pas, comme dit Dufresnoi, *ex unâ depictu patellâ.* Pour parler plus grammaticalement, le chinois n'est pas hérissé de ces mots etrangers, egalement difficiles à entendre & à prononcer, qui rendent dur, rude & raboteux le style le plus coulant. Tous ses mots sont faits les uns pour les autres : ce sont des pierres d'une même carriere.

A parler philosophiquement, les mots les plus courts sont les plus assortis à la fécondité de l'esprit, à la rapidité des idées, & à l'institution de la parole. Nous voyons en effet que les anciennes langues, les langues meres, etoient composées, la plupart, de mots fort courts. Encore aujourd'hui les peuples les plus spirituels gagnent en vîtesse sur la prononciation, tout ce qu'ils perdent de leur feu par la longueur des mots. A Paris même, tout en riant de la prononciation tronquée des Gascons, on aime à les entendre, parce que la volubilité de leur langue tient l'imagination en haleine, & empêche l'attention de se refroidir. Dans tous les pays on est ravi de ces expressions vives & laconiques qui renferment un sens très-etendu en peu de mots. *Acrius ac vividius est*, a dit un ancien, *quidquid paucis verbis summam continet significationem.* Témoin le *veni, vidi, vici* de César ; le *qu'il mourût* du vieil Horace ; le *moi* de Médée, & tant d'autres réponses célebres *imperatoriâ brevitate*, comme dit Tacite. La nature ne nous a donné que des monosyllabes pour ces cris subits & nécessaires que commandent la douleur, la crainte, la joie de surprise, la vue d'un péril subit. Toutes choses egales d'ailleurs, il est hors de doute

qu'une langue monosyllabique est la plus appropriée à l'usage de la parole, & la plus conforme à sa fin. A quoi pensoient donc ceux qui ont reproché au chinois la briéveté de ses mots (23), comme un crime capital? Des mots, tous monosyllabiques, disent-ils, n'ont ni majesté, ni douceur, & menent à la monotonie, mere de l'ennui. Comme si nos mots *Dieu*, *Ciel*, *roi*, *mer*, *cœur*, & tant d'autres qu'on trouve dans notre langue, avoient moins de dignité & d'harmonie que les *sesquipedalia verba* dont se pare le pédantisme.

Puisque l'on insiste si fort sur le reproche de monotonie, je prie les Critiques de s'accorder avec eux-mêmes. Si la prononciation chinoise est une vraie musique, comme le disent plusieurs d'entre eux, où est donc la monotonie? Seroit-ce précisément à cause de la briéveté des mots chinois, ou à cause de leur petit nombre? Mais c'est préjugé & illusion pour le premier article, puisqu'il est de fait que les Musiciens décousent, pour ainsi dire, en chantant, toutes les syllabes des mots polysyllabiques, & que les plus courts sont les plus propres à la musique (24). Qui ignore que le génie de Lulli & de Rameau n'a brillé de toute sa lumiere, que dans les endroits où il n'avoit pas à lutter contre la rudesse de nos longs mots. Le second n'est pas mieux fondé; un Musicien est-il monotone lorsqu'il prélude & s'exerce sur les syllabes de la gamme? Que doit-ce donc être d'une gamme de 1445 mots? Laissons la fable de la prononciation musicale: voici ce qui y a pu donner occasion. Les mots elémentaires chinois sont réellement en assez petit nombre, comme nous l'avons déjà observé; mais le génie de cette langue n'en admettant que de monosyllabiques, il n'étoit pas possible d'en fournir assez pour suffire à toutes les idées. Attacher plusieurs significations à chacun, obvioit à cet inconvénient, mais il en résultoit un plus grand, celui des equivoques continuels. Comment y remédier? Comme on a fait dans

toutes

toutes les langues, multiplier & reproduire les mêmes mots avec des différences de ton & de prononciation. Or, ces différences qui triplent, qui centuplent les mots elémentaires des Chinois, en quoi consistent-elles ?

Il s'agit sur-tout de ne pas effaroucher les imaginations d'au-delà des mers. Pour cela opérons sur des mots françois. Ces trois-ci, tu *aimes*, vous *aimés*, ils sont *aimés*, présentent aux yeux les mêmes lettres, quoique le son en soit très-différent, & que personne ne s'y méprenne. Il en est de même de *répondre* & *repondre*, de *répandre* & *rependre*, avec cette différence, que si l'on manque la prononciation, le sens de la phrase est non-seulement altéré, mais changé entiérement. J'en dis de même des mots *pâte*, *patte*; si l'on ne fait pas la syllabe *pa* breve dans *patte*, longue dans *pâte*. Enfin les mots *hôte* & *hotte* ne different que parce qu'on aspire l'un, & qu'on n'aspire pas l'autre. Ainsi l'*e* fermé, l'*e* ouvert, l'*e* muet; les breves, les longues & les mitoyennes; l'aspiration & la non-aspiration, diversifient la maniere de prononcer ces mots, de sorte qu'ils en changent le sens, & ne laissent ni equivoque ni ambiguité. Un etranger a beau s'y méprendre, on lui dit que c'est sa faute, non celle du françois. Hé bien, il en est à-peu-près de même dans le chinois, quoi qu'en disent bien des Livres; car, comme a remarqué un Ancien,

Nil est
Quin malè narrando possit depravarier.

Voici en deux mots sur quoi on a bâti les Romans, qui font de la prononciation chinoise une espece d'art magique (25). Les Chinois distinguent deux tons principaux dans la prononciation; le *ping*, c'est-à-dire, uni, sans elever ni baisser la voix, & le *tse*, c'est-à-dire, modulé par l'elévation ou l'abaissement de la voix. La poésie n'a egard qu'à ces deux tons, dont la

différence ne peut echapper à l'oreille la moins délicate. Le ton, *ping*, se divise encore en *tsing* (clair) & en *tcho* (obscur), c'est-à-dire, en muet & en ouvert, pour parler selon les idées françoises. Le ton *tse* se divise aussi en *chang* (elevé), en *kiu'* (abaissé), & en *jou* (rentrant), c'est-à-dire que lorsqu'il est *chang*, on eleve la voix en finissant, comme quand quelqu'un ayant dit un *non* qui offense, on lui répete son *non* en haussant la voix, & appuyant sur la prononciation de la derniere *n*. Quand il est *kiu'* on la baisse, comme le fait un enfant dans l'*i* d'un *oui*, qu'il ne dit qu'à regret. Quand il est *jou* on retire sa voix & on l'avale en quelque sorte, comme un homme qui s'interrompt sur une finale, ou par surprise, ou par respect pour un supérieur qui prend la parole. Si l'on ajoute l'aspiration pour quelques mots qui commencent par les lettres *C*, *K*, *P*, *T*, on aura à-peu-près toute la théorie de cette prononciation. Pour la bien comprendre, il faudroit l'etudier avec les oreilles, comme celle de toutes les autres langues; qu'on me passe ce mot. Les détails des Grammairiens sur la quantité, les tons, les esprits, les contractions des syllabes en grec, sont bien un autre grimoire pour de pauvres enfans; & nos six *E* peuvent être aussi embarrassans pour des etrangers.

Revenons au reproche de monotonie. N'est-il pas evident que les cinq tons *tsing*, *tcho*, *chang*, *kiu'*, *jou*, bien assortis & entremêlés d'aspirations, doivent donner à la prononciation du chinois, une cadence & une harmonie d'autant plus agréable à l'oreille que ces mots sont plus courts, & ne sont jamais hérissés de ces doubles & triples consonnes qui font siffler les Anglois, & râler quelques nations du Nord? Bouhours remarque fort judicieusement, qu'on a mieux aimé *etablir des solécismes* dans le françois, lire autrement qu'on n'ecrit, & faire des elisions, que d'ecorcher les oreilles par des chocs trop durs de voyelles & de consonnes. Les mots monosyl-

labiques ſauvent la langue chinoiſe de cet embarras. Malgré cela, les Chinois ſont ſi délicats ſur la cadence de leurs phraſes, que pour la trouver ils rejettent bien des mots, & en admettent de faits exprès pour adoucir & fortifier le ſon des autres (26): cadence ſenſible & néceſſaire, non-ſeulement dans les livres où on l'exige en rigueur, mais encore ſur les levres du peuple; cadence qui charme l'oreille dans les beaux parleurs (27); cadence ſur-tout ſi délicate que les etrangers ne la rendent preſque jamais. Tel entend les *King* & compoſe très-ſavamment, qui ſera repris, non par une vendeuſe d'herbes, comme Théophraſte, mais par un enfant, ſur un arrangement de mots trop durs à ſon oreille. Cette remarque eſt eſſentielle pour caractériſer le génie de la langue chinoiſe. Elle a echappé cependant à preſque tous ceux qui en ont parlé. *Traditus eſt faſtis error.*

Quant à la clarté, il faut convenir de bonne foi que la langue françoiſe l'emporte ſur la chinoiſe. Quoique celle-ci ſuive, comme la nôtre, l'ordre naturel des idées & la progreſſion ſimple du raiſonnement; elle eſt reſſerrée dans un eſpace ſi etroit par la briéveté de ſes mots & le laconiſme continuel qui la caractériſe, qu'elle ſemble plutôt indiquer les choſes que les enoncer. Dès-là, elle laiſſe en arriere les imaginations pareſſeuſes, les eſprits ſuperficiels & bornés. Dès-là encore, elle donne lieu aux equivoques & aux mal-entendus d'une attention volage & préoccupée. Que ſais-je? Elle ſuppoſe les hommes plus avares de paroles, & plus pénétrans qu'ils ne le ſont d'ordinaire. Ses défauts ſeroient des beautés, ſi elle etoit réſervée pour les gens d'eſprit & les ſages; mais ils n'en ſont pas moins de vrais défauts, parce qu'étant la langue d'un grand peuple, ſon principal mérite, ſa vraie beauté doivent conſiſter à rendre aiſée & facile la communication des penſées, ſur leſquelles roule tout le commerce de la vie. Reſte à examiner juſqu'où

ce mérite & cette beauté lui manquent. Pour discuter ce point avec précision, il faut distinguer comme quatre langues ou langages dans le chinois : le *Kouan-hoa*, ou la langue de tout l'Empire ; le *Hiang-tan*, ou le patois des provinces & du peuple ; le *Ouen-tchang*, ou la langue des livres, & le *Kou-ouen*, ou la langue des *King* & autres ouvrages de l'antiquité. Rien de plus réel que l'existence de ces quatre langages ; mais l'embarras est de tracer nettement les bornes de chacun, & d'articuler distinctement en quoi & jusqu'où ils different les uns des autres.

Il faut poser d'abord pour principe que le *Kou-ouen*, le *Ouen-tchang*, le *Hiang-tang*, & le *Kouan-hoa* se servent egalement de mots monosyllabiques indéclinables (28), dont la prononciation varie le sens, & qui s'ecrivent avec des caracteres qui sont des signes immédiats des idées, comme nous l'avons déjà insinué. Or il suit delà que ces quatre langages ne different point entre eux dans ce qui fait comme l'essence du chinois, & le distingue de toutes les autres langues de l'univers. On pourroit peut-être les comparer avec les diverses manieres d'enoncer une proposition d'arithmétique : l'ecriture ordinaire, les chiffres arabes, les lettres isolées & les signes algébriques. Le Lecteur en jugera.

Les Lettrés Chinois distinguent trois sortes de *Kou-ouen*. Le *Chang-kou-ouen* qui est celui de la plus haute antiquité, dont il ne reste que les *King* & quelques inscriptions. Le *Tchong-kou-ouen*, c'est-à-dire tous les ouvrages qui ont eté faits depuis les *King* jusqu'à l'incendie des livres. Le *Hia-kou-ouen*, qui contient tout ce qui a paru depuis les *Han* jusqu'à la derniere Dynastie des *Song* (29) inclusivement. Ces trois especes de *Kou-ouen* sont entre elles à-peu-près comme *Virgile*, *Claudien* & *Sanazar* ; *Ciceron*, *Pline* & *Muret*. Le *Kou-ouen*, je veux dire celui des *King*, est du

chinois tout pur, si l'on peut parler ainsi; c'est-à-dire, plus que laconique, fort de choses, plein d'images d'une profondeur, d'un vrai, d'un lumineux, d'un bon sens & d'une probité qui enchantent. Les pensées y sont serrées les unes contre les autres, & comme *pilées* dans les mots, selon l'expression d'un Missionnaire. Tous les mots disent des choses: la plupart ont un coloris brillant, mais naturel & assorti au sujet. Enfin ils sont rangés avec tant d'art, que l'oreille la moins délicate en sent l'harmonie. Horace & la Rochefoucault paroissent diffus en comparaison du *Kou-ouen*. L'embarras c'est de l'entendre. Quoiqu'il ne soit fait que pour être lu, & que le pittoresque des caracteres eclaire beaucoup sur la signification des mots, & soutienne l'imagination, il reste toujours la difficulté de bien saisir le sens d'une phrase de sept à huit mots monosyllabiques, quelquefois moins, que le fil seul du discours détermine à être verbes, substantifs, adjectifs, au plurier ou au singulier, au présent ou au passé. Malgré cela un bon Lettré entend le *Kou-ouen*, & le lit avec autant de plaisir, qu'un bon humaniste lit Horace & Juvenal (30). S'il est arrêté quelquefois, il en est quitte pour relire avec plus d'attention; & puis, comme dit Gracian: *noticia que cuesta e mas estimada & gustosa* [*]. Le vulgaire ne peut prétendre à ces sortes de lectures; elles sont pour lui comme est la plus haute géométrie pour le peuple des Mathématiciens.

Remarquons cependant que cette obscurité des *King*, ou plutôt cette difficulté de les entendre, vient bien moins du langage que des choses. Ils sont remplis de faits, d'allusions, & de noms qui demandent une profonde connoissance de l'antiquité (31). S'en prendre au *Kou-ouen* de ce qu'on ne les entend pas, feroit aussi injuste que d'imputer au latin les

[*] Les connoissances qui coûtent à acquérir, en sont plus agréables & plus précieuses.

obſcurités de la belle hiſtoire naturelle de Pline. Pour ces maximes profondes, ces vérités ſublimes, ces ſentences energiques qui approchent de ſi près de la noble ſimplicité de notre bible, & renferment dans quelques mots des volumes de penſées, c'eſt à chacun à ſe demander compte de l'obſcurité qu'il y trouve. Obſervons néanmoins qu'à côté des endroits les plus difficiles, il s'en rencontre d'autres qui, quoique d'un ſublime raviſſant d'expreſſions, d'images & de penſées, ſont ecrits ſi naturellement qu'il ſemble qu'on devroit parler ainſi. Pourquoi faut-il que la langue chinoiſe ſoit encore ſi loin de l'Europe? Par un artifice plus innocent que celui de l'Orateur d'Athenes qui fit tomber le voile de la perſonne qu'il défendoit, pour attendrir l'Aréopage ſur ſa jeuneſſe & ſa beauté, je copierois ici les plus beaux endroits des *King*, je les tranſcrirois en caracteres antiques, pleins d'images & de ſymboles, je choiſirois des exemples dans tous les ſtyles, qui, parlant eloquemment aux yeux, ſe rendroient témoignage à eux-mêmes. Je ne crains point de le dire, tous les préjugés européens ne tiendroient point contre le ſublime, l'energie & les graces touchantes qui en vivifient tous les traits. Les plus grands admirateurs des Grecs & des Romains, frappés de la majeſté & de la nobleſſe de l'eloquence des anciens Chinois, touchés des charmes aimables & de la douceur de leur poéſie, ſeroient les premiers à elever la voix pour vanter leur ſageſſe, leur philoſophie & leur bon goût. Mais je ſuis privé de ce grand ſecours, & réduit triſtement à raconter ce qu'il faudroit offrir à la vue. Que le Lecteur ſupplée par ſa pénétration, au témoignage de ſes yeux. Pour les différences qui diſtinguent le *Chang-kou-ouen* des deux autres, je les comparerois preſque à celles qu'on remarque entre un tableau de génie, un tableau qui pétille d'eſprit, & un tableau de pratique & de détail.

Le *Kouan-hoa* eſt au niveau de tout le monde. On le parle & on l'entend comme toutes les autres langues, chacun ſelon qu'il a la conception plus aiſée, & l'imagination plus vive. En général les courtiſans, les dames & les gens de diſtinction ſont ceux qui le parlent avec plus de grace & d'agrément. A *Nan-king*, où la cour a eté, à *Pe-king* (32) où elle eſt actuellement, la prononciation eſt plus nette, plus coulante & plus douce à l'oreille que dans les autres villes de l'Empire. Trois choſes ſur-tout diſtinguent le *Kou-ouen* du *Kouan-hoa*. 1°. Les mots n'en ſont pas les mêmes, pour la plupart; car, quoiqu'ils ſoient du nombre des 1445 dont nous avons parlé, ils n'ont pas pour l'ordinaire dans les deux langages la même ſignification, & s'ecrivent avec des caracteres très-différens. 2°. Le *Kouan-hoa* admet des ſynonymes pour tempérer le laconiſme de ſes mots monoſyllabiques; des prépoſitions, des adverbes, des particules, pour ſuppléer aux cas, aux modes, aux tems & aux nombres des autres langues; des pronoms & des relatifs pour la liaiſon des phraſes & la clarté du diſcours; des particules numériques (33) enfin, & ces petits mots dont parle Madame Dacier, qui, ſans rien ſignifier, ne laiſſent pas d'ajouter beaucoup de grace & de force aux vers d'Homere: c'eſt-à-dire qui ne ſont faits que pour adoucir le choc des mots, cadencer les phraſes, arrondir les périodes & chatouiller agréablement l'oreille. 3°. L'arrangement des mots en eſt plus naturel, la diction plus ſimple, l'expreſſion plus naïve, les termes plus variés & le ſens plus développé; les figures même & les tranſitions n'ont rien de recherché.

Le *Kouan-hoa* eſt au *Kou-ouen* comme la plaine de Saint-Cloud au parc de Verſailles. Quand le *Kouan-hoa* eſt bien manié, il a de la dignité, de la force & de la grace. Son grand mérite eſt d'être comme l'eau qui prend tous les goûts, toutes les formes, & toutes les couleurs. Il ſe plie à tous les caracteres,

s'etend à toute ſorte de ſujets, ſe prête à toutes les ſituations & ne ſe refuſe à aucun ſentiment. Pour peindre le *Kouan-hoa* en deux mots, il a la majeſté & la nobleſſe de l'eſpagnol, l'energie & la force de l'anglois, la douceur & la délicateſſe de l'italien, la clarté & la pudeur du françois. Un Savant a dit des Chinois (34) : *Multoties ſe ipſos nequidem inter loquendum intelligere valent, quouſque litera digito pendulo in aëre depicta lumen & ſenſum afferat ;* mais nous pouvons aſſurer que les perſonnes du ſexe & le peuple même ſavent ſe paſſer de cette reſſource, & s'entendre.

Si l'on a bien ſaiſi ce que nous venons de dire du *Kou-ouen* & du *Kouan-hoa*, il ſera fort aiſé de comprendre ce que c'eſt que le *Ouen-tchang*, qui tient de l'un & de l'autre. Il n'eſt ni auſſi concis que le premier, ni auſſi déployé que le ſecond. Il viſe à la majeſté, au laconiſme, & à la cadence de l'un, ſans trop s'eloigner du naturel, de l'aiſance, & de la clarté de l'autre. Son vrai caractere eſt de tenir un certain milieu entre les deux, ſe conformant cependant au ſujet qu'il traite. Ainſi, dans les vers & dans les pieces d'eloquence, il prend l'eſſor plus haut que dans l'hiſtoire, la littérature, la philologie, la critique ; & dans celles-ci, plus que dans la morale, la juriſprudence (35), la médecine, & les ſciences de raiſonnement & d'obſervation. Il lui eſt permis quelquefois d'aſpirer au ſublime du *Kou-ouen*, & de jouter avec lui ; mais il lui eſt toujours défendu de deſcendre au niveau du *Kouan-hoa*, & d'en copier le ton. C'eſt une dame de diſtinction, qui, à certains jours, peut ſe parer avec des pierreries & des perles comme les princeſſes ; mais qui dans ſon déshabillé même, doit être vêtue plus noblement que la marchande & la petite bourgeoiſe.

Il ſemble qu'on pourroit conclure delà, que le *Kou-ouen*, le *Ouen-tchang*, & le *Kouan-hoa*, ſont entre eux comme le ſtyle poëtique, le ſtyle oratoire, & le ſtyle familier. S'il ne

s'agit

s'agit que d'elocution & d'elégance, la comparaison peut avoir lieu jusqu'à un certain point; mais non, s'il s'agit du fond même du langage. 1°. Il n'y a pas de Lettré assez habile pour comprendre le *Kou-ouen*, ni même le *Ouen-tchang* un peu relevé, en l'entendant seulement lire. 2°. La plupart des mots du *Kou-ouen* & du *Ouen-tchang*, ne peuvent pas plus entrer dans le *Kouan-hoa*, & réciproquement, que des mots allemands ou bas-bretons dans le françois. 3°. Les mêmes mots sont continuellement pris dans un sens différent, & présentés dans un autre ordre. 4°. Le *Kouan-hoa* perd toujours à être ecrit (36), & ne l'est jamais bien. Toutes ces enigmes se dissiperont quand nous en serons venus aux caracteres.

Je n'ai que deux mots à dire sur le *Hiang-tan* ou patois. Il faut en raisonner différemment que des patois de France, qui sont dans leur origine un mélange confus de celtique, de latin, de tudesque, de gotique; & qui, par une fécondité inexplicable, ont comme enfanté la langue romance, & enfin notre françois. Les patois de Chine ne sont qu'un *Kouan-hoa* corrompu & altéré plus ou moins, selon les lieux, à-peu-près comme le françois de quelques villes des Pays-Bas & d'Allemagne, des Negres de nos Isles, & du petit peuple de Paris. Cependant, quoique tous les patois de Chine viennent de la même source, ils sont fort différens les uns des autres, non-seulement d'une province à l'autre, mais souvent du village de la côte à celui de la plaine. Jusqu'où vont ces différences? En quoi consistent-elles? C'est ce qu'il seroit aussi difficile qu'inutile de détailler. Tout ce que je puis dire, c'est que la différence de la prononciation change la plupart des mots, au point de n'être pas reconnoissables; que plusieurs ont des sens fort différens en différens lieux; & qu'en général l'ignorance, les caprices & les bizarreries du peuple, rendent ces mots très-difficiles à entendre.

Concluons : le *Hiang-tan* ne peut être appellé qu'improprement un langage, ce n'est qu'un jargon ; le *Kouan-hoa* est le chinois qu'on parle dans tout l'empire ; le *Kou-ouen* la maniere dont les anciens ecrivoient le leur pour être lu ; & le *Ouen-tchang* le chinois moderne.

Ces distinctions servent à expliquer & à concilier ce qu'ont dit ceux qui ont parlé le plus pertinemment de la langue chinoise. Selon les uns, le chinois est laconique, vif, pittoresque, & tourné au sublime ; cela est vrai du *Kou-ouen*. D'autres ont prétendu qu'il etoit concis, noble, majestueux, cadencé, riche en expressions, energique, d'un coloris brillant, & propre à embellir tous les sujets ; le *Ouen-tchang* mérite cet eloge. Il y en a qui ont soutenu qu'il est naïf, gracieux, tendre, pétillant, modeste, loyal & fleuri ; tel est en effet le *Kouan-hoa* dans la bouche des gens qui parlent bien : ils savent même lui donner de la force, de la dignité & de l'elévation. Reste à renvoyer au *Hiang-tan* tous les reproches de monotonie, de disette de mots, & d'obscurité.

Pour revenir au reproche d'obscurité, j'ai déjà fait observer jusqu'où il peut tomber sur le *Kou-ouen*, & j'ai avoué qu'il y a plusieurs endroits des *King* fort difficiles à entendre ; mais c'est moins par la maniere dont ils sont ecrits, que par les choses dont ils parlent. Et ne seroit-ce pas aussi quelquefois la faute des ecrivains qui n'ont pas réussi à bien rendre leurs pensées ? Pour le *Kouan-hoa*, il est au niveau du françois, en fait de clarté. Je croirois faire outrage à la pénétration du lecteur, si je me permettois de nouveaux détails pour en développer les preuves. Reste le *Ouen-tchang* ; mais comme il admet quelquefois des synonymes, des particules de tems, de nombre, de liaison, &c., & qu'il n'est pas forcé à un laconisme aussi serré que le *Kou-ouen*, j'ose assurer qu'il n'est point obscur, & j'en prends à témoin les ouvrages sans nombre des bons Ecrivains.

Un etranger à qui il faut un dictionnaire (37) pour tâtonner le sens de toutes les phrases, & qui ne sait que le chinois qu'il y a appris, ne peut être reçu à nous contredire, ou plutôt à démentir le témoignage des Missionnaires & des Savans. Avouons-le cependant, on peut nous faire des objections sur ce qui est destiné à être lu ou déclamé en public; comme les complimens, les eloges funebres, les félicitations, les harangues, les pieces de théâtre, &c. (38). Mais outre que ce qui est en *Ouen-tchang* perd autant à n'être qu'entendu, qu'une piece de musique à n'être que lue; quand un Ecrivain sait se plier à son sujet, tempérer son style, & ecrire pour les oreilles, il lui est aisé d'être clair & intelligible. Les Lettrés qui peuvent seuls être ses auditeurs, ont l'imagination montée au *Ouen-tchang*, & comprennent d'abord ce qui passe la multitude. Dans les pieces de théâtre, les endroits un peu forts de pensées, de raisonnemens ou de choses, sont médiocrement entendus à la Chine, comme en France les morceaux de ce même genre (39); cependant, toutes choses égales, je m'imagine qu'il faut avoir ici l'oreille plus fine, l'imagination plus vive, la mémoire plus présente & mieux meublée, pour suivre les pieces du théâtre chinois, & en sentir les beautés. Mais c'est trop nous appesantir sur cette prétendue obscurité de la langue chinoise, qu'on a fait sonner si haut. Barclai l'a dit [*]: *Mercium nulla celeriùs quàm veritas navigatione corrumpitur.*

Ajoutons que ce que nous avons dit sur l'harmonie du chinois en général, regarde en particulier chacun des quatre langages dont nous venons de parler, de façon pourtant que la cadence est plus sonore & plus perlée dans le *Kou-ouen*, plus traînante & plus alongée dans le *Ouen-tchang*, plus vive

[*] Il n'y a point de marchandise qui s'altere si fort sur mer que la vérité.

& plus aisée dans le *Kouan-hoa*, plus négligée & plus irréguliere dans le *Hiang-tan*. Il en est de même de l'abondance des mots & de la richesse des expressions. Comme il ne reste que les *King*, du *Kou-ouen* proprement dit, on ne lui compte guere que dix mille mots. Le *Ouen-tchang* en a plus de soixante mille; ceux du *Kouan-hoa* sont innombrables, ainsi que ceux des différens patois.

Cette derniere remarque prêteroit à bien des discussions; mais de quelque façon qu'on l'entende, il en résulte toujours qu'à prendre la langue chinoise dans sa totalité, elle est d'une richesse & d'une abondance dont l'idée commence & finit à elle. Ici, que de faits uniques, que de détails curieux, que de nouveautés intéressantes se présenteroient à moi, si remontant d'âge en âge, jusqu'au commencement de la monarchie chinoise, je voulois etaler toutes ses richesses *en choses & en connoissances* (40); mais cela me meneroit trop loin, il vaut mieux suivre cette langue singuliere, dans les divers genres d'ouvrages, & tâcher d'en faire connoître le vrai génie. Comme on n'ecrit qu'en *Ouen-tchang*, c'est le *Ouen-tchang* sur-tout que nous aurons en vue. Le lecteur intelligent distinguera lui-même ce qui aura trait au *Kou-ouen* ou au *Kouan-hoa*.

L'espagnol, disent quelques critiques, ne sauroit descendre au ton naïf du badinage & de la familiarité; l'anglois redoute la candeur & la délicatesse du sentiment; l'italien ne peut se soutenir, pour peu qu'il s'eleve jusqu'au sublime; le françois craint le laconisme & l'energie; l'allemand & les autres langues du Nord courent en vain après la douce harmonie qui les fuit: le chinois seul pourroit-il se mettre au niveau de toute sortes de sujets & en prendre le ton? Un Lettré répondroit froidement par un oui bien appuyé, & diroit, comme *Tcheou-tse*, que la langue chinoise, *semblable aux rayons du soleil*,

pénetre tout, s'étend sur tout, eclaire tout, colore, echauffe & vivifie tout, malgré les nuages même qui viennent du défaut de talent & de l'ignorance. Pour nous qui sommes moins susceptibles d'enthousiasme, nous avouons sans détour que le *Ouen-tchang* ne paroît pas fait pour la haute métaphysique, sur-tout pour celle de l'ecole. Il s'entortille, il se brouille, il se hérisse, dès qu'il veut disséquer des idées, suivre des précisions mentales, & se jetter dans ce que Cicéron appelle *Contorta & aculeata sophismata*, & Bacon, *illaqueationes sophismatum, nugæ logicæ.* Ces sortes de matieres sont trop subtiles, peut-être trop barbares, pour la simplicité de ses tours de phrase, & la cadence de ses périodes. Je défierois le plus habile Lettré de traduire une page de la logique d'Aristote, & de l'entendre après l'avoir traduite. Descartes, Malebranche, & quelques autres métaphysiciens moins eloignés de la façon de raisonner des Chinois, pourroient être traduits en *Ouen-tchang*, & y conserver ce qu'ils ont de mieux; ils y gagneroient même du côté de la précision, de la clarté & du naturel. Le Chinois ne tâtonne pas les idées, il les rend trait pour trait. Son laconisme dégage un raisonnement, & lui donne une forme algébrique qui fait jaillir la lumiere de toutes parts (41). Mais il faudroit renoncer aux mots scientifiques, & prendre le ton de Bossuet & de Bourdaloue. C'est celui qu'ont pris les plus célebres philosophes d'ici. Quelques-uns ont traité des questions assez subtiles, dans le goût à-peu-près des dialogues de Platon, & des ouvrages philosophiques de l'Orateur Romain, mais d'une maniere plus serrée, plus lumineuse & plus vive. Leur style est coulant & harmonieux; malgré cela on sent qu'ils ne peuvent se retourner à leur aise, pour peu qu'ils s'enfoncent dans la métaphysique. Le laconisme du chinois les embarrasse & les force d'elaguer leurs raisonnemens.

Encore un autre aveu : quoique le *Ouen-tchang* soit fami-

liarisé depuis plus de trente siecles avec l'astronomie, la géométrie, & les autres parties des mathématiques, il faut qu'elles proportionnent leur marche à la sienne pour qu'il puisse les suivre, c'est-à-dire, qu'elles aillent pas à pas. Leur théorie la plus lumineuse deviendroit enigmatique, si elles franchissoient les intermédiaires que leur epargnent le françois & le latin. Par-là le *Ouen-tchang* perd quelque chose de son laconisme ; mais aussi sa lumiere va toujours croissant, & il ne faut jamais revenir sur ses pas pour saisir l'enchaînement d'une démonstration. Si, comme dit S. Isidore, *brevem sermonem scientia facit*, il pourroit bien se faire que c'est plutôt la faute des Mathématiciens chinois que celle de leur langue. Je pencherois d'autant plus à le croire, que tout ce qu'on a ici de plus ancien en ce genre, est ecrit d'un style plus coulant & plus dégagé, plus net & plus concis que ce qui a paru dans ces derniers tems. Il ne faut pas en être surpris ; quelque habiles que fussent les Missionnaires qui ont enrichi la Chine des nouvelles découvertes de l'Europe, il falloit faire goûter les nouveautés qu'ils présentoient, à force d'en faire sentir le vrai ; & comme le ton du *Ouen-tchang* les gênoit, ils auront mieux aimé attacher par les choses, que plaire par le reste : d'ailleurs il est bien rare qu'on ecrive naturellement dans une langue etrangere.

Si la physique parle dans les Livres un jargon bourré de mots enigmatiques, qui hurlent de se voir si près les uns des autres, c'est que le *Ouen-tchang* y est forcé de sortir de son caractere, & de marcher à tâtons dans un labyrinthe où il s'egare. Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que la Chine avoit borné sa physique, pendant près de deux mille ans, à la science des observations & des faits ; & qu'un physicien ne visoit qu'à être, comme dit Cicéron, *speculator venatorque naturæ*. *Tcheou-lien-ki*, esprit vaste, génie hardi & subtil, se trouva dans un siecle egalement avide de connoissances & de

nouveautés. L'*Y-king* (42), si souvent commenté & toujours obscur, attira ses regards; il entreprit d'y porter la lumiere, en se frayant une nouvelle route, & en cherchant le pourquoi du pourquoi de toute la nature, dans les admirables symboles & la glose profonde de ce Livre singulier. A force de se retourner & de métaphysiquer sur les mots, il vint à bout de bâtir son systême de l'*Yn-yang* & du *Ly-ky*; systême après tout qui vaut bien celui des nombres de Pythagore, des qualités de Callistrate, des atomes d'Epicure, des idées de Démocrite, de l'eau de Thalès, des trois élémens de notre Descartes, des monades de Leibnitz; & qui bien entendu, n'est guere que celui de Newton, sans l'enluminure du calcul: mais systême si hérissé des caracteres de l'*Y-king*, où il prétend le trouver, qu'il effraie les imaginations les plus froides, & n'offre à l'esprit qu'une suite d'enigmes artistement combinées. *Tchou-hi* (43) lui-même, qui en a eté le Gassendi, n'a réussi que par intervalles à y porter cette clarté, cette elégance, & cette élévation de style, qui ont encore plus contribué à immortaliser ses ouvrages, que son erudition & sa hardiesse à critiquer & condamner les anciens. Cependant, comme dans les endroits où il a réussi, il est aussi elégant & aussi clair que nos Physiciens françois modernes, il est naturel de croire que le *Ouen-tchang* seroit moins revêche vis-à-vis d'une bonne physique systématique, si tant est qu'il y en ait ou même puisse y en avoir. Pour la physique des faits, la physique historique de la nature, il a des ressources & des beautés inconnues aux autres langues. Ce que la Chine offre en ce genre, sans être aussi peigné que Pline le naturaliste, présente à l'esprit des tableaux plus agréables que les siens, mieux coloriés, moins chargés, & dessinés d'après nature (44).

Je ne sais si j'ai réussi à me faire entendre; mais j'ai voulu dire en général que le *Ouen-tchang* ne fait que se prêter à ces

raiſonnemens abſtraits & métaphyſiques, que Bacon appelle excellemment *ſcientiæ lumen ſiccum.* Ce langage, ami des images & tourné au ſublime, abhorre la ſéchereſſe du ton didactique, & les pas compaſſés de la marche géométrique. Le célebre P. Ricci le ſentit d'abord. Auſſi, ſans rien perdre des avantages que lui donnoit la métaphyſique européenne, il en mania la dialectique avec tant de dextérité, il en couvrit les reſſorts de tant de fleurs, qu'il ſemble conduire ſes lecteurs par des routes frayées, leur raconter, pour ainſi dire, leurs propres penſées, & les faire jouir de leurs réflexions & de leurs ſouvenirs. Son *Tien-tchou-che-y* eſt un chef-d'œuvre de métaphyſique en *Ouen-tchang* (45). Outre qu'il eſt dialogué de fort bon goût, & ecrit très-elégamment; tout en epuiſant ſa matiere, il ſemble n'en prendre que la fleur; donne, pour ainſi dire, du corps aux idées les plus abſtraites, & rend comme palpable ce qu'il y a de plus abſtrait & de plus ſubtil dans la néceſſité & la contingence des êtres. Le P. Ricci n'étoit pas ſeulement un zélé & vertueux Miſſionnaire, c'étoit encore un très-beau génie; auſſi malgré ſa qualité d'etranger, les annales de l'empire parlent de lui avec eloge, & rendent egalement juſtice à la ſupériorité de ſes talens & à celle de ſes vertus. Or, à raiſonner d'après ſon ouvrage, il ſemble que le *Ouen-tchang* pourroit prendre l'eſſor aſſez haut pour ſuivre les ſciences abſtraites dans les ſpheres immenſes du monde intellectuel, & y planer avec elles loin des objets ſenſibles.

Il ſe préſente ici une queſtion fort naturelle, à l'occaſion du *Tien-tchou-che-y*. Le *Ouen-tchang* eſt-il propre au langage de la foi? Peut-il rendre la majeſté & le ſublime de ſes dogmes? Eſt-il aſſez clair pour la ſimplicité de ſes enſeignemens? A-t-il des expreſſions aſſez nuancées pour les détails de ſa morale? Il faudroit entamer des diſcuſſions trop délicates & trop ſavantes,

ſavantes, pour répondre pleinement à toutes ces demandes; je me contenterai de citer les faits. On a traduit très-heureuſement, dans le goût des *King*, les Epîtres & les Evangiles de toute l'année; les dogmes de notre ſainte Religion ont eté expoſés très-noblement dans pluſieurs traités faits exprès; nous avons pluſieurs Catéchiſmes ſur le plan des Catéchiſmes les plus eſtimés d'Europe; le *Ching-king-tchi-kiai*, le *Tſie-ké*, le *Se-mo-tchong-lio* (46), & bien d'autres encore, parmi leſquels il ne faut pas omettre le *Ki-gin-che-pien* du P. Ricci, ſont des Livres de morale excellemment bien faits.

Quoique le *Ouen-tchang* brille de tout ſon eclat, & etale toutes ſes richeſſes dans l'hiſtoire, la morale, l'eloquence & la poéſie, il ne faut pas toujours s'en prendre à l'ecrivain des défauts de ſon ouvrage. Dans l'hiſtoire, il y a ſur-tout deux articles où un Hiſtoriographe lutte contre le *Ouen-tchang* d'une terrible maniere. Le premier eſt la géographie des pays etrangers dont ce langage défigure les noms au point de n'être plus reconnoiſſables. Par exemple, il appellera Babylone *Pa-pi-long*, le Jourdain *Jo-eul-tang*. Il en eſt de même de tous les noms propres qu'il traduit (47). Encore le plus ſouvent celui qui ecrit en cette langue ſe contente-t-il des noms uniquement employés en Chine; ainſi il nommera l'Europe *Tai-ſi-yang* (la grande mer de l'occident). Le ſecond article regarde les noms ſoit des peuples, ſoit des grands perſonnages. Pour déſigner les premiers, on ſe ſert indifféremment des divers noms qu'on leur a donnés en divers tems; & pour les ſeconds, de leur nom, ſurnom, petit-nom, & titres honorifiques: ce qui fait une obſcurité & un embarras pour ceux mêmes qui ſont le plus familiariſés avec ces uſages.

Quant à la morale (48), je n'ai pas le moindre reproche à faire au *Ouen-tchang*. Son energie & ſon laconiſme, ſa profondeur & ſa ſimplicité, ajoutent aux maximes les plus ſublimes

un air de grandeur & d'autorité qui frappe l'imagination, commande le respect, appelle les réflexions, fait germer les idées, entraîne les sentimens, & subjugue la mémoire. Sous quelque point de vue que le moraliste envisage l'homme, & de quelque matiere qu'il veuille l'instruire, le *Ouen-tchang* seconde son génie, & lui offre des couleurs pour tous ses portraits. L'Evangile lui-même ne lui a rien offert, qu'il n'ait atteint sans inventer de nouveaux termes, & presque sans les employer dans un sens trop nouveau ou forcé.

On a dit que l'espagnol est la langue de la religion, l'italien de la tendresse, le françois de la probité : j'ajoute que le *Ouen-tchang* est celle de la politique & de la morale. Elle n'est donc pas celle de la poésie, conclura d'abord le Lecteur, & il conclura mal. La poésie chinoise (49), sans le secours de la mythologie, qu'elle ignore (50), n'en arrive pas moins au grand & au sublime, au tendre & au pathétique, au gracieux & au délicat, selon que son sujet l'y appelle. Elle supplée aux machines & aux décorations de la fable par l'elévation des pensées, l'impétuosité de l'enthousiasme, la pompe des expressions, l'harmonie de la cadence, la régularité des rimes, la vérité, l'eclat, & la continuité des images (51). Or, pour m'en tenir à mon sujet, le *Ouen-tchang* est admirable pour suivre l'enthousiasme du génie poétique, en exprimer les transports, les caprices même, & les écarts. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne seconder que le génie eclairé par le savoir, de lui faire acheter l'harmonie, & de resserrer son impétuosité dans un dictionnaire de mots choisis, dont tous les caracteres font tableau. Pour les entraves des accens & de la rime, du nombre des mots & des strophes, elles etoient nécessaires pour décourager la suffisance, & forcer le talent lui-même à dire plus de choses en moins de mots.

Si la Chine n'a point de longs poëmes, cela vient plutôt de

l'idée qu'elle a de la poésie, que de l'impuissance du *Ouen-tchang*, pour en soutenir la majesté & l'intérêt. Un Européen lui reprocheroit peut-être de tenir la belle poésie trop loin du vulgaire (52), d'y jetter trop de profondeur, & de la réduire à un style extrêmement concis, qui ramene tous les sujets au laconisme; mais s'il avoit lu les bons poëtes, il changeroit sa critique en eloges, & conviendroit que la forme des caracteres doit influer sur les regles des vers; ce qui seroit absurde dans toute autre langue.

Je viens à l'eloquence. Elle est véritablement ici *ingenii ipsius lumen* (la lumiere de l'esprit même), comme dit Ciceron; mais lumiere d'un esprit clair, vaste, précis, qui possede supérieurement l'histoire, les mœurs, les loix & la doctrine des Anciens. Comme à Rome & à Athènes, elle touche au ressort du Gouvernement, mais d'une maniere différente. Ce n'est ni un peuple volage qu'il faut attendrir sur les malheurs de la patrie, ou effrayer sur ses périls, pour l'engager à la défendre; ni un sénat divisé, dont il faut obtenir, fixer & réunir les suffrages, par un discours d'apparat, où l'Orateur appuie ses raisons de toute sa renommée & echauffe les esprits par une déclamation pénétrante & animée. L'eloquence d'etat est dépourvue ici de ces grands secours: elle ne parle au Prince & aux Ministres que par des ecrits où elle doit instruire, réfuter, reprendre, emouvoir & persuader en peu de lignes, & dans une seule lecture. Dès-là aucun mot ne doit être oisif, aucune expression foible, aucune citation ambiguë, aucun raisonnement entortillé, aucune preuve equivoque, aucun ornement recherché, ni déplacé.

Les remontrances (53) sur-tout que les Censeurs adressent à l'Empereur, doivent être faites avec un soin infini: *méditez les jours & les nuits pour ecrire dix caracteres d'une remontrance* (dit *Ly-tse*), *& effacez-en six. La foudre part de tous les endroits du*

trône. Une syllabe suffit pour l'allumer, & elle iroit porter la mort jusqu'au fond de l'Empire. Le *Ouen-tchang* est très-propre à cette sorte d'eloquence, comme on peut le voir dans les immenses recueils de placets, requêtes, mémoires & remontrances de toutes les dynasties (54). L'Europe qui a donné à la Chine de si bonnes leçons sur les sciences abstraites & de curiosité, pourroit en recevoir d'elle à son tour sur le respect, la modestie, la force, la solidité, l'exactitude, la précision, le pathétique & le laconisme qui conviennent à cette sorte d'eloquence (55); & c'est la gloire du *Ouen-tchang*, dont l'énergie & le laconisme subjuguent tous les sujets.

Les edits, les déclarations, les ordonnances, les arrêts, & en général toutes les dépêches de la Cour, ne sont pas moins admirables, ni faits avec moins de soin. Ces sortes de pieces sont ecrites dans le goût des *King*, & n'attirent pas moins l'attention de l'Empire, comme modeles dans l'art d'ecrire, que comme loix de l'etat. Ce qu'on a du dernier Empereur en ce genre, est au-dessus de tout eloge.

C'est ce qu'on ne peut pas dire des pieces académiques, nommées *Chi-ouen* (56), ou compositions des Lettrés pour être admis aux grades, ou pour s'y maintenir. L'usage n'en a commencé que sous le ministere de *Ouang-ngan-che* de la dynastie des *Song*, & il a commencé trop tôt pour le bon goût, la vraie eloquence & la pureté du *Ouen-tchang*. Ceux qui ont le plus d'esprit croient en montrer beaucoup lorsque sur le texte des *King*, ou des *Se-chou*, qui leur sert de thême, ils trouvent le moyen de cadencer une jolie enfilade de périodes emaillées de toutes les fleurs de rhétorique qui peuvent y entrer. Ce sont de vrais feux d'artifice d'esprit. Sans l'eloquence d'etat dont nous venons de parler, & qui ne peut changer, ce misérable *Chi-ouen* auroit plus enervé le *Ouen-tchang*, que ne l'a eté le françois par les *Pline* & les *Séneque* modernes.

Cependant il faut rendre justice aux Rhéteurs de Chine (57). Dans ce qui regarde la troisieme sorte d'eloquence, savoir, les dissertations, les mémoires, les oraisons funebres, les préfaces, les discours philosophiques, les discussions de critique, & autres pieces de Littérature, ils donnent de bons préceptes pour le fond des choses & sur la maniere de les présenter sous un jour intéressant; mais ils y sont forcés par les grands modeles de l'antiquité. Pour le style ils ont imaginé un assortiment de tours, une correspondance de figures, un choix de termes, un enlassement de phrases & de cadences qui ramenent toutes sortes de compositions à un *Ouen-tchang*, plus brillant que beau, plus coupé que concis, plus sonore qu'harmonieux, plus enluminé d'epithetes que nourri de pensées. La majesté & l'energie des caracteres sont dans leurs discours, comme la peau du lion de Némée sur le corps d'Omphale: quelle différence d'un siecle à l'autre! Par bonheur le college impérial des *Han-lin* (58) ne donne pas dans ces nouveautés. Les excellens livres qui en sortent toutes les années, & les ouvrages immortels des Anciens, dont il donne de tems en tems des editions magnifiques, empêchent la prescription, & maintiennent les droits du bon goût.

Quant à cette eloquence qu'on définit ordinairement *l'art de parler d'une maniere propre à persuader*, elle n'a guere lieu en Chine que dans les discours que l'Empereur fait quelquefois aux Princes de son sang & aux grands de l'Empire, dans les instructions que les Mandarins devroient faire au peuple tous les mois (59), & dans les sermons des Missionnaires à leurs Néophites: c'est au *Kouan-hoa* à en faire les honneurs. Pour peu qu'on se souvienne de ce que nous en avons dit, on sent d'abord qu'il est très-propre à la familiarité & à l'aisance des discours publics d'instruction & de morale. J'ajoute qu'il l'emporte sur toutes les langues d'Europe par

l'avantage inestimable de dire plus de choses en moins de tems, &, ce qui est encore plus beau, de les dire d'un ton qui est egalement au niveau du peuple & des honnêtes gens. Mais est-il susceptible des ornemens de l'art oratoire? Peut-il se prêter aux mouvemens & au pathétique de l'eloquence? a-t-il assez de dignité pour les chaires chrétiennes? Voici mes réponses.

Si l'on entend par ornemens de l'art oratoire, un style nombreux & compassé, un plan symmétrisé & contrasté, une prodigalité de figures & de tours recherchés, le *Kouen-hoa* n'en est pas plus susceptible qu'une maison bourgeoise ne l'est des décorations de la haute architecture. Dans un discours en *Kouen-hoa*, il faut de l'ordre, de la justesse, de la clarté, des raisonnemens sensibles & concluans, des preuves solides & tirées du fond du sujet, des détails choisis & bien appropriés, des réflexions vives & lumineuses, des sentimens enfin qui partent d'un cœur sincere & persuadé. Tout ce qui n'est qu'expression, tours & style, doit suivre la pente du sujet, comme une fontaine suit la pente de la prairie où elle coule. Le *Kouen-hoa* demande beaucoup de modestie, beaucoup de naturel & un certain air de négligence comme la parure la plus touchante de la beauté; les instructions au peuple du *Kang-hi* & de *Yong-tching* (60), sont d'excellens modeles en ce genre.

On raconte des Illinois, qu'ils crurent que leur Missionnaire s'etoit mis en colere, parce qu'il avoit terminé son prône par un pathos à l'Européenne, en elevant la voix & en faisant des gestes très-animés. Les Chinois pensent comme les sauvages du Canada, sur notre déclamation. Ces brillans eclats de voix, ces mouvemens si noblement figurés, ces gestes si expressifs, ces regards si eloquens qui contribuent tant au succès de nos discours publics, passeroient ici pour des grimaces de

théâtre ou des convulsions de fureur. Il faut y aller à plus petits coups avec la gravité chinoise, & attaquer les cœurs plus par l'esprit que par les sens & l'imagination. Mais le *Kouan-hoa* n'est pas pour cela opposé au pathétique bien entendu ; & si l'orateur a su mettre ses auditeurs dans une situation d'esprit & de cœur qui tende à l'espérance ou à la crainte, à la compassion ou au repentir, il peut lui donner tous les sentimens qu'il voudra, en se laissant comme entraîner par son sujet, à des mouvemens plus tendres ou plus forts, selon que son ame est emue. Alors le *Kouan-hoa* echauffera son eloquence par des images vives, des expressions passionnées, des tours véhémens. Quoique la briéveté de ses mots & la délicatesse de sa prononciation ne se prêtent pas à une certaine rapidité, elles ne sont pas ennemies cependant du feu de la diction. Enfin le *Kouan-hoa* secondera l'orateur tandis qu'il suivra la belle nature, & qu'il paroîtra moins vouloir toucher ses auditeurs qu'être touché lui-même. *Ce n'est pas par ses cris*, dit *Lieou-tchi*, *c'est en prenant son vol, qu'un canard sauvage fait partir tous les autres & les conduit.*

Il n'en est pas du *Kouan-hoa* comme du grec d'Homere dont tous les mots, selon Madame Dacier, sont si nobles & si harmonieux. Dès qu'il s'agit d'un discours public, il y a beaucoup de termes & d'expressions qu'on ne peut employer avec une certaine bienséance. *Qui contrefait le renard*, dit le proverbe chinois, *ne doit pas avoir la voix du loup*. C'est-à-dire, que comme la politesse prescrit de certaines manieres de parler plus etudiées & plus délicates, la décence exige que les personnes en place & les gens de lettres s'expriment toujours avec noblesse & avec dignité (61) ; & dès qu'elles portent la parole, il faut qu'elles evitent tout ce qui approche trop de la familiarité & de la conversation. Les ressources du *Kouan-hoa* sont admirables à cet egard. Sans sortir de sa sphere, il trouve

des manieres de parler qui n'ont rien de trivial, parce qu'il n'eſt jamais trivial lui-même, que dans les choſes triviales; & que dès qu'il s'agit de morale, de ſciences & de choſes un peu relevées, le ton du gouvernement, les mœurs publiques, la mode même ne lui permettent pas de s'abaiſſer juſqu'aux expreſſions populaires. Cela eſt encore plus vrai par rapport à la religion, parce que la plupart des mots qu'elle a adoptés pour ſes dogmes & ſa morale, ſont tirés du *Ouen-tchang* ou du *Kou-ouen*, & ne ſont devenus *Kouan-hoa* (62) que par l'uſage. Les Miſſionnaires ont pris ce biais, ſoit parce qu'il auroit eté difficile de trouver dans le langage ordinaire, des mots aſſez ſignificatifs & aſſez exacts; ſoit pour conſerver l'unité de l'enſeignement, & que les livres parlaſſent comme les prédicateurs; ſoit pour imprimer un air de grandeur & de majeſté à tout ce qui a trait à la religion, (ce qui eſt tout-à-fait ſelon les mœurs des Chinois); ſoit enfin pour voiler nos Myſteres aux yeux des infideles, & les ſauver de leurs dériſions. Le *Kouan-hoa* eſt donc très-propre au miniſtere de la prédication. On pourroit ajouter même qu'il eſt ſupérieur à cet egard, à nos langues d'Europe, & conſerve dans la Chaire un air de nobleſſe & de ſcience, qui convient excellemment à la parole de Dieu.

Puiſque me voici revenu au *Kouan-hoa*, je placerai ici une remarque, en explication de ce que j'ai dit plus haut, que le *Ouen-tchang* etoit le langage des livres. Cela eſt vrai, à la lettre, pour tous les livres d'hiſtoire, de politique, de philoſophie, d'aſtronomie, de belles-lettres, &c. Cependant (ce trait eſt bien eſſentiel dans le portrait de la langue chinoiſe) il y a encore une eſpece de livres qu'on appelle *pan-ouen pan-ſou*, moitié *Ouen-tchang* moitié *Kouan-hoa*, c'eſt-à-dire, ecrits dans un ſtyle qui tient le milieu entre les deux. Ils ont du premier, quelques mots ſavans, un certain laconiſme, des

des tours de phrases plus étudiés & une cadence plus harmonieuse. Ils ont, du second, des synonymes & des particules, des expressions plus usitées & plus simples, des manieres de parler & des tours de phrase qui tiennent de la conversation, ce naturel, sur-tout, & cette négligence qui ravit dans les lettres de Cicéron & de Madame de Sévigné. La nature de l'ouvrage détermine l'écrivain à s'éloigner plus ou moins du *Ouen-tchang*. Quoiqu'il n'y ait guere de livres dans ce style, que des traités de morale (63), des historiettes, des ouvrages didactiques, &c., on sent aisément que les nuances peuvent en être variées à l'infini. Le ton, par exemple, des romans héroïques ou politiques, doit être plus relevé que celui des romans moraux & economiques (64). Les premiers n'ont presque du *Kouan-hoa*, que quelques mots d'usage & des tours de phrase plus familiers. Le *Ouen-tchang*, au contraire, ne perce presque pas dans les seconds; cependant il y en a toujours assez pour qu'on ne fût pas entendu, si on en vouloit copier le ton en parlant. Je ne vois guere que les divers styles de nos chansons & de nos fables, qui puissent donner quelque idée des diverses especes de *Pan-ouen-pan-sou*. Il faut eviter dans toutes

Un soin trop curieux
Et des vains ornemens l'essor ambitieux.....
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.

Aussi quelque facile qu'il paroisse d'ecrire dans ce style, tandis que des milliers d'ecrivains ont réussi dans le *Ouen-tchang*, il y en a à peine une douzaine qui aient réussi au gré du Public dans ce genre singulier.

Mais c'est trop nous appesantir sur des détails. Jettons un coup-d'œil, en finissant, sur la langue chinoise prise dans sa totalité.

Thémistocle, déguisé & affectant les manieres d'un homme

ordinaire, avoit encore l'air d'un héros. Il en est de même de la langue chinoise. La briéveté de ses mots, le laconisme naturel de ses phrases, le pittoresque de ses caracteres lui donnent toujours un air de grandeur & de majesté, que la diction la plus naïve ne peut effacer. Dans une chanson, dans une lettre, elle est comme Achille qui, confondu par sa parure avec les filles du Roi Lycomede, ne fit soupçonner qu'il etoit fils de Pélée que lorsqu'Ulisse eut montré une épée. Alors même elle tempere tellement ses saillies, qu'on ne sauroit lui en faire un reproche. Bien d'autres langues, au contraire, ressemblent à Hercule avec les habits d'Omphale, maniant des fuseaux comme il auroit fait sa massue. Pour parler plus grammaticalement, la langue chinoise a naturellement de la grandeur & de la majesté; mais elle sait les affoiblir à propos; & ce qui est capital, elle abhorre la boursoufflure, l'hyperbole & le vain bruit des mots. Outre que les siens sont tous monosyllabiques, & ne s'alongent jamais en superlatifs, ils n'admettent autour d'eux que peu d'epithetes, encore doivent-elles être nécessaires & bien assorties. Jusques dans les sujets les plus sublimes & les plus relevés, son véritable génie est de viser à la simplicité.

Les *King* sont en ce genre ce qu'il y a de plus approchant de nos saintes ecritures (65). Plus on les lit, plus on est frappé de la candeur & de la naïveté de leurs narrations. Les maximes les plus profondes y sont enoncées en peu de mots, & sans aucune enluminure de métaphysique. Ceux qui les ont lus ne me démentiront pas; & s'ils veulent ecouter la critique sur les ouvrages des siecles suivans, ils conviendront que c'est une preuve décisive de leur antiquité. Car quoique les plus grands ecrivains de chine les aient pris pour modeles, ils sont toujours restés infiniment au-dessous. Le naturel tient de si près aux vraies beautés du Chinois, que toutes les Dynasties se sont accordées à donner la palme aux

ouvrages où il entre moins d'art, & qui semblent ecrits en quelque sorte sous la dictée de la nature. Le Tite-Live de Chine (66), par exemple, semble avoir fait son histoire avant qu'il y eût de rhétorique au monde. Il raconte si naturellement, qu'on s'occupe des faits qu'il presente, sans presque faire attention à son style, si elégant d'ailleurs, si pittoresque & si concis, qu'il désespérera toujours ceux qui aspireront à l'imiter.

Le chinois tient, de l'antiquité qui l'a vu naître, les graces tendres & naïves de la beauté, qui ne connoît de miroir que celui des eaux. Ses mots suivent l'ordre & la progression naturelle des idées ; ils aiment mieux en admettre quelqu'un de plus pour l'harmonie, que de se déplacer pour la trouver ; ils ne s'allient qu'avec ceux qui les eclairent sans les eclipser ; ils ne se montrent que du côté qu'ils doivent être vus, ne s'appuient les uns sur les autres que pour se soutenir, & ne symmétrisent enfin que pour assortir les membres de la phrase (67); qu'on lise le *Tao-te-king*, le *Chan-hai-king*, *Tchouang-tse*, *Lie-tse*, *Yang-tse*, *Tso-tchi ;* qu'on parcoure les poésies nommées *Tsou-tse*, les vers de *Tou-kong-po*, de *Li-tai-pe*, & généralement tous les ouvrages qu'on appelle *Tsai-tse* par excellence, & on verra que faute de pouvoir faire approcher du chinois les idées européennes, je le laisse dans un lointain qui n'en montre qu'une perspective grossiere (68). En parler dans les termes employés pour les autres langues, c'est comme si on n'avoit que les termes de l'architecture egyptienne ou gothique, pour parler de celle de la Grece ou de Rome. Le moyen de distinguer les divers ordres, & de les caractériser par les proportions & les ornemens qui en font les différentes beautés ? On a créé de nouveaux mots, dans ces derniers tems, pour les sciences & les arts inconnus aux siecles passés ; il faudroit en créer pour

décrire aussi les beautés du chinois ecrit, & faire sentir comment la forme de ses caracteres le rend susceptible d'une symmétrie de mots, d'un parallélisme de phrases, d'une correspondance de périodes, qui ne seroient qu'une affectation puérile & ridicule dans les langues européennes.

Quel ample dictionnaire ne faudroit-il pas, pour parler avec précision de la beauté, de l'agrément, de la douceur, de la délicatesse & de la grace du chinois dans les ouvrages de goût & de sentiment. Je lui rends ce témoignage ; les fleurs dont il se pare, ont l'eclat & le brillant de celles de nos parterres, & semblent peintes, comme elles, par les mains de la nature. Au reste, il seroit injuste d'imputer à la langue chinoise le laconisme mystérieux (69), les anthithefes eternelles, les pointes epigrammatiques, les périodes modulées & les faux brillans, dont les faiseurs de *Chi-ouen*, & les Lettrés subalternes enluminent leur *Ouen-tchang*. Elle n'en est pas plus responsable que notre bon françois ne l'est de

L'emphatique & burlesque etalage
D'un faux brillant, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent & vuides de raison.

Voici un problême à résoudre. Le chinois de ce siecle est plus décent que l'ancien, & il est moins chaste. Dans les premiers tems à la vérité, il n'a jamais eu d'expressions obscènes qui pussent paroître dans les livres ; mais il ne rejettoit pas les mots qui désignent ce qu'il n'est pas décent de nommer. Les *Tsai-tse* du vieux tems, quoique timides jusqu'au scrupule sur tout ce qui peut alarmer la pudeur, s'en servoient avec cette simplicité qui ne sied qu'à l'innocence, & que l'hypocrisie même ne peut feindre. Mais quand la dépravation des mœurs eut familiarisé les esprits avec toutes les idées de la dissolution la plus effrénée, l'allégorie, les méta-

phores, les allusions, même les moins naturelles, suffirent pour rappeller des images & des pensées dont le cœur etoit rempli. Cette pensée résout mon problême à la honte des derniers siecles.

Maintenant je dis qu'à juger du chinois comme langue, & indépendamment de ce que je viens d'observer, il est aussi chaste, aussi modeste, aussi réservé que le françois. 1°. Dans tout ce qui peut blesser ou alarmer la pudeur, les termes propres lui manquent, ou s'il en a, ils sont si vils & si déshonorans, qu'on ne peut les savoir sans honte, ni s'en servir sans infamie. 2°. L'espagnol donne de grands noms à de petites choses; le chinois en donne de si chastes & de si honnêtes aux plus honteuses, qu'il en voile toute l'indécence, & ne les présente que comme au fond d'un nuage. De ce côté on peut presque lui reprocher d'être obscur, jusques dans les livres de Médecine (70). Les loix viennent au secours de la langue. A moins de viser à l'infamie & de s'exposer aux punitions, on ne peut ecrire qu'avec une décence infinie. Malgré la corruption générale des mœurs, le pinceau le plus cynique est réduit à se servir d'allusions & d'allégories jusques dans les Romans. La pudeur des bienséances le force à s'envelopper d'un voile (71), & à parler le langage de la passion dans des termes que la vertu peut entendre sans rougir, faute de les comprendre, & que le vice ne peut expliquer sans s'avilir.

Finissons: si on appelle caprices & bisarreries d'une langue les exceptions des regles communes dans ce qui concerne la grammaire, le chinois ne peut en avoir. Ses mots sont trop courts pour leur donner prise. Je les comparerois presque aux notes de la musique, tant les regles qu'ils suivent pour se placer les uns auprès des autres sont simples & invariables. Si par caprices & bisarreries on entend la variété des tours de phrase, & leur peu de ressemblance entre eux, j'avoue

qu'à cet égard le chinois ſurpaſſe la plupart des langues. Quoiqu'il ſuive toujours pas-à-pas la trace lumineuſe des idées, il ſe plie auſſi à leur ſoupleſſe, avec tant de facilité qu'il en en prend toutes les tournures. Un Miſſionnaire a compté trente manieres différentes de préſenter une penſée. Combien d'autres qu'il n'a pas apperçues, ou qu'il a négligées comme moins remarquables! Or ſi, comme dit Gracien, *variedad e grand matre de belleza* [*], loin d'être un défaut dans le chinois, c'eſt peut-être une de ſes beautés principales. Enfin ſi par biſarreries & caprices on entend la facilité de multiplier les mariages des mots, & les ſens qu'ils acquierent ſelon qu'ils ſont placés avant ou après, je conviens que tout cela eſt ſoumis à l'uſage, & ſur-tout à l'exemple des bons Ecrivains (72).

Je le ſens bien, pour achever le portrait du chinois, il faudroit le comparer maintenant avec les langues anciennes & modernes d'au-delà des mers; mais comme on l'a dit: *di poca fiamma grand luce non vene* [**]. Pour traiter un pareil ſujet d'une maniere convenable & ſatisfaiſante, il faudroit avoir des connoiſſances qui ſont trop loin de moi. J'abandonne cette entrepriſe au loiſir & à la ſagacité de quelque ſavant philologue. Il ſuffira de remarquer ici que la langue chinoiſe reſſemble aſſez à la plupart des autres dans l'uſage des figures. Les Rhéteurs Chinois en ont dreſſé des catalogues & des regles qui annoncent le pédantiſme & le mauvais goût. Un bon Ecrivain ignore ces vains détails, & mépriſe un art auſſi futile. Son ſujet & l'impulſion du génie mettent ſeuls au bout de ſon pinceau la répétition, la gradation, la métaphore, l'antithèſe, &c.; il fait des figures ſans s'en appercevoir, comme le Bourgeois Gentilhomme faiſoit de la proſe.

[*] La variété eſt la mere féconde des beautés.

[**] Une petite flamme ne peut produire une grande lumiere.

Ce qui diſtingue la langue chinoiſe à cet egard, c'eſt que ; 1°. ſon laconiſme ajoute aux figures les plus animées, une vivacité, une force & une energie, auſſi difficiles à expliquer à l'Europe, que le rythme muſical à ceux qui ne connoiſſent que le plain-chant ; 2°. que les caracteres avec leſquels on l'ecrit, etant des eſpeces de tableaux qui parlent aux yeux, ils donnent à la ſymmétrie des figures, un air pittoreſque qui en releve l'agrément (73) ; 3°. qu'à raiſon de ſon génie, de ſa ſyntaxe & de ſes tours, l'antithèſe, la gradation, la répétition, qui ſentent l'art dans les autres langues, paroiſſent naturelles dans le chinois ; 4°. que cette langue a pluſieurs ſortes de répétitions inconnues dans les autres langues (74), & qui ont une grace infinie dans la proſe & dans les vers, lorſqu'elles ſont bien placées ; 5°. que dans les amplifications, deſcriptions & narrations oratoires les plus pompeuſes (75), il faut ſe plier à ſon laconiſme, de façon qu'on paroiſſe moins etendre les détails, que les reſſerrer dans un ſeul point de vue.

Il y auroit encore bien des obſervations à faire ; mais celà nous conduiroit trop loin. Ajoutons cependant pour ce qui regarde le ſtyle & la diction, qu'outre la facilité admirable qu'a le chinois de ſe mettre au niveau de tous les ſujets & d'en prendre le ton, la liberté ſeule de choiſir entre le *Ouen-chang*, le *Kouan-hoa* & les différentes eſpeces de *Pan-ouen-pan-ſou*, lui donne une ſupériorité ſinguliere ſur toutes les langues, & met en quelque ſorte à ſes pieds toutes les ſciences & tous les arts. Mais dans quelque ſtyle, dans quelque langue qu'on ecrive, dit *Yang-tſe*, « ſi la penſée eſt à l'etroit dans les mots qui l'en» ferment, l'elocution eſt ſeche & dure ; ſi la penſée eſt comme » affaiſſée ſous le poids des mots & eclipſée par leur eclat, l'e» locution devient molle & lâche ; ſi les expreſſions & les pen» ſées etant comme au niveau les unes des autres, s'eclairent & » s'embelliſſent réciproquement, alors l'elocution eſt digne des

» *King* ». (*Ché ching tsé, tsĕ kang; tsé ching ché, tsĕ foŭ; chĕ tsé tching, tsĕ King*). Ce peu de mots servira de commentaire à ce que j'ai dit, & de supplément à ce que j'ai omis.

Il ne me reste plus qu'à répondre au reproche qu'on ne manquera pas de me faire, d'avoir peint la langue chinoise, d'une maniere fort différente de ceux qui l'ont tenté avant moi; & de n'être entré à cet egard dans aucune discussion qui pût eclairer la critique & la décider. J'avoue mon tort: mais toutes les allées & venues entre des *oui* & des *non*, où cela m'auroit engagé, m'ont fait peur; & encore plus la crainte de me tromper. J'ai vu le chinois à loisir, & d'assez près pour pouvoir espérer d'en crayonner exactement les principaux traits. Si le portrait que j'en ai ebauché est ressemblant, que veut-on de plus? S'il ne l'est pas, tout ce que je dirois pour inculper mes devanciers & relever leurs méprises, ne le rendroit pas meilleur (76).

J'ai tâché de prouver l'antiquité de la langue chinoise; de faire voir qu'elle s'est conservée à-peu-près la même depuis près de quarante siecles; & de montrer qu'elle ne ressemble qu'à elle, & differe essentiellement de toutes les langues connues. Ensuite, le flambeau de la critique à la main, j'ai examiné jusqu'où on pourroit dire qu'elle est riche ou pauvre, claire ou obscure, harmonieuse ou monotone. Enfin, j'ai mis dans la balance ses bonnes qualités & ses défauts, son foible & son fort, ses taches & ses beautés, ses avantages & ses désavantages dans les différentes manieres de composer & d'ecrire sur les sciences & les arts. Si le Lecteur a suivi mes raisonnemens, approfondi mes preuves, discuté mes détails, apprécié mes aveux, saisi le vrai de mes réflexions & de mes remarques, il doit avoir rassemblé assez d'idées & de notions pour voir en gros ce qu'il faut en penser. Si le préjugé de l'habitude, si la briéveté de mes vues & de mes connoissances ont egaré ma plume, j'avoue d'avance mes méprises, & promets d'applaudir le premier à ceux

qui

qui auront la bonté de les relever ; mais aussi j'ose dire au Lecteur, avec le Cardinal de Polignac, *utere mente tuâ*, ne prononcez que d'après vos propres pensées, sans cela vous renverseriez la lunette, & repousseriez loin de vous, ce que j'ai tâché de vous faire voir d'assez près.

Pour jetter plus de variété dans chaque volume de ces Mémoires, nous ne donnons ici que le premier article de cet Essai, & nous réservons le second pour le volume suivant. *Note des Editeurs.*

NOTES.

NOTE 1, page 135.

LA Chine, proprement dite, est presque aussi grande que notre Europe, & plus peuplée. Si on joint à la Chine toute la Tartarie, les pays nouvellement conquis, qui vont presque jusqu'à la mer Caspienne, les Royaumes & les Nations tributaires, cet Empire est plus vaste que ne l'a eté l'Empire Romain dans ses beaux jours ; & ce qui est capital, plus soumis, plus tranquille, plus riche, plus savant & mieux policé. Les signaux se donnent & se répondent dans toute la Chine, aussi vîte, à proportion, que dans un camp ; & on y trouve aussi aisément un homme qu'on cherche. Un courier du cabinet, va de *Péking* au fond de la Tartarie ou du *Yun-nan*, comme en France, de Paris à Lyon. On marque à chaque poste l'heure de l'arrivée du courier, pour qu'on sache d'où viennent les retardemens dans certains cas. Il y arrive à tout moment des nouvelles de toutes les provinces de l'Empire ; & les affaires sont traitées avec tant d'ordre, que l'Empereur est instruit de tout, & voit d'un coup d'œil l'etat actuel de toutes les provinces, & des plus petits districts. Une petite inondation, une grêle, sont des nouvelles pour le ministere ; il faut lui rendre compte des diverses récoltes, détailler les maladies qui font quelque ravage, nommer les citoyens qui se sont distingués par quelque trait eclatant de vertu, faire connoître les nouvelles inventions, &c. Le dernier Empereur envoyoit secrétement

De la Chine en général.

des Mandarins de confiance, pour lui rendre compte de ce qui se passoit dans les provinces. Un premier etoit suivi d'un second, d'un troisieme, qui ne se connoissoient pas: il confrontoit leurs relations, & savoit ainsi sûrement ce qui se passoit.

NOTE 2, page 135.

Pourquoi on connoît mal la Chine en Europe.

Si on ne connoît pas la Chine en Europe, ou plutôt si on la connoît mal, c'est moins faute de mémoires, que parce que ceux qu'on y a envoyés, ont eté corrigés, refondus, colorés, selon les idées des nations qui les ont publiés. Ce qui choque les préjugés ou la vraisemblance, au-delà des mers, n'en est pas moins vrai ici. Il y a beaucoup de boue à *Péking* en eté, & beaucoup de poussiere en hiver: le Dictionnaire de Trévoux a renversé la phrase, & il a mis une contre-vérité. M. Meulon a lu que le Gouvernement tolere l'exposition des enfans à *Péking*, & il a mis que *les meurtres des enfans sont permis*; ce qui est absolument faux. Les Editeurs des Mémoires venus de si loin, ne devroient toucher qu'au style: ils veulent les refondre pour avoir la gloire d'être Auteurs, & ils font des Romans. Que tous les Mémoires qu'on a sur la Chine ne s'accordent pas, il n'y a point là de quoi crier si fort, & accuser les Ecrivains de mauvaise foi; plusieurs de ces Mémoires ont eté ecrits en différens tems; & en Chine, comme ailleurs, les choses changent d'un siecle à l'autre. Il y a aussi loin de *Canton* à *Péking*, que de *Marseille* à *Moskou*; on peut ne pas y voir les mêmes choses, ou les voir différemment. Il y a autant de Livres dans les Bibliotheques chinoises, que dans les nôtres: chacun parle d'après ceux qu'il connoît, & selon la maniere dont il les entend. Il ne faut pas être Pyrrhonien en fait d'histoire; mais qu'on nous permette de remarquer tout bas, que si on se fie si peu à ce qu'ont ecrit sur la Chine tant d'Ecrivains, la plupart dignes de foi & à portée de savoir les choses, on doit être bien embarrassé sur l'article de l'ancienne Egypte. Pour entendre même ce que dit un Auteur, il faut avoir des notions préliminaires, qui fassent concevoir les choses comme il les dit, ou qui suppléent à ce qu'il omet. Encore, si les Dictionnaires portatifs, qu'on a multipliés en proportion de l'ignorance & de la curiosité publique, avoient jugé la Chine digne de leur attention, ce seroit un secours. Une bonne traduc-

tion du *Yuen-kien-lei-han*, ou du *Tchou-hio-ki*, pourroit y suppléer. On a rassemblé, avec beaucoup de méthode dans ce dernier, tout ce qui pouvoit faciliter les premieres etudes des jeunes Lettrés. L'autre, qui fait une suite de soixante volumes, donneroit quelque idée de la Littérature & de la Science historique des Chinois, qui sont à celles d'Europe, comme la durée & la grandeur de leur Empire, sont à celles de nos Royaumes d'aujourd'hui. Que les Savans mesurent sur ce mot, la vanité & le néant des Sciences humaines.

NOTE 3, page 136.

Soit que le célebre Auteur de l'*Esprit des Loix* ait voulu plier le code de Chine à son systême, soit qu'il en ait parlé sans l'avoir assez approfondi, il s'est exprimé en politique de roman, sur presque tout ce qui regarde ce grand Empire. L'Empereur de Chine n'est pas plus despotique (dans le sens où il entend le despotisme), que les Rois de France & d'Espagne: il peut faire violence aux loix, & abuser de l'autorité qu'elles consacrent; mais alors il sort de la sphere de ses droits. M. de Montesquieu ne voit que de la politique dans l'art de labourer la terre; or, le *Ly-ky* dit en termes formels: *c'est pour le Tsi* (ou sacrifice au ciel) *que l'Empereur laboure lui-même dans le Kiao du Sud* (terrein qui environne le Temple du ciel); *c'est pour lui offrir les grains qu'on en recueille. C'est pour le* Tsi *aussi que l'Impératrice & les Princesses elevent des vers à soie dans le Kiao du Nord; c'est pour en faire les habits des sacrifices... Si l'Empereur & les Princes labourent la terre, si l'Impératrice & les Princesses elevent des vers à soie, c'est par le respect dont ils sont pénétrés pour l'esprit qui regne sur l'Univers, c'est pour l'honorer selon la grande & ancienne doctrine.* Il ne faut qu'ouvrir les annales, pour voir que la cérémonie du labourage a eté, dès son origine, un acte de religion, & a toujours eté conservée comme telle. Encore aujourd'hui l'Empereur s'y prépare par le jeûne, la commence par un sacrifice solemnel, & le bled, qu'on recueille du champ qu'il a ensemencé, est conservé dans un grenier sacré pour les sacrifices. Que de méprises semblables dans l'*Esprit des Loix!* Or, si vingt ans de lecture & de réflexions n'ont rien obtenu de mieux d'un si beau génie, que doit-ce être du peuple bruyant des Rédacteurs, Compilateurs, Historiographes? On a dit d'un Guerrier, *gaudeat*

Erreurs sur la Chine.

viam facere ruinâ, je ne cherche pas à en faire autant: & puis il faudroit faire des volumes si l'on vouloit relever les méprises des Ecrivains de quelque réputation, qui se sont hazardés à parler de la Chine: les plus savans même se sont trompés, faute de se défier de leur science. Des calculs, faits sur des tables plus exactes, ont prouvé que la fameuse eclipse de *Tchong-kang*, qu'ils nioient en comptant mal, a dû être telle que le *Chou-king* la décrit. Un célebre Académicien ecrivoit ici: *il y a tant de différence à juger des choses par simple induction, ou d'après les faits, sur-tout à l'egard d'un pays si eloigné, & d'un peuple dont les façons de penser, fondées sur tels ou tels evénemens ou telles circonstances, different si fort des nôtres, que je ne serois nullement etonné quand vous me diriez des choses auxquelles je ne m'attends point du tout.*

NOTE 4, page 137.

Des Jou-kiao.

On est curieux au-delà des mers de connoître les Lettrés *Jou-kiao*. Voici comment le Socrate de la Chine les peint dans un entretien qu'il eut avec le Prince de *Lou*. Quoique ce morceau singulier se trouve dans le *Ly-ky*, le cinquieme des *King*, quelques Savans font des difficultés sur son authenticité; mais ils conviennent d'ailleurs qu'il est très-ancien, & sûrement de plusieurs siecles avant l'incendie des livres. Comme il est long, & plein de répétitions, je me bornerai à traduire ce qui est le plus digne d'attention. « *Gai kong*, Prince de *Lou*, demanda un jour » à Confucius si ses habits etoient ceux d'un *Jou*? Prince, répondit ce » Sage, j'ai passé ma jeunesse dans le Royaume de *Lou*, alors mes habits etoient amples & à grandes manches; ayant atteint l'âge viril, j'allai dans le Royaume de *Song*, & j'y portois le bonnet *Kouan*, de couleur cendrée. Les anciens disoient que le Sage ne s'occupe qu'à connoître la vérité, & à croître en sagesse; il s'habille comme ceux » avec qui il vit: j'ignore quel est l'habit des *Jou*. Je voudrois bien » savoir, reprit le Prince, quel est le plan de la vie d'un *Jou*? Votre demande, Seigneur, embrasse un sujet immense, lui dit Confucius; » comment pourrois-je l'epuiser dans une seule réponse? Eussai-je » l'eloquence des plus habiles Orateurs de la Cour, je ne me flatterois pas même d'en crayonner les premiers traits. Le Prince fit asseoir » Confucius, & le Philosophe continua ainsi. Un *Jou* est dans la société, » ce qu'est un mets exquis dans un festin. Ses premiers regards se tour-

» nent vers la sagesse, & il court jour & nuit après elle, pour épurer » ses vertus & ses connoissances à la clarté de ses célestes rayons. » Dévoué par sentiment à son Prince, à sa patrie & à ses concitoyens, » il cultive pour eux ses talens; mais il ne les estime pas assez pour » s'offrir à aucun emploi : il attend qu'on l'appelle. Un *Jou* ne cher- » che dans ses habits, que la décence; & dans sa demeure, que le cou- » vert. Décent, grave & sérieux sans affectation, il conserve toute sa » modestie dans la solitude du cabinet. Loin de penser à satisfaire sa » délicatesse dans les repas, il oublie les jours entiers de prendre des » alimens; souffre paisiblement le chaud & le froid, aime & espere la » mort : aussi travaille-t-il sans relâche à se perfectionner. Sincere, » candide, loyal & désintéressé, il ne regarde point l'or & les pierres » précieuses comme des richesses; la droiture & la probité sont les seuls » trésors qu'il estime : aussi ne cherche-t-il point à étendre ses posses- » sions & ses domaines. Son ame est le champ qu'il cultive; s'il reçoit » les récompenses qu'il a méritées, il rejette avec dédain les présens » qu'offre l'injustice. Un *Jou* vit avec les hommes de son siecle, mais » il suit la doctrine de l'antiquité; il est, dans son siecle, le modele » des siecles à venir. Dans les tems de trouble & de corruption, on » n'obtiendroit jamais de lui qu'il acceptât un emploi; on ne se ha- » zarde pas même à le lui proposer : au contraire, tous les ennemis de » la patrie & de la vertu sont les siens, & conspirent contre lui. Ni » leur nombre, ni leur fureur, ne peuvent le faire ployer à leurs des- » seins. Autant son ame s'attendrit sur les maux publics, autant elle se » roidit avec force contre le vice. Il voit la mort d'un œil tran- » quille : on peut lui ôter la vie, mais on ne sauroit le faire plier » à rien d'indigne de lui : le Prince lui donneroit la moitié de ses reve- » nus, qu'il n'accepteroit pas de le servir s'il étoit injuste. Le *Jou* est le » même dans la prospérité & dans les revers. Accoutumé à des ef- » forts mâles & courageux, il brave les malheurs les plus affreux, & » porte, sans chanceler, tout le poids des plus tristes infortunes. Il » s'avance à pas lents; mais il ne recule jamais, & ne se détourne pas » même à la vue du danger. La droiture est son casque, sa bonne foi » sa cuirasse, son attachement aux loix & aux bienséances, sa pique & » sa massue : il marche couvert de sa probité, se retranche dans ses de- » voirs, oppose sa vertu à toutes les attaques, & ne céderoit rien

» au tyran le plus sanguinaire. Un *Jou* a l'ame sensible & tendre.
» Il se lie d'amitié avec ses egaux, & ne croit pas s'abaisser en cher-
» chant des amis vertueux au-dessous de lui : plus ils le sont, plus
» il les aime, plus il se plaît à épancher son ame dans la leur. Il rougit
» de ses fautes, mais jamais de leurs reproches. Leurs peines & leurs
» plaisirs sont les siens, il les partage de cœur, & ne balance pas à
» risquer sa vie pour les secourir. Son oreille est toujours fermée à tous
» les rapports contre eux, & ses yeux sont toujours ouverts sur leurs
» défauts. Dès qu'ils tournent le dos à la vertu, il soupire, & il les
» fuit. Les connoissances du *Jou* sont très-grandes ; mais il ne cherche
» à les etendre qu'autant qu'il en voit l'utilité, & ne perd pas ses loisirs
» à méditer des rêves. Ferme dans sa façon de penser, il ne hasarde
» rien avec légéreté, & sait craindre de se tromper. On peut le
» contredire sans lui déplaire. Modeste sans bassesse, il tempere l'air
» de grandeur qui lui est naturel, par une réserve infinie : on diroit à
» le voir qu'il est né sans talens, tant il est timide à parler, & prompt
» à se taire. Simple & naturel dans le commerce de la vie, il s'applique
» à être doux & complaisant : il cede, il s'oublie, il compatit aux foi-
» blesses des autres, sans forcer son caractere & sans s'avilir. Le *Jou*
» dans le conseil du Prince, &c. ». Nous parlerons ailleurs de la reli-
gion du *Jou*.

NOTE 5, page 138.

Rapport entre le son & la signification des mots.

Platon n'a jamais conté tant de rêves sur le beau essentiel, que quelques Lettrés sur l'essence des sons des mots : ils en vont chercher des raisons jusques dans le Ciel, & tâchent de prouver par les révolutions du Soleil, par exemple, comment doivent se prononcer tous les mots qu'ils croient de son ressort. Celui qui a tout fait, disent-ils, est trop sage pour n'avoir pas mis des rapports entre les idées & les sons des mots qui les expriment. Ce principe, selon eux, est certain & prouvé par les animaux, les oiseaux, les insectes, dont la voix, le chant & les cris, sont analogues à leurs inclinations, & conformes à leurs mœurs. Le Tonnerre, les Aquilons, les Zéphirs, le mugissement des flots, leur fournissent aussi des raisons & des convenances. Le moyen après cela de tenir contre le plaisir d'imaginer le pourquoi du son de chaque mot, & de lui trouver des rapports avec ce qu'il signifie ?

Je fais grace au Lecteur de cette singuliere Métaphysique, & de toutes les distinctions où elle conduit.

NOTE 6, page 140.

Politique des Tartares, comparée à celle des Francs.

Les Tartares qui ont subjugué la Chine, la gouvernent selon ses loix. J'ai dans l'esprit que ce qui s'est passé en Chine dans cette grande révolution, pourroit donner bien des vues sur la conquête des Gaules par les Francs, & expliquer une infinité de choses, que les plus Savans expliquent mal, parce qu'ils les regardent dans le faux jour des moeurs des Grecs & des Romains. Le grand coup de politique des Tartares, fut de ne rien changer au Gouvernement, & de se donner la moitié des emplois dans les Tribunaux, en les doublant; de se réserver le métier des armes, & de le mettre au-dessus de l'administration de la justice; de se faire tous nobles & soldats, & d'affranchir des impôts les terres qu'ils prirent pour eux; d'ériger en dignités héréditaires les différens grades militaires des chefs de horde, & de rester toujours distingués des Chinois, & classés sous leurs propres bannieres; d'adopter pour Tartares, & d'en accorder tous les avantages aux Soldats chinois qui s'etoient donnés à eux & avoient secondé leurs armes: tout cela ne convient pas mal aux Francs. Un plaisant a dit que les Chinois font l'office de l'entendement dans le Conseil, & les Tartares celui de la volonté; mais ce bon mot tombe à faux: les Tartares ont un discernement exquis, & un bon sens admirable, qui leur donnent sur les Chinois, tout l'avantage que les Romains avoient sur les Grecs.

NOTE 7, ibid.

Monumens de la langue chinoise du tems d'*Yao*.

Yao faisant la visite de l'Empire, un vieillard cria, du milieu de la foule qui etoit venue au-devant de ce bon Prince: « Que le Ciel, ô » grand Monarque, prolonge vos jours bien des années, vous ac- » corde une nombreuse postérité, & vous rende le maître de » tous les trésors du monde. Vous vous trompez dans vos sou- » haits, répondit *Yao*: de grandes richesses entraînent beaucoup de » soins, une nombreuse postérité cause bien des chagrins, & une » longue vie souvent se flétrit elle-même. Avoir de grandes riches- » ses, reprit le vieillard, & les verser dans le sein des malheu-

» reux, eſt une ſource de plaiſirs: ſi le Ciel accorde une poſtérité » vertueuſe & innocente, plus elle eſt nombreuſe, plus il eſt » doux d'être pere. Si la vertu regne dans le monde, on n'a ja- » mais aſſez vécu avec ceux qui la pratiquent; ſi elle eſt négligée, » on va la cultiver dans la ſolitude, & on s'eleve enſuite ſur un » nuage de lumiere, juſqu'au trône du *Chang-ty* ».

Voici deux chanſons du même tems. « Quand le Soleil com- » mence ſa courſe, je me mets au travail; & quand il deſcend ſous » l'horizon, je me laiſſe tomber dans les bras du ſommeil. Je bois » l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ; » qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puiſſance de l'Empereur? »

Cette autre fut chantée par des enfans. « Fais le bonheur de tout » ton peuple; c'eſt là ta grande affaire: il eſt ſans expérience & » ſans lumieres; ſon devoir eſt de t'obéir ».

La vertu de *Yao* enhardiſſoit ſes ſujets à lui parler avec cette fami- liarité filiale. « Il fut appellé *Fang-hien*, c'eſt-à-dire, plein de mé- » rite, (dit le *Chou-king*), & ce nom etoit dû à ſa piété, à ſon » génie, à ſon ſavoir, à ſa ſageſſe, & à mille vertus naturelles & ac- » quiſes, dont il ſoutenoit l'héroïſme par une modeſtie naïve, » & une noble défiance de lui-même; auſſi ſa gloire etendit ſes » rayons ſur-tout l'univers; & ſon nom fut conſacré à l'immorta- » lité chez tous les peuples. La vertu de *Yao* fut une vertu écla- » tante & féconde qui porta au loin la lumiere de la vérité, & » ſe reproduiſit dans tous les cœurs. L'union & la piété fleuri- » rent par ſes ſoins dans les familles, ſes ſujets furent inſtruits & » formés au bien, & tous les peuples de l'Empire, touchés des » merveilles de ſon regne, donné en ſpectacle au Ciel, ecouterent » la voix de la paix: les ames même les plus viles prirent l'eſſor, » & la diſcorde fut bannie de par-tout ».

NOTE 8, page 140.

Ancienne Inſcription chinoiſe.

On voit encore près de la ſource du fleuve Jaune une apparence d'inſcription, gravée ſur le rocher percé dans lequel *Yu* le fit entrer. Soit que le tems l'ait effacée, ſoit que le rocher en croiſſant en ait altéré les caracteres, on ne peut plus la lire. La tradition univerſelle en fait honneur à *Yu*, & il paroît par l'hiſtoire, qu'on la liſoit il y a

2000 ans. Les copies qu'on en avoit tirées ne nous sont point parvenues. Le chapitre *Yu-kong* (ou travaux de *Yu*), qui se trouve dans le *Chou-king* est le plus beau morceau de toute l'antiquité en ce genre. On y reconnoît la Chine dans ce qu'il raconte du cours des rivieres, de la position des montagnes, du degré de fertilité de chaque contrée, comme on reconnoît la France dans les commentaires de César. On voit dans un livre très-ancien, qu'*Yu* connoissoit les propriétés du triangle rectangle, & s'en servit pour diriger les grands ouvrages qu'il exécuta, dont plusieurs subsistent depuis plus de 4000 ans. S'il ne les connut pas, les grandes choses qu'il fit tiennent encore plus du prodige.

NOTE 9, page 140.

Ancienneté de la langue chinoise.

Je viens de trouver, dans ce moment, par occasion, que c'est sous le regne de *Tai-keng*, plus de 1690 ans avant Jesus-Christ, que l'histoire parle, pour la premiere fois, d'une langue différente du chinois, à l'occasion de quelques peuples qui vinrent rendre hommage à *Tai-keng*, auxquels il fallut donner des interpretes. L'Historien ne dit ni leur nom, ni leur pays. Selon le *Tchou-tchou*, quelques nations à l'orient du *Chen-si* vinrent alors en Chine.

NOTE 10, Page 141.

Des *King*.

Les *King* doivent être connus en Europe. On en compte cinq. L'*Y-king*, ou explication des *Koua* de *Fou-hi*, par *Ouen-ouang* & *Tcheou-kong*, auxquels on ajoute les commentaires, notes & appendices de Confucius. Le tout en 24107 caracteres; le *Chou-king*, qui en a 25700, est un extrait de cent chapitres, des 3240 que contenoient les grandes annales au tems de Confucius: extrait peu chargé de faits, & où ce Philosophe rassembla ce qu'il trouva de plus sage & de plus moral dans les discours des Empereurs & des grands hommes de l'antiquité. Il n'en reste plus que 58 chapitres. Le *Chi-king* est un recueil, en 39234 caracteres, de diverses poésies, Odes, Elégies, Epithalames, de la Dynastie des *Tcheou* pour la plupart: on en est encore redevable à Confucius, qui en fit le choix sur les trois mille pieces de vers qui avoient eté rassemblées dans les recueils publics. Le *Ly-ki*, en 99010 caracteres, est une compilation de loix, de céré-

monies, d'usages, de maximes des anciens, de traits d'histoire, de sentences de Confucius & d'anecdotes de sa vie. De mille chapitres que contenoit l'ancien, il n'en reste plus que quarante-neuf, & encore les critiques n'en reconnoissent que dix-sept pour bien authentiques. Le *Tchun-tsieou* enfin contient une partie des annales du royaume de *Lou*. Le style en est egalement serré, vif, energique, pittoresque & mordant. C'est le chef-d'œuvre de Confucius.

Ces cinq *King* ont presque la même autorité en Chine que les Livres Saints dans l'Eglise; & ce qui est bien singulier, les Savans les expliquent dans un sens moral ou allégorique, quand le sens littéral est trop nu, ou peu instructif. Confucius disoit que ce seroit une horreur d'entendre dans un sens galant les poésies du *Chi-king* les plus galantes.

Comme la meilleure maniere de faire connoître les *King* est de les traduire, nous en donnerons plusieurs morceaux. Voici les avertissemens de l'Empereur *Kang*, de la Dynastie des *Tcheou*, à son frere, en lui donnant l'investiture d'une Principauté. Il est inutile d'avertir que notre traduction est un envers de tapisserie des Gobelins. Le chapitre du *Chou-king* est nommé *Kang-cao*. « O jeune & aimable » *Fong!* ô le premier Prince de mon sang! ô mon cher & tendre » frere, combien pure & sublime fut la vertu de *Ou-ouang* notre » auguste pere! ô qu'il montra de sagesse dans la façon dont il » mania la terreur des supplices! Jamais il ne fit couler les larmes » de la veuve & de l'orphelin. Jamais il ne laissa aucun talent » oisif, aucune vertu sans gloire, aucun vice impuni. L'univers le » vit, l'admira; & c'est cette admiration qui le conduisit sur le » trône. Il n'y eut d'abord que quelques Princes qui s'unirent à » lui, charmés de sa sagesse & de sa probité. Les peuples de l'Occident implorerent ensuite son secours. Le *Chang-ty* cependant » le considéroit & le combloit de ses dons. Enfin il lui ordonna de » détruire la Dynastie des *Chang*, & de régner sur toute la Chine. » *Ou-ouang* obéit. Les Princes de l'Empire & les peuples s'empresserent de lui rendre hommage, & eurent la joie de le voir » surpasser encore leurs espérances. J'ai fini cette grande révolution. » Voilà, cher *Fong*, par quels degrés vous êtes parvenu à la » Principauté de l'Occident; ne le perdez jamais de vue. Vous allez

» régner, régnez comme notre auguste pere; rappellez-vous les » maximes sublimes de sagesse & de vertu que vous avez entendues de » sa bouche; instruisez-en vos nouveaux sujets, & que votre exem» ple les répete sans cesse. Faites plus, remontez de regne en regne, » de Dynastie en Dynastie jusqu'à ces grands & saints Empereurs » qui ont excellé dans l'art de régner; consultez les Savans sur » leur histoire, méditez leur vie, & apprenez d'eux à rendre vos » peuples heureux. Le *Tien* bénira votre zele, sa lumiere descendra » dans votre cœur, & y fera germer toutes les vertus. Alors votre » trône sera inébranlable.

» O mon cher *Fong*, ayez des entrailles pour le Peuple; que » ses infortunes soient des plaies pour votre cœur. La Religion » nous montre le *Tien* infiniment redoutable; mais elle nous ap» prend aussi qu'il aime & protege l'innocence. Qui peut se flatter » de connoître le génie d'un peuple? comment fixer son incons» tance, & prévenir ses caprices? Fuyez la mollesse & la volupté; » vous n'y réussirez que par une activité & une application de tous » les instans. Je l'ai oui dire, ce n'est ni la grande importance » des affaires, ni les petits intérêts qui allument la révolte, c'est » l'injustice ou la négligence. Mon cher fils, soutenez votre rang » avec dignité, faites vous aimer de vos sujets, & soyez-en le » pere: aidez-moi, moi-même, à gouverner les immenses etats » que le *Tien* m'a confiés, & à y faire fleurir la vertu.

» Tremblez de vous servir du glaive de la justice, & que la » sagesse dirige tous vos coups. Les fautes les plus légeres ne » méritent point de grace lorsque la réflexion, la malice & l'opi» niâtreté les aggravent; les plus grands crimes au contraire sont » dignes d'indulgence quand la réflexion les désavoue, quand le » repentir les efface, & que c'est plutôt l'imprudence que la noir» ceur qui les a commis. Je vous en conjure, soyez timide à pu» nir. Que votre modération persuade que vous ne faites couler » le sang des coupables, que pour y noyer la discorde & cimenter » l'union des cœurs. Usez des supplices comme un sage médecin » des remedes, comme une tendre mere des châtimens; vous serez » avoué de tous les cœurs, vous en serez aimé, ils se plieront » d'eux-mêmes à leur devoir, & la tranquillité publique en sera

» le fruit. Puissiez-vous ne vous servir jamais de votre autorité, » que d'après ces grands principes; mais si vous y êtes fidele, n'hésitez pas à condamner à mort, & à punir les coupables. Les loix » ont prononcé sur les désordres, & sur les troubles qui peuvent » s'elever dans vos etats; tenez-vous-en à leurs oracles, & que » vos officiers ne puissent pas en affoiblir la force. Dès qu'il s'agira » de condamner à mort, ne vous en fiez qu'à vous-même; examinez tout, approfondissez tout. Si cinq ou six jours ne suffisent pas, » employez-en dix, plusieurs mois même s'il le faut. Observez toutes » les formalités des loix dans vos arrêts, appuyez-vous de leur » autorité, & tenez-vous-en aux supplices qu'elles déterminent. » Sur toutes choses, que la passion n'influe jamais sur vos jugemens. » Qu'on y voie au contraire que la modération & la justice les » ont dictés. Méritez que le public vous en loue, & reprochez-vous encore d'avoir à peine rempli votre devoir.

» O mon cher *Fong*, je vous rends cette justice, vous avez » l'ame grande, sensible & généreuse; la mienne, vous le savez, » penche à la clémence & à la miséricorde: aussi je ne crains pas » de vous le dire, n'ayez que de l'horreur pour ces ames noires » & sanguinaires qui commettent le crime de sang froid, oppriment l'innocence, trompent la simplicité, ravissent le bien du » pauvre & trempent leurs mains dans le sang, ou le répandent sans que la crainte de la mort puisse ni les arrêter ni les » corriger. Ce sont des monstres qu'il faut se hâter d'étouffer. Pour » ceux qui violent les loix de la piété filiale & de l'amitié, ces » fils dénaturés qui plongent le poignard dans le cœur d'un pere » par leur ingratitude & leur indocilité; ces peres barbares qui » n'ont point d'entrailles pour leurs enfans & vont jusqu'à les haïr; ces » freres sans sentiment qui foulent aux pieds la loi du *Tien*, refusent » leurs respects à leurs aînés, ou qui, malgré le cri du sang & de » la nature, n'ont point d'amour pour leurs cadets; souvenez-vous que ce seroit ouvrir la porte à tous les crimes & irriter le ciel contre vous, que de les laisser impunis. Frappez donc, » frappez sur eux sans miséricorde, & condamnez-les à tous les supplices que *Ouen-Ouang* a marqués.

» Mais si la justice vous commande ces rigueurs envers le peuple

» des coupables, avec quelle sévérité ne devez-vous pas punir les » censeurs publics, les chefs de magistrature, & tous ceux qui sont » en place, dès qu'ils répandent des maximes contraires au gouver- » nement, briguent les applaudissemens de la multitude aux dépens de » leurs devoirs, contredisent le prince & applanissent la voie du crime? » Que votre ame toute entiere se remplisse d'indignation contre eux, » & qu'un prompt châtiment efface jusqu'au souvenir de leur crime.

» Mon cher *Fong*, vous allez régner. Appliquez-vous sur-tout » à gouverner votre maison, à veiller sur vos ministres, & à » contenir vos officiers dans le devoir. Craignez le nom odieux » d'inexorable & de tyran: vous ne seriez plus obéi. Si vous avez » des mœurs, de la religion & de la droiture, vos sujets seront » ce que vous voudrez. Souvenez-vous sans cesse jusqu'où *Ouen-* » *Ouang* poussa la piété & la sagesse, & avec quel succès il tra- » vailla à rendre ses sujets vertueux. O quel plaisir pour moi si je » vous entendois dire, je l'ai pris pour mon modele, & je travail- » lerai sans cesse à l'imiter! Que vos peuples doivent à vos soins » de connoître les charmes de la vertu, de l'aimer, de la culti- » ver & d'en goûter les innocentes délices. La voie est toute frayée; » vous n'avez qu'à suivre les maximes & les exemples de tant » de vertueux Empereurs dont nos annales consacrent la mé- » moire. Ils ont réussi à persuader l'amour du devoir, vous y réus- » sirez encore plus aisément. Si vous le négligez, votre trône » s'écroulera sous vous. Ne perdez donc jamais de vue ces grands » modeles dans l'art de régner. Imitez leur vertu, si vous voulez imi- » ter leur sévérité. Vos nouveaux sujets ne sont pas encore paisibles; » les cœurs sont emus & indécis, malgré tous mes soins. C'est moi » que le *Tien* punit & châtie. Je le mérite, quand je ne serois cou- » pable à ses yeux, que des plus légers désordres de mes sujets; » & je ne puis me dissimuler qu'il se commet encore bien des cri- » mes dans mes etats, que j'aurois dû prévenir & empêcher.

» O combien grande désormais ne doit pas être votre piété, mon » cher *Fong!* Que ne devez-vous pas faire pour gagner les cœurs! » avec quelle sagesse ne faut-il pas que vous vous décidiez! Arrê- » tez-vous tout court dès que l'equité vous opposera quelque » barriere: sur toutes choses possédez-vous vous-même, cultivez

» la vertu sans relâche, que la paix de l'etat soit un ecoulement de » celle de votre cœur, & que ma tendresse même n'ait rien à vous » reprocher. Les conseils que je viens de vous donner sont essen» tiels, ne les oubliez jamais. Les dignités que le ciel confere ne » sont pas inamissibles; moi-même je puis être forcé à vous ôter » la Principauté dont je vous décore. Appliquez-vous sans relâ» che à connoître l'etendue de vos devoirs. Que votre vertu vous » eleve encore au-dessus de votre rang, & fasse le bonheur de vos » vassaux. Partez, cher Prince, partez pour vos nouveaux Etats; » allez régner; puissent la sagesse & l'equité monter sur le trône » avec vous; puissent vos vertus l'illustrer à jamais, & en assu» rer l'héritage à vos derniers neveux ».

NOTE 11, page 142.

Des Coutumes anciennes.

Las Coustumbres mas antiquas, en algun tiempo fueron nuevas. « Il a eté » un tems où les coutumes les plus anciennes ont eté nouvelles ». Cela est vrai: mais il est vrai aussi qu'elles ont eté établies par des sages; & si l'Empire de Chine dure depuis plus de quatre mille ans, il le doit à son attachement aux maximes de la haute antiquité; s'il a eprouvé des malheurs & des révolutions, les nouveautés en ont eté la cause.

NOTE 12, ibid.

De l'ancienne littérature chinoise.

La situation de la Chine lui a valu d'être inconnue des peuples du reste de l'univers: elle y a sûrement gagné du côté des mœurs. Pour du côté des belles-lettres, si elle n'a pu profiter des chefs-d'œuvre des autres nations, elle ne s'est pas asservie à leurs méthodes, & a conservé un ton & un goût qui lui sont propres. Avant qu'il y eût des Pindare & des Horace, on avoit déjà dans le *Chi-King* des elégies, des odes, des satyres, assez bien faites pour plaire aux Européens les plus délicats. Je ne puis les leur présenter que dans une traduction. Qu'ils y ajoutent, d'après ce que nous avons dit des Chinois & des caracteres, ce qu'elle leur ôte.

Plaintes d'une epouse légitime répudiée. « Semblables à deux nuages » qui se sont unis au haut des airs, & que les plus violens » orages ne sauroient séparer, nous etions liés l'un à l'autre

» par un eternel hymen, nous ne devions plus faire qu'un cœur. » La moindre division de colere ou de dégoût eût eté un crime ; » & toi, tel que celui qui arrache les herbes & laisse la racine, tu » me bannis de ta maison, comme si infidelle à ma gloire & » à ma vertu, je n'etois plus digne d'être ton epouse, & pouvois » cesser de l'être. Regarde le Ciel, & juge toi. Hélas! que je m'e- » loigne avec peine! mon cœur m'entraîne vers la maison que » j'ai quittée. L'ingrat! il ne m'a accompagnée que quelques » pas; il m'a laissée à sa porte; il trouvoit doux de me quitter. » Tu adores donc le nouvel objet de tes feux adulteres, & vous » êtes déjà comme un frere & une sœur qui se sont vus dès » leur enfance! Va, ton infidélité souillera ton nouvel hymen, & » en empoisonnera les douceurs. O ciel! cet hymen tu le cé- » lebres avec joie. Je suis devenue vile à tes yeux, tu ne veux plus » de moi; & moi je ne voudrai plus de tes repentirs. Quelles » ne furent pas mes peines sur le fleuve rapide où je voguois avec » toi! à quels travaux ne me suis-je pas dévouée pour les intérêts de ta » maison! je me sacrifiois pour te rendre heureux. Tous les cœurs » qui sont venus vers toi, c'est moi qui les ai attirés: & tu ne » peux plus m'aimer! tu me hais même, tu me méprises, & m'ou- » blies. Ainsi donc c'est la fortune que tu aimois dans ton epouse; » & j'ai perdu tous mes charmes dès que je t'ai rendu heureux! » que de douceurs & de félicités je préparois à notre vieillesse! un » autre t'en dédommagera; & je languirai dans l'opprobre & la » douleur. Hélas, que tes derniers regards etoient terribles! ils ne » respiroient que la haine & la fureur. Mes maux sont sans remede. » Il s'offense de ma tendresse, & rougit de mes bienfaits ».

Ode. « Que la vue se promene agréablement sur ce paysage! Un » fleuve coule paisiblement dans la plaine, & l'embellit du long » canal que forment ses eaux. Au midi, des montagnes s'elevent » majestueusement en amphithéâtre. A l'autre rive, des roseaux & des » pins toujours verds appellent les zéphirs & le frais. Lieux char- » mans, ceux qui vous habitent vivent en freres. Jamais la dis- » corde n'y fait entendre sa voix. Quelle gloire sera la vôtre! le » prince dont vous êtes l'héritage vous a choisis pour son séjour. » Déjà le plan de son palais est tracé; des murs superbes

» s'elevent ; on bâtit de grands portiques à l'Orient & à l'Occi» dent. Hâtez-vous de venir, grand Prince, hâtez-vous de venir, les » plaisirs, les jeux & les ris vous attendent. Que je recon» nois bien votre sagesse à la solidité des fondemens qu'on bat » à coups redoublés. Ni les pluies, ni les orages ne les renverseront » jamais. Jamais l'insecte qui rampe ou qui marche ne pénétrera dans » votre demeure. La garde qui veille est quelquefois surprise ; » le trait le plus rapide peut gauchir ; la colombe effrayée ou» blie de voler, & le faisan fuit mal devant l'aigle : mais les obs» tacles fondent & s'evanouissent devant vous. Vos pensées ap» pellent les succès, & vos regards les commandent. Que ces colo» nades s'annoncent avec grandeur ! que ces salles sont vastes ! » de hautes colomnes en soutiennent le lambris ; la lumiere les » eclaire & les pénetre de toutes parts. C'est ici que repose mon » Prince, c'est ici qu'il dort sur de longues nattes tissues avec » art. J'ai fait un songe, me dit-il en s'eveillant, expliquez-en les » mysteres. Prince, votre songe ne vous annonce rien que d'heu» reux. Vous avez vu des ours & des dragons ; les ours marquent » la naissance d'un héritier, & les dragons celle d'une Princesse. » Ma prédiction est accomplie. Il vient de naître, cet héritier si » desiré. Couché dans son herceau, il se joue avec un sceptre ; » & toute la magnificence qui l'environne, ne peut lui en adou» cir la contrainte. Il pousse des cris, mais ce sont des cris de » héros. Consolez-vous, illustre enfant ; la pourpre dont vous êtes » vêtu vous dit que vous êtes né pour le trône, & pour notre » bonheur. Je vois aussi une Princesse humblement enveloppée » dans ses langes. Une brique, symbole de son sexe, est à ses » côtés. Puisse-t-elle être sans vices, si elle est sans vertus. Sa » destinée ne l'appelle qu'aux soins inquiétans du ménage ; mais ils » peuvent la conduire à la gloire. Puissent ses augustes parens l'y » voir arriver, & jouir de toutes les louanges qu'elle aura mé» ritées » !

NOTE 13, page 143.

De l'Etiquette. Tout ce qui a trait à l'Empereur, tout ce qui est destiné à son usage, tout ce qui regarde sa cour, est distingué dans le langage par des mots tirés du *Ouen*, qui en agrandissent & consacrent

rent l'idée. Il en eſt de même dans le commerce de la vie, de toutes les phraſes de politeſſe qui repréſentent pour le ſentiment, le reſpect, la joie, la gratitude, &c.; chacun ſait ce qu'il doit dire & répondre. Par là le ſot ne reſte pas court, & l'homme d'eſprit eſt diſpenſé de ſe mettre en frais de vanité; mais cela n'ôte rien à l'amitié: il n'y a point d'etiquette pour les amis. M. de Péréfixe remarque dans la vie du bon Roi Henri IV, qu'il ne vouloit pas *que ſes enfans l'appellaſſent* Monſieur, *nom qui ſemble rendre les enfans etrangers à leur pere, & qui marque la ſervitude & la ſujétion; mais il vouloit qu'ils l'appellaſſent* Papa, *nom de tendreſſe & d'amour.* L'etiquette à cet egard eſt ici celle de la nature. Les fils de l'Empereur l'appellent *Ama*, mot tartare qui ſignifie *Pere.*

NOTE 14, page 143.

De la Rime chez les Chinois.

On diſpute en Europe ſur l'origine de la rime dans les vers; elle date à coup ſûr de bien des ſiecles. Les vers chinois les plus anciens ſont rimés, & on en a depuis près de quarante ſiecles. Le petit nombre des mots poétiques chinois a fait adoucir le joug de la rime aux Poëtes. On leur permet même un vers blanc dans quatre. On propoſoit autrefois chez nous des rimes à remplir: c'eſt un divertiſſement des Lettrés dans leurs Bacchanales lyriques. Celui à qui il vient quelque jolie penſée, la met en vers ſur une rime difficile; il faut lui répondre ſur le champ, & ſur la même rime. Les livres d'anecdotes des Chinois, leurs *Ana* & recueils d'hiſtoriettes, ſont pleins de jolies reparties, de bons mots, de ſaillies & d'impromptus, ſur les rimes données, qui ont beaucoup de ſel & de grace. On en trouve dans les annales littéraires, tantôt à la louange, tantôt à la honte de quelques Empereurs, qui avoient quelquefois fait aſſaut de bel-eſprit avec les premiers Lettrés de leur Cour. Les anciens Chinois admettoient auſſi les rimes oratoires pour terminer les phraſes, qui etant liées entre elles dans une période, forment enſemble un ſens complet. Cela eſt auſſi ſenſible dans quelques harangues du *Chou-king*, que dans quelques oraiſons de Cicéron. Il eſt rare qu'on cherche aujourd'hui cette ſorte d'agrément. Il faut avouer néanmoins qu'il plaît à l'oreille & la chatouille agréablement, lorſqu'on ſait le placer à propos. Les anciens ecri-

vains en ont fait usage dans certaines occasions avec beaucoup d'adresse; l'art ne s'y montre pas trop à découvert.

NOTE 15, page 144.

Des Mots de la langue chinoise.

Les mots Chinois etant tous monosyllabiques ne forment jamais qu'un seul son. Les lettres de notre alphabet, par où ils commencent, sont *ch*, *tch*, *f*, *g* ou *j*, *i*, *h*, *l*, *m*, *n*, *ng*, *p*, *s*, *ts*, *v* & *ou*. Sur quoi il faut remarquer que les *k*, *b*, *t*, *th* & *ts* sont aspirés dans quelques-uns d'une façon assez difficile pour les etrangers. Les lettres finales sont *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*, *u*, *l*, *n*, *ng*. Le milieu des mots est rempli par des voyelles & des consonnes qui ne donnent jamais qu'un seul son, & se prononcent toujours en monosyllabes. Ainsi on ne dit point *Le-a-o*, *Ki-e-ou*, mais *Leao Kieou*, comme nous disons en françois, *œil*, *pied*, *beau*, & non pas *o-e-il*, *pi-ed*, *be-a-u*.

NOTE 16, ibid.

Sons des Lettres.

Tous les etrangers reprochent aux François d'ecrire autrement qu'ils ne lisent. Cependant, qu'un Italien, qu'un Anglois, qu'un Espagnol, qu'un Allemand essaient d'ecrire du François qu'ils ne font qu'entendre prononcer, ils l'ecrivent chacun à leur maniere. Il faut être de bonne foi: ce n'est ni leur faute, ni celle du François; c'est celle des lettres tant vantées de notre alphabet, qui peignent les paroles, mais ne montrent pas les sons; parlent aux yeux, mais ne disent rien aux oreilles. Cela est démontré par les différentes manieres dont les nations d'Europe lisent & prononcent le latin, qu'elles ecrivent de même. C'est merveille de voir comment elles sont embarrassées avec leur *divin alphabet*, pour ecrire les mots Chinois. Ce qu'un François ecrit *tchai*, par exemple, un Portugais l'écrit *chai*, un Polonois *czai*, un Allemand *tschai* & un Italien *ciai*. Que dans mille ans d'ici un Américain entreprenne de recueillir l'histoire de la Chine dans les ecrits des Européens, il sera furieusement embarrassé avec toutes ces différences d'ortographe. S'il tombe sur des noms d'Empereurs, gare qu'il n'alonge encore plus leur liste, que nos savans n'alongent celle des Rois d'Egypte. S'il tombe, sur les livres de quelques savans où toutes ces orto-

graphes se trouvent horriblement mêlangées, fût-il un second Œdipe, il dira sûrement bien des absurdités. Qui nous a dit que nous ne sommes pas dans le cas de cet Américain, par rapport à la haute antiquité? Mais le mal est sans remede : notre ignorance nous suit jusques sur les aîles du savoir. Pour ce qui est du chinois, il seroit aisé de convenir en Europe, d'une ortographe commune, pour le petit nombre de ses mots; & de donner les variantes des différentes nations, pour prévenir les méprises. Le P. Valconsi, Polonois, qui a fait une bonne grammaire pour les Missionnaires, dit tout uniment; *Gallicâ quidem linguâ, ut opinor, pronuntiari & scribi poterit hæc lingua.* Si on vouloit suivre son avis, il seroit aisé de faire une liste de mots chinois selon l'ortographe françoise, qui serviroit de regle pour jamais. On verra dans la suite, qu'il faut être en Europe pour conseiller aux Chinois de se servir de notre alphabet: ce seroit parler des couleurs en aveugle. Je ne vois qu'une seule maniere où ils pourroient faire usage de nos lettres; je veux dire, pour indiquer dans leur dictionnaire les sons des caracteres. Pour indiquer, par exemple, que le caractere de *Charité* se lit *Gin*, ils mettent les deux caracteres *Jou* & *Lin* : le premier indique le commencement, le second la fin du mot *Gin*; & grace à l'habitude, cela ne fait point d'embarras pour eux: mais il est clair qu'en ecrivant *Gin* avec nos lettres, ils se feroient mieux entendre.

NOTE 17, page 145.

A propos des cent millions d'hommes qui parlent la langue chinoise, disons ici quelque chose sur la population de la Chine. Population de la Chine.
Soit que la doctrine des *King* contienne les Lettrés, soit que la chaîne des evénemens, qui ont tour-à-tour précipité ou suspendu, diminué ou augmenté la population, les ait embarrassés, il est de fait qu'ils s'accordent à reconnoître le *Chang-ty* pour la cause des causes qui en troublent ou en accelérent le cours. « Les evénemens (dit le cé» lebre *Tc-fsiou*), qui préparent l'augmentation ou la diminution » des hommes, sont si disparates & si liés, si lents & si efficaces, qu'il » n'y a ni politique ni prévoyance à leur opposer. Il faut être bien » etranger dans notre histoire, pour ne voir qu'un méchanisme de » causes naturelles, dans les conduites cachées du *Tien* sur les géné-

» rations des hommes, pour les etendre ou les resserrer d'une ma-
» niere si conforme à ses vues sur tout l'Empire. Il faut être bien peu
» Philosophe, pour ne pas voir que la guerre, la peste, la famine,
» & les grandes révolutions, font crouler tout systême, par l'impossi-
» bilité démontrée d'en prévoir les causes, d'en suspendre les ravages,
» & d'en calculer les effets, par rapport à la population présente &
» future... Les expériences des Dynasties passées sont perdues pour
» celle qui s'ecoule : les moyens même qui ont réussi, deviennent des-
» tructifs d'un siecle à l'autre ».

Voilà comment on pense ici sur la vraie cause de la population. Si on nous demande quelle est la raison de la prodigieuse population de la Chine, nous dirons que les moyens apparens, qui semblent devoir y contribuer davantage, sont : 1°. la piété filiale de toute cette grande Nation, & les droits de parenté, qui font qu'un fils est la plus riche possession de son pere, & la plus sûre ; 2°. la honte attachée à mourir sans postérité ; 3°. les mœurs générales, qui font du mariage des enfans la plus grande affaire des peres & des meres ; 4°. les honneurs que le gouvernement décerne aux veuves qui ne convolent pas à de secondes noces ; 5°. les adoptions fréquentes qui soulagent les familles, & en perpétuent les branches ; 6°. le retour des biens à la souche, par l'exhérédation des filles ; 7°. la solitude des femmes, qui les rend plus complaisantes pour leurs epoux, epargne à leur grossesse bien des périls, & les occupe du soin de leurs enfans ; 8°. le mariage des soldats ; 9°. l'immutabilité des impôts, qui toujours attachés aux terres, ne tombent jamais qu'indirectement sur le Marchand & l'Artisan ; 10°. le petit nombre des Marins & des Voyageurs ; 11°. le grand nombre de ceux qui ne sont chez eux que par intervalles ; 12°. la profonde paix dont jouit l'Empire ; 13°. la facilité des versemens d'une province dans l'autre, selon que l'abondance ou la disette y regne ; 14°. la vie frugale & laborieuse même des Grands ; 15°. l'exemption du vain préjugé de mésalliance ; 16°. la politique ancienne d'attacher la noblesse aux emplois & aux talens, ce qui empêche qu'elle ne soit héréditaire ; & distingue les hommes sans distinguer les familles ; 17°. la décence des mœurs publiques, & l'ignorance des scandales de la galanterie.

Je respecte beaucoup l'érudition & les calculs de MM. Vossius,

Vallace, Montesquieu, &c.; mais je ne crois point à leurs résultats. Que savoient de tout le nord de l'Europe, de la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique & de toute l'Amérique, les Grecs, & les Romains leurs maîtres, pour qu'on puisse conclure, de leurs récits, un *à-peu-près* même de la somme totale des hommes en différens tems ? Cet *à-peu-près* on le trouve pour la Chine. dans les annales de chaque Dynastie ; & je le mettrois ici, si je ne craignois d'être trop long, avec la quantité de terres cultivées, qui y correspond. Comme on est fort curieux aujourd'hui en cette matiere, je me hasarde à en donner un petit echantillon. Pour plus grande exactitude, je ne changerai rien à l'énoncé chinois ; mais le Lecteur doit savoir que le mot *Ouan* signifie dix mille, qu'un *King* de terre contient cent *Mou*, & que le *Mou* est de de deux cens quarante pas chinois de longueur, sur deux de large : le pas est, m'a-t-on dit, de trois pieds.

On comptoit :

En 1370 { 1065 *Ouan* 2799 familles. 6054 *Ouan* 5812 personnes.
890 *Ouan* 4625 *King*, 68 *Mous* cultivés.

En 1502 { 969 *Ouan* 1548 familles. 6111 *Ouan* 6375 personnes.
429 *Ouan* 2310 *King*, 72 *Mous* cultivés.

En 1542 { 997 *Ouan* 2320 familles. 6253 *Quan* 195 personnes.
436 *Ouan* 912 *King*, 60 *Mous* cultivés.

Sur quoi il faut remarquer qu'on ne mettoit alors dans les enumérations, que les personnes qui etoient entre 15 & 60 ans ; & que les Soldats, les Mandarins, les Lettrés, & les Princes n'y etoient pas compris. Il faut aussi supposer que les domaines de l'Empereur & des Princes, les jardins & terres nouvellement défrichés n'entroient point dans ces calculs.

NOTE 18, page 146.

La difficulté que les Etrangers ont à prononcer exactement la langue chinoise, me donne occasion de laver les Chinois du reproche qu'on leur a fait d'être peu honnêtes envers les Etrangers. J'ose dire que rien n'est plus opposé à leurs moeurs, à leur caractere, à

Honnêteté des Chinois pour les Etrangers.

leur morale & à leur politique. Les Navigateurs qui ont fait naufrage sur les côtes de Chine, pourroient apprendre à l'Europe combien elle est surpassée à cet egard en bienfaisance & en générosité. Pour les manieres & les procédés, il est de fait que les honnêtes gens d'ici en usent envers les Etrangers avec toute sorte de politesse, d'égards, d'attentions & de prévenances; les Princes du Sang même, & les Grands leur parlent avec un air d'affabilité & de bonté qui tient beaucoup de l'ancienne politesse Françoise. Quelque rigoureux que soit le cérémonial, loin de se tenir offensés de voir les Etrangers y manquer, ils sont les premiers à les en dispenser. En France, un Etranger qui ecorche notre langue, déconcerte notre sérieux; & les plus graves parmi nous, ne tiennent pas à entendre du françois tudesque ou espagnolisé. L'homme même en place, est un enfant à cet egard; en Chine au contraire un enfant est un sage. Il entend un Etranger prononcer son chinois sur des tons qui présentent les sens les plus risibles & les plus ridicules, & il ne sourcille pas. On a vu l'Empereur régnant encourager à parler les Européens nouveaux arrivés, qu'il avoit voulu voir; & corriger leurs phrases en les répétant adroitement. Sans cette indulgence naturelle aux Chinois, comment se hasarder à prêcher devant une grande assemblée, étant si difficile à un Européen de bien parler; & si aisé de dire le contraire de ce qu'il veut, faute de prononcer correctement ? Aussi nos Missionnaires ne se lassent pas d'admirer sur cela le sang-froid & le bon sens des Chinois; & se hasardent assez-tôt à prêcher leurs Néophites, parce qu'ils sont bien assurés que leurs méprises ne feront pas sourire un enfant.

NOTE 19, page 148.

Des mots nouveaux dans la langue chinoise.

Ceci doit s'entendre du Chinois proprement dit; car depuis que les Tartares sont les maîtres de la Chine, plusieurs mots tartares ont eté *chinoisés.* Mais outre qu'ils n'entrent que dans les livres d'affaires, & ne sont d'usage que dans la conversation, ils n'ont guere cours qu'à *Pé-king* & aux environs. Plus anciennement la secte de *Foë* & les autres, ont porté dans la langue chinoise des mots indiens & thibétains. Les Lettrés s'en sont plaints; & grace à leur fermeté, le bon goût les a resserrés dans les livres de ces sectes. A propos de nou-

veaux mots, voici un fait qui mérite d'être sçu au-delà des mers. L'Empereur regnant travaille tous les jours à perfectionner la langue *tartare-mantcheoux* de ses aïeux. Il fait & fait faire de nouveaux mots en tout genre. Ces mots sont pour la plupart tirés du *Mantcheoux*, par analogie, par extension, par dérivation; & d'autres, en petit nombre, sont formés sur des mots chinois. Presque tous sont sonores, expressifs & bien faits. Qui oseroit dire qu'il n'en a pas eté ainsi dans l'Antiquité? Dans ce cas il ne faut pas être surpris si quelques langues anciennes sont plus régulieres que toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe. Les gens de Lettres & les Grands examinent les nouvelles listes de mots qu'on doit présenter à l'Empereur pour être approuvés. Ceux que Sa Majesté admet, sont publiés dans les tribunaux; on s'en sert, on les imprime, l'usage s'en répand, & la langue tartare est enrichie. La langue françoise va toujours dégénérant, à force d'acquérir des mots etrangers & de perdre les siens. Seroit-il impossible que des gens habiles fussent chargés de faire un choix dans nos anciens Auteurs, des mots qui pourroient enrichir le françois d'aujourd'hui? On a beau dire avec Horace, que l'usage décide en matiere de langue, & que l'usage est un maître capricieux & bisarre qui ne suit aucune regle; la Cour qui accrédite les nouveaux mots, pourroit ressusciter les anciens, si elle le vouloit efficacement. Les Académies, les Journaux, les papiers publics en auroient bientôt consacré l'usage; & la mode le répandroit. La République des Lettres de Chine est mieux policée que la nôtre, graces aux soins du Gouvernement; aussi ne faut-il point de glossaire pour entendre les déclarations, les edits, & les loix des Empereurs des tems les plus reculés.

Note 20, page 149.

Des nuances dans les expressions de la langue chinoise.

Ces assertions, sur les nuances multipliées des expressions de la langue chinoise, demanderoient des preuves détaillées: mais le moyen de tout dire? Les détails où nous entrerons dans la suite sur les caracteres, feront entrevoir ce qu'il n'est pas possible d'exposer ici avec une certaine etendue.

NOTE 21, page 150.

Mariage des mots.

Ces mariages de mots ne ſont guere que pour le diſcours & la converſation. Dans les livres, un caractere ſeul, peint & montre ce qu'on ne peut faire entendre qu'en pluſieurs mots. Cependant comme la clarté marche avant tout, la compoſition la plus relevée admet quelquefois des mariages de mots, pour reſſerrer ceux dont la ſignification eſt trop etendue, & les circonſcrire dans un ſens fixe & limité. Ainſi, par exemple, le mot *ngai*, ou plutôt *gai*, qui ſignifie *amour* en général, ſe modifie par des additions. *Je-gai*, c'eſt amour ardent; *ts'e-gai*, amour de tendreſſe d'un pere pour ſon fils; *king-gai*, amour mêlé de reſpect; *ki-gai*, amour aveugle & ſans bornes, tel que celui d'une mere affolée de ſon fils. Je me ſuis donné la peine de compter combien ce mot *gai* acquéroit ainſi de ſignifications modifiées, reſſerrées, amplifiées, &c.; & j'ai trouvé que le nombre en montoit à plus de cent. Combien d'autres mots qui en acquierent autant, ou même plus!

NOTE 22, ibid.

Compoſition des Mots.

Cette facilité à compoſer de nouveaux mots, a des avantages infinis. Les Européens en ont profité avec ſuccès, tantôt pour ſuppléer aux mots qui leur manquoient pour prêcher l'Evangile; tantôt pour déterminer les anciens à un ſens clair & précis, qui diſtingue l'enſeignement de la foi, des idées vagues des Lettrés. Bacon, en comparant à cet egard la langue grecque avec la latine, en concluoit en faveur des Grecs: *Græcos fuiſſe artibus...... magis idoneos.*

NOTE 23, page 152.

Langue françoiſe originairement monoſyllabique.

En y regardant de près on trouveroit peut-être que la langue françoiſe a eté monoſyllabique dans ſon origine. 1°. Ses mots les plus eſſentiels ſont encore pour la plupart des monoſyllabes: *ciel*, *air*, *eau*, *feu*, *vent*, *mer*, *Roi*, *Dieu*, *corps*, *œil*, *main*, *pied*, *cœur*, *doigt*, *fleur*, *bien*, *mal*, *vrai*, *faux*, *grand*, *nain*, *noir*, *blanc*, *pain*, *vin*, &c... 2°. Ceux qui ſont terminés par un *e* muet, comme *ange*, *ame*, *âge*; *toile*, *lime*, *hache*, *femme*, *fille*, *homme*, &c., ne peuvent pas plus être regardés comme polyſyllabiques, que les mots Chinois, *pan*, *fan*, *tan*,

tan, &c.; que M. Freret, d'après quelques Missionnaires, ecrivoit *pane*, *fane*, *tane*, pour mieux rendre le son de la lettre *n*, sur laquelle on appuie dans la prononciation : nos Poëtes même, qui consultent plus leur oreille que leurs yeux, ne les comptent que pour une syllabe à la fin de leurs vers. 3°. Plusieurs mots sont aujourd'hui polysyllabiques, qui etoient des monosyllabes dans l'antiquité : comme *val*, dont on a fait *vallée*; ceux qui savent le vieux françois, ou même le gascon, n'ont pas besoin qu'on leur dise que le nombre de ces mots alongés, est très grand. 4°. Les polysyllabiques les plus essentiels, & tirés du fond de la langue, ne sont devenus tels, que par des terminaisons ajoutées pour en faire des verbes, des adverbes, des adjectifs : ainsi, de *froid*, sont venus *froidir*, *froidure*, *froidement*; de *blanc*, *blanchir*, *blancheur*, *blanchement*, *blanchisserie*, *blanchissage*, &c...; cette remarque est si juste, qu'il ne faut qu'ouvrir un dictionnaire de rimes pour sentir que ces finales sont postiches, & s'adaptent à plusieurs mots; ce qui me feroit penser qu'elles ont pu être dans leur origine, comme les finales que les Chinois ajoutent en parlant, pour distinguer les substantifs & les adjectifs des verbes : ainsi en *Kouan hoa*, on dit, *Ge teou*, le Soleil; *Ya teou*, une Servante; *Tchou tse*, Maître; *Fang tse*, Maison, *Teou eul*, Chef d'ouvriers; *Niu eul*, une Fille; *Hao ti*, Beau; *Ta ti*, Grand. Les trois syllabes *Teou*, *Tse*, *Eul*, indiquent les substantifs, & la syllabe *Ti*, un adjectif. La seule différence que je vois entre ces finales postiches & les nôtres, c'est que nous les avons unies avec les mots qu'elles terminent, & que les Chinois ont eté forcés de les séparer, par la nature de leurs caracteres, & par le *Ouen tchang*, ou langage des livres, qui ne s'en sert presque point. 5°. Enfin, plusieurs de nos mots ne sont que deux monosyllabes réunis en un seul, comme *mort-né*, *mal-heur*, *bon-heur*, *bien-tôt*, &c...

NOTE 24, page 152.

Je ne sais pas assez en quoi consiste l'harmonie de nos vers, pour oser en parler; mais sur les souvenirs qui me restent de ce que j'en ai oui dire autrefois, il me semble qu'on a remarqué que nos vers les plus chantans, sont peu tissus de mots polysyllabiques : j'ai cru moi-même avoir remarqué dans ma jeunesse, que nos plus grands

Harmonie des vers.

Poëtes faisoient beaucoup d'éloges des mots les plus courts. Racine a dit:

> Celui qui met un frein à la fureur des flots.....
> Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.....
> La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincere?.....

Si on y fait attention on trouvera peu de *sesquipedalia verba* dans nos plus beaux vers. Au moins puis-je assurer que les beaux vers du *Chi-king* gagnent à être composés de monosyllabes. Comment se peut-il faire que les Chinois aient vu si clair sur ces bagatelles il y a plus de trois mille ans, & que bien des Européens n'aient pas senti qu'il falloit au moins se servir de nos mots monosyllabiques pour varier la cadence, & ne pas filer l'ennui dans des vers ronflans & boursouflés?

NOTE 25, page 153.

Méprises sur les Chinois.

Il est certain que la plupart des écrivains ont présenté la langue & la prononciation Chinoise dans un faux jour; mais il ne l'est pas moins, que bien des lecteurs ont entendu les choses tout autrement qu'on ne les leur disoit. C'est pitié de voir comment le compilateur des *Voyages* a blazonné les Chinois, en citant & arrangeant à sa maniere ce qu'il a trouvé çà & là, & plus grande pitié encore de voir comment le peuple des lecteurs a conçu ses narrés. Or, si l'on entend si mal ses contemporains, & dans sa langue naturelle, sur les pays etrangers, comment doit-on prendre la pensée des anciens sur des choses encore plus eloignées de nos idées & de nos mœurs?

NOTE 26, page 155.

Cadence des phrases.

Quoique les mots Chinois soient tous monosyllabiques, les phrases sont plus courtes, proportion gardée, que celles du françois & du latin. Cependant il faut y ménager des repos & des transitions. C'est un grand art ici d'arranger ses mots de maniere que l'harmonie ne prenne rien sur la clarté: harmonie si nécessaire que sans elle on ne peut rien dire ni entendre, qu'avec le plus grand dégoût. La science des accens est un grand secours dans les livres; mais en parlant, il faut se servir de certaines particules qu'on ajoute ou

qu'on retranche ſans altérer le ſens de la phraſe. Je crois preſque qu'il faudroit en chercher l'etymologie dans les tranſitions du chant, ou dans ces finales qu'on traîne pour ſauver à l'oreille un vuide déſagréable & bruſqué. Dans la poéſie on pouſſe la délicateſſe encore plus loin. Il faut que tous les mots donnent des ſons cadencés, pleins & harmonieux. Quand le ſujet même le ſupporte, il faut viſer à l'harmonie imitative. Le Chinois fournit des mots, permet des licences, & offre des facilités en ce genre dont nos langues d'Europe ne ſont pas ſuſceptibles. Un etranger ne ſent guere cette ſorte d'agrément; cependant il perce aſſez pour qu'on en remarque quelque choſe. Celui des refrains dans les petites poéſies, dans les chanſons, eſt plus ſenſible. Il eſt très-ancien, & on en trouve pluſieurs exemples dans le *Chi-king*. Que le lecteur etudie le goût de l'antiquité dans les chanſons ſuivantes. « Le rat a la peau » de rat, & l'homme eſt ſans probité. (*bis.*) Pourquoi lui laiſſer » la vie? Le rat a les dents de rat, & l'homme eſt ſans tempérance. » (*bis.*) Pourquoi lui laiſſer la vie? Le rat a le corps d'un rat, » & l'homme eſt ſans humanité. (*bis.*) Pourquoi ne pas l'exter- » miner? » — « Déjà les grillons rentrent dans nos demeures, l'an- » née va finir: ouvrons notre ame au plaiſir avant que le ſo- » leil & la lune aient fini leur courſe; mais que la vertu n'ait » pas à rougir de nos amuſemens, ne perdons pas de vue les de- » voirs qu'elle impoſe. Les vrais plaiſirs ſont innocens. Le ſage » eſt toujours en garde contre la ſéduction de la volupté. Les gril- » lons rentrent dans nos demeures, l'année va finir: jouiſſons » des douceurs de la vie, le ſoleil & la lune ſont preſque au » bout de leur carriere; mais que la vertu n'ait point à rougir » de nos fêtes. Ne perdons pas de vue les miſeres de la vie. » Les vrais plaiſirs ſont innocens, le ſage ſe poſſede juſques dans » les bras de la volupté ». — « L'hirondelle vole d'une aîle légere. » J'ai accompagné mon amie auſſi loin que j'ai pu. Il a fallu s'en » ſéparer. Je la cherche en vain des yeux dans le lointain le plus reculé, » elle ne paroît plus; coulez, coulez mes larmes. L'hirondelle » chante en volant. J'ai appellé mon amie à grands cris, j'ai » fait répéter ſon nom aux echos, & je n'ai pu m'en faire enten- » dre, elle etoit déjà loin de moi; coulez, coulez mes larmes: je

» succombe à ma douleur. O chere & tendre amie, tes vertus faisoient les délices de mon ame ! Fidelle au vrai, tu aurois rougi » du moindre déguisement. Jamais ta belle ame n'a chancelé dans les voies » de l'innocence. La bienfaisance etoit ton penchant. La sagesse » guida toujours tous tes pas. O que tu m'exhortois tendrement à » rester fidelle à l'époux que la mort m'a enlevé » ! J'ai traduit ces chansons comme on copie une miniature avec du charbon. Observons en passant, que le recueil du *Chi-king*, a eté fait sur les poésies qui couroient dans les provinces, & que les Empereurs se faisoient apporter quand ils faisoient la visite de l'Empire, pour juger des mœurs publiques. Les politiques Chinois en disent bien long sur cette maniere d'en juger, qu'ils prétendent être très-sûre. Les Empereurs se faisoient aussi apporter les bagatelles de mode.

NOTE 27, page 155.

Le climat n'influe pas sur le caractere des Chinois.

« Chez les Peuples orientaux, dit un ancien, la formation de la » parole se fait presque toute entiere par le jeu de la langue & » des dents, au lieu que la prononciation des Peuples du midi, » est presque toute labiale, celle des habitans du nord est gutturale, & celle des occidentaux part du fond de leur palais ». Sur l'exposé de ce fait, que l'auteur suppose constaté, par rapport aux nations barbares qui environnoient la Chine de son temps, il conclut que celles du midi & de l'orient ont plus de disposition à saisir l'harmonie de la prononciation chinoise. Le plaisant, c'est qu'il va jusqu'au soleil pour en trouver des raisons. Observons en passant que le systême des climats de Charron, adopté par Montesquieu, est démontré faux pour la Chine. L'industrie, par exemple, & l'activité caractérisent les Chinois des provinces méridionales. Leurs anciennes & nouvelles révoltes prouvent qu'ils sont aussi jaloux de leur liberté que les Spartiates qui n'etoient point au nord non plus. Dès le tems de *Yu* on a connu ici que le génie, les mœurs générales, les caracteres & les goûts varioient à certains egards d'une province à l'autre. Les détails où entre le *y-tong-tchi* à ce sujet sont curieux & bien touchés, & la politique du gouvernement a toujours eu egard à ces variations. *La maniere de gouverner*, dit le *Ly-ki*, *doit être différente selon les provinces. & les*

districts, parce que les mœurs des peuples y sont différentes. Mais ces différences n'ont jamais eu lieu que par rapport à la nature des impôts, au plus ou moins de févérité, au choix des gens à talent, &c. Le corps des loix a toujours eté le même pour tout l'empire. Il feroit curieux de comparer le fyftême politique de Chine, fur ce point avec ceux de l'Europe. Mais, comme dit *Lieou-tchi : l'homme qui mefure le ciel & la terre, ne fait pas mefurer la capacité de fon cerveau. La réflexion & la fcience ont beau l'étendre, l'univers ne peut y entrer.*

NOTE 28, page 156.

Erreur de Bacon en parlant des langues.

Selon Bacon, il eft remarquable que les langues anciennes font pleines de déclinaifons, de conjugaifons, de cas, de tems, &c., & l'on n'en trouve point dans les langues modernes; d'où il conclut en faveur de l'antiquité, *ingenia priorum feculorum noftris fuiffe meritò acutiora & fubtiliora.* Bacon s'eft trompé & dans le principe & dans la conféquence.

NOTE 29, ibid.

Etat des Lettres en Chine, fous les diverfes Dynafties.

L'Europe nomme les fiecles d'Alexandre, d'Augufte, de Charlemagne, de Léon X, & de Louis XIV, comme les plus glorieux aux lettres; la Chine nomme les Dynafties des *Tcheou*, des *Hân*, des *Ta'ng*, des *Song* & des *Ming*. Celle des *Tcheou* lui a donné les plus célèbres ecrivains, & la brillante ecole de Confucius. Les *Han* ont recueilli & commenté tout ce qui avoit echappé à la perfécution des *Ts'ing-chi-hoang*. La Dynaftie des *Ta'ng* a ouvert la carriere des beaux arts, & porté la poéfie au plus haut degré où elle puiffe parvenir. Celle des *Song* a répandu fur tout un goût de fyftême qui a fubftitué la phyfique fpéculative à celle des faits & des obfervations, obfcurci l'hiftoire, maniéré l'eloquence, fardé le ftyle, &c.; mais qui a appris à approfondir les chofes, à les analyfer, à les apprécier, à voir les conféquences dans leurs principes, & à demander plus de raifons que de raifonnemens. Les *Ming* plus fages ont pris les anciens pour modeles, & les ont prefque egalés; ont profité des fautes des *Song* pour les eviter, & de leur méthode pour la perfectionner. L'erudition la plus exquife, la critique, le bon goût & la pureté du ftyle, caractérifent la plupart

des grands ouvrages qu'ils ont laissés. Les *Tsin'g*, qui sont aujourd'hui sur le trône, ont eu la politique de faire faire de magnifiques editions des ouvrages les plus estimés, & la modestie d'y insérer à propos des additions & des corrections sans toucher au texte original. En général même, il suffit ici que le plan d'un ouvrage soit bien entendu, pour lui assurer l'immortalité : chaque génération se fait gloire d'en perfectionner l'exécution. On ne compte pas les années pour ces sortes d'entreprises littéraires, & tous les savans s'empressent d'y contribuer. Aussi je ne crains point de dire que nous n'avons en Europe aucun ouvrage d'erudition, de science & de critique aussi complet en son genre, & où il regne tant de modestie & d'impartialité, que dans la plupart de ceux qui ont paru sous cette Dynastie. La vraie raison de cela, c'est qu'il est egalement honteux & funeste de se tromper, lorsqu'on travaille par ordre de l'Empereur. Comme tous ceux qui travaillent ainsi, sont caution les uns pour les autres ; qu'ils sont les premiers Lettrés de l'Empire pour l'ordinaire, en assez grand nombre pour faire des recherches, & à portée de les faire, puisqu'on ne les gêne pas pour le tems, & que toutes les bibliotheques de la cour leur sont ouvertes, il leur est aisé de ne laisser rien passer que la balance de la critique à la main.

NOTE 30, page 157.

De la ponctuation chez les Chinois.

Les anciens Grecs & Romains ne connoissoient pas les points & les virgules. Il me semble que ce fut Néron qui donna cours à cette maniere si naturelle d'aider l'attention du lecteur. Les anciens Chinois, à en juger par les monumens les plus authentiques, n'ont pas connu non plus la ponctuation. Les modernes par respect pour eux, n'osent s'en servir dans les ouvrages de haut style, ni dans tout ce qui doit être présenté à l'Empereur. Quelque difficiles que soient les *King*, on ne les imprime avec des points, que quand ils sont accompagnés d'un commentaire, ou destinés pour les ecoliers. Les Chinois se peignent en tout.



NOTE 31, page 157.

Toutes les Dynasties ont fait publier des commentaires sur les *King*. Ceux des *Song* sont très-savans, mais ils ont eté surpassés par ceux de la Dynastie régnante. Voici une courte notice du plan sur lequel ils sont faits. Au commencement de chaque *King*, on trouve une suite bien faite de textes originaux des anciens; 1°. sur son authenticité, sur la maniere dont il a eté conservé, publié, &c.; 2°. sur l'autorité qu'il a toujours eue dans l'Empire, sur l'excellence de la doctrine qu'il contient; 3°. sur la maniere d'en saisir le vrai sens & d'en prendre l'esprit. Après viennent la liste chronologique de tous les auteurs qu'on cite dans le cours du commentaire, & les planches, cartes, figures, & monumens anciens auxquels il renvoie. Chaque chapitre commence par un exposé critique de ce qui y est contenu. On trouve ensuite le texte avec les variantes & les notes grammaticales. La glose l'explique, & le paraphrase d'une façon claire & nette; puis les notes eclaircissent tout ce qui a trait à la géographie, aux loix, aux mœurs, à l'histoire, à la religion, aux rites, à la physique, à la botanique, &c. La maniere de traiter chaque point est simple & naïve. Dans ce qui ne fait aucune difficulté, les commentateurs disent la chose; dans ce qui est douteux, ils alleguent les textes originaux des savans, les comparent, les discutent, & ne proposent leur sentiment qu'en alléguant leurs raisons, & en invitant le lecteur à les juger; dans ce qu'on ne peut expliquer, ils en avertissent bonnement. Qu'on nous permette d'observer que si les plus habiles Chinois sont embarrassés pour expliquer leurs *King*, sur lesquels ils ont tant de mémoires & où tout est si près de leurs idées, il peut y avoir bien du mécompte dans la maniere dont les savans d'Europe expliquent les anciens livres des nations etrangeres. Je n'en excepte pas même les Livres Saints, pour tout ce qui est hors de la sphere du dogme & de la morale. Qu'il nous soit permis même d'ajouter que les Chinois, soit à raison de leurs mœurs (*) dont le fond n'a jamais changé, soit à cause de leurs richesses en traditions & en monumens anciens, pourroient nous donner bien des

Commentaires sur les *King*.

(*) Nous aurons occasion de faire voir dans la suite de ces Mémoires, combien la connoissance des mœurs chinoises est utile pour l'intelligence des Livres Saints.

lumieres sur l'Ecriture Sainte, & faire evanouir bien de fausses difficultés. Voici des exemples pour faire entendre ma pensée. On rêve en Europe, on cherche des tournures, pour expliquer comment Putiphar, Eunuque de Pharaon, avoit cependant une femme. Rien de plus facile à expliquer selon les mœurs Chinoises. 1°. Il y a des Eunuques qui ont eté mariés, ont eu des enfans, & que la misere a réduits à se mutiler & à se vendre; d'autres ont eu recours à ce singulier expédient, pour echapper à la rigueur des loix. J'en connois au Palais, de ces deux especes. 2°. Quelques Eunuques riches achetent une femme pour avoir soin de leur ménage, & les soigner dans leur vieillesse. Sous la Dynastie passée, les Eunuques qui etoient dans les grands emplois, avoient poussé l'insolence jusqu'à se faire des serrails. Comment David vit-il *Betsable* dans le bain? Pourquoi *Urie* s'obstina-t-il à ne pas vouloir aller chez lui? Tout cela est encore aisé à expliquer ici. Les maisons des particuliers ne sont pas elevées. L'Empereur a des galeries elevées dans son palais, des montagnes dans ses jardins d'où il voit toute la ville. Un Tartare n'oseroit aller chez lui dans la position où se trouvoit *Urie*. Rien de plus ordinaire que de voir l'Empereur envoyer des plats de sa table à ses grands, ses officiers, &c. *Vasthi* ne voulut pas paroître devant les seigneurs Persans: une Impératrice de Chine ne le voudroit pas non plus. On voit dans l'histoire, qu'une des Reines aima mieux se laisser noyer dans une inondation, que de s'exposer à être vue en se sauvant. Ces dernieres années, l'epouse du frere de l'Empereur, faillit à être brûlée avec son palais, parce que, quoiqu'environnée de flammes, elle attendoit qu'on lui apportât sa chaise pour s'y enfermer. Tout ce qui regarde *Esther* (*) est parfaitement dans les mœurs Chinoises; & à l'occasion de Mardochée, nous remarquerons que le *Ne kong* (premier ministre) ayant été choqué de ce que quelqu'un, qu'il prit faussement pour un Européen, avoit embarrassé le chemin de sa chaise, suscita une persécution à la religion, pour se venger; & auroit poussé les choses aussi loin qu'Aman, si l'Empereur etoit entré dans ses vues, & si sa mort

(*) Nous avons entre les mains un Commentaire très-curieux, sur le livre d'Esther, qu'on explique par les mœurs & usages de Chine; nous pourrons le publier quelque jour, au moins en partie.

tragique

tragique n'avoit pas coupé court à tout. Les Chinois se couchent tout nuds, & se roulent dans leurs draps & dans leurs couvertures dont ils se font une espece d'etui. Voilà de quoi expliquer comment le jeune homme dont il est parlé dans la Passion, *rejectâ sindone nudus profugit.* Rien de plus facile à expliquer aussi que la maniere de compter les trois jours que J. C. fut dans le tombeau. On s'exprime ici tous les jours comme les Evangélistes. Si vous demandez à un Chinois quel âge a un enfant qui est né le dernier jour de l'an, il vous dira qu'il a trois ans, lorsqu'il n'a réellement qu'un an & quelques jours. Je vais plus loin, & je dis qu'on explique en Chine sans embarras plusieurs faits consignés dans les Annales de l'Eglise, qui sont difficiles à cause de nos mœurs d'aujourd'hui. On a voulu opposer les réflexions & la critique aux narrés des historiens Ecclésiastiques. Ce qui s'est passé & se passe tous les jours en Chine, prouve qu'il ne faut pas argumenter contre les faits, mais les vérifier. Malgré la douceur des loix & la décence des mœurs publiques, plusieurs Mandarins des provinces ont traité quelques Néophites avec une cruauté plus qu'Iroquoise. Un d'eux, il y a peu d'années, fit donner la bastonnade sur la plante des pieds à une jeune vierge, ce qui est horrible & incroyable ici. Comment expliquer, en raisonnant, les caresses qu'on faisoit à la Cour aux Européens, la liberté qu'on leur laissoit de prêcher la religion, la pompe avec laquelle ils célébroient leurs fêtes dans leurs eglises, & les edits terribles qu'on envoyoit dans quelques provinces ? Nous ne voulons offenser personne; mais nous osons le dire à la face du ciel & de la terre: telle difficulté sur l'Ecriture Sainte, qui etonne & embarrasse à Paris, feroit pitié à *Pé-king. Je ne crains ni ceux qui ont de bons yeux, ni les borgnes, ni les aveugles* (disoit un grand Ministre du tems des *Song*) *je ne crains pas même les vues courtes; mais je suis à-bout vis-à-vis de ceux qui ont la berlue.*

NOTE 32, page 159.

De la ville de Pé-king.

La ville de *Pé-king* est un spectacle bien nouveau pour un Européen. S'il sait réfléchir & voir en philosophe cette grande ville, la plus belle de l'Asie Orientale, & la plus peuplée de l'univers; il ne se lasse pas d'admirer, que près de trois millions d'hommes

rassemblés dans sa vaste enceinte, y soient régentés par la police, comme des ecoliers par leurs maîtres, & osent encore moins s'y emanciper. Des rues plus larges que celle qui est vis-à-vis le Luxembourg à Paris, sont remplies d'allans & de venans. Les uns sont à pied, les autres en charrette, ceux-ci à cheval, ceux-là dans des chaises à porteur; il y en a qui portent des fardeaux, d'autres crient les denrées qu'ils vendent; la foule est prodigieuse, & la tranquillité regne par-tout. Ce n'est pas aux piétons à être sur leurs gardes, c'est à ceux qui sont à cheval ou en chaise à prendre garde de les eclablousser; un Grand craindroit de heurter un vendeur d'allumettes. Au moindre cri, les soldats du corps-de-garde voisin accourent d'abord, & terminent tous les différends avec quelques menaces, ou avec des coups de fouet quand on n'obéit pas sur le champ. La nuit venue, les barrieres des petites rues se ferment, chacun est retiré chez soi; on n'entend que le bruit des soldats qui battent les veilles; on ne rencontre que le guet qui fait sa ronde pour veiller à la sûreté publique. Il y donne tant de soins, qu'on ne parle ni de vols ni d'assassinats. Au moindre signal d'incendie, les pompes, les soldats, les ouvriers, les Mandarins, les Grands & les Princes même arrivent de tous côtés. On arrose les rues plusieurs fois le jour pour abattre la poussiere. En eté, il y a de petites hutes d'espace en espace, où l'on donne au peuple de l'eau à la glace; il trouve par-tout des rafraîchissemens, des fruits, du thé, des maisons où l'on donne à manger. Chaque denrée a ses jours & ses endroits pour être exposée en vente. Les passans rencontrent par-tout de quoi s'amuser, soit à écouter lire des histoires, soit à entendre de petites comédies, soit à voir des faiseurs de tours & des curiosités. Dans les tems de calamité, l'Empereur fait distribuer des habits & du riz aux pauvres; dans les tems de réjouissance, on permet au peuple toutes sortes d'amusemens. En tout tems, malgré l'abord continuel des gens de toutes les provinces de l'Empire, des Tartares d'au-delà de la grande muraille, des nations nouvellement subjuguées, des peuples tributaires, &c., la paix & la tranquillité regnent partout. La police sait tout ce qui se passe jusques dans l'intérieur du palais des Princes; elle est informée de tous ceux qui arrivent ou qui s'en vont; elle a des catalogues exacts de toutes les personnes

de chaque maison; elle pourvoit à l'abondance de toutes les denrées; elle fait faire à tems toutes les réparations que demandent la commodité, la sûreté & la propreté. Princes & Mandarins, Citoyens & Etrangers, Soldats & Courtisans, Bonzes & Lamas, tout est soumis à son sceptre; & sans arrêts, sans coup de rigueur, sans paroître presque y toucher, elle tient tout le monde dans l'ordre & le devoir. Je ne dis rien de la grandeur de cette capitale, de la longueur de ses fauxbourgs, de la beauté de ses murs, de la largeur de ses remparts; de la variété des edifices publics, de l'alignement des rues, de la multitude des Palais, &c.; il faut les voir pour en comprendre l'effet. L'architecture travaille ici sur d'autres plans que la nôtre, la magnificence suit d'autres idées, le goût a d'autres principes; malgré cela les préjugés d'Europe ne tiennent pas contre les nouveautés qu'on voit: le palais de l'Empereur annonce eloquemment sa grandeur & sa puissance à quiconque a des yeux.

NOTE 33, page 159.

Des particules numériques dans la langue chinoise.

Les particules numériques dans la langue Chinoise sont en assez grand nombre. Leur principale destination est d'indiquer le genre ou même l'espece de la chose dont on parle; ainsi *Tchi* m'indique tout ce qui est de figure longue, un *pinceau*, une *chandelle*, &c. *Yuen*, les *Mandarins*, les *gens en place*. *Pa*, tout ce qui a un manche, comme *couteau*, &c. Je ne crois pas qu'aucune autre langue ait des particules dans ce goût. Le besoin les a fait inventer aux Chinois pour la clarté du *Kouan-hoa*, à laquelle elles contribuent beaucoup. On les appelle numériques, parce qu'il faut les mettre, dès qu'on parle au pluriel sur-tout, ou qu'on articule le nombre.

NOTE 34, page 160.

Des Chinois qui se font entendre en figurant par des gestes les caracteres des mots.

Plusieurs Ecrivains s'accordent à dire que le peuple en Chine ne sait pas lire; ce qui est vrai. Puis ils avancent gravement que les Chinois ne réussissent souvent à se faire entendre, qu'en traçant les caracteres des mots qu'ils ne peuvent faire comprendre; en cela ils se contredisent. Il faut dire tout uniment que les Chinois parlent, conversent, traitent d'affaires, comme tous les autres peuples; mais que

quelques ignorans voulant jouer les Lettrés, se servent de termes tirés du *Ouen*, & en esquissent les premiers traits pour se faire entendre de ceux qui ont la patience de les ecouter. Il faut avouer aussi que quelques provinciaux ont la prononciation si extraordinaire, qu'on seroit tenté de leur dire, comme un plaisant à un begue : *ecrivez, Monsieur, je ne vous entends pas.* L'Empereur *Yong-tching*, qui etendoit ses attentions à tout, voulut que les maîtres des colleges impériaux qui sont aux quatre portes du Palais, fussent tirés de toutes les provinces, pour accoutumer les fils des Grands de sa Cour à toutes les prononciations.

NOTE 35, page 160.

Des loix en Chine.

On a donné l'histoire des loix de Chine (en 74 volumes), en remontant de dynastie en dynastie, jusqu'à *Yao* & *Chun*. Comme elles ont eté faites pour un empire immense dont les peuples ont toujours conservé le même génie & les mêmes mœurs, elles ont entre elles, malgré leur différence, une analogie sensible qui les ramene vers une même fin, & ouvre le plus vaste champ aux réflexions. Que de secours d'ailleurs dans ce que l'histoire en raconte d'âge en âge, dans les discussions des plus beaux génies de chaque siecle, dans les inconvéniens & les abus que le tems a découverts, dans les restrictions, les modifications, les adoucissemens auxquels il a fallu avoir recours, dans les additions même, les changemens & les abrogations qui caractérisent chaque dynastie & son gouvernement! Enfin, les loix de Chine embrassant toutes les parties de l'administration, elles ouvrent au génie une carriere où il ne trouve de limites que celles qu'il veut se tracer.

Qu'on en juge par cette légere notice du code de la dynastie régnante. Ce grand ouvrage, qui s'appelle en Chinois *Tai-tsing-hoei-tien*, est divisé en 250 livres, & comprend toutes les loix religieuses, civiles, politiques, militaires, criminelles, bursales, &c., de tout l'Empire. Le premier livre traite de ce qui regarde le tribunal du *Tsong-gin-fou*, ou de la Maison de l'Empereur, & marque en détail ce qui doit s'observer par rapport à la police, aux revenus, aux dépenses, aux cérémonies, & tout ce qui concerne la Famille Impériale, les Princes du sang, les Esclaves, les Eunuques, les Officiers de l'in-

térieur du Palais. Le deuxieme livre traite du *Nei-ko*, ou du tribunal des Ministres d'etat & des Chambres qui en dépendent pour l'expédition des affaires du dedans & du dehors. Les 21 livres suivans regardent le *Ly-pou*, ou tribunal des Mandarins, soit le grand qui est à *Pé-king*, soit les autres qui sont dans les capitales des Provinces. Après avoir détaillé les regles qu'on doit suivre dans le choix de ceux qu'on peut proposer pour les emplois, les loix fixent les divers degrés du mandarinat, & les grades de chaque degré, leurs revenus, leurs honneurs, leurs droits, leurs préséances respectives ; & coupent cours à tous les conflits d'autorité & à toutes disputes pour le rang. Elles touchent ensuite le partage des emplois entre les Chinois, les Tartares & les Mongoults, & fixent la maniere dont les uns doivent succéder aux autres, ou les remplacer, selon l'exigence des cas. Après vient tout ce qui regarde 1°. la promotion des Mandarins d'un emploi à l'autre, les informations qui doivent la précéder, les précautions qu'il faut prendre & les cautions qu'on exige. 2°. Les succès & les soins qui peuvent procurer d'être promu ; les négligences & les fautes qui les balancent, ou les effacent ; les malversations qui méritent des abaissemens, le retranchement des revenus, ou la cassation. 3°. Tout ce qui regarde les absences, les congés, les maladies, les suppléances, les voyages en Cour. 4°. La confession des fautes, les accusations, ceux qui peuvent ou doivent les faire, & le tems qu'on reste dans chaque emploi. 5°. Les raisons de se retirer, comme maladie, vieillesse, &c. celles d'interrompre ses fonctions, comme deuil, funérailles, &c., 6°. Les titres qu'on accorde aux peres & meres, aïeuls, bisaïeuls des Mandarins selon leur rang ; ceux que le gouvernement leur décerne après leur mort à eux mêmes ; & l'argent qu'il donne pour la pompe de leurs funérailles, &c. Sur quoi il faut remarquer que la noblesse & les titres remontent, mais ne descendent pas, à moins qu'un mérite & des services extraordinaires n'exigent des exceptions.

Depuis le vingt-troisieme livre jusqu'au cinquante-septieme, tout regarde le *Hou-pou*, ou tribunal des Finances. On y voit en détail 1°. ce qui concerne les impôts en bled ou en argent, qu'on leve sur les terres ; les différentes proportions de ces impôts selon

la fertilité de la terre ; les adoucissemens pour les terréins nouvellement défrichés ; les exemptions des terres des Tartares ; & ce qu'on peut exiger pour les pâturages, les bois, &c. 2°. Les soins qu'il faut donner à l'agriculture pour l'encourager, la faciliter, la diriger, la maintenir, l'etendre, &c. 3°. Les enumérations des familles & des personnes de chaque district, & les résultats généraux pour chaque province. 4°. La maniere de percevoir les impôts, & d'avertir la Cour de ce qu'on a ramassé ; les cas où il faut les diminuer, les suspendre, en faire grace, donner même des secours au peuple. 5°. Ce qui doit être employé dans la province, des bleds & de l'argent provenu des impôts ; ce qu'on doit faire du surplus ; les comptes de recette & de dépenses ; la maniere de garder l'argent du trésor & de l'en tirer ; ce qui concerne les greniers publics de la Capitale & des Provinces, leur police & leur administration. 6°. Ce qui regarde la fonte de la monnoie & l'argent. 7°. Le sel, les douanes, les entrées. 8°. Ce que chaque Province doit envoyer pour la maison de l'Empereur en denrées, fruits, etoffes, ouvrages, &c. On conduit ici tous les ans, des provinces du Midi, des arbres de *Ly-tchi*, plantés dans des caisses, & l'Empereur a le plaisir de cueillir lui-même cet excellent fruit. 9°. Les revenus attachés à chaque emploi de l'Empire, la maniere de les payer, les récompenses qu'y ajoute l'Empereur, &c. ; tout ce qui regarde la maniere de tenir les comptes & d'en rendre raison ; ce qu'il faut faire enfin dans les cas de malversation, de vol, d'inexactitude, &c.

Depuis le cinquante-septieme livre jusqu'au cent-onzieme il n'est question que du *Ly-pou*, ou tribunal des Rites. On y décrit en détail tout ce qui regarde 1°. le cérémonial en général, l'etiquette, les usages pour tout ce qui a trait à l'Empereur, l'Imperatrice, les Princes, leurs enfans, &c., & tout ce qui est à leur usage, comme meubles, habits, chars, chaises, &c., soit dans l'intérieur du Palais, soit lorsqu'ils paroissent en public. 2°. Les honneurs dont jouissent les Princes, les Grands, les Mandarins ; les divers ornemens de leurs habits, de ceux de leurs epouses ; le nombre des personnes qu'ils ont à leur suite, &c. 3°. Ce qui s'observe dans les cérémonies annuelles & particulieres du Palais, les fêtes extraordinaires,

les mariages, &c. ; la maniere de recevoir les edits, déclarations, ordonnances, ordres de l'Empereur ; de les publier, afficher, &c. ; de présenter des mémoires, requêtes, remercimens, accusations, &c. ; d'aller au-devant des Envoyés de sa Majesté, de ses présens, & d'en remercier, &c. 4°. Les Sceaux, Patentes, &c. 5°. Ce qui s'observe quand les Lettrés sont admis aux grades, dans les repas des villes, à la réception des nouveaux Mandarins, de ceux qui passent, &c. 6°. La maniere de fournir à la subsistance des vieillards, de secourir les veuves & les orphelins, de pourvoir à la sépulture des pauvres. 7°. Le cérémonial des Princes, des Ministres, des grands Officiers de la Couronne, des députés des Tribunaux, des Mandarins, des nouveaux *Han-lin* lorsqu'ils sont admis en présence de l'Empereur, & leurs epouses devant l'Impératrice ; & ce qu'ils se doivent respectivement les uns aux autres. 8°. La police, l'administration, les examens, &c., des différens colleges & ecoles de l'Empire. 9°. Tout ce qui a trait aux cérémonies religieuses de l'Empire, les sacrifices au *Chang-ty*, les prieres pour les biens de la terre, la cérémonie du labourage, les vœux pour la pluie, les actions de graces pour la moisson, &c. 10°. Les cérémonies dans la salle des Empereurs de toutes les dynasties, dans celle de Confucius, & aux sépultures de la famille régnante. 11°. Le Rite du deuil & de la sépulture pour l'Empereur, l'Impératrice, les Princes, les Grands, & toutes les personnes qui doivent y prendre part. 12°. La musique des cérémonies religieuses, des fêtes de la Cour, des réjouissances du Palais, &c. 13°. La réception & les audiences accordées aux Ambassadeurs des Princes etrangers, qui viennent rendre hommage ou porter les tributs ; le festin qu'on leur donne à la Cour, & ce qu'elle leur assigne pour les frais de leur voyage, &c. Observons en passant que la famille régnante, comme Tartare, a des cérémonies religieuses particulieres, qui sont etrangeres à celles de l'Empire, & que dans celles de l'Empire il n'y a rien pour *Foe*.

Depuis le cent onzieme livre jusqu'au cent quarante-neuvieme, on voit tout ce qui regarde le *Ping-pou*, ou tribunal de la guerre ; c'est-à-dire, 1°. les différens grades militaires, le degré de puissance de chaque officier, la police, les loix des huit bannieres Tartares, & leurs promotions, &c. 2°. Les regles de la garde de jour & de nuit

pour le Palais intérieur & extérieur, les hôtels de ville, les tribunaux, &c., les forts, citadelles, gorges, passages, murs & portes de ville. 3°. Les tribunaux subalternes de la guerre, les habits militaires, les exercices à pied & à cheval, &c.; les examens militaires des officiers, des soldats, des candidats, &c.; les casernes Tartares, &c. 4°. La police des milices & troupes répandues dans l'Empire, ou fixées dans les forteresses, dans les gorges des montagnes, sur les côtes, &c. 5°. Les réglemens & ordonnances pour maintenir les gens de guerre dans le devoir en tems de paix, remplacer les morts, faire suppléer pour les malades, & elever ceux dont la probité garantit le courage, & décore les talens. 6°. Ce qui regarde la police, les etapes, les voitures des troupes lorsqu'elles sont en marche pour aller d'un lieu à un autre; & des détails particuliers à la cavalerie & à l'infanterie. 7°. La construction & l'entretien des barques & vaisseaux pour la guerre; les exercices, les manoeuvres, &c., pour l'attaque & la défense. 8°. Le côde militaire, ou les loix en temps de guerre; & tout ce qui a trait aux armées, campemens, batailles, &c.

Depuis le cent quarante-neuvieme livre jusqu'au cent quatre-vingt-dix-septieme, sont contenues les loix criminelles & pénales, & tout ce qui regarde le *Hing-pou.* On y détaille 1°. les différentes especes de châtimens & de supplices; les circonstances où on peut les adoucir, ou permettre aux coupables de s'en rédimer avec de l'argent; les principaux crimes qui arment la justice d'un glaive, & les circonstances qui les augmentent, les diminuent, les etendent aux parens, les resserrent dans les seuls complices. 2°. Tout ce qui a rapport à la révolte, à la sédition, à la désobéissance, aux emeutes, & aux outrages faits à l'autorité de l'Empereur ou de ses Officiers. 3°. Les droits des peres sur leurs enfans, des maîtres sur leurs esclaves; ce que se doivent réciproquement les parens & les epoux, les inférieurs & les supérieurs, &c.; les partages des biens, successions, héritages, & la police générale des familles. 4°. Les différentes fautes des Mandarins de robe & d'epée dans l'administration des affaires, dans l'exercice de leurs emplois, & dans l'usage de leur autorité. 5°. Ce qui a trait à la culture, & au défrichement des terres, aux ventes & aux achats des biens meubles & immeubles.

bles. 6°. Les empêchemens qui rendent les mariages illégitimes, les conditions requises pour qu'ils soient valides; les fiançailles & epousailles, les divorces, les cas où il est permis de prendre une concubine, & les prééminences & droits de l'epouse légitime. 7°. Les malversations dans la régie des greniers, dans la perception des impôts & des douanes, dans les foires & marchés, dans les poids & mesures, dans les contrefactions & monopoles. 8°. Tout ce qui est contre la religion & le cérémonial ecclésiastique de l'Empire, &c. 9°. Les désordres des casernes, & les différentes fautes des gens de guerre. 10°. Les vols, larcins, brigandages, friponneries, filouteries. 11°. On traite des meurtres, batailles, assassinats, empoisonnemens, injures, libelles, satyres, &c. 12°. Des fausses accusations, calomnies, faux témoignages; des receleurs, & des faussaires. 13°. Des viols, incestes, adulteres, enlevemens, &c. 14°. Des divinations, sortileges, magies, superstitions, assemblées d'idolâtres, &c.; de tout ce qui trouble le bon ordre, la subordination, & la tranquillité publique. 15°. De la maniere d'accuser les coupables & de les saisir, de la rigueur & de la police des prisons, des formalités dans les procédures & des exécutions criminelles.

Depuis le cent quatre-vingt-dix-septieme livre jusqu'au deux cent trente-quatrieme, on a pour objet tout ce qui concerne le *Kong-pou*, ou tribunal des ouvrages; c'est-à-dire, 1°. les palais, jardins, maisons de plaisance, sépultures de l'Empereur, les palais des Princes, les murs des villes, les greniers publics, les tribunaux, les maisons que le gouvernement donne aux différens Mandarins, &c. 2°. Tout ce qui regarde la bâtisse, comme les carrieres, les briqueteries, les fours à chaux, les forges, les forêts où l'on prend les bois, & leur transport. 3°. Les manufactures impériales des etoffes, de la fayence, &c.; & tout ce qui concerne leur police & administration. 4°. Les rivieres, canaux, digues, eclufes, réservoirs, ponts, barques de transport, voitures, &c. 5°. Les mines de charbon de terre, les coupes de bois de chauffage, &c.; en général toutes les provisions pour l'Empereur, sa maison, les Officiers & les Mandarins à qui la Cour en donne. 6°. Les atteliers où l'on travaille pour l'Empereur, & les magasins où l'on met tout ce qui est fait pour lui. 7°. Ce qui concerne les desséchemens des marais, l'entretien des levées, des digues,

& des autres ouvrages pour faciliter l'arrosement des riz, & la culture des terres. 8°. Toutes les dépenses & les provisions ordinaires & extraordinaires pour les autres tribunaux; les armes & les munitions que demande le *Ping-pou* en tems de guerre. 9°. Tous les ouvrages publics en général, ou pour le public, &c.

Le reste du *Hoei-tien* regarde la police, l'administration, les droits, les devoirs, &c. des petits tribunaux de *Pé-king*, qui ressortissent des six Grands, comme celui des Mathématiques, de la Musique, des Traductions, des Lettrés, des Médecins, &c. De tous les livres de Chine qu'on pourroit traduire, nous croyons que le *Hoei-tien* seroit celui qui feroit plus de plaisir au-delà des mers, & qui pourroit donner le plus de vues utiles. Mais qui peut l'entreprendre ?

NOTE 36, page 161.

Difficultés d'ecrire le *Kouan-hoa*.

Il est très-difficile dans toutes les langues d'ecrire comme on parle; mais en chinois cela est impossible. Bon gré malgré, il faut resserrer le *Kouan-hoa* dès qu'on l'ecrit, changer beaucoup de mots, & donner à ses phrases un autre tour; sans cela la lecture n'en est pas soutenable. Les caracteres ne peuvent se plier à son air négligé, à son aisance, & à cette abondance d'expressions qui réveille ou supplée l'attention de ceux à qui on parle. Voici qui est encore plus singulier : il y a tel Lettré du premier ordre qui sueroit sang & eau, & ne viendroit pas à bout d'ecrire passablement un dialogue en *Kouan-hoa*; il ne sauroit pas même les caracteres dont il faudroit se servir.

NOTE 37, page 163.

Des Dictionnaires chinois.

Un dictionnaire chinois même est difficile à entendre en Europe; mais fût-on assez de chinois pour le comprendre, on n'y trouvera jamais de quoi suppléer au défaut de connoissances & d'usages qui prive les etrangers des facilités que nous procurent nos dictionnaires. Il suffit d'avoir réfléchi sur la nature des langues & des connoissances humaines, pour sentir la vérité de cette assertion. D'ailleurs, juger du degré de confiance qu'on peut donner à un dictionnaire, est une sorte de science assez difficile pour des etrangers. Les trois dictionnaires qui ont le plus de réputation en Chine, sont le *Kang-hi-tse-tien*, le *Ping-tse-ts'ien*, le

Tching-tse-tong. Le dernier est fort hasardé dans ses etymologies, & assez vague dans ce qu'il décide ; le second est très-estimé, mais il est court, & laisse bien des choses à desirer ; le premier est savant, assez complet : mais les critiques ne sont pas contens de toutes ses décisions. Le *Choue-ouen* de *Hiu-tchi*, est le seul classique pour le *Kou-ouen*, quoiqu'il ne soit pas toujours exact, & que l'Auteur n'ait vu plusieurs caracteres qu'à la lueur du crépuscule de l'erudition historique de son tems. Le grand dictionnaire de Chine par excellence, est un dictionnaire, en plus de deux cens volumes, dans le goût de celui de Robert Etienne ; mais outre qu'il est aujourd'hui très-difficile à trouver, il faut bien savoir le chinois pour s'en servir.

NOTE 38, page 163.

Du Théâtre chinois.

Point de spectacle sans illusion ; si on représente *Esther*, il faut que j'oublie le siecle & le royaume où je vis, pour me transporter à Suze, au tems des Perses ; que je prenne tel Comédien pour Assuerus, telle Actrice pour Esther, & le théâtre pour le Palais ; que je m'imagine que ce grand Prince parle tout seul en beaux vers françois, & que moi je suis admis à l'entendre secrétement avec sept à huit cens personnes. Moyennant ces petites précautions, j'aurai bien du plaisir, si le Poëte garde les trois unités. S'il les viole, pour me mettre sous les yeux le tableau entier d'un evénement egalement instructif, touchant & agréable, puis-je me prêter à cette nouvelle illusion, ou dois-je m'ennuyer ? On dit, au-delà des mers, que ne pas s'ennuyer à une pareille piece, à moins qu'elle ne soit chantée & accompagnée de décorations, c'est n'avoir point de goût : je souscris volontiers à cette censure du théâtre chinois. Bien plus, j'avoue que les Lettrés l'ont abandonné totalement à qui veut travailler pour lui. Dans cette multitude de siecles qui se sont ecoulés depuis que les spectacles sont entrés dans les amusemens domestiques & les fêtes de la Cour, les grands Lettrés n'ont publié que des observations philosophiques sur les dangers du théâtre, & ses funestes effets par rapport aux moeurs publiques. « Les spectacles (dit un Bachelier de la Dynastie passée) sont des especes de feux » d'artifice d'esprit, qu'on ne peut voir que dans la nuit du désœuvrement : ils avilissent & exposent ceux qui les tirent, fatiguent les yeux » délicats du Sage, occupent dangereusement les ames oisives, expo-

» sent les femmes & les enfans qui les voient de trop près, donnent » plus de fumée & de mauvaise odeur que de lumiere, ne laissent » qu'un dangereux eblouissement, & causent souvent d'horribles in» cendies ».

Cette façon de penser est si ancienne, que la premiere fois qu'il est parlé de pieces de théâtre dans l'Histoire, c'est pour louer un Empereur de la Dynastie des *Chang*, d'avoir proscrit ce vain plaisir; & la seconde, pour rapporter les représentations qu'on fit à *Siuen-ty*, de la Dynastie des *Tcheou*, pour empêcher que l'exemple de la Cour n'accréditât des amusemens funestes aux bonnes moeurs. Cette façon de penser est si universelle, que quoique la plupart des Comédies & Tragédies chinoises semblent faites pour montrer la honte du vice & les charmes de la vertu, elles ont acquis très-peu de gloire à leurs Auteurs. Il y a eu un Empereur privé des honneurs funéraires, pour avoir donné trop de tems aux spectacles, & trop fréquenté les Comédiens. Voilà la vraie raison pourquoi les Chinois jouent les pieces des *Tang*, & ne se metmettent pas en peine d'en faire de nouvelles. Ils sont si barbares à cet egard, qu'ils releguent dans les fauxbourgs, les théâtres publics avec les maisons de débauche, & les tolerent plus qu'ils ne les permettent. Bien plus, tandis qu'on parle fort au long dans les papiers publics d'un simple soldat qui est mort pour la patrie, on n'y dit mot d'un acteur divin qui joue supérieurement les rôles les plus difficiles.

NOTE 39, page 163.

Des choeurs dans la Tragédie, & du comique larmoyant chez les Chinois.

A toutes les raisons qu'on allegue du peu de succès qu'eut d'abord l'*Athalie*, on pourroit encore ajouter celle-ci, *elle n'avoit pas été lue.* Il faut avoir l'Ecriture Sainte bien présente à l'esprit pour goûter les belles choses que l'auteur y fait dire à ses personnages d'après l'histoire, la morale, la doctrine, les prophéties des livres Saints. Un opéra tiré de la fable eût été plus à la portée des spectateurs. A l'occasion de cette belle piece, l'honneur de notre théâtre, nous remarquerons que les Chinois ont peu de choeurs proprement dits dans leurs pieces. Les acteurs chantent par intervalles ce que nous appellons des tirades, celles sur-tout qui expriment les fureurs, les plaintes, ou les folles joies des passions qui les agitent. La sym-

phonie & quelquefois les voix les soutiennent. Les historiens en racontent des effets terribles. Il est aisé de comprendre que les spectateurs déjà emus par des situations touchantes ou tragiques, doivent être emportés hors d'eux mêmes, lorsque la musique y ajoute tout ce que les voix & les instrumens ont de plus capable d'emouvoir : peut-être seroit-ce une maniere d'expliquer ce qu'on raconte des anciens. Comme je ne parle que d'après les livres, & que le sujet m'intéresse fort peu, qu'on ne me demande pas d'autre détail. Ajoutons encore, d'après les livres, que l'invention du comique larmoyant date de bien des siecles en Chine, & qu'on l'a consacré par ce que la piété filiale a de plus tendre & de plus touchant.

NOTE 40, page 164.

Dès la Dynastie des *Leang*, on comptoit trois cens soixante & dix mille volumes dans la bibliotheque Impériale. Il s'est perdu bien des livres depuis ; mais combien d'autres ont été faits ? ceux de la Dynastie des *Song*, formeroient seuls une bibliotheque immense. Une seule collection imprimée en planches de cuivre sous le regne précédent, contient plus de six mille volumes. Les Religieux d'Europe ont sauvé tous les anciens livres, du naufrage des guerres, des siecles d'ignorance, des révolutions ; il en est à-peu-près de même ici. Comme dans les grandes révolutions, la capitale & les Palais des Empereurs sont le plus exposés à toutes les licences de la guerre, on a eu de tout tems la politique d'envoyer des exemplaires des livres les plus rares, dans les Monasteres des Bonzes, bâtis dans la solitude des montagnes. Du nombre des Livres en Chine.

NOTE 41, page 165.

On a dans quelques bibliotheques d'Europe trois ouvrages Chinois, traduits mot à mot d'après les caracteres qui sont à côté. Nous prions les curieux de faire attention au tour que Confucius donne à ses raisonnemens, au peu de mots qu'il y emploie, à la précision & à la force des vérités qu'il présente. Laconisme & précision des Livres chinois.



NOTE 42, page 167.

De l'Y-king.

Ce n'eſt pas dans une note qu'on peut faire connoître l'*Y-king*. 1°. Les plus ſavans hommes & les plus beaux génies de Chine ont fait grand cas de ce livre ſingulier ; & *Kang-hi*, qui eſt eſtimé en Europe, travailla & fit travailler près de 50 ans au magnifique commentaire ſur cet ouvrage, qu'il fit publier dans ſa vieilleſſe. 2°. La ligne entiere, & la ligne briſée des *Koua*, qui placées l'une ſous l'autre en ſoixante combinaiſons, comme nous l'avons déjà obſervé, ſont, en quelque ſorte, le texte de *Fou-hi*, ont eté expliquées par *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong*, *Confucius*, tantôt dans un ſens moral, tantôt dans un ſens phyſique, tantôt dans un ſens politique, tantôt dans un ſens métaphyſique, &c.; de façon que la ligne entiere eſt toujours priſe pour la cauſe, le bien, le Prince, l'homme, l'eſprit, le mouvement, &c.; & la briſée pour l'effet, le mal, le ſujet, la femme, le corps, le repos, &c.: ces deux lignes ſont comme les ſignes d'un algebre intellectuel. 3°. La difficulté d'entendre l'*Y-king*, vient non-ſeulement de la multitude des métaphores qu'on trouve dans le texte de *Ouen-ouang* & de *Tcheou-kong* ſur les *Koua*, mais encore de ce que le texte ſe trouve aujourd'hui tranſpoſé & brouillé, enſorte qu'on eſt réduit à cet égard aux conjectures. Un Miſſionnaire a haſardé les ſiennes, & a prétendu trouver dans l'*Y-king* tout le fonds de la religion. Je n'ai vu que quelques fragmens de ſon ouvrage, qui doit être à Rome ; mais ſur ce que j'en ai vu, il eſt certain que les auteurs & les commentateurs qu'il cite, prouvent evidemment qu'ils appliquoient aux ſymboles de l'*Y-king*, des dogmes & des faits qui tiennent immédiatement à la révélation. 4°. De nos jours, le Prince *Té-pé* a imprimé un livre ſur les tables & figures de l'*Y-king*, où il prétend prouver qu'elles contiennent l'hiſtoire de la création, de la chûte du premier homme, & la promeſſe d'un libérateur. Auroit-il voulu riſquer ſa réputation, & expoſer notre ſainte Religion aux inſultes des Lettrés, par un ſyſtême qui ſeroit ridicule, s'il n'avoit pour lui les plus anciens interpretes, que *Kang-hi* lui-même avoue qu'on n'entend plus aſſez ? Ce ſoupçon ne peut venir à l'eſprit, que quand on ignore qu'il avoit eté gagné à J. C. par un des Princes Chrétiens que *Yong-tching* fit mourir ; & que ſon mérite littéraire lui avoit

fait un nom dans tout l'Empire. 5°. M. Freret croit avec raiſon que l'arithmétique binaire, dont M. Leibnitz a voulu faire la clef des *Koua*, eſt une fauſſe clef. J'ajoute que les Chinois l'avoient trouvée équivalemment avant lui ; & cette partie de leurs recherches eſt très-curieuſe. Mais comme ils connoiſſoient l'*Y-king*, ils n'ont etendu leurs explications que ſur la partie numérique des *Koua*.

NOTE 43, page 167.

Tchou-hi eſt dans les premiers rangs parmi les plus beaux génies qu'ait eus la Chine. Je dirois preſque que c'eſt ſon Bayle, quoiqu'il ait travaillé ſur des textes plus longs, & réuſſi dans la poéſie & dans la belle littérature. Comme ce fameux critique, il trouve bien des *oui* & bien des *non* ; & les eleve ſur des pyramides de raiſonnemens, de faits, de ſophiſmes : quitte à ſe contredire au beſoin, & à ſe réfuter lui-même faute de mémoire. Comme lui encore il a ouvert la porte au pyrrhoniſme, à l'abus de la métaphyſique, au mépris des anciens, & au libertinage de cœur & d'eſprit. *Il ſe repentit amérement dans ſa vieilleſſe* (dit *Ouang-yang-ming*) *de s'être eloigné de la doctrine des anciens. Il diſoit à ſes amis, qu'il avoit parlé en fou, en inſenſé, en homme pervers ; & qu'il etoit inconſolable des egaremens de ſon eſprit.... Il avoit ſongé à ſe rétracter ; la mort ne lui en laiſſa pas le tems.* Les mœurs Chinoiſes le forcerent à être plus chaſte, plus décent, & plus châtié dans ſon ſtyle. Il fut ici pendant quelque tems le Philoſophe à la mode ; la mode paſſa, & ſon ſyſtême qui embraſſoit tout, fut reſſerré dans la phyſique ; il s'y eſt maintenu au premier rang, parce que perſonne n'a cherché à le lui diſputer. Les Matérialiſtes Chinois en font les plus zélés partiſans, & en ont fait leur bouclier : ce bouclier ne pareroit aucun trait en Europe ; mais ils le croient impénétrable.

Comparaiſon de *Tchou-hi* avec Bayle.

NOTE 44, ibid.

Quoique l'herbier attribué à *Chin-nong* & le *Chan-hai-king* qu'on dit être du célebre *Yu*, ſoient probablement moins anciens, cependant ils ſont d'une antiquité bien ſupérieure à tout ce qu'on a en Europe en ce genre. Le dernier va preſque de pair avec les *King* pour le ſtyle ; ſes deſcriptions ſont d'un vrai, d'un naturel & d'un pit-

De l'Hiſtoire naturelle en Chine.

toreſque qui enchante. Quel dommage qu'elles ne roulent que ſur des ſingularités, & ſur des monſtres faits à plaiſir ! Ce qu'on verroit volontiers en Europe, ce ſeroit la ſuite hiſtorique des phénomenes, cometes, tremblemens de terre, ſécheresſes, grandes pluies, chaleurs extrêmes, froids exceſſifs, grêles, orages, animaux ſinguliers, monſtres, peſtes, maladies epidémiques, &c., qu'on trouve dans les grandes annales pour plus de deux mille ans. Au lieu de s'amuſer à augmenter la botanique de quelques nouvelles deſcriptions de plantes, que d'obſervations curieuſes & utiles ne pourroit-on pas faire ſur les vertus que la Chine attribue à celles qui lui ſont communes avec l'Europe ? Le grand herbier en 260 volumes eſt rempli de détails & d'obſervations ſur les terres différentes, les eaux, pierres, pétrifications, métaux, minéraux, ſels, fleurs, légumes, grains, plantes, arbriſſeaux, inſectes, poiſſons, oiſeaux, animaux, &c., qui mériteroient l'attention des naturaliſtes, & ſur-tout des Phyſiciens & des Médecins. Ces derniers y apprendroient peut-être à faire uſage des remedes ſimples & aiſés, que la main du Créateur a mis autour de nous ; & à aider la nature d'une maniere plus naturelle & moins diſpendieuſe.

NOTE 45, page 168.

Du P. Ricci, & de ſes ouvrages.

Lorſque le P. Ricci travailloit à ſon livre, la providence lui ménagea des facilités bien précieuſes. Le fameux *Siu*, un des premiers Lettrés de l'Empire, ſe trouvoit à *Pé-king*, & y jouiſſoit de tout le crédit d'un Miniſtre d'Etat qui ne doit ſon elévation qu'à ſon mérite & à ſa vertu. Autant la converſion de ce grand homme fut précédée de doutes, de difficultés & de délais, autant elle fut candide, ſincere & intrépide. La religion ayant eté accuſée, il prit hautement ſa défenſe auprès de l'Empereur, & s'offrit à perdre la tête, ſi on trouvoit quelque choſe dans ſes enſeignemens, dont les bonnes mœurs euſſent à rougir, ou dont l'Etat eût à craindre. A la mort du Miſſionnaire qui l'avoit baptiſé, il prit le grand deuil & le fit prendre à toute ſa maiſon. Quoiqu'accablé d'occupations, il compoſa pluſieurs ouvrages pour la religion. Le plus curieux eſt une compilation de ce qu'ont ecrit les Lettrés de toutes les Dynaſties, contre les ſectes idolâtres des Bonzes & des *Tao-ſe*. Cette maniere de combattre

combattre ces ſectes, eſt ſans réplique & très-forte ; car les Lettrés ſont preſſans dans leurs raiſonnemens, hardis dans leurs réflexions, & adroits à manier un ſujet. Ils ſe permettent même des traits de ſatyre & des ironies qui ſeroient trop cauſtiques ſous le pinceau d'un Chrétien. Un Lettré a depuis augmenté cette compilation, & l'a pouſſée juſqu'à ſeize volumes. Si jamais on fait l'hiſtoire des délires des hommes, on y trouvera de très-amples mémoires ; & ce qui eſt bien humiliant pour qui réfléchit, on y verra que ce ſont les plus habiles *Tao-ſe* & *Ho-chang*, qui ont débité les plus ridicules folies. Pour revenir au P. Ricci, comme il ſe défioit de ſon habileté dans le chinois, il donna ſon ouvrage à revoir au *Siu-ko-lao* qui eut le zele d'en retoucher le ſtyle, & de le mettre au niveau de tout ce que la Chine a de mieux écrit.

NOTE 46, page 169.

Tous ces livres ſont très-bien ecrits en chinois. Le premier eſt une explication des Evangiles de l'année, dans un goût & ſur un plan qui conviennent à la Chine & que l'Europe aimeroit. Le ſtyle en eſt ſimple, mais elégant & châtié. Le ſecond traite des ſept péchés capitaux, d'une maniere plus oratoire que didactique, mais lumineuſe, méthodique, & pleine de détails. Le troiſieme parle des quatre fins dernieres, avec une candeur, une force & une energie dignes du ſujet. Le ſtyle même, qui eſt *Pan-ouen pan-ſou*, ajoute à la terreur des images & des deſcriptions. Je ne parle pas de pluſieurs autres livres qui prouvent egalement que la métaphyſique & l'eloquence Européennes ne perdent pas à parler chinois. Les curieux peuvent en voir la plus grande partie dans la bibliotheque du Vatican, & dans celle du Roi de France. Je les invite à parcourir le commentaire publié à *Peking* ſur le fameux monument de pierre, trouvé dans le *Chen-ſi*, en 1625. Ceux qui ont oſé imprimer que ce monument eſt une ruſe & un artifice des Miſſionnaires, ſe déſabuſeroient à n'enviſager le monument que du côté du ſtyle & de la forme des caracteres : que ſeroit-ce ſi on faiſoit attention aux mœurs & au gouvernement de Chine ? un marbre de cette grandeur n'eſt pas une médaille qu'on jette où l'on veut ; & puis comment echapper aux recherches des Mandarins, dans une affaire dont ils doivent

Livres chinois bien ecrits. Anciens monumens du Chriſtianiſme en Chine.

rendre compte à la Cour ? Au reste ce n'est pas le seul monument de notre sainte Religion qu'on ait trouvé en Chine. Il y a encore deux Croix de ma connoissance. On a beau faire, on ne prouvera jamais que Dieu n'est pas infiniment bon. L'histoire de ses miséricordes sur les nations etrangeres ne nous est pas connue, mais il n'y a que notre ingratitude qui puisse nous faire douter qu'elles soient infinies.

NOTE 47, page 169.

Géographie des Chinois.

J'ai affecté d'insister sur cette remarque, pour que ceux qui entendent la langue des Chinois & cherchent à s'eclairer dans leurs annales, se tiennent sur leurs gardes. Je voyois dernierement dans une note du *hoei-ki-tse*, que les Tartares du Nord ont eté connus en différens tems, sous dix noms différens. J'ajoute que comme les Chinois ont peu voyagé, & n'ont eu que des rapports passagers avec les nations eloignées, leur histoire doit se sentir des fausses lueurs de leur géographie. En revanche elle en tire tous les secours qu'elle peut desirer pour l'intérieur & les frontieres de l'Empire. Aucun royaume d'Europe n'a encore sur ce qui le concerne, des connoissances géographiques aussi détaillées, aussi curieuses, aussi savantes & aussi complettes que la Chine. On sait au-delà des mers, que le célebre Empereur *Kang-hi* chargea les Missionnaires de lever une nouvelle carte de ses vastes Etats; mais on ignore peut-être qu'ils n'eurent que peu de chose à corriger sur les anciennes cartes, & que leurs observations ne donnerent souvent aucune différence sur la latitude & la longitude des grandes villes. Ce fait singulier & certain dépose en faveur des anciens Chinois. Voici pour les nouveaux. On a imprimé, sous l'Empereur régnant, une géographie de Chine, nommée en Chinois *Y-tong-tchi*, qui mériteroit de servir de modele à l'Europe. Pour donner à ce grand ouvrage toute la perfection dont il est susceptible, la Cour avoit donné ordre, sous ses deux regnes précédens, de composer la géographie particuliere de chaque Province dans le plus grand détail, & d'y faire entrer tout ce qui mériteroit quelque attention en fait d'histoire naturelle, de monumens anciens, de curiosités, & même de pieces de poésie & d'eloquence des Lettrés de toutes les Dynasties. Le *Y-tong-tchi* a eté fait sur ces géographies particulieres dont le recueil entier va à près de

deux mille volumes. Pour plus grande clarté on s'en est tenu à la division actuelle de l'Empire, en seize provinces. Voici le plan qu'on a suivi pour chacune. Après en avoir donné la carte générale, le plan des principales villes, les points de vue les plus singuliers, les monumens les plus curieux, on détaille ensuite en autant de livres 1°. les noms sous lesquels chaque ville a eté connue depuis *Yu*, son rang dans l'Empire, ses prérogatives, les limites de son district sous chaque Dynastie. 2°. Quelles sont ses montagnes, son territoire, sa fertilité. 3°. Ce qu'il y a de beau & de remarquable, de curieux & d'ancien dans chaque ville. 4°. Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans le caractere, le génie, les mœurs des habitans, & ce à quoi ils réussissent le mieux. 5°. Quel est le cours des rivieres qui y passent, si elles sont navigables & si elles sont contenues par des digues, combien il y a de ponts qui en facilitent le passage, où sont leurs principaux ports, &c. 6°. Le nombre des habitans, la quantité des terres qu'ils cultivent, & les impôts qu'ils paient à l'Etat. 7°. Les diverses productions en tout genre. 8°. Les divers tribunaux qui y sont, & le nombre des Mandarins de guerre & de lettres qu'on y compte. 9°. Les greniers publics, les hôpitaux, les ecoles, les manufactures, &c., qu'on y voit. 10°. Les principaux traits de la vie des Empereurs, Impératrices, Ministres, Guerriers, Hommes de lettres, Gens à talens, Femmes illustres, &c., qu'elle a produits. 11°. Les actions héroïques de courage, de fidélité conjugale, de Piété filiale qui ont immortalisé différentes personnes de tous les rangs. 12°. Ce qui est digne de quelque attention dans les monumens : pierres, sépultures, edifices anciens, inscriptions, &c.

NOTE 48, page 169.

De la morale chez les Chinois, & des mœurs publiques.

A remonter jusqu'aux siecles les plus reculés, l'etude de l'homme a eté le grand objet des réflexions des Sages, des Philosophes, & des Législateurs Chinois. Qu'on les lise, & on verra jusqu'où ils ont approfondi les grands devoirs qui découlent de la nature de l'homme, comme être raisonnable & immortel ; comme lié à l'Etre suprême par ce qu'il lui doit & par ce qu'il en attend ; comme soumis au Prince par le choix qu'en a fait le ciel qu'il représente, & par le vœu de la patrie qui l'a reconnu ; comme attaché à ses parens par la vie qu'il

en a reçue ; comme uni à son epouse par les droits qu'il lui a donnés & qu'il en a obtenus ; comme tenant à ses enfans par la vie qu'il leur a communiquée, &c. Je le dis hardiment, les Chinois ont vu plus clair dans la morale, que nos Grecs & nos Romains. Ce qui est frappant sur-tout, & ce qu'on ne sait pas assez, c'est sur les regles immuables des mœurs qu'ils ont bâti le systême politique de leur gouvernement. « Ce n'est ni sur l'embonpoint ni sur la maigreur d'un homme, » qu'un bon médecin juge de sa santé, dit *Tchin-tse*, il peut être » en danger avec un triple menton, & se bien porter quoique sec » & décharné ; c'est sur son pouls qu'il se décide. Il en est de » même d'un Royaume ; ce n'est pas sur sa tranquillité & sa splen» deur, sa pauvreté & ses troubles, qu'il faut juger de l'etat où il » est ; mais sur la maniere dont on y remplit les devoirs de la Piété » filiale, de la fidélité conjugale, de l'amour fraternel, de la fi» délité au Prince, & de la tendre amitié : c'est le pouls du Royaume. » Si les mœurs sont corrompues à cet egard, quelque riche & quel» que tranquille qu'il soit, il est près de sa décadence. Au contraire, » les finances fussent-elles epuisées & tous les esprits en fermenta» tion ; si les mœurs sont innocentes, il deviendra de jour en jour » plus florissant ». Cette philosophie a toujours eté le flambeau de la politique chinoise. Il ne faut qu'ouvrir les annales pour voir que les plus grands Empereurs & les Ministres d'Etat les plus célebres, ont fait des mœurs publiques le grand objet de leurs soins. De-là toutes ces demandes, qu'on fît connoître à la Cour ceux qui se distinguoient dans chaque district par leur Piété filiale, leur equité, &c. ; ces eloges prodigués, dans les Edits & les Déclarations, à des citoyens obscurs qui avoient fait quelque acte héroïque ; ces honneurs accordés aux veuves qui avoient renoncé à un second mariage ; ces fracas sur-tout, & ces eclats dont tout l'Empire retentissoit, quand quelqu'un avoit commis quelque grand crime. Je me borne à citer ici quelques phrases d'une requête présentée à l'Empereur *Siuen-ti*, de la Dynastie des *Han*, par un des Censeurs de l'Empire. « Si votre Majesté est environnée de Ministres peu zélés pour le » bien public, si les saisons sont dérangées, s'il y a par-tout des » commencemens de troubles, si les Tartares menacent d'une irrup» tion, &c., c'est que les peres sont tués par leurs enfans, les

» freres par leurs freres, & que les epouses attentent à la vie de » leurs epoux. On en compte cette année 222 dans l'Empire. Quelle » révolution dans les mœurs? Arrêtez-en les progrès, si vous vou» lez secourir l'Etat & sauver votre Dynastie ». Ceux qui auront la curiosité d'approfondir cette matiere, n'ont qu'à lire les réflexions des Lettrés sur la cause de la décadence de chaque Dynastie particuliere, ou à la bibliotheque du Roi la traduction du *Chou-King* & du *Chi-King*; il est impossible de n'être pas touché de la maniere dont la chûte des *Hia* & des *Chang* y est racontée. « *Ce ne sont* [illegible] » *les nombreuses armées de vos ennemis que je crains* (disoit un grand » Général à l'Empereur), *ce sont les criminels qui viennent chaque jour* » *remplir vos prisons, & qui y achetent l'impunité.*

» Si un Prince veut régner avec gloire, dit le *Lun-yu*, qu'il » regne avec equité; s'il veut affermir sa puissance, qu'il ne s'en » serve que pour le bien public; s'il veut augmenter ses richesses, » qu'il fuie la mollesse & les profusions du luxe; s'il veut se faire » aimer, qu'il aime la vertu; s'il veut eviter les grandes fautes, » qu'il récompense ceux qui lui feront connoître les plus petites, » & se hâte de les réparer. S'il veut enfin que la paix, l'union, la » concorde enchaînent tous les cœurs, qu'il soit bon fils, bon » epoux, bon pere, bon parent & bon ami ».

NOTE 49, page 170.

De la poësie des Chinois.

Les idées politiques de la Chine sur la poësie, ne sont pas les mêmes à bien des egards que celles de l'Europe. Soit préjugé, soit raison, le mérite de faire de beaux vers attire peu l'attention du gouvernement. Les Empereurs honorent quelquefois de leurs eloges & de quelques présens les succès poétiques des beaux-esprits; mais jamais Poëte n'a eté couché sur les registres de l'Etat. On dit en Chine qu'un homme de Lettres fait bien des vers, comme on dit en France qu'un Capitaine d'infanterie joue bien du violon. Si la Cour est en possession de faire accueil aux vers qu'on lui présente à propos, si les Empereurs eux-mêmes se mêlent d'en faire ou d'en adopter, c'est une suite du grand systême de conserver & de rendre difficiles les epreuves qui conduisent aux honneurs littéraires, & d'occuper les loisirs dangereux de ceux qui les ont obtenus. Par

une suite du même système, il ne suffit pas d'avoir du génie & du talent pour être Poëte Chinois, il faut encore une erudition exquise, une grande justesse dans l'esprit, une imagination assez brillante pour peindre avec feu, & assez souple pour plier son enthousiasme aux regles epineuses de la poésie. En voici un echantillon.

1°. Dès qu'il s'agit de vers, on se trouve arrêté à chaque pas pour le choix des mots. Les vers n'admettent que ceux dont les caracteres sont plus energiques, plus pittoresques, & plus sonores, & il faut les employer dans le sens des anciens. Dans une edition des poésies de *Kang-hi*, on en a justifié toutes les expressions par des exemples tirés des plus célebres Poëtes : c'est un avertissement pour tous ceux qui aspirent à l'être. 2°. Chaque vers ne peut avoir qu'un certain nombre de mots, qui tous doivent être rangés selon les regles de la quantité, & terminés par une rime. 3°. Les strophes sont composées de plus ou de moins de vers ; mais elles doivent se correspondre dans l'arrangement des rimes, & dans le dévelopement du sujet. A parler en Européen qui juge sur le coup-d'œil ; le méchanisme des vers Chinois est à nos vers François, comme le jeu des echecs à celui des dames.

Quant à ce qui fait proprement la poésie, il seroit assez aisé de rapprocher la poétique chinoise de celles d'Horace & de Boileau. « Pour » qu'un Poëme soit bon, dit le livre *Ming-tchong*, il faut que le » sujet en soit intéressant, & traité d'une maniere attachante ; le » ton du génie doit y dominer, & se soutenir par les graces, le » brillant & le sublime de la diction. Le Poëte doit parcourir d'un » vol rapide la plus haute sphere de la philosophie, mais sans s'ecarter jamais des sentiers etroits de la vérité, ni s'y arrêter pesamment. « Le bon goût ne lui pardonne que les ecarts qui l'approchent de » son but, & le lui font voir sous un point de vue plus piquant. » Malheur à lui, s'il parle sans dire des choses, ou sans les dire » avec cette force, ce feu & cette energie qui les montrent à » l'esprit comme les couleurs aux yeux ; l'élévation des pensées, la » continuité des images, la douceur de l'harmonie font la vraie » poésie. Il faut débuter avec noblesse, peindre tout ce qu'on dit, » laisser entrevoir ce qu'on néglige, ramener tout au but, & y arriver en volant. La poésie parle le langage des passions, du sen-

» timent, de la raison, &c.; mais en prêtant sa voix aux hommes, » elle doit prendre le ton de l'âge, du rang, du sexe, des préju- » gés de chacun, &c... »

Les Chinois distinguent leurs bons Poëtes, par l'élévation ou la délicatesse du style, les fougues de l'imagination ou le lumineux des pensées, le brillant de la diction ou la douceur de l'harmonie, la profondeur des réflexions ou la hardiesse des idées. Il faudroit faire des volumes pour suivre tous les détails où ils entrent. Je n'ajoute que ce mot: la poésie chinoise, quand elle veut être satyrique ou obscene, est toujours réduite à l'allégorie. Un Prince oncle de l'Empereur régnant, avoit ecrit, il y a quelques années, des vers un peu trop libres, sur l'eventail d'une de ses concubines qui le donna imprudemment à une de ses amies. L'Empereur le sut, vit les vers, & ordonna qu'on en fît la lecture aux Princes de son Sang toutes les fois qu'ils seroient assemblés au Palais, & qu'on leur dît qu'ils avoient été faits par son oncle. Ce ne fut qu'après bien des lectures qu'il fit grace au Prince de cette humiliante leçon.

NOTE 50, page 170.

Comment les Poëtes chinois suppléent à la mythologie.

Les Poëtes chinois suppléent aux prétendus agrémens que nous empruntons de la fable, par des manieres de parler poétiques que notre opiniâtreté à imiter les Grecs & les Romains nous a empêchés de trouver dans notre langue. 1°. Ils ont des façons de s'énoncer qui leur sont particulieres. L'aigle se nomme *l'hôte des nues*; le geai *l'oiseau de la parole*; une natte pour coucher, *le royaume du sommeil*; la pivoine, *la beauté du soir*; une orange, *mammelle de rosée*; l'agneau, *le tetteur à genoux*; l'envie, *l'ivresse d'erreur*; la tête, *le sanctuaire de la raison*; l'estomac, *le laboratoire des alimens*; les yeux, *les étoiles du front*, *les perles vivantes*; les oreilles, *les princes de l'ouïe*; le nez, *la montagne des sources*, &c. 2°. Ils prennent plusieurs noms d'animaux dans un sens métaphorique ou allégorique. Le dragon, le tigre, l'epervier, l'hirondelle, la cigale, &c., leur tiennent lieu de Jupiter, de Mars, de Mercure, de Flore, &c. 3°. Ils font grand usage des belles expressions des *King*; ainsi *tong-sin* (*qui n'ont qu'un cœur*) est une expression du *Chi-king*, dont ils se servent pour dire *epoux & epouse*; *tien-kiong* (*pauvres du ciel*), pour



désigner *les veuves*, *les orphelins*, & *les vieillards*, &c. 4°. Ils tirent un parti admirable des mœurs & des usages de la haute antiquité, & conservent ses noms, ses façons de parler, ses sentences, &c. 5°. Les plus beaux endroits de l'histoire, les anecdotes des vies des Princes & des personnages illustres, les bons mots, les réparties fines, les sentences & les maximes des anciens Lettrés, leur fournissent des allusions pleines de sel & d'agrémens, de force & de grandeur, selon le sujet.

Donnons des exemples. Un peintre de la Dynastie des *Tang* avoit coutume de bien boire avant de prendre le pinceau pour peindre un tigre en fureur. *Hoa-hou*, (*peindre le tigre*), signifie *bien boire.* *Yuen-ming* ayant fait une piece de vers sur la chûte d'un vaisseau du haut d'un rocher; *choui-ching* (*bruit de l'eau*), par allusion à cette piece dont la morale est admirable, signifie *leçons de sagesse.* *Ou-Lieou* s'etant retiré dans un désert, où il y avoit une source d'eau vive & des pêchers, pour eviter la persécution de *Tsing-che-hoang;* on appelle *tao-yuen* (*pêcher & source*) la solitude du sage. L'Empereur *Ming-hoang* ayant vu une belle haie de bambou dont les gros pieds etoient entourés de rejettons bien venans, dit, voilà le symbole d'un pere heureux en enfans; les Poëtes, par allusion à ce mot, se servent de *tchou-sun* (*rejetton de bambou*), pour dire *fils digne de succéder à son pere.* Une veuve, dont parle l'histoire, s'etant *coupé le nez* pour eviter de se marier, dire d'une femme qu'*elle ne se couperoit pas le nez*, est une expression très satyrique, &c. 6°. Enfin le choix des caracteres releve l'enluminure poétique; & quand on a du génie, on dit les choses les plus communes d'une façon noble ingénieuse, &c. Il en coûte ici pour faire de bons vers, mais les Poëtes ne sont pas exposés à la mauvaise humeur d'un public ignorant: il faut être Lettré & savant pour entendre la langue poétique.

NOTE 51, page 170.

Odes traduites du chinois.

Je me hasarde à traduire la belle ode de l'amitié fraternelle du *Chi-king.* « Aucun arbre ne peut être comparé au *tchang-ti*, que le » printems a couronné de mille fleurs; aucun homme ne peut » être comparé à un frere. Un frere pleure son frere avec des larmes » véritables.

» véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme à la pointe » d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui » procurera un tombeau. La tourterelle gémit seule dans le silence » des bois ; mais moi, dans mon affliction, j'ai un frere qui la » partage. L'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma douleur ; » mon frere la sent comme moi : c'est la sienne. La colere peut bien » se glisser dans notre demeure, & flétrir nos cœurs de son souffle » empoisonné ; mais dès que le péril en approche, mon frere me » fait un abri de son corps. Quelle joie pour lui de me voir délivré ! » quel plaisir de me voir heureux ! on partage son bonheur avec » ses parens ; la présence d'un frere l'augmente. Les fêtes les plus » agréables sont celles où je vois le mien ; le festin le plus délicieux » celui où il est assis à mes côtés. Sa présence épanouit mon ame. » Je la verse toute entiere dans son sein. L'amitié fraternelle a toutes » les tendresses de l'amour. Une epouse aimable & vertueuse vous » enivre des douceurs de l'hymen, des enfans dignes de vous, » comblent vos desirs ; voulez-vous assurer votre bonheur ? que » l'amitié fraternelle le cimente. Le *Kin* & le *Che*, dans un concert, » soutiennent & embellissent toutes les voix. O amitié fraternelle, » heureuses les familles où tu regnes ! Tes charmes y attirent toutes » les vertus, & en eloignent tous les vices ».

Comment retenir ses larmes en lisant l'Ode qui commence par ces belles strophes ? « Ainsi donc le Roi du ciel n'ecoute plus sa clémence. » Il désole la terre par la famine & la peste. La pâle mort remplit tout » l'Empire de deuil & de larmes. O colere ! ô vengeance terrible ! Le » ciel ne choisit plus ses victimes, il frappe par-tout à coups redou- » blés. On ne voit que des morts, on n'entend que des mourans. Il est » juste, il est juste ; point de miséricorde pour des coupables ; qu'ils » périssent. Mais les innocens auront-ils le même sort ? Les enfans » pendus à la mammelle desséchée de leurs meres languissantes, » expireront-ils de douleur ? Pleurons, soupirons, gémissons, que » tout retentisse des cris de notre repentir. O pere ! ô pere ! notre » ingratitude & notre malice vaincront-ils ta miséricorde & ta bonté ? » Mais que vois-je ? le sang coule de toutes parts, on assassine ceux » que la famine a epargnés ; epoux, parens, enfans, amis, tout le » monde se craint & s'evite. On passe à travers les cadavres pour

» courir à des festins. Tremblez impies, tremblez; la mort entre » dans votre sein avec l'air que vous respirez. Ces yeux pleins d'a» dulteres & d'incestes vont se fermer pour jamais. Déjà, &c. »..... Une nation se peint dans tout. La Chine a plus de pieces de poésie sur la Piété filiale, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, l'union des familles, les malheurs de la patrie, &c., que toutes les nations savantes d'au-delà des mers.

NOTE 52, page 171.

Des Vaudevilles.

Par ce que j'appelle ici belle poésie, je n'entends pas les Vaudevilles, les chansons & les petits couplets. Le peuple en a qui sont à sa portée. Il y a eu des Lettrés qui ont eu le zele de mettre en chanson les plus belles maximes de la morale, les devoirs des enfans, les regles de la civilité, &c... *parce que*, disent-ils, *le bon grain, ne donnât-il que de la paille, elle empêche toujours les mauvaises herbes de croître.*

NOTE 53, ibid.

Des Censeurs dans l'Empire chinois.

« Si l'on a placé si haut le trône de l'Empereur, dit *Lieou tchi*, » c'est pour qu'il puisse etendre ses regards sur tout l'Empire ; & » pour le forcer à être vertueux, en le donnant en spectacle à tous » ses sujets. Malheur à lui, quelque perçans que soient ses regards, » s'il avoit la présomption de ne croire qu'à ses yeux; ou si, se » fixant aux vaines louanges que la flatterie fait retentir à ses oreilles, » il méconnoissoit ses fautes, ou n'avoit pas la force de les répa» rer... Son trône tout entier s'ecrouleroit bientôt sous lui, & plus » il est elevé, plus il seroit profondément enseveli sous ses ruines.... » Un Prince doit semer de fleurs toutes les avenues par où les Sages » viennent lui apprendre à eviter des fautes, & à connoître celles » qu'il a faites ».

Les loix de l'Etat donnent un grand nombre de Censeurs à l'Empereur. Confucius disoit de son tems qu'autrefois il y en avoit sept. Plus on remonte dans les antiquités chinoises, plus on est frappé de la fermeté & du courage des Censeurs de l'Empire. La perte de leurs dignités, la confiscation de leurs biens, les supplices même & la mort n'ont jamais pu intimider leur zele. On en a vu

faire porter leur biere à la porte du Palais, bien persuadés que leurs représentations leur coûteroient la vie; d'autres déchirés de plaies, ecrivoient avec leur sang, sur la terre, ce qu'ils n'avoient plus la force de dire. L'intrépidité des uns, l'eloquence des autres, l'adresse & l'habileté de plusieurs, ont souvent sauvé l'Empire. Nous osons dire que les *Philippiques* de Démosthene, malgré toute leur véhémence & leur impétuosité, ne tiendroient pas dans la balance contre les raisons accumulées & le ton pathétique de la plupart des remontrances qu'on a présentées aux Empereurs de toutes les Dynasties. Un Orateur d'au-delà des mers y verroit avec surprise jusqu'où l'art & la science peuvent aider le génie; un Savant y trouveroit ce qu'a de plus curieux l'histoire des loix & des mœurs de cette grande nation; un Philosophe y apprendroit à connoître ce patriotisme de cœur, qui respecte l'autorité, plie sous la force, mais ne cede jamais à la violence, & tient encore ses vainqueurs sous le joug des loix.

Un fameux Ministre n'ayant jamais pu dissuader l'Empereur de prendre le breuvage de l'immortalité, epia le moment où on devoit le lui présenter, & l'avala. *Perfide! qu'as-tu fait?* lui dit le Prince en fureur, *il va t'en coûter la vie. Non, Seigneur*, répondit ce Sage en souriant, *l'on vous trompoit.* Les plus grands Empereurs de Chine ont avoué qu'ils devoient leur sagesse & leur gloire à leurs Censeurs. Ils etoient les premiers à exciter leur zele par des récompenses, & par un prompt amendement. *Vas*, disoit *Tsuen-tsong* à un de ses Ministres, *ménage mes sujets & non pas ma sensibilité. Il vaut mieux que je rougisse cent fois, que de faire couler une seule larme.* Il se lavoit les mains & faisoit parfumer les avis de ses Ministres, avant de les prendre, *parce que*, disoit-il, *on n'aime pas à s'entendre dire ses vérités, il faut s'y préparer.*

Quelque longue que soit cette note, je crois qu'on sera bien aise que je l'alonge encore d'une partie du dialogue du grand Empereur *Cao-tsong* & de ce fameux Ministre que le ciel lui avoit montré en songe, tel que le *Chou-king* l'a conservé. « Le Prince dit, » venez *Yue*. J'ai etudié les Lettres dans mon enfance sous *Nan-pan*; » mais le changement de séjour, & les voyages, m'ont empêché de » profiter de ses leçons: je me mets aujourd'hui sous votre conduite.

» Soyez pour moi ce qu'est le ferment pour le vin nouveau, le sel » pour les alimens ; ornez, embellissez mon ame, & ne vous rebu- » tez pas : je vous réponds de ma docilité. Prince, répondit *Yue*, » qui consulte beaucoup, ecoute beaucoup, etudie & imite les an- » ciens, réussira dans ses entreprises ; mais qui n'interroge & ne » croit que soi, je n'ai pas oui dire qu'il fût long-tems heureux. » Pour apprendre, il ne faut ni présumer, ni se dégoûter. La sa- » gesse entre dans l'ame par la porte qu'on lui ouvre. Voulez-vous » être eclairé ? vous le déviendrez. Les connoissances ne sont qu'une » partie de la sagesse. Appliquez-vous à apprendre ; mais que vos » connoissances descendent dans votre cœur, qu'elles y fassent ger- » mer les vertus. Imitez votre auguste prédécesseur, vous serez » irréprochable. Je ferai de mon mieux pour seconder vos efforts ; » & je chercherai des hommes d'un mérite eprouvé, pour remplir » les emplois. Le Prince dit : si mes sujets applaudissent jamais à ma » vertu, je le devrai à vos soins. O *Yue*, voilà le sort d'un Prince : » les talens de son Ministre le laissent ce qu'il est né ; ses vertus » en font un sage. *Pao-heng* disoit en son tems, si je ne réussis pas » à rendre mon maître un second *Yao*, ou un autre *Chun*, j'en » rougirai comme si j'avois eté flétri par la main d'un bourreau ; » si quelqu'un se plaint, je m'en imputerai la faute. Aussi mon » aïeul arriva par ses soins au comble de la gloire. Rendez-moi le » même service, & que je trouve *Pao-heng* en vous. Un Monarque » a besoin d'un sage pour régner, & le sage a besoin d'un Monar- » que pour déployer sa sagesse ; soyez ce sage pour moi ; appre- » nez à votre Prince à marcher sur les traces de ses ancêtres, & » que le bonheur de mes peuples soit votre ouvrage ».

NOTE 54, page 172.

Remontrances aux Empereurs de la Chine.

L'Empereur *Kang-hi* a fait publier, sous le nom de *Cou-ouen-yuen-kien*, une collection de remontrances, ornée de ses remarques, où l'on a rassemblé ce que chaque siecle a produit de plus parfait en ce genre. Traduire ce qui est le plus à la portée de l'Europe ; & le moins eloigné de ses idées, feroit la meilleure maniere de faire connoître l'eloquence chinoise, & de lui donner des vues pour perfectionner la sienne. Comme les hommes d'Etat, & les grands Magistrats

de Chine, sont tous gens lettrés, & exercés dès leur jeunesse à méditer & à approfondir tout ce qui a trait au gouvernement, ceux qui ont eu du génie ont fait des découvertes fort difficiles dans des pays où ces grands sujets ne sont traités que par des Littérateurs & des Savans auxquels le maniment des affaires n'a rien appris.

NOTE 55, page 172.

Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que toutes les affaires de l'Empire passent par les mains de l'Empereur. Le moyen qu'il pût tout lire si on lui portoit des cahiers pour chaque affaire. Celui qui regne aujourd'hui, ne laisse presque aux Ministres & aux Tribunaux, que le soin des expéditions; aussi n'y a-t-il pas de commis en Europe si occupé que lui. Au Soleil levant, il donne audience aux députés des Tribunaux, & voit tous ceux qu'on doit lui présenter. Le reste de la journée, son cabinet est par-tout; en se promenant, en barque, en chaise, dans les jardins, à la comédie même quand il y va, il lit des requêtes & des mémoires. Ce n'est que par maniere de distraction, qu'il s'arrête dans les endroits délicieux où le conduisent ses promenades. Pendant le tems même de ses repas il donne des ordres, il regle tout ce qui concerne l'intérieur du palais. Sa récréation au sortir de table, est de voir les plans des travaux publics, les embellissemens qu'il a ordonnés, les présens qu'on lui offre, ceux qu'il veut faire, les différens ouvrages qui sortent de ses atteliers & de ses manufactures, &c. Il y a telle dépêche pour une cour etrangere, sur laquelle il est revenu jusqu'à trois fois, la retouchant lui-même & la corrigeant. Dans les affaires difficiles, il demande de nouvelles instructions, ordonne à ses Ministres de lui en rendre compte, commande à ses Tribunaux de délibérer: puis il prononce. Le privilege d'un chef de Sauvages est de marcher le premier au combat; celui de l'Empereur de Chine est d'être sans cesse occupé: voilà à quoi sert cette solitude, & cette majesté eblouissante qui environne son trône.

Occupations de l'Empereur.

NOTE 56, ibid.

Les Chinois bons lettrés sont ennemis déclarés de ce genre d'ouvrages nommés *Chi-ouen*. Ils appellent *bouche d'or*, *langue de bois* (*Kiu*

Des pieces académiques nommées *Chi-ouen*.

keöu, *mou' ché*), ceux qui ecrivent très-elégamment des bagatelles & des frivolités oratoires. Mais c'eſt une maladie de vanité & de faux goût, qui réſiſte à tous les cauſtiques de la critique.

NOTE 57, Page 173.

De la rhétorique chinoiſe.

La rhétorique chinoiſe mériteroit d'être connue en Europe par un ouvrage fait exprès. Pour peu qu'on ſût l'analyſer & la rapprocher de nos idées, elle pourroit donner de nouvelles vues, & contribuer à la perfection de l'art oratoire. Toutes les etudes qui ſervent à mûrir & à développer l'eloquence naturelle, ſont du reſſort de ſes réflexions & de ſes préceptes. La philoſophie ne ſauroit la déſavouer ſur la maniere dont elle veut que les jeunes-gens liſent & etudient pour ſe remplir d'idées & de connoiſſances oratoires. Eſt-ce nous qui nous trompons en reſſerrant l'art oratoire dans les diſcours faits pour être prononcés ou lus en public ? Sont-ce les Chinois qui confondent les idées en etendant les regles de l'eloquence à tous les genres d'ecrire ? Ce n'eſt pas ici où cette queſtion doit ſe décider. Obſervons ſeulement que les préceptes de leur rhétorique, ſur tous les ouvrages qui tiennent à la Littérature ou au Gouvernement, ſont clairs, précis, naturels, aſſortis, & de fort bon goût. Qui les a lus avec réflexion, connoît quel eſt le ton, le ſtyle & la diction qui convient à un commentaire, à un dialogue, à des penſées détachées, à un mémoire, à une préface, à des raiſonnemens philoſophiques, à une diſſertation, &c.; & il le connoît d'autant plus ſûrement, qu'on ne lui dit rien que d'après les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & les remarques des plus habiles critiques.

Il en eſt de même auſſi des regles de l'art oratoire proprement dit; mais elles embraſſent des détails ſi etendus & ſi particulariſés, que ſans la clarté & l'ordre dans lequel elles ſont préſentées, l'eſprit s'y egareroit comme dans un labyrinthe. L'art ſeul de choiſir les mots, d'arrondir les périodes, de cadencer les phraſes, & de donner à ſon ſtyle une harmonie mâle & ſonore ou délicate & douce, pompeuſe & eclatante ou ſimple & négligée, cet art ſeul eſt traité de maniere qu'il embraſſe ce que la proſodie, la ſyntaxe & la conſtruction ont de plus philoſophique. Tout ce qui a trait à la diction, les lieux oratoires, les cinq parties du diſcours, y ſont

traités à la chinoiſe; & d'après des idées qui pourroient au moins etendre les nôtres. Antiochus Epiphanès diſant à Popilius Lænas, qu'il délibéreroit ſur ſes propoſitions, celui-ci (dit Velleius Paterculus), traça ſur le ſable, avec ſa baguette, un cercle autour de ce prince, & lui ordonna de donner ſa réponſe avant de ſortir de ce cercle. Les Orateurs chinois ſont toujours dans le cercle du laconiſme du *Ouen-tchang*. Il faut qu'ils y reſſerrent leur eloquence.

Leur rhétorique s'attache ſur-tout à les y aider. On ne ſauroit croire au-delà des mers combien elle a trouvé de biais pour entamer un ſujet, en ſaiſir le vrai point de vue, y aſſortir les raiſonnemens oratoires, les ſerrer, les lier, les détourner, les replier, les rapprocher, les concentrer, ſelon la fin que l'Orateur ſe propoſe. L'eſprit d'analyſe eſt ce qui m'a le plus frappé dans tous ces détails. On y réduit, par exemple, l'interrogation oratoire à à quatre eſpeces: celle de la crainte & du reſpect, celle de la ſurpriſe & de l'etonnement, celle du doute & de l'incertitude, celle de la perſuaſion & de la confiance. Je ne dis rien ſur les tours qu'on doit prendre pour manier avec avantage les citations, les autorités, les exemples, les comparaiſons, la proſopopée & le dialogue; cela me meneroit trop loin: mais il faut donner quelque idée de ce que les Lettrés appellent les *averſions* du *Ouen-tchang*, & de leurs différentes ſortes d'eloquence.

« Le *Ouen-tchang* hait & abhorre, dit *Cong-yang*, tout ce qui eſt » populaire & trivial, groſſier & négligé, foible & lâche, vuide & » mal digéré, découſu & détaché, diſparate & mal aſſorti, obſcur » & embrouillé, inſipide & froid, fardé & empeſé, hafardé & » douteux, rude & ſans jointure, bruſqué & jetté, mignard & » affecté, trop tiré enfin & trop alambiqué. Chaque Ecrivain, dit » *Ouang-ing-ſieou*, a ſon tour d'eſprit, ſon ton, ſa maniere; il eſt » eſſentiel de les connoître, & de diſtinguer ce qui caractériſe ſon » eloquence, pour choiſir ſon modele ſelon ſon talent ».

Voici une légere notice des principales eſpeces d'eloquence dont parlent les Philologues chinois. Eloquence des choſes, dont la vérité fait toute la force & la parure; *ipſæ res verba rapiunt*. Eloquence de ſentiment & de conviction, qui eſt comme un epanchement de l'ame de l'Orateur. Eloquence de candeur & de naïveté, qui ecarte

le doute & repousse le soupçon. Eloquence d'enchaînement & de combinaison, qui est le fruit de l'etude & de la méditation. Eloquence de franchise loyale & antique, qui ne ménage rien, ne cache rien, ne doit rien à l'art, & le surpasse. Eloquence de merveilleux & d'inoui, qui subjugue la raison par l'imagination qu'elle enchante. Eloquence de ravissement & de surprise, qui entraîne l'esprit par son sublime & son elévation. Eloquence de singularité & d'etonnement, qui contredit les idées reçues, & séduit par un appât de découvertes. Eloquence creuse & vuide qui supplée aux choses par l'esprit & par la diction : c'est un squelette magnifiquement paré, que des ressorts font mouvoir. Eloquence d'illusion & d'artifice, qui donne le change en détournant l'attention & en séduisant le cœur par un pathétique attendrissant. Eloquence de métaphysique & de subtilité, qui se tient toujours dans les nues, & en impose aux simples à force de leur dire des choses inintelligibles. Eloquence de vieux style & de vieux langage, qui affecte de copier le ton des anciens, s'approprie leurs pensées & se prévaut de leur autorité. Eloquence pleine de grandeur & de majesté, qui, rivale des *King*, s'eleve jusqu'à leur sublime, par la force du génie, & les egale sans les imiter. Eloquence d'images & de coloris, qui plaît comme les fleurs, par le brillant de sa beauté. Eloquence d'abondance & de rapidité, qui etale ses raisons, accumule ses preuves, multiplie ses autorités, prodigue les sentimens avec une espece de luxe & de profusion. Eloquence de douceur de style & d'insinuation : elle est pour l'esprit, comme la lumiere de la lune pour les yeux; &, pour le cœur, comme la rosée du matin pour les fleurs. Eloquence d'elégance & de beauté : gracieux des images, douceur des sentimens, vivacité des saillies, brillant des figures, finesse des tours, délicatesse des termes, elle met tout à profit pour se parer avec goût, & réunir les suffrages à force de plaire. Eloquence de profondeur & d'energie, qui commande & appelle les réflexions, par l'etendue, l'intérêt, la force & la majesté des verités, qu'elle montre moins qu'elle ne les fait découvrir. Eloquence mystérieuse & rafinée, qui s'enveloppe d'une gaze légere, ne se laisse voir qu'à demi, attire & plaît à force de piquer la curiosité, & d'exercer agréablement la pénétration. Eloquence molle & délicate : c'est l'onde claire d'un ruisseau qui ne

ſerpente au milieu des fleurs, au gré de la pente qui l'entraîne. Eloquence foible & languiſſante qui ſuccombe ſous le poids de ſon ſujet, & ne fait que de vains efforts pour en ſoutenir la majeſté. Eloquence ſuperficielle & eblouiſſante: elle paroit révêtue de lumiere & n'eclaire point; c'eſt une vaine perſpective qui trompe les premiers regards, & n'eſt faite que pour l'illuſion de la ſurpriſe. Eloquence volage & folâtre, qui erre négligemment ſur la ſurface des objets, & cherche plus à amuſer l'imagination qu'à convaincre l'eſprit. Eloquence ingénieuſe & pétillante, qui ſoutient l'attention & la fatigue à force de ſaillies amuſantes, de jolies réflexions, de penſées fines, de raiſonnemens ſubtils, de maximes epigrammatiques, & de phraſes perlées. Eloquence papillonne & badine, telle qu'eſt celle des Lettrés oiſifs qui s'egaient à traiter des ſujets frivoles, & à les embellir de tout ce que les penſées, la diction & l'harmonie ont de plus brillant, de plus ſpirituel & de plus délicat: c'eſt un *joujou* d'un travail exquis. Eloquence vraie & ſolide, c'eſt celle des hommes d'Etat: ſérieuſe, grave, décente, naturelle & modeſte, elle néglige les vains ſecours de l'art; des raiſons lumineuſes, des argumens preſſans, des ſentimens patriotiques, des peintures animées, les beſoins de l'Etat, les circonſtances préſentes, des craintes motivées par l'expérience, des prévoyances fondées ſur la liaiſon des evénemens, les réflexions des Sages, les maximes des anciens, les loix de l'Etat, la compaſſion pour les malheureux, le zele du bien public, l'amour de la vertu, la fidélité à ſon Prince, le deſir de la gloire, &c., ſont les grands reſſorts qu'elle fait mouvoir, & qu'elle manie avec tant d'habileté, qu'elle aſſoupit les paſſions & les enchaîne, diſſipe les doutes & eclaire les préjugés, réveille l'indolence & décide la timidité, entraîne les ſuffrages & dicte les réſolutions. Eloquence de véhémence & de rapidité: c'eſt un torrent qui n'eſt fort que de la hauteur de ſa chûte, & de l'impétuoſité avec laquelle il pouſſe ſes flots contre tout ce qui lui fait obſtacle, juſqu'à ce qu'il l'ait franchi ou renverſé.

L'Auteur que j'analyſe, ajoute qu'il y a autant de ſtyles différens que de ſortes d'eloquences. J'en nommerai quelques-uns; mais j'avertis que je ne ſais pas aſſez notre langue pour ſaiſir exactement toutes les nuances de ſon chinois, & les rendre par des termes equivalens, ſi

nous les avons. Style onctueux & insinuant, style aigre & caustique; style mou & voluptueux, style coulant & naturel, style diffus & epanoui, style vif & dégagé, style plein & moëlleux, style clair & lumineux, style volage & libertin, style grave & majestueux, style noble & elevé, style brillant & fleuri, style peigné & affecté, style piquant & epigrammatique, style lié & soutenu, style riche & orné, style ferme & nerveux, style coupé & décousu, style ingénieux & délié, style compassé & précis, style correct & exact, style savant & erudit, style recherché & pensé, style simple & naïf, style serré & laconique, style sententieux & profond, style cadencé & harmonieux, style sérieux & morne, style traînant & lâche, &c. &c.

NOTE 58, page 173.

Du College des Han-lin.

Les *Han-lin* sont examinés & choisis solemnellement par l'Empereur, entre tous les Docteurs de l'Empire, pour être elevés à ce premier grade littéraire de Chine. Laborieux, savans, zélés citoyens, ils doivent leurs loisirs au bien public. Outre ce qu'ils font pour le gouvernement selon leurs emplois à la Cour, ils travaillent continuellement ou à composer de nouveaux ouvrages dont l'Empereur les charge, ou à préparer des editions nouvelles des chef-d'œuvres des anciens. Il est rare que l'Empereur ne décore pas d'une Préface de sa main les grands ouvrages qui sortent du college des *Han-lin*. On les imprime aux frais de l'Empire; & toute l'edition appartient à l'Empereur qui la distribue en présens aux Ministres, aux Princes, aux Grands, aux Présidens des Tribunaux, aux Gouverneurs des Provinces, aux plus célebres Lettrés de l'Empire, &c. Papier, caracteres, encre, reliure, tout annonce la magnificence de celui qui donne ces livres, & la splendeur de son regne. Le public ne peut acheter que des exemplaires de rebut ou contrefaits. Cette politique est fort ancienne. Les *Han-lin* travaillent actuellement à donner une edition corrigée & augmentée, d'un excellent ouvrage en plus de cent cinquante volumes, où sont discutés les points les plus intéressans d'histoire, de chronologie, de géographie, de jurisprudence, de police, d'histoire naturelle, &c.; c'est une petite bibliotheque de critique où la science, l'érudition, le bon goût, la bonne foi, & l'impartialité se tiennent par la main.

NOTE 59, page 173.

Des Discours d'instruction publique.

Sur les souvenirs qui me restent de ce que j'ai lu de notre histoire ancienne, il ne me paroît pas que les législateurs & les Sages des autres nations, excepté les Juifs, aient ainsi pourvu à ce que le peuple fût instruit de tems en tems de ses devoirs, & exhorté à les remplir. J'ai eu la curiosité de chercher l'origine de l'usage des instructions au peuple en Chine; il se perd dans la plus haute antiquité. A en juger par ce qu'on en trouve dans les plus anciens auteurs, il paroît qu'il étoit lié autrefois avec les cérémonies religieuses, & qu'il découle de la même source. Dans un edit de *Tai-tsou* pour le remettre en vigueur, il est dit qu'il y aura un temple dans chaque village pour honorer le *Tien*, c'est-à-dire le souverain Seigneur de la terre, pour lui faire des offrandes, & pour assister aux exhortations publiques; mais l'Empereur seul peut lui faire des sacrifices, comme au souverain Seigneur de tout. Dans les villes c'étoit le Mandarin qui portoit la parole; dans les bourgs & les villages c'étoit un Lettré ou un vieillard. Quelques jours avant l'assemblée, les Censeurs & surveillans du peuple avertissoient l'orateur, des fautes & des abus de leur district. On jeûnoit la veille de l'assemblée. Pour ne pas lasser l'attention des auditeurs, lorsque l'orateur avoit parlé quelque tems, on chantoit des Hymnes en musique, on faisoit des offrandes, on brûloit des odeurs après plusieurs prosternations, puis il reprenoit son instruction jusqu'à trois fois. L'assemblée etant rompue, les anciens délibéroient sur les moyens d'arrêter les désordres du village, de soulager les pauvres, &c.; & députoient au Mandarin en certain cas, pour faire intervenir son autorité.

Ajoutons que les orateurs des villages etoient choisis par le peuple, & préposés par le Mandarin, pour terminer à l'amiable toutes les querelles & tous les procès. Sans autre autorité que celle que donne l'âge & une réputation intacte, ils maintenoient le bon ordre; parce qu'ils etoient avertis à tems, pour empêcher les animosités; qu'ils examinoient les choses par eux-mêmes, & que leurs décisions n'etoient que des conseils de bienveillance & d'amitié. Le crédit de ces vieillards est bien tombé aujourd'hui; cependant ils empêchent encore beaucoup de procès; ce qui est plus aisé que

cela ne paroît au-delà des mers ; parce que le préjugé général attache aux procès une honte qui les rend odieux & flétrissans. Il est rare même que les parens & les amis en laissent aller la nouvelle jusqu'aux etrangers, & ne les terminent pas à l'amiable. Le gouvernement d'ailleurs ne les aime pas, & y mêle tant de déboires pour ceux même qui les gagnent, que quoique la Chine soit presque aussi grande que l'Europe, il y a moins de procès pendans, que dans quelques-uns de nos Parlemens.

Note 60, page 174.

Instructions de *Kang-hi* & d'*Yong-tching*.

Ces deux pieces mériteroient d'être traduites ; celle de *Yong-tching* sur-tout, qui est ecrite très-simplement, & pleine de choses. Elle est divisée en seize articles, tous très-intéressans & bien touchés. Ce Prince expose d'abord très-clairement le sujet de chaque article ; puis il entre en matiere par des principes evidens, les développe, les applique, en tire des conséquences, cite des exemples, exhorte à les imiter, & menace tous les délinquans de la rigueur des loix qu'il indique. C'est un bon pere qui parle à ses enfans, mais un pere Empereur. Il adressa la même instruction aux Lettrés, en *Ouen-tchang*. Je suis persuadé que les curieux verroient volontiers la comparaison de ces deux manieres de traiter le même sujet.

Note 61, page 175.

De l'Urbanité chinoise.

Le *Ly-mao* chinois, qui est tout à la fois la décence & la politesse Françoise, va encore plus loin, à ce qu'il nous paroît, que l'atticisme des Grecs & l'urbanité des Romains. On l'accusera, si l'on veut, d'avoir fardé la langue chinoise. Mais il est de fait qu'il force les honnêtes gens, sous peine de s'avilir, de parler toujours avec une extrême décence. Je suis le premier à l'avouer : la vertu gagne peu à ce *decorum* ; mais le vice reste dans la boue, & les mœurs publiques rendent hommage à la morale.

Note 62, page 176.

Des mots dont on s'est servi pour exprimer

Le savant Pere Ricci avoit etudié le Chinois à Macao, avant d'entrer dans les Provinces ; & il le savoit assez pour se faire en-

tendre. Comme il ne pouvoit se dissimuler qu'il falloit plus d'exercice, d'etude, de réflexions & de science pour saisir le vrai sens & la signification propre des mots d'une langue si difficile & si nouvelle, il suivit d'abord la méthode de S. Xavier au Japon, & se servit de mots latins ecrits & prononcés à la chinoise, pour aller au-devant des méprises qui pouvoient tirer à conséquence. Ainsi il disoit *Teou-se*, pour *Deus ; gue-la-tsi-ia*, pour *gratia ; Sa-ke-la-meng-to*, pour *Sacramentum*, &c.; & cette pratique dura jusqu'à ce que les Missionnaires fussent assez versés dans la langue & les caracteres chinois pour bien juger de la valeur des mots, & du sens que présentoit la maniere de les ecrire. Le célebre *Siu-ko-lao* les aida beaucoup de ses conseils, & leur procura ceux des plus habiles Lettrés. Un d'eux, qui avoit renoncé à tout pour ne s'occuper plus que de son salut, eut le zele d'apprendre le latin pour se mettre mieux en état de seconder les Missionnaires. Il seroit trop long de rapporter jusqu'où on poussa les recherches, les discussions, & la délicatesse, presque pour chaque mot. Il suffit de dire en général que les plus essentiels passerent par le creuset de la critique, & ne furent admis qu'avec des précautions infinies. On conserve, à la bibliotheque du Roi, plusieurs anciens catéchismes : qu'on se donne la peine de les ouvrir, & on y verra la preuve de ce que j'ai avancé. Bien plus, le mot de *gue-la-tsi-ia*, est resté dans l'*Ave Maria ;* & quoiqu'on ait traduit le signe de la croix, on a laissé l'ancienne version où l'on trouve *Pa-te-le fei-lio*, &c.; & c'est la plus en usage parmi les néophytes.

en chinois ce qui concerne la Religion chrétienne.

Note 63, page 177.

Comme on fait & on réimprime sans cesse en France des livres de piété, on fait & on réimprime sans cesse à la Chine de petits livres de morale. Les Empereurs eux-mêmes, ne dédaignent pas de prendre le pinceau pour instruire leurs peuples, & les avertir de leurs devoirs. A leur exemple, les plus célebres Lettrés ont pris à tâche de simplifier leur style, d'abaisser leur génie, & de se mettre au niveau de la multitude, pour l'entretenir de la beauté de la vertu & de la laideur du vice. Il ont fait plus, ils ont imaginé de piquer la curiosité du public par des ouvrages où l'erudition la plus exquise parle

Des Livres chinois de morale & d'instruction.



le langage du peuple, entre dans tous les détails de la vie domestique & civile, apprend à chacun à se connoître, lui propose les exemples des anciens, lui expose leurs maximes, & lui montre le chemin de ses devoirs. Les Mandarins, les chefs de famille, les personnes du sexe, les jeunes gens ont des livres faits exprès pour eux. Combien pour les enfans, de livrets en prose & en vers, qui sont de vrais catéchismes de probité & d'innocence ! Ceux qu'on leur fait etudier dans les Colleges ne leur enseignent que leurs devoirs. Le gouvernement a fait extraire & commenter, sous les titres de *ou-king-lei-pien*, *ou-king-lei-yen*, &c., les plus belles maximes, & les plus beaux endroits des *King*.

Note 64, page 177.

Des Romans chinois.

A la Chine, tout roman en général est prohibé par les loix. L'Empereur régnant en a flétri trois qui passent pour des chef-d'œuvres. Le premier a eté noté du caractere *tao* (*couteau*, *poignard*), parce qu'il raconte des histoires qui peuvent affoiblir l'horreur du meurtre, & faire naître les idées de révolte. Le second, du caractere *sie* (*faux*, *mensonger*); c'est un roman plein de diableries, de sorcelleries, &c. sur l'entrée des livres de Foë en Chine. Le troisieme, du caractere *in* (*impur*, *deshonnête*), à cause des peintures & descriptions galantes dont il est rempli. La police, plus indulgente que les loix, tolere tous les romans & historiettes qui ne peuvent nuire aux mœurs ; mais cela n'empêche pas les tribunaux d'aller leur train, quand quelque libraire est accusé. Il est traité comme s'il vendoit du poison, lorsqu'on lui trouve des livres dans le goût de ceux que les nôtres mettoient autrefois dans leur arriere-boutique. Pour les auteurs, ils sont traités avec la plus grande rigueur ; & si leurs ouvrages attaquent le gouvernement, il en coûte la vie à tous ceux qui ont contribué à les imprimer, les copier ou les répandre.

Note 65, page 178.

Style du *Chi-king*.

Quelques beaux esprits ont plaisanté sur plusieurs comparaisons d'Homere ; mais ils n'ont pas senti qu'il faut voir beaucoup de choses dans le point de vue des mœurs, du génie, des usages, des pré-

jugés & de sa langue de chaque nation. Dans la trente-quatrieme ode du *Chi-king*, par exemple, le Poëte dit d'une nouvelle epouse qu'il célebre. « Ses mains sont comme les tendres rejettons d'une plante, » la peau de son visage comme la surface de la graisse fondue, son col » comme le ver blanc qui se forme dans le bois, ses dents comme » des graines de melon; elle a les tempes comme la cigale, les sour- » cils comme le papillon; qu'elle sourit agréablement! &c. ». Ce langage est ridicule en françois, mais il ne l'etoit pas, il y a trois mille ans, pour les Chinois, qui avoient sûrement du goût & du génie, comme le prouvent les chefs-d'œuvres qu'ils ont laissés. Les détails de la toilette françoise, le blanc, le rouge, la pommade, la poudre, & toutes les modes de la frisure, sont entrés dans plusieurs de nos poésies légeres, & n'y déplaisent pas. Tout cela seroit insoutenable en chinois. Les mots même de *pommade*, & de *poudre*, qu'il faudroit rendre en chinois par ceux de *graisse de cochon*, de *farine de froment*, présenteroient ici des idées très-dégoûtantes.

NOTE 66, page 179.

De la maniere d'ecrire l'Histoire à la Chine.

Au lieu de critiquer, comme on a fait dans ces derniers tems, le plan de l'histoire de *Se ma tsien*, il seroit plus honorable de lui rendre justice & de l'adopter. Pour eviter l'embarras d'interrompre le cours de sa narration, afin de raconter de petits faits, des anecdotes & des détails qu'il importe de faire connoître à la postérité, il imagina de n'en dire que peu de chose en suivant le fil des grands evénemens, & de revenir après cela sur ses pas pour détailler de suite, 1°. ce qui concerne l'histoire des principautés, des grands fiefs, & des Princes qui les possédoient. 2°. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire céleste & terrestre, les phénomenes, &c. 3°. Ce qui fait connoître les loix, les mœurs, les usages d'un siecle. 4°. Ce qui regarde les pays etrangers, les nations tributaires, &c. 5°. L'etat des Sciences, des Arts, & les ouvrages les plus célebres en tout genre. 6°. Les traits les plus intéressans de la vie des grands hommes de robe & d'épée, des gens de lettres & des artistes les plus illustres, des citoyens distingués, & des femmes vertueuses, des scélérats enfin & des malfaiteurs. Ce plan embrasse tout, & conserve à l'histoire sa dignité. La vie la plus longue seroit trop courte pour suivre de



génération en génération, pendant plus de quarante ſiecles, la grande hiſtoire de toutes les Dynaſties, qu'on a continuée ſur ſon plan. Les abrégés en conſolent. On en a fait pluſieurs qui ſont très-eſtimables. Les meilleurs, après avoir articulé en peu de mots les faits eſſentiels & les grands evénemens en ſuivant leurs dates & leurs epoques, les détaillent après cela, & les expliquent, tantôt en racontant les particularités les plus curieuſes, d'après les auteurs originaux: tantôt en faiſant connoître par des notes bien faites les perſonnages qui paroiſſent ſur la ſcene; d'autres fois en inſtruiſant le lecteur par les réflexions des Sages; en quelques endroits en montrant ſous un ſeul point de vue toutes les ſuites d'une intrigue, d'une fauſſe démarche, d'une rivalité; pour l'ordinaire, en citant les réponſes des Empereurs, les plus beaux endroits des repréſentations ou des Edits impériaux, & en appuyant ſur ces particularités qui caractériſent les hommes & peignent les mœurs générales. Par exemple, ſous le regne d'un Empereur des *Han*, on obſerve que le Prince héritier, âgé de 12 ans, entendoit très-bien le traité de Confucius ſur la Piété filiale. La maniere dont on etudie ici l'hiſtoire contribue beaucoup à entretenir ce goût. On a imprimé, il y a trente ans, des extraits & recueils hiſtoriques que l'Empereur régnant avoit faits pendant ſes etudes, & qu'il avoit ornés de réflexions, de remarques, de notes, &c. Il avoit etudié l'hiſtoire le pinceau à la main; il la fait etudier ainſi aux Princes ſes enfans, pour mûrir leur eſprit, & leur apprendre à régner.

NOTE 67, page 179.

De l'elocution en Chine, relativement au choix des mots.

Le grave & ſérieux Ariſtote a abaiſſé ſon génie juſqu'à parler en détail ſur cette partie de l'elocution qui conſiſte dans l'arrangement des mots, dont les anciens diſent tant de choſes. Les Chinois, qui en font auſſi grand cas, ont imaginé une certaine organiſation de mots (ſi je puis m'exprimer ainſi), une harmonie méchanique de phraſes, une correſpondance & une conſonnance entre les différens membres des périodes, un enchaînement grammatical pour lier les penſées entre elles, & appuyer les raiſonnemens les uns ſur les autres. Ils excellent dans la partie la plus grammaticale de l'elocution. Ils prétendent que leurs particules & leurs conjonctions ſont dans le ſtyle, comme les contours dans la peinture, qui donnent je ne

ne fais quoi de vif & d'animé aux figures, ce qui les rend comme vivantes: aussi entrent-ils dans de fort longs détails sur le choix qu'il faut faire des particules, & sur la maniere de les employer. Personne n'aura le courage de les en blâmer, pour peu qu'on fasse attention combien elles contribuent à la clarté, à la force & à l'harmonie d'un discours, où toutes les pensées se touchent, & sont enfermées dans un si petit nombre de mots, tous monosyllabiques. Les périphrases, les circonlocutions, les synonymes, les epithetes, &c., aident nos Ecrivains à développer leurs pensées. Dans le *Ouen-tchang*, un mot de plus est une affaire; & ce n'est qu'à force d'adresse dans la maniere de se servir des particules, qu'on vient à bout de tenir à son laconisme superbe, sans qu'il en coûte rien ni à l'harmonie, ni à la clarté. Les Philologues ont abrégé le travail par leurs recherches & leurs observations; mais ils ne font que montrer le chemin: tout le monde le voit, mais le génie seul y marche d'un pas ferme & dégagé. On a beau savoir distinguer les caracteres *ho* (vivans), des caracteres *se* (morts), & les caracteres *che* (pleins), des caracteres *hiu* (vuides), c'est-à-dire, les caracteres qui déterminent le sens & contiennent la pensée, de ceux qui ne servent qu'à la mettre dans son point de vue, ou à donner de l'harmonie à la phrase: il n'appartient qu'aux plus habiles Lettrés de les changer en guirlandes de fleurs & en traits de lumiere. Les particules, les plus indifférentes en apparence, acquierent sous leur pinceau, une force & une grace dont on ne peut pas même rendre l'idée. L'elocution chinoise à cet egard, est à la nôtre, comme une pendule d'observation est à une horloge: il y a moins de pieces, elles sont plus délicates, & elle est plus juste.

NOTE 68, page 179.

Les Chinois ont beaucoup d'ouvrages qui sont faits sur des plans inconnus à notre Europe, & ecrits dans un style & sur un ton qui ne va qu'à leur langue. Ils ont une maniere de penser & de raisonner qui leur est propre. La marche des idées dans les idylles & les stances, par exemple, a quelque chose de si aimable & de si naturel, qu'il est impossible de ne pas en sentir la douceur. Il faut avouer aussi que leurs Poëtes choisissent des sujets attachans. Dans le grand recueil

Des agrémens de la poésie chinoise.

fur l'agriculture, on trouve plusieurs poésies de l'Empereur régnant, sur un champ nouvellement défriché, sur une belle maison, sur une sécheresse, sur les travaux de l'eté, sur une pluie qui a sauvé le riz, sur une plaine bien ensemencée, sur une grêle, &c. On ne sauroit croire combien les Poëtes font entrer de vraie philosophie dans leurs plus petites pieces. Ils excellent sur-tout à peindre la nature: les agrémens de la solitude ont exercé les plus beaux génies. Mais leur *Ouen-tchang* s'eleve trop haut pour qu'une traduction puisse l'atteindre. Je viens de trouver une petite piece *pan-ouen pan-sou*, dont il sera plus aisé de me tirer, la voici: « Mon palais est une petite » chambre qui a trois fois ma longueur. La magnificence n'y est » jamais entrée, mais la propreté n'en sort jamais. Une natte est » mon lit; une toile doublée, ma couverture: cela suffit pour m'asseoir le jour, & pour dormir la nuit. D'un côté est une lampe, » de l'autre un vase d'odeurs. Le chant des oiseaux, le sifflement du » vent, le murmure d'une fontaine, sont le seul bruit que j'entends. » Ma fenêtre peut se fermer, & ma porte s'ouvrir; mais ce n'est » que pour les Sages: les méchans la fuient. Je ne me rase point » comme un bonze, je ne jeûne point comme un *Tao-sé*. La vérité » habite dans mon cœur, l'innocence guide mes actions. Sans maître » & sans disciple, je n'use point ma vie à rêver des riens & à » ecrire des mots; encore moins à esquisser des traits de satyre, ou » à farder des louanges. Je n'ai ni vues ni projets; la gloire me » touche aussi peu que les richesses; & toutes les voluptés ne me » coûtent pas un desir. Jouir de ma solitude & de mon repos, est » ma grande affaire. Le loisir me vient de tous côtés, & le fracas » me fuit. Je considere le ciel, & je m'encourage; je regarde la » terre, & je me console. Je suis dans le monde sans y être. Un jour » m'amene un jour, une année est suivie d'une année; la derniere » me conduira au port, & j'aurai vécu pour moi ».

NOTE 69, page 180.

Du laconisme des anciens ouvrages chinois.

Quelques Lettrés de la Dynastie passée composerent des livres de caracteres, des essais de morale, des romans métaphysiques, &c.; où l'on trouve toute l'anatomie du cœur & des passions, aussi subtilement traitée que dans quelques-uns de nos ouvrages modernes. Le

vernis de la nouveauté, les petites cabales, la réputation des Auteurs, les soutinrent quelque tems ; mais la mode ne dura pas : on ne les connoît plus aujourd'hui que par les bons mots des critiques. Qu'on nous permette de remarquer avec eux, que plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve de laconisme & de profondeur dans les ouvrages des plus beaux génies ; mais c'est un laconisme naturel, une profondeur de pensées aussi eloignée du mystérieux que l'algebre l'est du galimathias. « Les anciens, dit un Lettré moderne, ne nous ont pas transmis » leurs pensées, leurs observations & leurs maximes, pour nous » dispenser de méditer, de réfléchir & d'approfondir les choses. Au » contraire, ils ont jetté un air d'enigme dans leurs ecrits, ils n'ont » exposé leur doctrine qu'à demi, ils se sont contentés de poser les » principes, pour nous forcer à trouver en nous-mêmes les vérités » qu'ils nous font entrevoir. Faisons-y bien attention ; à force de » vouloir tout trouver dans les livres, on ne tire rien de son fond : » la paresse engourdit l'ame ; & avec beaucoup d'esprit & de lec- » ture, on en vient peu-à-peu à ne juger, à ne penser, & à ne ré- » fléchir que par mémoire. Le célebre *Tchao-pou*, le plus grand Mi- » nistre d'Etat, & le plus integre de la Dynastie des *Song*, n'avoit » jamais lu que le *Lun-yu*, & il le lisoit tous les jours. Il avoua » à *Tai-tsong*, qui ne pouvoit le croire, qu'il y avoit appris tout » ce qu'il savoit de politique. Nos jeunes Bacheliers l'ont appris par » cœur, & n'y ont pas trouvé l'art de se gouverner eux-mêmes ».

NOTE 70, page 181.

De la médecine chez les Chinois.

Les Chinois ont etudié la médecine dans la plus haute antiquité, & y ont excellé. Les Savans mettent en question si les livres qu'on a aujourd'hui sous le nom de *Hoang-ty*, sont véritablement de lui. Les plus habiles critiques s'accordent assez à dire que le texte original ne subsiste plus tel qu'il est sorti des mains de l'Auteur ; mais ils croient, sur de bonnes preuves, qu'on n'a fait qu'en simplifier le style pour le mettre à la portée de tous les médecins. Quelques-uns soupçonnent qu'on a fondu dans cette espece de traduction, des principes & des observations qui appartiennent à la Dynastie des *Tcheou*, & même à celle des *Han* & des *Tang*. Quoi qu'il en soit de ce point, comme les livres de médecine furent exceptés de

l'edit de profcription de *Tsing-che-hoang*, on ne peut douter que la Chine ne poffede les plus beaux principes & les fecrets les plus curieux de l'antiquité. Près de vingt fiecles d'expériences & d'obfervations, ayant groffi ce tréfor d'une infinité de découvertes, aucune nation certainement n'a rien qui puiffe y être comparé. Qu'en penfent les Chinois? Quel fond y font-ils? « Ouvrez les annales, dit » *Han-tchi*, etudiez-y l'hiftoire de la médecine; vous verrez qu'elle a » fuivi les révolutions des fiecles & des Dynafties, comme toutes » les autres fciences. Eft-il mort moins de monde dans les tems où » elle a eté plus floriffante? l'Empire a-t-il eté plus peuplé lorfqu'elle » a eté négligée? non fans doute: le cours de la vie des hommes » & celui de la population ne font pas de fon reffort. Elle n'y peut » rien, que felon les deffeins & les vues impénétrables du *Tien*. Outre » qu'elle eft prefque toujours dans les nuages du doute & de la con- » jecture, combien de maladies nouvelles & fingulieres! combien » de fievres epidémiques & de peftes! combien de crifes générales » & de levains développés tout-à-coup qui echappent à fa pénétra- » tion, & rendent inutiles tous fes efforts! Les grands médecins font » en petit nombre, & ne fe trouvent que dans les grandes villes. Le » peuple qu'ils négligent, guérit-il plus rarement que les Grands » qu'ils foignent? meurt-il plus de monde dans les campagnes où » les fecours font fi rares, que dans les villes où ils font fi multi- » pliés? les fauvages dans leur déferts, comptent-ils plus de ma- » lades & moins de vieillards que les délicieufes provinces du *Kiang-* » *nan*, & du *Tche-kiang* »? L'Auteur finit par dire que le Gouvernement doit conferver la médecine, comme un moyen qui entre dans les vues du *Tien* pour conferver la vie des hommes; mais on ne doit compter fur ce moyen, qu'autant que le *Tien* voudra s'en fervir. C'eft auffi la politique du Gouvernement, qu'on paroît n'avoir pas comprife au delà des mers.

Quant aux livres chinois fur la médecine, voici ce qui m'a le plus frappé dans le peu que j'en ai vu. 1°. La plupart des grandes compilations font faites avec beaucoup d'ordre & de méthode. Après avoir etabli les principes généraux & les regles fondamentales qui doivent diriger la médecine dans les cas particuliers, on y traite des maladies de toutes les parties du corps humain, occafionnées par l'altération

de leur organisation ou par des causes extérieures. Qu'on s'imagine la pratique d'Ethmuller, plus détaillée encore, plus analysée, & plus précise dans la maniere de particulariser chaque maladie, d'en articuler les diagnostics, d'en distinguer les crises. La partie qui regarde les enfans & les vieillards, nous a paru bien curieuse, & remplie d'observations. 2°. Les connoissances anatomiques de la Chine, ne valent pas celles d'Europe, à beaucoup près. Cependant il est de fait que leurs livres entrent dans de grands détails sur toutes les parties du corps humain; & qu'ils ont fait bien des observations qui ont peut-être echappé à nos plus célebres anatomistes. Ce qu'ils disent en particulier sur la *rate* & le *foie*, pourroit donner des vues à nos plus habiles médecins. Au surplus il est constant par l'histoire ancienne, qu'un Gouverneur de Province ayant fait ouvrir le ventre à quarante scélérats, qui l'avoient ouvert à des femmes enceintes, à des filles & à des enfans, il chargea plusieurs peintres de peindre leurs intestins, sous la direction des plus habiles médecins à qui il étoit permis de diriger le fer du bourreau, & de profiter du supplice de ces malheureux pour eclairer la médecine. 3°. Il est de fait que la circulation du sang est connue depuis bien des siecles en Chine. Les oisifs d'Europe pourroient s'amuser à suivre les rapports qu'ont trouvés ceux de Chine entre le mouvement du soleil & celui du sang. Selon le *Tou-chou-pien*, imprimé il y a plus de deux cens cinquante ans, le sang s'avance de trois pouces dans les arteres à chaque vibration, & fait en 24 heures 810 toises (la toise chinoise est de dix pieds). Ce qu'il ajoute sur les différences de la circulation selon les saisons, est plus fondé en physique. Je suis persuadé que les curieux verroient avec plaisir la planche des diverses ondulations du pouls, dans les diverses especes de fievre. On en a donné quelque chose dans un *traité du pouls*, traduit du chinois en latin; mais le traducteur étoit tombé sur une mauvaise edition de Province, dont il a copié les fautes & les omissions. 4°. Les médecins de Chine ne font guere que de fortes tisanes, dont on prend toujours deux prises; mais la diete rigoureuse & le régime en facilitent les effets. Les préparations chymiques sont presque inconnues ici. 5°. Soit que la théorie des médecins soit bonne, ou que la routine leur tienne lieu de science, ils prédisent

assez juste les crises & les périodes des maladies. Selon leurs livres, toute maladie agit successivement sur le cœur, sur le foie, sur le poulmon, sur l'estomac, sur les reins & sur les entrailles. Le passage de l'un à l'autre fait une petite crise ; la révolution générale en produit une grande. L'habileté du médecin consiste à distinguer quand il faut couper cours aux progrès du mal par des remedes directs, ou l'affoiblir en le détournant ; accélérer ses crises, les attendre, ou les retarder. 6°. Il y a ici une médecine fort ancienne, qui attaque plusieurs maladies d'engourdissement, de tension, de douleur, &c. en faisant tenir le malade dans une posture qui etrangle la circulation, ou du moins la retarde, dans quelques parties du corps ; & en l'obligeant de fondre en quelque sorte son haleine dans sa bouche, en rendant d'une maniere insensible l'air qui sort de son poumon. On y ajoute, avant ou après, des remedes & un régime convenables. Le *tcha-tchin* est encore plus singulier, & probablement plus ancien. Il en est parlé dans les livres des *Tcheou*, plusieurs siecles avant l'incendie des *King*. Le *tcha-tchin* (ou *piqûre d'aiguille*) consiste à piquer avec des aiguilles préparées, les plus petits rameaux des arteres. Le sang ne doit point sortir par ces piqûres ; on les cautérise avec de petites boules d'armoise qu'on brûle dessus. On compte des guérisons incroyables, opérées par cette médecine singuliere. Elle s'aide aussi de quelques remedes ; mais son grand secret est de savoir où il faut ficher les aiguilles, en combien d'endroits, & la maniere de les faire entrer & de les retirer. 7°. Les médecins Chinois ont composé un livre exprès, pour aider les Mandarins qui font lever les cadavres, à distinguer quand un homme s'est etranglé lui-même, ou quand il a eté etranglé par d'autres ; quand il s'est noyé, ou quand son cadavre a eté jetté dans l'eau après sa mort, &c. Ils ont imaginé des moyens pour faire paroître sur un cadavre à demi pourri, sur les os même, les meurtrissures & les coups qui ont pu causer la mort. 8°. La petite vérole n'a pas eté connue en Chine, dans la haute antiquité. Les médecins nomment *tai-tou* (venin du sein maternel), le ferment ou levain qui cause cette maladie. Ils distinguent plus de quarante especes de petites véroles, & les représentent dans leurs estampes médicinales. L'inoculation n'a commencé que sous la derniere Dynastie des *Song*. Les

Médecins disent qu'on ne doit pas la pratiquer en tout tems. Ils indiquent, avec assez de détail, quels sont les enfans qu'on ne peut inoculer à raison de leur tempérament, sans les exposer à la mort. Nous avions à *Péking*, quand j'y arrivai, un néophite médecin, qui entendoit très-bien à traiter cette maladie, & qui n'a jamais voulu inoculer personne, quoi qu'on lui offrît des sommes considérables. Pour moi je suis témoin que la petite vérole épidémique de 1766, enleva, en quelques mois, un nombre prodigieux d'enfans; les inoculés mouroient comme les autres. On dit qu'on en a compté aux portes plus de cent mille. 9°. Selon les médecins Chinois, il est plus aisé de traiter dix hommes qu'une femme, & dix femmes qu'un enfant. Ils conviennent que les anciens étoient plus sains & plus vigoureux à 80 & à 90 ans, qu'on ne l'est aujourd'hui à 50; & prétendent que c'est parce que leurs alimens étoient plus simples, leurs repas plus sobres, leur vie plus agissante, & leurs corps moins dissous par les plaisirs. La recette de longue vie, que donnent ces messieurs à la fin de leurs livres, est un traité de morale bien sec & bien affené. Je me chargerois plutôt de faire adopter les caracteres Chinois à nos Européens, que le régime qu'ils prescrivent.

NOTE 71, page 181.

Respect pour les mœurs dans les Livres chinois.

La décence des mœurs publiques & la sévérité du gouvernement ont réduit il y a long-tems les Pétrones chinois, à s'envelopper d'un voile, pour echapper à la rigueur des loix. Il y a des livres où les caracteres présentent un sens, & le son isolé un autre. Dans quelques livres, il faut retrancher une partie de plusieurs caracteres, pour saisir la pensée secrete de l'auteur; dans d'autres on les lit à rebours, &c. Il semble que le libertinage ait voulu semer d'epines jusqu'aux pieges qu'il tend à l'innocence. Malgré toutes ces ruses, de quelque maniere qu'un livre soit un levain de dissolution, il en coûte cher à celui qui l'a vendu, s'il est dénoncé.

NOTE 72, page 182.

Différence des styles en Chine selon les siecles.

Quoique le *Ouen-tchang* proprement dit ne change pas, chaque dynastie cependant a son ton & son goût. Les bons littérateurs dis-

tinguent de quel siecle est une piece de vers ou un discours, à certains tours, à certains mots, & à certaines façons de parler qui n'ont eu qu'un tems. Cela est encore plus sensible dans le *Kouan-hoa*.

NOTE 73, page 183.

Recherches dans l'arrangement des caracteres chinois.

Les bons Lettrés sont fort attentifs à eviter tout ce qui sent l'affectation dans l'arrangement des caracteres; & leur maniere d'ecrire de haut en bas, fait disparoître dans les livres, des vis-à-vis, qu'un arrangement etudié rendroit sensibles. On ne le cherche & on n'y a egard que dans les inscriptions, sentences, devises, &c., qui sont enoncées en peu de mots, & ecrites pour servir d'ornement. Comme les caracteres se prêtent à beaucoup d'arrangemens de caprice & de fantaisie, quelques Lettrés se sont amusés à ecrire des vers, des enigmes, dont la clef est dans le seul arrangement des caracteres. J'en ai vu de rangés en cercle, en pyramide, en urne, en echiquier, où l'on n'auroit jamais cru qu'on pût trouver un sens, & qui en avoient un très-joli, parce qu'il y a eu de beaux esprits qui se sont amusés à ces bagatelles.

NOTE 74, ibid.

Des répétitions dans la lange chinoise.

Donnons quelques exemples pour nous faire entendre. 1° *Me me, pou yu*; (*il se tait, il se tait, il ne dit rien*). 2°. *Co chang, co chang*, (*cela est lamentable, cela est lamentable*). 3°. *Ti ti, cou cou*, (*il crie & crie, pleure & pleure*). 4°. *Tchoui ti, tchoui; tan ti, tan; tchang ti, tchang; vou ti, vou* (*les joueurs de flûte en jouoient, les toucheurs d'instrumens à corde en touchoient; les chantres chantoient; les danseurs dansoient*). 5°. *Yao se, yao houo*; (*il desire la mort, il desire la vie*). Je ne pousserai pas l'induction plus loin. Si on pouvoit citer les bons ecrivains & les faire comprendre, on sentiroit au-delà des mers que ces sortes de répétitions ajoutent à la pensée. Quoi de plus expressif que ces phrases, *sin sin, nien nien, tchi siang tcho ta*; (en latin, *corde corde, mente mente, tantùm cogitat de illo*)? *Tun tun, tou tou, kia kia, tchin tchin, che gin y y, hoe hoe*; (*deglutit deglutit, evomit evomit, falsa falsa, vera vera, facit homines dubitare dubitare, suspicari suspicari*). J'ai traduit ces deux phrases en latin pour être plus

plus littéral ; mais il est impossible de rendre le pittoresque de la derniere, & de présenter aussi naïvement l'image d'un homme qui ne dit les choses qu'à moitié, les altere & ne laisse que des doutes.

NOTE 75, page 184.

Des Fables chinoises.

Outre les narrations oratoires dans le goût des nôtres, les Chinois ont encore de petites narrations, des historiettes, où ils déploient toutes les graces du *Ouen-tchang*. Les plus habiles ecrivains se sont exercés dans ce genre, & l'ont traité comme notre La Fontaine a traité les fables. A propos de fables ils en ont aussi, mais dans un autre goût que les nôtres. En voici un exemple traduit en latin.

Tchouang-tse *deambulabat in monte sylvoso. Vidit ibi arborem proceram & ramis foliisque luxuriantem. Propè aderant homines cum securibus, nec illam attingebant. Petiit ab illis, quid ita ? Responderunt, quia lignum erat prorsùs inutile. Hæc arbor, inquit* Tchouang-tse, *implebit suos annos quia inutilis est. Descendit de monte, & ad amicum divertit. Amicus gaudens jussit ut puer avem dictam* yen *occidat & coquat. Reposuit puer : ut enim duæ sunt, altera vocalis & altera muta est ; quænam occidetur ? Respondit Dominus ejus, occide illam elinguem. Alterâ die discipuli magistro dixerunt ; arbor vitam conservavit quia nullas habebat dotes, & avis occisa est quia erat sine dotibus ullis : quid ergo eligis ? Subrisit* Tchouang-tse, *& ait : si mediam viam inter dotes habere & non habere cupio, studebo videri quod non sum, atque adeò molestiis non carebo ; longè meliùs, ut, ratione & virtute quasi magnifico curru invectus, ambulem coràm primo rerum omnium parente, ita ut res à me pendeant, nec ipse pendeam ab illis.*

NOTE 76, ibid.

Des disputes littéraires à la Chine.

Les disputes littéraires des Chinois sont plus modérées & plus Philosophiques qu'elles ne le sont en Europe. Le *Ly-mao* assujettit les Lettrés aux regles les plus austeres de la décence, du respect & de l'honnêteté. Dans ces derniers tems même, au lieu de ces discussions qui ne finissent aucune dispute, on a pris le parti de rassembler de bonne foi les autorités & les raisons pour & contre, en laissant au lecteur le soin de se décider : & c'est le mieux, *neque enim dispu-*

eri sine reprehensione potest, a dit Cicéron. Il faut rendre justice aux Chinois, ils n'aiment pas la dispute. Un homme d'esprit chez eux, dit son sentiment & en allegue les raisons ; si vous voulez lui faire de mauvaises difficultés, il ne dit plus mot & parle d'autre chose. Le ton des mœurs générales est uniforme à cet egard, & s'etend à tout ; personne ne s'avise de se mêler de ce qui ne le regarde pas, & de dire un *oui* ou un *non* à qui ne l'interroge point.

NOTE 77, page 185 [*].

Des préjugés.

En matiere de prévention & de préjugé, les gens qui ont le plus d'esprit sont peuple. On conçoit fort bien qu'un Européen que ses premieres etudes ont rempli d'admiration pour les Grecs & les Romains, ou que l'amour national & les discours de tous les jours ont accoutumé à mettre sa nation au-dessus des autres, & celles d'Europe au-dessus de tous ces peuples *qu'à pleine bouche nous nommons barbares*, comme dit Montagne : on conçoit, dis-je, qu'un Européen ne croira jamais qu'à demi, que les Chinois aient un gouvernement, des mœurs, des loix, des sciences, des arts, &c., qui n'ont rien emprunté de l'Europe, & qui cependant pourroient nous eclairer & nous instruire. Mais ce qui est bien extraordinaire, c'est que des gens d'esprit se préviennent sur des choses aussi arbitraires que les vêtemens, le cérémonial, les manieres, les goûts, &c. On s'egaie à dire des bons mots sur la torture à laquelle se condamnent les Dames Chinoises pour avoir les pieds mignons ; on leur en fait un ridicule ; comme si celle que se donnent les Dames Françoises pour avoir la taille fine, n'etoit pas aussi folle & encore plus dangereuse. Ce n'est pas le lieu de demander pourquoi & sur quoi on se coëffe de pareils préjugés ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'ils forment un nuage, une vapeur qui emousse tous les rayons de la vérité.

[*] Cette note, dont on a oublié de marquer le n°. dans le texte, se rapporte à la derniere phrase de l'Essai sur la langue chinoise.





NOTICE

Sur les objets de commerce à importer en Chine.

IL nous vint ici, il y a quelques années, de petits flacons de cryſtal pour mettre des eaux de ſenteur, qu'on avoit achetés à Canton à auſſi bon marché qu'on auroit pu le faire en Europe. Ceux qui en avoient fait leur pacotille n'en trouvant pas le débit, avoient eté obligés de les donner à prix d'achat: ils etoient cependant très-jolis & bien mieux travaillés que ceux des Chinois; mais ils n'etoient pas d'une forme agréable pour la Chine, ni appropriés à l'uſage qu'on y en fait. D'ailleurs ces flacons etoient tous de cryſtal blanc; & ce cryſtal eſt le moins priſé en Chine. S'ils avoient eté faits dans le goût chinois, on les auroit vendus ce qu'on auroit voulu. Nous ne plierons jamais cette nation à nos goûts & à nos idées. Ils travaillent à Canton ſur les modeles qu'on leur porte d'Europe; il faut leur rendre la pareille, travailler ſur les leurs, & ne pas leur refuſer une complaiſance qu'ils ont pour nous. On ſe ſert à Pé-king de ces petits flacons pour mettre du tabac de Portugal. La forme que leur ont donnée les Chinois eſt bien appropriée à la façon dont ils préſentent le tabac & le prennent; celle de nos flacons ne l'eſt pas. Du reſte, comme l'on ne prend guere de tabac qu'à Pé-king, nous avertiſſons que le débit de ces bagatelles ne ſauroit être bien conſidérable. Les Chinois font plus de cas du verre coloré & travaillé; il faut ſuivre leur goût & travailler ſur les formes qu'ils ont imaginées. Comme nos ouvriers donneroient plus de grace au couvercle ou bouchon & à la petite cuiller, cela aſſureroit le ſuccès & le débit

de nos flacons. Mais pour bien faire il faudroit qu'il y en eût pour les Princes, pour les Grands, pour le Peuple ; & n'en porter d'abord qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les faire connoître & desirer. Le mieux, à tous egards, seroit encore de s'en faire demander, & de n'en porter que très-peu en sus du nombre demandé. Mais on pourroit en faire en agates de toutes les especes, en porcelaine, en email, en vermeil, &c. ; ce qui auroit plus de vogue, & seroit d'un plus grand débit, parce que l'usage en est universel & s'etend à tout l'Empire. On pourroit y ajouter des *tchong-tsée* ou petites tasses à boire, sur le modele de celles qu'on a plusieurs fois envoyées. Si l'on s'y prenoit comme nous l'avons dit tout-à-l'heure au sujet des flacons, il est probable qu'on en débiteroit beaucoup. On vendroit en moindre quantité, mais à plus grand prix, des vases de fleurs en verre coloré, des bassins, cuvettes, urnes, &c., faits sur les peintures & les modeles envoyés d'ici plusieurs fois. Je parle toujours des modeles chinois, parce que mon long séjour en Chine, & la connoissance que j'ai de la capitale & de la Cour, m'ont persuadé, il y a long-tems, qu'il n'y a que ce moyen d'introduire ici & d'y faire goûter nos ouvrages en tout genre. S'il etoit question de faire des comparaisons & des paralleles, il seroit aisé de prouver que nous ne nous accommodons pas plus des goûts chinois pour les choses d'usage, que les Chinois des nôtres.

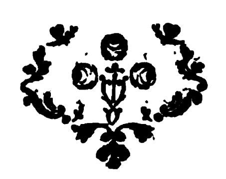
Mais puisqu'il est question de notre commerce avec eux, nous ajouterons ici quelques observations. Il est très-certain que le Gouvernement de Chine, envisageant le commerce des Européens sous le grand point de vue de l'utilité générale de l'Empire, cherche plus à le faire tomber qu'à le conserver ; & que si les Empereurs ne s'etoient pas fait un point de politique d'accueillir les Etrangers & d'afficher un goût

décidé pour ce qui vient de chez eux, l'intérêt particulier de Canton n'auroit pas empêché de fermer son port aux Européens. La raison en est fort simple. Ils emportent des thés, des soies, des porcelaines, &c., qui sont nécessaires à l'abondance publique; & n'apportent que de l'argent, dont on n'a pas besoin, ou des choses dont on ne veut pas, moins encore parce qu'elles tournent au détriment des Artistes chinois & introduisent des nouveautés, que parce qu'elles entament la simplicité des mœurs, & menent au luxe, qu'on regarde ici décidément comme un fléau qui corrompt l'innocence, augmente les besoins, & conduit à l'oppression du peuple, en qui il augmente & aigrit le sentiment de sa misere. 2°. Tout balancé, la politique du Gouvernement chinois regarde les echanges comme plus utiles que les achats en argent, soit parce qu'ils perfectionnent l'industrie des ouvriers, qui ne tardent pas à imiter ce qu'ils voient, soit parce que, vu la quantité prodigieuse d'argent qu'il y a dans l'Empire & dans les trésors publics, son augmentation n'est qu'un embarras. 3°. Tout etant peuple ici, hors les gens en place & les Lettrés, & nos etoffes ne pouvant pas plus servir aux gens en place & au peuple, que chez nous les indiennes aux Magistrats, aux Militaires, aux Artisans & aux Paysans; les echanges des etoffes sont une chimere. Cependant les camelots, dont on fait ici des especes de redingottes contre la pluie, & les draps, dont on fait des surtouts & des habits de maison pour l'hiver, pourroient être vendus en certaine quantité, s'ils etoient violets ou noirs. Comme on offre à l'Empereur & aux Princes nos belles soieries, on pourroit aussi en porter à la Chine.

Ce qui seroit mieux reçu, à ce qu'il nous semble, si on suivoit les modeles chinois, ce seroit, 1°. tout ce qui est du ressort des bijoutiers, comme bagues, pendans d'oreilles,

aiguilles & ornemens de tête en pierres fausses, pour les femmes; 2°. des couteaux, des lunettes, des ciseaux, des montres, des horloges, des tapis, &c. Les couteaux, faits à la chinoise, & montés très-proprement, réussiroient; nous en dirons autant des tapis, s'ils etoient d'une longueur & d'une largeur assorties aux estrades sur lesquelles on les met ici. Les montres & les horloges ont eté décriées, parce qu'on en a porté, ou d'un travail trop exquis, ou d'usées, ou de salies par des peintures licentieuses. 3°. Notre thériaque, nos confections, & nos bons emplâtres réussiroient aussi peu-à-peu, si on faisoit ecrire en chinois leurs vertus & la maniere de s'en servir, & si on faisoit ce commerce avec la bonne foi de nos anciens commerçans. 4°. Nos peintures, gravures, emaux, fleurs en email, &c., seroient aussi achetés, si on servoit les Chinois selon leur goût. 5°. A la 90e année de l'Impératrice-mere, & à la 70e de l'Empereur, qui ne sont pas eloignées(1), comme tous les Princes, tous les Seigneurs & tous les grands Mandarins doivent offrir leurs présens, tout ce qui sera ou curieux, ou rare, ou précieux, ou d'un travail exquis & digne d'être offert, trouvera du débit.

(1) Cette Notice a eté envoyée en 1774.





NOTICE

Du sang de Cerf, employé comme remede.

LA médecine moderne de Chine, c'est-à-dire celle qui ne remonte qu'à 200 ans avant l'ere chrétienne, fait usage du sang de quelques animaux des bois, savoir, le sanglier, le daim, le chevreuil, le musc, le cerf & la gazelle. Le sang de chevreuil est regardé comme un remede spécifique pour guérir la pleurésie. Parmi les usages différens des diverses especes de sang, celui de la succion du sang de cerf nous a paru assez singulier.

La médecine ancienne des Chinois ne connoissoit point la succion du sang de cerf; du moins nous n'en avons rien trouvé dans les livres de la haute antiquité, que nous avons eté à portée de consulter; & quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir quelle en est la premiere origine, ni à quel siecle il faut la rapporter. Il est vrai que les livres de médecine etant ici assez nombreux pour former seuls une grande bibliotheque, le peu de connoissance que nous avons du plus grand nombre a pu tromper notre bonne volonté.

Selon le *Tong-y-pao-kien*, Recueil fait & imprimé en Corée, de tout ce que l'on y a trouvé de mieux dans les livres de médecine de Chine, la succion du sang de cerf est due au hasard. Un chasseur, excédé de fatigue & de soif, etant tombé evanoui, ses compagnons, qui n'avoient aucune sorte de provisions, prirent le parti de lui faire avaler le sang qui couloit encore de la plaie d'un cerf qu'on venoit de percer à la jugulaire d'un coup de lance. Ce sang le fit reve-

nir à lui dans le moment, & si bien, qu'il se sentit peu-à-peu plus frais, plus dispos & plus fort qu'auparavant.

Selon le livre chinois *Chi-tching*, la gloire de cette découverte ne fut pas due aux conséquences qu'on tira de cette aventure, mais aux réflexions de quelques savans médecins. Ayant observé, dit ce livre, que le renard, la fouine, la belette, &c., se contentoient quelquefois de sucer le sang de leur proie à demi vivante, ils firent la remarque que presque tous ces animaux etoient les plus vifs, les plus adroits, les plus ardens, &, ce qui intéressoit encore plus, les mieux portans, & les plus vivaces. Ces observations les porterent à conclure que le sang des animaux, qui contient, comme l'on dit ici, *leur ame & leur vie*, & dont on se servoit déjà dans plusieurs remedes, pourroit devenir un remede très-puissant, s'il etoit donné pour ainsi dire tout vivant. Rapprochant ensuite ces raisonnemens des principes de la médecine, ils déciderent que pour procéder sûrement, il falloit prendre un sang bien choisi, & déterminer le tems & la maniere de le prendre. Un sang bien choisi: parce que la raison qui oblige à s'abstenir en tout tems de la chair de certains animaux, & de celle de plusieurs dans différentes saisons de l'année, est encore plus forte pour leur sang, qui enchérit sur les mauvaises qualités de leur chair, & doit être bien plus nuisible etant pris tout chaud & sans aucune sorte de préparation. Quant au tems & à la maniere, l'idée seule de remede suppose des rapports, des convenances & des circonstances dont dépendent les bons effets & les succès qu'on en espere.

Quoi qu'il en soit de l'origine de la succion du sang de cerf, je suis encore plus embarrassé pour raconter la façon dont elle se fait. Tout ce qu'on trouve dans les livres, c'est que le sang de cerf, bu tout chaud en automne, ou seul, tel qu'il sort de la blessure de l'animal, ou mêlé sur le champ

avec

avec du vin chaud, est un spécifique unique pour réparer les forces d'un tempérament détruit, pour guérir un mal de reins invétéré, pour arrêter un crachement de sang occasionné par une pulmonie formée, pour refaire un sang appauvri, pour rétablir un homme de cabinet epuisé par le travail & l'application, ou une femme en danger de mort par une perte de sang à la suite d'un accouchement malheureux, &c.; mais on n'y trouve aucuns détails, & nous ne pouvons y suppléer. L'exactitude doit être si rigoureuse dans une chose qui a rapport à la santé & à la vie, que nous nous ferions un grand scrupule de rien hasarder sur un pareil sujet, sans citer des garans. Nous citerons donc le *Pen-tsao-kang-mou* qui dit que le sang de cerf a eté reconnu dans ces derniers tems comme un spécifique singulier pour faciliter l'eruption de la petite vérole, & en absorber la malignité. La recette qu'il donne est si compliquée à certains egards, & suppose une connoissance si profonde de la maniere d'opérer de la pharmacie chinoise, que nous n'avons pas cru devoir la traduire; nous craindrions de nous exposer aux méprises, & la plus petite en ce genre peut avoir des suites funestes. Tout ce que nous devons dire, c'est qu'on donne le sang de cerf tout chaud, délayé dans du vin, séché comme le sang de bouquetin, & réduit en poussiere, &c. Nous désirons qu'on puisse tirer en Europe quelque utilité de ces notions, quelque confuses qu'elles soient: nous y joindrons seulement l'anecdote suivante.

Une personne très-instruite & très-sage, ayant un emploi dans le Palais, nous dit un jour au sujet du *breuvage de l'immortalité*: les anciens ont parlé beaucoup d'un fruit, d'une eau qui devoit préserver l'homme de la mort; les anciens ont eu des remedes & des boissons qui avoient une force singuliere pour fortifier les vieillards. La stupidité du vulgaire

a confondu ces deux choses; les gens instruits ne s'y méprennent point. Un propos amenant l'autre, cette personne me demanda si nous pratiquions la succion du sang en Europe, je lui répondis avec etonnement que nous n'en avions aucune idée; & l'ayant prié de s'expliquer sur cet objet, elle me parla ainsi. Le cerf est un des animaux dont le sang est le plus propre à rétablir un sang vieilli, usé & appauvri. Pour en rendre la salubrité plus sûre & plus efficace, on choisit le commencement de l'Automne, parce que le cerf est alors en pleine force & rafraîchi par les herbes dont il s'est nourri. Les chasseurs lancent un vieux cerf, & le menent vers l'endroit où leur piege est dressé; celui pour qui ils travaillent, court avec eux. Quand le cerf est tombé dans le piege, on lui enfonce une lance dans la jugulaire, & on l'assujettit de maniere qu'on puisse ajuster un long tuyau dans la plaie. Celui qui a besoin de rétablir ses forces, suce par ce tuyau autant de sang qu'en peut contenir son estomac, & remonte à cheval, court, galoppe jusqu'à ce qu'il sente son estomac libre & dégagé; ensuite ayant essuyé la sueur abondante dont il est baigné, il prend un restaurant & se met au lit. Cette succion de sang rétablit ses forces & son tempérament au-delà de ce qu'on peut dire : ce que la personne qui me parloit appuya par des exemples. Nous dirons cependant que nous ne croyons pas que ce remede singulier soit beaucoup pratiqué, ni même connu du vulgaire.





NOTICE

Sur la Poterie de Chine (1).

DANS l'Empire de la Chine, autant le Gouvernement néglige les arts d'agrément & de luxe : autant il favorise, encourage & récompense ceux de besoin. La Poterie en particulier a toujours singuliérement fixé son attention ; aussi est-il venu à bout de la faire monter au rang des arts qui occupent le plus d'ouvriers, fournissent le plus aux echanges continuels du commerce d'un bout de l'empire à l'autre, & s'accommodent egalement à toutes les conditions. La Poterie est si connue, & si bien connue en Occident, que loin d'entrer dans de longs détails sur celle de Chine, nous ne ferons qu'indiquer quelques articles que nous croyons pouvoir intéresser.

1°. Comme il y a en Chine une quantité prodigieuse d'argiles de toutes les couleurs, dont quelques-unes sont mêlangées de gravier, d'autres de sable très-fin, & beaucoup sont singuliérement travaillées par la nature, cela a d'abord donné lieu à une grande variété entre la Poterie d'une province, & celle d'une autre, soit pour la forme, soit pour la grandeur, soit pour la commodité. Il y a des lieux où l'on fabrique des vases de quatre à cinq pieds de diametre, ou même davantage, sur une hauteur de trois pieds ; d'autres de quatre à cinq pieds de haut avec une ouverture proportionnée. Ces vases, qu'on nomme *Kang* en chinois, servent aux riches de bassins pour leurs poissons dorés, pour leurs fleurs aquatiques, &c. ; aux particuliers, de réservoirs pour

(1) On entend par poterie, la terre cuite sans email ni vernis.

leur eau, de caiſſes pour leurs grains, leurs légumes, leurs fruits, &c.; aux ouvriers, aux marchands, aux colons, de cuves, de chaudieres, &c.

2°. Comme c'eſt ſur-tout pour le peuple qu'on travaille la Poterie chinoiſe, on s'eſt ſinguliérement propoſé deux choſes: la premiere, de ſe prêter à tous ſes beſoins juſqu'à faire des lampes, des cuillers, des taſſes, des vaſes de cuiſine & de ménage, de toutes les formes & grandeurs, & même des joujous pour les enfans; la ſeconde, de ſe mettre tellement au niveau de ſa pauvreté, qu'il pût ſe procurer très-aiſément tout ce dont il a beſoin; &, ce qui n'eſt pas moins eſtimable, ni moins eſſentiel, d'imaginer de petites propretés, elégances & ornemens pour ſa vaiſſelle, ſes théieres, ſes taſſes, &c., & tout ce qui paroît ſur ſa table lorſqu'il a des hôtes.

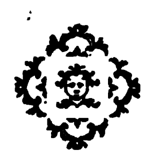
L'Empereur à qui on préſente de tout ce qui ſe fait dans toutes les eſpeces de manufactures & fabriques des différentes provinces de l'empire, a introduit l'art de peindre de petites fleurs en email coloré, ſur la vaiſſelle de Poterie, théieres, taſſes, &c., & les a fait entrer dans le palais & dans ſes préſens, pour les accréditer.

3°. La Chine a ſa porcelaine & ſa fayance; & l'une & l'autre ont différens degrés de beauté, de travail & de perfection, qui en augmentent, doublent, triplent même le prix. La Poterie ne peut aller ſi loin; mais la politique du Gouvernement, qui ne le lui permettroit pas, quand elle le pourroit, ſe borne à maintenir la réputation des différentes Poteries des provinces, les unes pour une choſe, les autres pour l'autre.

4°. Ceux qui ont fait le voyage des Indes connoiſſent les gargoulettes, ou vaſes d'une eſpece de Poterie qui a la propriété de bonifier & de rafraîchir l'eau. Or, comme l'utile paſſe avant tout, il eſt evident que ces vaſes ſont, à cet

egard, préférés à ceux d'or, de cryſtal, & de la plus belle porcelaine. Les riches s'en ſervent comme les pauvres. Il en eſt de même de pluſieurs autres ouvrages de Poterie : les uns ſont ſinguliérement propres pour certains uſages, les autres pour d'autres ; par exemple, le thé eſt meilleur quand on en a fait chauffer l'eau dans tel vaſe, & qu'on l'a fait infuſer dans tel autre. Le riz n'a toute ſa ſaveur, & ne ſe cuit bien que dans des vaſes d'une Poterie groſſiere & ſans email. Les fleurs qui languiſſent dans la fayance & la porcelaine, croiſſent comme à vue d'œil dans certains pots de terre, &c.

5°. Il eſt certain, 1°. que la cuiſine & la médecine font ici plus uſage de la Poterie, qu'en France ; & qu'elles s'en trouvent très-bien. 2°. Que les arts en tirent mieux parti, & la plient mieux à leurs uſages : par exemple, les peintres broyent leurs couleurs dans un *jou-po*, ou vaſe d'une terre dure, au moyen d'une molette de la même matiere. 3°. Que la beauté & la fineſſe de quelques argiles, ont mis l'induſtrie chinoiſe à portée de faire en Poterie des pieces très-curieuſes ou par la délicateſſe du travail ou par leur grandeur ou par la beauté & la ſingularité de leurs formes : nous avons vu une cuvette longue de deux pieds de large ſur plus de trois pieds & demi de long, d'un ſi grand fini, que même en marbre, elle eût eté une curioſité.





DU KONG-POU,

OU

DU TRIBUNAL DES OUVRAGES PUBLICS.

CE n'eſt que peu à peu, ce n'eſt qu'à différentes repriſes, ce n'eſt qu'après avoir fait tomber bien des préventions, des ignorances & des préjugés, qu'on pourra faire connoître à l'Europe le plan & le ſyſtême entier du Gouvernement chinois. Qu'on ne prenne donc pas le change ſur ce que nous allons dire du *Kong-pou*. Nous ne le donnons nous-mêmes que pour des idées détachées, & de petites notions préliminaires de ce qui pourra être dit en grand dans la ſuite.

Ce Tribunal, qui, comme tous les autres, remonte juſqu'à la premiere origine de la monarchie, eſt chargé de tout ce qui concerne les ouvrages publics dans tout l'Empire. Il a ſes Officiers dans toutes les provinces; & c'eſt par eux qu'il fait exécuter annuellement tout ce qu'il a décidé, réglé, puis fait approuver de l'Empereur.

On entend ici par ouvrages publics, les temples de l'Empire, les palais impériaux, les murs des villes, les palais des Princes titrés, les hôtels des Officiers publics ou Mandarins, les tribunaux, les greniers & magazins publics, les caſernes, les fortifications, les poſtes & logemens des gardes, les monumens publics, les monnoies, les armes & proviſions de guerre, les digues, levées & jettées, les ecluſes & les ponts pour les rivieres & les canaux, les barques & vaiſſeaux de l'Empire, les chemins publics, les ſépultures des Empereurs, tout ce qui eſt néceſſaire à l'Empereur & aux Officiers publics, pour la

représentation dans les grandes cérémonies, enfin tout ce qui défend la culture des terres contre les inondations & les sécheresses.

Les loix de l'Empire ont prononcé sur tous ces objets. 1°. Elles ont fixé des sommes générales pour chacun en particulier, soit pour tout l'Empire, soit pour chaque province; & ont divisé ces sommes en dépenses ordinaires & en dépenses extraordinaires. 2°. Elles ont réglé la forme, la grandeur, les ornemens, & le prix de chaque ouvrage, autant que cela se peut. Les détails où elles entrent, vont jusqu'à fixer toutes les mesures & tous les poids, & à déterminer la qualité & la quantité des matériaux qu'on doit employer. Métaux, bois, pierres, briques, chaux, &c., tout est indiqué, ainsi que les endroits d'où on doit les tirer. 3°. Elles ont fixé un tems pour les réparations communes & pour les réparations extraordinaires en tout genre, celles de décoration & de magnificence, comme celles de besoin & de commodité; celles de prévoyance & d'attention, comme celles d'economie & d'epargne. 4°. Elles ont dérogé aux regles générales, & ont fait une obligation rigoureuse de la plus grande diligence & du plus prompt secours, dans tous les cas où il faut parvenir à la sûreté & à la tranquillité du peuple pour son travail, ses terres & son commerce. Elles exigent qu'après avoir constaté la vérité & la nature du besoin, on mette sur le champ la main à l'œuvre. Dans ces cas, toute dépense est permise, & la loi ne décerne des peines que contre les délais ou les epargnes qui sont funestes. 5°. Autant les loix sont séveres pour défendre de s'ecarter de tout ce qu'elles ont réglé, autant elles se font justice elles-mêmes en permettant aux Mandarins de proposer les inconvéniens qu'ils ont remarqués, & de présenter au tribunal leurs projets pour de nouveaux ouvrages ou nécessaires, ou utiles, ou convenables. 6°. Les Censeurs de l'Empire sont chargés de veiller

ſur tout ce qui concerne les ouvrages publics, comme ſur toutes les autres parties du gouvernement & de l'adminiſtration. Les négligences, les excès de dépenſe, les epargnes mal entendues, le peu de ſolidité des ouvrages, &c., ſont la matiere de leurs dénonciations; & ſur-tout les corvées injuſtes dont on fatigue le peuple hors le cas d'un beſoin preſſant.

Les affaires courantes du *Kong-pou*, comme celles de tous les autres tribunaux, s'expédient en tout tems; mais à la fin de chaque année on rend un compte détaillé, province par province, de tous les ouvrages qui ont eté faits & commencés. On propoſe auſſi, province par province, tous ceux de l'année ſuivante, avec le détail de ce que chacun coûtera. Voici ce qui peint bien le génie du Gouvernement chinois. Quand on propoſe à l'Empereur les travaux de l'année ſuivante, il faut y joindre le plan général & le plan détaillé de chacun des ouvrages publics qui intéreſſent la ſûreté ou la commodité publique. Il faut y joindre auſſi le plan de tout ce qui n'eſt que décoration & magnificence, & de ce qui eſt nouveauté, changement, ou amélioration.

Qu'on nous en permette la remarque, au riſque d'attirer des blames à la Chine de la part de ceux qui, pleins des louanges qu'on a données aux ouvrages des Romains, meſurent toutes leurs penſées ſur l'admiration qu'ils ont pour eux. On ne cherche ici que le néceſſaire dans le néceſſaire, l'utile dans l'utile, le commode dans le commode. Ainſi une levée, un canal, un pont, ont tout ce que veut le Gouvernement, ſi la levée eſt ſolide, le canal bien navigable, & le pont aſſorti à la riviere & au chemin ſur lequel il eſt. Les anciens ont dit: *on gagne pour le néceſſaire tout ce qu'on ôte au ſuperflu.* Cet axiome, ſi trivial en apparence, a eté adopté par la politique du Gouvernement, au point d'y

d'y revenir toujours. Combien de gens ont ecrit sur la Chine, & n'ont pas fait attention qu'il n'y auroit pas tant de levées & de canaux, si on avoit voulu les faire selon les idées des Romains !

Il faut observer, 1°. que comme il y a des sommes générales assignées pour les dépenses ordinaires & extraordinaires du *Kong-pou*, il y en a aussi d'ordinaires & d'extraordinaires pour tout l'Empire, & que les dépenses extraordinaires du *Kong-pou*, comme de tous les autres Tribunaux, sont comprises dans les dépenses ordinaires de l'Empire; 2°. qu'il y a chaque année des sommes immenses en réserve; 3°. que l'Empereur suit les mêmes regles pour son trésor particulier. Or, selon qu'une Province est affligée par de mauvaises années, par des calamités, &c., le Ministre détourne vers elle ce qui est assigné au *Kong-pou* pour les dépenses extraordinaires, puis ce qui est assigné pour celles de tout l'Empire; l'Empereur lui-même fait ses dons à part, & on en vient jusqu'à entamer les epargnes. Dans ces cas, les ouvrages publics sont tellement réglés & combinés, que le secours arrive par-tout où est le besoin. On porte l'attention jusqu'à faire porter du riz & des grains pour le paiement de ceux qu'on emploie aux travaux; & l'on ne craint pas, dans ces occasions, d'entreprendre des ouvrages de décoration, qu'on est quelquefois bien résolu de ne pas entretenir. Tout ce qu'on se propose alors, c'est de secourir & de faire travailler une certaine portion de citoyens, à qui d'autres ouvrages ne procurent rien.

Si la majesté de l'Empire demande de la magnificence dans la Capitale & dans les grandes villes, les petites villes & les campagnes demandent des décorations & des ornemens. La politique chinoise ne manque pas à ce soin. On voit briller les couleurs, la dorure & le vernis jusques dans

les plus petits endroits. Les Missionnaires ont mis à profit, pour la Religion & la Piété, ce point de politique. Les campagnes leur doivent leurs plus belles Eglises; & si le luxe des maisons de plaisance aigrit quelquefois les pauvres colons, la décoration de nos Eglises contribue beaucoup à les consoler.



HONNEURS

Rendus par l'Empereur de Chine aux Européens (1).

L'Empereur a porté cette année (1777) ses attentions envers les Européens plus loin que les précédentes. Il lui est venu en pensée de leur faire une grace d'eclat. Vers le commencement de Septembre, il donna ordre à M. Ignace Sikelpart (2), Missionnaire Allemand, de se rendre dans l'intérieur du palais de sa maison de plaisance. Ce n'etoit en apparence que pour retoucher un tableau. A peine etoit-il arrivé qu'on annonce l'Empereur; il entre, & avec cet air d'affabilité qu'il prend mieux que personne, il aborde M. Sikelpart qui peignoit. Il fit semblant de s'appercevoir pour la premiere fois que sa main trembloit. Mais, lui dit-il, votre main tremble. Quel âge avez-vous donc? J'ai 70 ans, répondit M. Sikelpart. Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? reprit l'Empereur. Ne savez-vous pas ce que j'ai fait pour Castiglione (3) à sa soixante-dixieme année: je veux faire la même chose pour vous. Quand tombe le jour de votre naissance? Prince, répondit M. Sikelpart, c'est le 20 de la huitieme lune (21 Septembre). L'Empereur se retira.

Aussi-tôt il y eut ordre à un Mandarin d'aller au college des ex-Jésuites Portugais pour savoir comment les choses s'etoient passées du tems de Castiglione, & quels présens l'Empereur lui avoit faits.

(1) Extrait d'une Lettre de Pékin, du 20 Août 1777.

(2) On prononce Siguelbar. Ce Missionnaire avoit eté Jésuite.

(3) C'etoit un Italien, qui est mort à la Chine en 1768. Il etoit frere parmi les Jésuites, & l'Empereur l'occupoit aussi à peindre.

La grace faite à M. Sikelpart, dans le ſtyle du pays regardoit tous les Européens. Auſſi M. d'Eſpinha, qui eſt à la tête du college, invita toutes les Egliſes dès le 18 Septembre.

Le 21 au matin, M. So (1), Miſſionnaire & Procureur du college, ſe tranſporta au Palais de l'Empereur. Les préſens, & tout ce qui etoit néceſſaire pour la cérémonie, etoient préparés. En entrant dans le Palais, il rencontra le ſixieme fils de l'Empereur qui lui parla & lui fit amitié. Ce ſont de ces rencontres qui paroiſſent l'effet du haſard, mais qui ſouvent ſont méditées. M. So reçut les préſens de l'Empereur; ils conſiſtoient en ſix pieces de ſoie du premier ordre, une robe de Mandarin, un grand collier d'agathe, & différentes autres choſes; mais ce qu'il y avoit de vraiment précieux, c'etoit quatre caracteres, ecrits de la main de l'Empereur, qui contenoient l'éloge de M. Sikelpart. Ce Miſſionnaire portoit ces préſens dans le Palais, les tenant elevés par reſpect. Le huitieme fils de l'Empereur paſſa; les Mandarins qui accompagnoient M. So lui dirent, qu'etant chargé des préſens de l'Empereur, il ne devoit pas faire attention à l'*Ago* (nom des fils de l'Empereur). Pour eux, ils lui firent les saluts accoutumés.

A la porte du Palais, il y avoit un dais préparé, ou une eſpece de niche ouverte de tous côtés. On y dépoſa avec reſpect, les préſens ſur une table couverte de ſoie jaune. Il y avoit vingt-quatre muſiciens d'une muſique bruyante, & huit porteurs. Ils etoient tous habillés d'une houpelande de ſoie avec des fleurs, tels qu'ils ſont quand ils accompagnent, ou qu'ils portent l'Empereur.

On ſe mit en marche. Les vingt-quatre muſiciens précédoient; venoient enſuite quatre Mandarins à cheval, puis le

(1) Nom chinois d'un Miſſionnaire dont le nom portugais eſt *Rodriguès*.

dais ſoutenu par huit porteurs. Il etoit ſuivi du Mandarin chargé des ordres de l'Empereur. Le Miſſionnaire etoit à côté de lui.

Il y a cinq quarts de lieue de la maiſon de plaiſance de l'Empereur juſqu'à la porte occidentale de Pé-kin, par laquelle on entre en venant de ce Palais. Dès qu'on put voir la livrée de l'Empereur, le corps-de-garde ſe mit ſous les armes, & détacha des ſoldats pour ouvrir la marche dans la ville, & pour faire du bruit; c'eſt ici une façon d'honorer.

La rue qui aboutit à la porte de l'occident eſt tirée au cordeau; ſa largeur eſt ſinguliere. On y dreſſa des tentes de côté & d'autre, & malgré l'eſpace qu'elles occupoient, il reſtoit encore aſſez de terrein pour faire comme trois rues. Elle va directement de l'occident à l'orient; &, après un quart de lieue, elle ſe termine à la grande rue, qui, du mur ſeptentrional de la ville, aboutit à la porte du Midi, à côté de laquelle le college eſt ſitué. Cette autre rue a une lieue de long: elle eſt tirée au cordeau comme la premiere, & a au moins autant de largeur.

Tandis que les préſens de l'Empereur faiſoient cette route, à travers une foule de peuple qui accouroit à ce ſpectacle, nous nous rendîmes au college de toutes les Egliſes. J'y arrivai le premier: je vis à loiſir, & je puis dire avec plaiſir, les décorations qu'on avoit préparées. Elles ne reſſemblent pas à celles d'Europe: elles ne ſont que jolies. On avoit dreſſé un parvis depuis le college juſqu'à l'autre côté de la rue; les portes etoient ornées de feſtons; dans la premiere cour on avoit dreſſé un petit appartement pour les gens de la ſuite.

Après être entré dans la ſeconde cour, on voyoit une enfilade de quatre ſalles ou ſallons. Le premier ſallon etoit pour les muſiciens: on l'avoit fait avec des nattes; mais il etoit ſi bien revêtu de ſoie & de feſtons, qu'il faiſoit un

effet très-agréable. De ce ſallon, on montoit dans une des grandes ſalles du college. Il y avoit un repas préparé ſur quatre tables.

On deſcendoit enſuite dans une autre eſpece de ſalle ; c'etoit une cour qui ſépare deux grands corps-de-logis, & dont on avoit fait un appartement champêtre. On y voyoit de grands ifs à droite & à gauche, & des ornemens qui d'eux-mêmes ne ſont rien, mais qu'on arrange de façon qu'ils plaiſent. On montoit enfin dans la derniere & la plus belle ſalle du college. Caſtiglione l'avoit autrefois embellie de deux grands & magnifiques tableaux, qui repréſentent, l'un le grand Conſtantin ſur le point de vaincre, & l'autre, Conſtantin vainqueur & triomphant. Il avoit peint auſſi ſur les côtés, deux perſpectives qui ſont illuſion. Le plafond eſt très-beau. Au milieu de cette ſalle, il y avoit un dais ou une eſpece de niche dans laquelle on devoit dépoſer les préſens.

A tout moment il arrivoit des courriers qui nous annonçoient à quelle diſtance etoit le convoi. Vers les neuf heures on nous dit qu'il etoit tems de ſortir. Nous etions en habit de palais, comme pour paroître devant l'Empereur. Les rues de traverſe ont des barrieres à leur entrée que l'on ferme la nuit : on en compte douze mille dans la ville Tartare. Depuis la barriere juſqu'au college qui eſt à l'orient de la grande rue, il n'y a que deux ou trois cens pas. Nous nous mîmes ſous le parvis ſur une même ligne. Nous attendîmes là quelque tems. Nous voyions arriver les ſoldats qui faiſoient grand bruit : le peuple ſe rangeoit ou ne ſe rangeoit pas, c'etoit la même choſe. Vinrent enſuite des fuſiliers ſans ordre & ſans uniforme. Enfin nous entendîmes les groſſes trompettes & les tambourins. A la barriere il y avoit des gardes pour empêcher la foule, qui véritablement etoit grande. Les ſoldats des rues précédoient, & faiſoient faire place.

La musique bruyante passa la barriere, puis les quatre Mandarins à cheval, puis la musique que le college avoit envoyée au-devant des présens : celle-ci etoit assez agréable. Suivoit le dais ou la niche, puis le Mandarin nommé par l'Empereur pour présider à la cérémonie. C'etoit un homme de 60 ans bien monté, & se tenant de façon qu'on voyoit aisément qu'il représentoit un grand maître. Alors nous nous mîmes à genoux, suivant le cérémonial chinois. Les Princes du Sang & les Rois etrangers s'y mettent quand l'Empereur leur fait une pareille grace. Le dais etoit surmonté d'une croix. Lorsqu'il fut venu jusqu'à nous, nous nous levâmes pour le suivre. Il s'avança jusqu'à la porte de la derniere salle. Alors le Mandarin tira doucement les présens de dessus la table, & les portant avec respect, les déposa dans la niche préparée pour les recevoir.

Tous les Européens, c'est-à-dire tous les Missionnaires, s'etant mis à genoux, frapperent trois fois la terre de leur front; s'etant ensuite relevés debout, ils se mirent à genoux de nouveau, & répéterent encore deux fois la même cérémonie, ce qui fit en tout neuf prosternations; & c'est le plus grand cérémonial qu'il y ait ici.

On salua le Mandarin, les uns après les autres, en lui prenant les deux mains, selon la coutume, & on le conduisit dans la salle à manger. Il demanda d'abord si on etoit venu de toutes les Eglises; on lui répondit que oui, si ce n'est que les Missionnaires de la Propagande n'etoient pas encore arrivés, parce que c'etoit un jour de prieres, & qu'ils etoient en fort petit nombre; qu'on savoit d'eux-mêmes qu'ils viendroient prendre part à la reconnoissance que nous devions tous à l'Empereur. Ils arriverent en effet, seulement au nombre de deux. Le Mandarin parut content. Il nous fit ensuite les politesses ordinaires, qui consistent à demander le nom, l'âge, les emplois, le pays de chacun. On

prit du thé. Le Mandarin nous dit : il faut que je retourne incessamment avertir l'Empereur de la maniere dont les choses se sont passées. Il faut aussi que M. Sikelpart me suive pour faire son remerciment : il ne peut pas se différer au lendemain. La coutume est de l'ecrire : le Mandarin voulut le voir, & le loua.

Nous nous retirâmes pour lui donner le tems de prendre quelque chose ; il ne resta dans la salle que deux Missionnaires pour l'entretenir. A la fin du repas, les Missionnaires du college lui firent présent de plusieurs curiosités d'Europe, dont il parut très-satisfait. L'Empereur, instruit de tout, alla dès le lendemain matin à l'endroit du palais où travaillent les Missionnaires ; il etoit de bonne humeur. Il demanda plusieurs fois à M. Sikelpart s'il se portoit bien. Sur ces entrefaites, il vint chez moi un Eunuque de la présence. Je crois qu'il avoit ses vues. Il me dit que nous avions bien fait de nous trouver tous au college ; que la grace que l'Empereur nous avoit faite ne s'accordoit qu'aux Grands ; & qu'on ne l'acheteroit pas pour un million.

Une circonstance qui nous la rend encore plus précieuse, c'est qu'actuellement il y a à Pékin dix mille Lettrés qui sont venus de toutes les Provinces pour être promus à un grade supérieur. Ils sont destinés à être un jour Mandarins dans les différentes villes de la Chine. Témoins des bontés de l'Empereur pour nous, nous espérons qu'ils ne feront rien contre notre sainte Religion, & contre nos chers néophites.



EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE

D'UN MISSIONNAIRE,

Ecrite de Pékin le 16 Novembre 1778, sur le retour de l'Empereur Kien-long, *qu'on avoit cru mort.*

LE 5 de ce mois, Monsieur, j'eus l'honneur de vous ecrire. Je le fis précipitamment à cause des bruits qui couroient alors. Ils allerent en croissant. Les fiancés se marierent (1). On fit dans toutes les boutiques des bottes de deuil; les habits noirs doublerent de prix. Comme les Régens de l'Empire se taisoient, on ne douta presque plus que l'Empereur ne fût mort.

Cependant le 9 il vint ordre aux *Regulos*, aux Comtes, aux Ministres, aux six grands Tribunaux & aux Missionnaires artistes du Palais, d'aller au-devant de Sa Majesté, jusqu'à deux journées de Péking. Nous partîmes le 10, pleins de crainte & de tristesse; nous marchâmes encore le 11; & le 12 au matin nous nous trouvâmes au lieu assigné. On se regardoit les uns les autres; on ne savoit que penser. Vers les 9 heures & demie on apperçut les casaques jaunes qui devancent & accompagnent l'Empereur: ce sont ses Gardes-du-Corps les plus distingués. *Akoui* etoit du nombre. Aussi-tôt les *Regulos*, & tous ceux qui avoient droit de se présenter à l'Empereur, franchirent le fossé, & se mirent sur une ligne, le long du chemin impérial. Il se fit à l'ordinaire un silence etonnant: ce fut comme un coup de théâtre. L'Empereur parut à cheval, plein de santé. Les visages changerent

(1) Pendant le deuil pour la mort de l'Empereur on ne fait point de mariages à la Chine; ainsi, dans la crainte où l'on etoit d'apprendre incessamment cette mort, les fiancés se hâtoient de se marier.

tout-à-coup. Je ne fais si l'Empereur s'apperçut de la joie extraordinaire que causoit sa présence ; mais jamais il ne marqua plus de contentement. Arrivé à nous, il ralentit sa marche, se tourna en face de notre côté, nous faisant signe de la main. Il nous considéra tous avec un air de bonté qu'il prend admirablement quand il veut. Il nous dit quelques mots gracieux, puis il ajouta : Je ne vois pas *Ngai-ti-mong* (nom Chinois de M. Sikelpart, Missionnaire (1). Il avança encore cinq ou six pas. Nous commencions déjà à défiler, lorsque nous vîmes un Comte de l'Empire qui venoit, de la part de l'Empereur, nous demander des nouvelles de M. Sikelpart. On lui dit qu'il etoit indisposé. Il voulut savoir quelle etoit son indisposition, & à l'instant il retourna vers l'Empereur.

L'affaire des *Turgourts*, ou plutôt des Mahométans leurs voisins, est appaisée. L'Empereur vient de faire couper la tête aux Mandarins qui les vexoient.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) Voyez dans le morceau précédent, les honneurs que l'Empereur lui avoit fait rendre en 1777.



LETTRE D'UN MISSIONNAIRE
A M. L'ABBÉ G***.

Contenant une relation de son voyage de Canton à Pé-king.

A Péking, le 15 Septembre 1768.

J'AI cru, Monsieur, que la relation de mon voyage de Canton à Péking pourroit vous faire plaisir : la voici. Je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût plus intéressante ; elle le sera du moins par le vrai. Je n'écris rien que je n'aie vu de mes propres yeux ; & que je n'aie mis sur le papier, à mesure que je le voyois. Je heurterai peut-être de front d'autres relations : j'en suis fâché ; mais je puis bien assurer que ce n'est pas ma faute. Les Auteurs de ces relations n'avoient qu'à faire comme moi, & certainement nous eussions eté d'accord.

Nous vous quittâmes, cher Abbé, le 22 Avril ; je m'en souviendrai long-tems. Après avoir traversé la grande riviere de Canton, nous entrâmes dans un petit bras qui devoit nous conduire à Fouchan. Sur la route, les galeres de l'Empereur & les corps-de-garde nous saluoient en battant du *lo*. Il en fut de même pendant tout le voyage. Cette espece d'honneur, rendu par un peuple si etranger & infidele, touche bien peu le cœur d'un Missionnaire ; il n'en répete pas moins souvent ces paroles du Pseaume 136 : *Super flumina Babylonis illic sedimus, & flevimus cùm recordaremur Sion.*

Si je n'eusse pas eté tout plein de mon départ, & de ce que je laissois à Canton ; cette journée & les deux suivantes, j'aurois eu du plaisir à considérer le pays. Il est beau & bien cultivé. On y voyoit beaucoup de riz. Ici on le coupoit, là

il etoit en herbe, on le tranfplantoit au cordeau. Mais j'oublíois que vous avez vu vous-même ces belles campagnes en allant de Canton à Macao.

Nous n'arrivâmes à Fouchan que le 23 au matin. Il nous fallut une heure & demie pour traverfer ce fameux village. Il fourmille de monde; mais il eft affez mal bâti. On y voit des barques comme à Canton.

Il faut compter fix lieues de Canton à Fouchan. De Fouchan à San-choui, le routier chinois compte huit lieues; elles font bonnes : je crois même qu'il y en a davantage; les barquiers vouloient qu'il y en eût onze. San-choui eft une petite ville qui ne vaut pas Meaux. A quelques lieues de là, commencent les montagnes qui, bientôt après, font du refte de la province de Canton, le pays le plus fauvage que j'aie jamais vu.

Le 25 au foir nous arrivâmes à Tüng-yuen, à 17 lieues de San-choui. C'eft une ville à-peu-près comme S. Dizier. Sa fituation eft affez agréable. Elle a en face la riviere qui eft d'une grande beauté dans cet endroit. Je la crois plus large que le Rhin à Strasbourg; mais elle eft moins rapide & moins profonde.

A trois lieues de là, on ne voit plus que montagnes. On va à elles fans trop favoir où on paffera. La riviere trouve un peu de place entre deux chaînes de montagnes à pic; elle y paffe en fe rétreciffant de moitié. Une fois entre ces montagnes, comme dans bien des endroits il n'y a pas même un fentier pour les tireurs de barques, fi le vent devient contraire, ou s'il n'eft pas affez fort pour refouler le courant, on eft fort embarraffé de fa perfonne. Je connois des gens qui en pareil cas auroient bien peur. Les montagnes fe tiennent ainfi ferrées pendant l'efpace de trois lieues.

Au milieu de cet endroit fi terrible, il y a une bonzerie

fameuse, sur laquelle les Bonzes font toutes sortes d'histoires. Elle a quelque chose de frappant & d'affreux pour sa solitude. En grimpant pour aller d'un bâtiment à l'autre, on voit à ses pieds des précipices effrayans & au-dessus de sa tête des roches qui paroissent prêtes à tomber.

Un Bonze nous reçut à la porte fort poliment. Il nous conduisit par-tout. Ce qui me parut le plus singulier, ce fut le chapitre où on dit & où on punit les fautes. Il y a pour inscription: *Salle où on montre véritablement au doigt.*

De Tüng-yuen à Yen-to, il y a plus de 18 lieues. Nous y arrivâmes le 27 Avril, à travers une foule de montagnes qui nous environnoient de tous côtés à perte de vue; c'etoient des rochers entassés les uns sur les autres, ou des tas de terre extrêmement elevés, & aussi arides que si le feu du ciel y eût passé.

Une fois pour toutes, cher Abbé, je vous dirai que dans un pays qu'on veut bien egaler à la France, je n'ai vu ni bois, ni fontaines, ni jardins, ni arbres fruitiers, ni vignes, ni maisons de plaisance, excepté une seule qui est à l'Empereur, & dont je parlerai plus bas; ma route cependant a eté de six cens quatre lieues bien comptées, & j'ai vu tout ce qu'on pouvoit voir.

De Yen-to à Chao-cheou, il y a vingt-deux lieues; c'est une preuve que le pays est misérable. Je ne sache pas que sur les grandes routes qui conduisent à Paris, les villes soient à vingt ou vingt-deux lieues les unes des autres. La riviere dans ces endroits commence à devenir difficile; bientôt après, elle s'appauvrit tellement qu'on ne peut presque plus avancer: on ne fait que quatre à cinq lieues par jour. Les quatre derniers jours avant que d'arriver à la montagne, nous ne fîmes que deux ou trois lieues.

Ce fut le premier Mai que nous arrivâmes à Chao-cheou. Au

premier coup-d'œil cette ville ne paroît pas considérable, on nous dit cependant qu'elle contenoit dix mille familles. Elle est située entre deux rivieres, dont l'une vient du Houquan, l'autre du haut de la province de Canton. C'est dans cette ville qu'est la douane, si redoutable aux Missionnaires qui entrent dans les terres. Il faut que la Providence veille sur eux d'une maniere bien spéciale.

De Chao-cheou à la premiere ville, qui est Nan-hiou, il y a vingt-cinq lieues: nous n'y arrivâmes que le 8 Mai. Nan-hiou est la derniere ville & l'extrêmité de la province de Canton. Son enceinte tient le milieu entre celle de Nancy & celle de Metz. Ses dehors ne sont pas beaux. Elle est entourée de tous côtés, de tas de sable rouge, qui s'elevent aussi haut qu'une montagne médiocre.

Le Mandarin de Nan-hiou nous envoya cent porte-faix pour nous mettre nous & nos coffres au-delà de la montagne. C'etoit beaucoup trop, eu egard à mon petit butin, qu'un homme seul pouvoit porter. Vous savez vous-même, Monsieur, en quoi il consistoit: quelques Livres, un peu de linge, voilà tout ce que j'avois, & tout ce que je voulois avoir.

Le chemin de la montagne n'est pas beau; il n'a guere que sept à huit pieds de large, & sa pente est si rapide, surtout du côté qui regarde le Kiansi, qu'il n'y a que les hommes & les mules qui puissent y marcher. Cependant un Bonze qui a pratiqué ce chemin tel quel, a eté mis au nombre des Dieux. Il faut avouer que c'est être Dieu à bon marché.

Nous eûmes sur cette route un spectacle singulier: c'est le grand nombre de porteurs & de porte-faix qui vont, ou pour mieux dire, qui courent de Nan-hiou à Nan-ugnan, & de Nan-ugnan à Nan-hiou; le chemin en est couvert. Toutes les soies de Nan-kin, toute la porcelaine de Kin-te-tchin, le coton de Houquan & des autres Provinces, en un mot toutes

les marchandises de l'Empire qui vont à Canton, & delà en Europe & aux Indes, comme tout ce qui vient de l'Europe & des Indes pour la Chine, doit nécessairement passer sur leurs epaules. Il faut qu'ils soient plus de vingt mille dans les deux villes limitrophes.

Nous nous rendîmes de bonne heure à Nan-ugnan, pour nous embarquer sur la riviere. Elle est au pied de la montagne du côté de Kiansi à dix ou douze lieues de Nan-hiou.

En entrant dans le Kiansi, j'apperçus encore à perte de vue, des montagnes arides, & au bas, point ou presque point de terrein à cultiver. J'en témoignai ma surprise à notre Interprete, & au Mandarin conducteur. Je leur dis, que sur les relations que j'avois lues de la Chine, je m'etois figuré qu'elle ressembloit à un vaste jardin cultivé avec beaucoup d'art & de soin; que les montagnes coupées en terrasses & chargées de riz ou de blé, depuis le bas jusqu'en haut, faisoient un de ses plus beaux ornemens & sa principale richesse. Ils se mirent à rire. Vous pouvez, me dirent-ils, compter encore sur cent lieues de pays, à-peu-près dans le goût de celui-ci. Que diriez-vous donc si vous voyiez le Quansi? De dix parties, il faut lui en donner huit en montagnes aussi stériles que celles-ci qui vous etonnent si fort. L'Yuunan, le Suschouen, une grande partie du Houquan, du Forkien & du Petcheli sont aussi tout montagnes. A cela que dire? sinon que, si la Chine est un jardin, il faut nécessairement avouer que dans ce jardin il y a beaucoup de taupinieres.

Nous partîmes de Nan-ugnan le 10 Mai au soir; le 13 au matin nous etions à Kantcheou. Au-dessus de cette ville, c'est-à-dire, à quinze ou seize lieues de Nan-ugnan, commencent les fameux tanes. Chaque tane est un amas de petits rochers qui de loin paroissent couvrir toute la riviere; il y en a encore à fleur-d'eau; il y en a sous l'eau. La riviere

resserrée coule avec une rapidité etonnante; on va comme le vent, au milieu de toutes ces roches qu'on toucheroit à la main; souvent on n'en est pas à un pied. Ah! cher Abbé, combien de fois nous pensâmes à vous, pendant les vingt lieues que durent les dix-huit tanes. Le routier Chinois dit qu'au sortir de ces tanes, il faut s'imaginer qu'on renaît une seconde fois. C'est bien sûrement quelque chose de plus dangereux que les Trialles, la nouvelle Hollande, & les Charpentiers: on ne passe jamais là sans voir des débris.

Le 21 Mai, on nous mit à Nan-tchang, capitale du Kiansi. C'est une grande ville, & peuplée comme le sont toutes les villes de la Chine. La riviere, qui en cet endroit est magnifique, est chargée de bateaux. Nous obtînmes la permission d'aller par eau. A dix-sept lieues de là, nous passâmes le lac Poyang, qui est comme une petite mer; il peut avoir treize lieues de long, quoiqu'à le bien prendre, il aille jusqu'au grand Kian.

Nous joignîmes le Kian à Houeo-sien, petite ville dont l'enceinte est très-grande. Le Kian mérite réellement le nom de grand; c'est un fleuve magnifique; il a pour l'ordinaire une demi-lieue de large, quelquefois il a trois quarts de lieue; & près de Nan-kin (quoi qu'en dise le P. Lecomte dans ses Mémoires), à sa droite on voit beaucoup de montagnes; sa gauche est bien cultivée dans les endroits où il n'y a pas de joncs.

Nous arrivâmes à la fin de Mai à Nan-tsien, métropole des villes qui sont sur le haut Kian; nous avions déjà fait vingt-quatre lieues sur ce fleuve, il nous en restoit encore cinquante-sept pour arriver à Nan-kin: ce fut l'affaire de trois jours. Sur la route nous eûmes occasion de parler de Religion à quelques Bonzes; ils me parurent d'une ignorance epouvantable. Ils n'ont aucun principe d'où on puisse partir pour raisonner avec eux; & un enfant européen leur feroit la leçon.

Nous arrivâmes à Nankin, le 2 de Juin. Je voulus voir cette ville

ville qu'on regarde pour la plus grande qui soit au monde. Le fauxbourg par lequel nous passâmes est long, mais il n'est pas peuplé; ses maisons sont eloignées les unes des autres, ayant entre elles des roseaux, des mares d'eau, & des plantations de bambous.

La porte de la ville est elevée; elle consiste en quatre arcades sans aucun ornement. Le dedans de la ville n'a rien de remarquable; les maisons sont basses à l'ordinaire; les boutiques n'offrent rien de brillant. Le vernis du Japon qui y vient, passe tout à l'Empereur.

La tour de Nankin est belle, & telle que l'a décrite le P. Lecomte, qui l'a lui-même bien considérée. Le P. du Halde l'a copié. La tour est octogone, de deux cens pieds de haut; elle a neuf etages: de l'un à l'autre on compte vingt-une marches; le premier en a quarante. Les toits sont couverts de tuiles vernissées, & toute la tour paroît revêtue de briques pareillement vernissées, ou d'une espece de fayance: je ne crois pas que ce soit de la porcelaine. Je n'ai pas entendu sonner les petites cloches qui sont aux angles extérieurs.

Ce fut du cinquieme etage, que nous considérâmes, le P. Collas & moi, la ville de Nankin. Nous la dominions magnifiquement. Nous eûmes beau faire, nous ne pûmes jamais l'estimer les deux tiers de Paris. Nous ne savions comment concilier ce qu'on dit de sa grandeur immense, avec ce que nous voyions de nos propres yeux: le lendemain nous tira d'affaire. Nous avions déjà fait une bonne lieue au-delà de Nankin, lorsque nous apperçûmes tout-à-coup les murs d'une ville, accollés à des montagnes & à des rochers. C'etoient les murailles même de Nankin, qui, laissant la ville où elle est, s'en vont bien loin lui former une enceinte de quinze à seize lieues, dont douze ou treize ne sont ni habitées ni habitables.

Tant il est vrai qu'il est souvent bon de voir les choses par soi-même pour savoir à quoi s'en tenir.

Au-dessous de Nankin, nous marchions presque toujours au milieu d'une foule de barques comparables à nos petits vaisseaux. Elles sont d'une grande propreté. Le grand Kian & le canal en sont quelquefois si couverts, qu'on a peine à se faire passage. Nous quittâmes le Kian à neuf lieues de Nankin, pour entrer dans le canal impérial.

Nous voici enfin arrivés au bel endroit de la Chine ; c'est le pays qui se trouve entre ces deux grands fleuves, le Kian & le Hoang-ho ; il est de cinquante lieues du midi au septentrion. Il n'est plus question alors de montagnes ; le pays est applani comme une glace à perte de vue ; les terres y portent plusieurs fois l'année, & toutes à la fois, ce qui fait un coup-d'œil que nous n'avons pas en Europe où il y a toujours une partie de terres qui se reposent ; aussi ce pays est-il peuplé singuliérement. C'est aussi dans cette partie de la Chine, qu'on voit les plus belles villes de l'Empire. Son-tcheou en est le paradis sur la terre, comme disent les Chinois. Yan-tcheou, où nous passâmes, est aussi une des plus belles & des plus grandes villes que nous ayions vues. Les fermiers du sel y ont bâti pour l'Empereur une maison de plaisance qui surprend d'autant plus que jusqu'alors on n'a rien vu qui la vaille. C'est la copie de Hai-tien, autre maison de campagne à deux lieues de Péking, où l'Empereur demeure ordinairement, & dont le Frere Attiret, cet excellent Peintre qui a osé refuser le bouton de Mandarin, a donné une belle description dans le vingt-septieme Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*.

La maison de plaisance d'Yan-tcheou, occupe plus de terrein que la ville de Rennes. C'est un amas de monticules & de rochers qu'on a élevés à la main, de vallons, de canaux

tantôt larges, tantôt étroits, tantôt bordés de pierres de taille, tantôt de roches rustiques semées au hasard, d'une foule de bâtimens tous différens les uns des autres, de salles, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de cascades, de ponts bien faits, de pavillons, de bosquets, d'arcs de triomphe. Chaque morceau n'est que joli & de bon goût; mais c'est la multiplicité des objets qui frappe, & qui fait dire à la fin: voilà pour un bien grand Maître.

Avant que d'arriver au Hoang-ho, nous côtoyâmes pendant quinze lieues un fort beau lac qu'on appelle *Tchao-pé* ou *Kao-yeou*. Le 12 Juin nous arrivâmes à la tête du canal. Nous passâmes le lac d'où il sort, & le Hoang-ho qui communique avec ce lac. Au-delà de l'un & de l'autre, le canal reparoît: il continue sa route pendant près de deux cens lieues, & vient aboutir à quatre ou cinq lieues de Péking. Nous le quittâmes à quarante lieues au-delà du Hoang-ho, pour aller sur des charrettes.

C'est la façon de voyager dans cette partie de la Chine. Elle est incommode au-delà de ce qu'on peut dire; la charrette est d'un massif à faire peur; elle ressemble assez bien à nos affuts de canons; il n'y a place que pour une personne, encore faut-il souvent croiser les jambes comme nos tailleurs d'Europe. On y est secoué horriblement, le soleil vous brûle; la poussiere est quelquefois si forte qu'elle ôte la respiration. On se couche tard, on se leve à minuit ou une heure, &c. Je ne conseille à aucun etranger de faire cette route par curiosité: par religion à la bonne heure; elle adoucit tout.

Le Hoang-ho une fois passé, le pays change de face; il est plat, cultivé, mais rapportant peu. Les villes & les villages sont de terre & de boue; les landes de la Bretagne ont un air moins misérable.

En treize jours de marche, nous parcourûmes le Chanton & une partie du Petcheli. Enfin, le dernier jour de Juin, le soixante-dixieme depuis notre départ de Canton, nous arrivâmes à trois lieues de Péking. Nous y trouvâmes des rafraîchissemens, des charrettes plus légeres, & des domestiques que le Supérieur y avoit envoyés.

A une lieue de la grande ville, je me sentis attendri : tout ce que je voyois, & tout ce que j'allois voir avoit bien de quoi faire impression sur un cœur qui sent. Ce que je laissois à six cens lieues, ce que je laissois à six mille, me revenoit à l'esprit. Occupé de ces pensées j'arrivai à la premiere porte, je récitai le *Te Deum*. Une heure après, j'entrai dans notre maison, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.



ESSAI
SUR LES JARDINS DE PLAISANCE DES CHINOIS.

Dicent terra illa facta est velut hortus voluptatis. *Ezech. chap.* 35.

ON convient assez universellement que les Anciens ont eu leurs jardins de plaisance. Les Poëtes ont célébré ceux d'Alcinoüs, d'Adonis & des Hespérides; les Historiens ont parlé avec admiration de ceux de Sémiramis, de Ninus & de Cyrus; l'Ecriture même nous raconte que Salomon avoit réuni une infinité d'arbres & de fleurs dans les siens. Mais, quelle etoit l'ordonnance de ces jardins antiques? D'après quelles regles etoient-ils tracés? Jusqu'où s'etoit perfectionné alors l'art de les orner & de les embellir? L'erudition etoit chargée de nous l'apprendre, & elle est réduite à avouer que ses recherches les plus profondes ne suppléant point aux Mémoires & aux détails, elle ne sauroit nous décrire ce que les Anciens n'ont fait qu'indiquer dans ce qui nous reste de leurs ouvrages.

La Chine est plus heureuse à cet egard. Comme elle touche aux premiers âges par la succession non-interrompue d'un peuple toujours le même, & toujours isolé du reste de l'univers, elle a moins perdu dans les anciens monumens qui ont péri, & a trouvé plus de choses dans ceux qu'elle a conservés. Les jardins qui subsistoient après le regne de *Tsin-chi-hoang* etoient un supplément authentique des livres qu'il avoit réduits en cendres, & un excellent commentaire de ceux qui echapperent à sa fureur. Nous tenterons d'ebaucher l'histoire des Jardins de plaisance de cette extrêmité de l'Asie orientale,

& de crayonner la perſpective du plan & des ornemens de ceux d'aujourd'hui. Nous promettons de ne rien avancer que ſur la garantie des *King*, des Annales, & des Ecrivains les plus inſtruits. Si nous négligeons de les citer auſſi ſouvent que nous l'aurions pu, ce n'eſt que pour eviter d'inutiles longueurs.

I°.

Le plus ancien jardin dont il ſoit fait mention dans les livres Chinois, eſt celui de la montagne *Kouen-lun;* mais, outre que cette montagne n'eſt point en Chine, la deſcription enchantée que font, de ces jardins ſuſpendus, le *Chan-hai-king*, & d'autres anciens livres des *Tao-ſée*, eſt contretirée de ſi près ſur celle que la Geneſe fait du Paradis terreſtre, que ce ſeroit une eſpece de profanation de la faire entrer dans l'hiſtoire de ceux qui ont eté l'ouvrage des hommes. Si l'on vouloit cependant ajouter foi aux récits des *Tao-ſée*, les jardins de l'Empereur *Hoang-ty*, où le *Fong-hoang* vint ſe percher, le *Ki-ling* ſe promener, le dragon céleſte déployer ſes aîles, & où l'on trouvoit tout ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux & de plus rare entre les quatre mers, auroient précédé de beaucoup ceux de Sémiramis & de Ninus, quand on les rapprocheroit encore plus du ſiecle de Nembrod que ne l'ont fait les plus ſavans chronologiſtes. Mais nous nous en tenons à ce que le *Chou-king* nous dit: que la Chine etoit dans l'etat déſert & ſauvage où l'avoient laiſſée les eaux du déluge, quand la colonie que gouvernoit *Yao* entreprit de s'y etablir.

De quel tems donc faudra-t-il dater l'origine des jardins de plaiſance à la Chine? On pourroit la faire remonter juſqu'à *Yu*, qui avoit auprès de ſon palais un verger & un petit parc pour y nourrir les animaux deſtinés aux ſacrifices du *Chang-ty*. Mais quelques recherches que nous ayions faites,

nous n'avons rien trouvé ni dans les Annales, ni dans les plus anciens monumens, qui prête même à des conjectures. Dans ces tems anciens, l'agriculture absorboit l'attention publique; il n'y avoit que très-peu de villes, & encore quelles villes? Les familles dispersées par pelotons dans les campagnes, cultivoient à frais communs, les terres que leur donnoit l'Etat, ou gardoient des troupeaux dans les solitudes qui séparoient les principautés; on ne connoissoit guere que les arts de besoin; l'Empire ne faisoit qu'une grande famille à laquelle tout citoyen devoit son travail; & l'Empereur n'avoit autour de son palais, que des jardins, moitié vergers, moitié enclos, dont la grandeur seule etoit une distinction.

Le Néron de la Chine fut le premier qui osa y introduire ce faste insensé, ce luxe ruineux, cette magnificence insultante, qui depuis ont eté si souvent funestes à la chose publique & aux Empereurs. Les délires des passions auxquelles *Tcheou* s'etoit livré, prévalurent, en cela comme dans tout le reste, sur la sagesse des Princes & des Grands de son conseil. Il arracha de leurs terres des milliers de colons, pour etendre à son gré les jardins antiques de ses prédécesseurs, y changer les plaines en chaînes de collines & de montagnes, y creuser des bassins immenses, y conduire des eaux par des digues & des levées enormes, y etonner la terre par des plantes & des arbres qui y paroissoient tout-à-coup dans toute leur grandeur comme dans les régions eloignées dont ils avoient eté tirés, & y réunir enfin tous les agrémens de la campagne dans chaque saison.

Lieou-hiang fait ici une réflexion bien plus satisfaisante que la description détaillée de ces jardins, dont l'histoire n'a pas voulu se charger. « Le grand *Yu*, dit ce Sage, s'ouvrit le » chemin du trône & fonda sa Dynastie, en se dévouant » à dix années de peines, de sueurs & de veilles pour abattre

» les forêts sauvages dont la terre etoit couverte, faire ecouler » les eaux dont elle etoit inondée, & procurer au peuple des » champs & des terres qui assurassent sa subsistance. *Tcheou*, » du sein des plaisirs & de la débauche, fit changer des plaines » couvertes de moissons en terres incultes & stériles, en mers » factices, & en conduites d'eau ruineuses, qui surchargeoient » le peuple du poids accablant de leur continuel entretien. » Aussi fut-il renversé de dessus son trône, & le dernier Sou» verain de sa Dynastie ».

Tcheou ayant vengé le ciel & la terre, en se précipitant dans les flammes, de la tour fatale qui avoit coûté tant d'oppressions & où il avoit amassé tant de richesses, *Ou-ouang* se vit maître de l'Empire l'an 1122 avant Jesus-Christ. Ce Prince, plus puissant par l'amour des peuples que par ses armées, & plus célebre par ses vertus que par ses victoires, rendit à l'agriculture les jardins de *Tcheou*; & son fils, pour en enterrer jusqu'au souvenir, alla fonder une nouvelle capitale à *Lo-yang*.

Ce ne fut que plus d'un siecle après, que *Mou-Ouang* reprit l'idée d'orner le jardin impérial. *Lie-tsée* dit que ce Prince, dont Abdalla, Auteur persan, fait mention, & qui paroît avoir eté contemporain de Salomon, ayant voyagé dans le grand Occident, en ramena avec lui des Artistes qui présiderent aux magnificences des Palais qu'il fit elever, & aux jardins d'un goût nouveau dont il les environna. Mais soit que cette nouveauté étrangere déplût à la nation, soit que ses successeurs se fissent une espece de gloire de se créer leurs plaisirs, le *Tcheou-ly* & l'histoire ne font mention que des jardins placés au Nord & à l'Occident du Palais, où l'Impératrice & toute sa cour alloient cueillir des feuilles de mûrier pour les vers-à-soie, dont ce grand exemple accréditoit & illustroit les succès. Les vers même du *Chi-king*, ne donnent pas à entendre que le luxe de

de la cour, qui alloit toujours en croissant, eût rien entrepris sur la simplicité des jardins.

Mais la révolution fatale de la fin du huitieme siecle, ayant obligé les Empereurs à transporter leur cour dans le *Ho-nan*, & ayant affoibli leur autorité sur les Princes de l'Empire ; alors, soit pour en imposer à la multitude par l'eclat d'une vaine représentation, soit pour s'ôter à eux-mêmes le sentiment de leur décadence, ils attirerent dans leur nouvelle capitale les Artistes les plus célebres, & les occuperent à leur bâtir des palais magnifiques, & à les orner de jardins dignes de soutenir la haute prééminence qu'ils tâchoient de conserver. Les Princes à leur tour, qui se voyoient assez en force pour se maintenir, voulurent lutter de grandeur avec les Empereurs, l'emporter en magnificence sur eux, & avoir des jardins qui fussent plus admirés que ceux de la Capitale. Leurs vassaux, leurs grands officiers, les riches, leur firent leur cour en les imitant ; & tous les environs des villes, qui avoient eté des champs jusqu'alors, devinrent des maisons de plaisance & des lieux de délices, que le peuple, qu'on avoit dépouillé de ses terres, etoit obligé de cultiver pour avoir de quoi vivre. Ce n'est pas tout : comme les guerres devinrent presque continuelles entre les Princes, qui se liguoient tantôt avec l'Empereur, tantôt contre lui, les colons, dispersés dans les campagnes, vinrent alors chercher un abri dans le voisinage des villes qui s'etoient prodigieusement etendues & multipliées, vendirent peu à peu leurs héritages pour se délivrer de l'oppression des charges publiques, & augmenterent, par leur richesse, le faste des jardins, en devenant les serviteurs & les manœuvres de leurs concitoyens.

Quel pouvoit être ce faste ? Nous répondrons, avec le sage *Lu-chi*. « Qu'importe à la génération présente de savoir

» comment etoient tracés, cultivés & ornés les jardins de » plaisance des derniers siecles de la Dynastie des *Tcheou?* » Le luxe a-t-il besoin de leçons & d'exemples pour s'egarer « à l'infini, creuser des abîmes autour du trône, & l'ense- » velir dans les larmes & le sang des peuples? Ce qu'il nous » importe de savoir, & ce qu'on ne sauroit trop approfondir, » c'est que la société ne se soutient que par les travaux de » l'agriculture, & la sagesse de l'administration; c'est que » l'agriculture & l'administration demandent trop d'efforts » & de soins pour qu'on puisse en interrompre la continuité; » c'est que quand l'agriculture devint un fléau & une persé- » cution pour ceux qui en portoient le faix, & le soin des » affaires un amusement pour ceux qui en etoient chargés, » l'agriculture & le gouvernement déchurent de jour en jour; » que leur décadence entraîna la misere, l'oppression & le dé- » sespoir des peuples; & que la misere, l'oppression & le » désespoir des peuples les enivrerent des fureurs de la révolte, » & changerent les jardins de délices en des lieux d'horreur » & de carnage ».

Notre Lettré s'emporte ici en reproches très-vifs contre son siecle, puis il continue ainsi en vrai disciple de Confucius. « Ne demandons point à l'histoire ce qu'elle a tu. Elle n'a » point fait entrer la description des jardins de plaisance des » *Tcheou* dans les tableaux où elle a peint cette Dynastie » avec tant de force & d'energie; mais elle a raconté avec » soin, qu'ils ne s'etendoient qu'aux dépens des meilleures » terres & des champs les plus fertiles; qu'ils ne s'embellis- » soient qu'en surchargeant les colons des travaux continuels » que demandoit leur entretien; & qu'ils ne se multiplioient » enfin, qu'en ajoutant aux miseres du peuple, le spectacle » insultant du luxe, de l'oisiveté, & des plaisirs raffinés des » grands & des riches ».

Pour bien comprendre tout ce que ces paroles disent aux Chinois, il faut savoir que le *Tchun-tsieou* fait contraster la disette de la vingt-huitieme année de *Tchoang-kong* avec les travaux immenses qu'avoient coûté ses jardins; que *Mong-tsée* dit au Prince de *Leang*, qu'il ne devoit orner ses jardins qu'autant qu'il le falloit pour s'y délasser des soins du Gouvernement; que *Lu-chi* fait répondre à *Tchao*, qu'il importe peu à la chose publique que les jardins du palais soient plus ou moins rians & ornés, mais qu'il est capital que le peuple jouisse de son travail, & y trouve au moins de quoi satisfaire à ses besoins; que selon le *Koue-yu*, la vraie magnificence d'un Prince, est de n'avoir point de pauvres dans ses Etats; que le Prince de *Tsin* ayant pris les vergers de dix mille familles pour en agrandir ses jardins, il fut détrôné avant de les avoir finis; & qu'enfin, au dire de *Yang-chi*, ces jardins de délices & de volupté, qui avoient eté si souvent arrosés des sueurs du peuple, finirent par être inondés de sang, livrés aux flammes, & changés en des lieux d'horreur & de désolation.

Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons rien pu trouver qui fixe les idées sur la maniere dont etoient tracés & ornés les jardins de ces tems-là. Mais comme *Tsin-chi-hoang*, qui détruisit la Dynastie des *Tcheou* vers la fin du troisieme siecle avant l'ere chrétienne, anéantit toutes les principautés particulieres, & inventa un nouveau gouvernement; comme *Tsin-chi-hoang*, dis-je, voulût jouir de ses succès par la beauté de ses jardins, ainsi que par la magnificence de ses palais & la pompe de sa cour, ce qu'en raconte l'histoire, montre assez que ne pouvant surpasser l'elégance, la propreté & l'eclat des jardins de plaisance des *Tcheou*, il ne visa qu'à les surpasser en grandeur. Celui qu'il fit faire avoit plus de trente

lieues de circuit. Il le remplit d'animaux, de poiſſons, d'oiſeaux, d'arbres, de plantes, de fleurs de tous les pays. L'hiſtoire dit en termes formels, qu'il y réunit *plus de trois mille eſpeces d'arbres*. Pour ſe donner le plaiſir d'y jouir de toutes ſes victoires à la fois & en détail, il y bâtit autant de palais qu'il avoit détruit de Principautés, & ces palais etoient bâtis ſur le modele du plus beau de chacune.

Quelque inexorable & quelque ſanguinaire néanmoins que fût ſa tyrannie, un de ſes Miniſtres, oſa lui dire : « Il y a dans » vos jardins beaucoup de terres vuides & inutiles à l'agri- » culture. Votre Majeſté ne ſauroit en faire un meilleur uſage » que de les donner au peuple, pour les cultiver & augmen- » ter les récoltes, qui ſont la grande richeſſe de l'Etat ». Une repréſentation ſi perſonnelle outra ſon orgueil; mais tel etoit encore l'aſcendant des penſées publiques, qu'il n'oſa pas en paroître offenſé, & ſe contenta de répondre: « J'ai enrichi » mon royaume (le royaume de *Tſin* dans le *Chan-ſi*) » des richeſſes du reſte de l'Empire; comment oſez-vous » me demander mon jardin pour en faire des champs de » bled » ?

C'etoit moins des champs qu'on lui demandoit, obſerve *Tchang-tſien*, que de mettre fin aux travaux immenſes dont on accabloit le peuple pour entretenir la propreté de cette *Province-jardin*, & aux dépenſes enormes qui alloient toujours croiſſant pour en faire un ſéjour plus délicieux, plus enchanté, & plus admirable que ceux des *Hien-gin* (immortels des *tao-ſée*). Ce Prince en effet ajoutoit chaque jour de nouveaux ornemens aux palais, aux parterres, aux bois, aux baſſins, aux canaux & aux grottes. Mais la mort arrêta le cours de ſes magnificences, & enterra pour ainſi dire ſa Dynaſtie avec lui : car ſon ſucceſſeur, qui n'avoit que ſes vices ſans avoir aucune de ſes bonnes qualités, ne monta ſur le

trône que pour être ecrasé par sa chûte, l'an 206 avant l'ere chrétienne.

Quelque singuliers, quelque curieux, & quelque intéressans que puissent être les evénemens que présentent les dix-neuf siecles de l'histoire des jardins, qu'il nous reste à parcourir pour arriver jusqu'au nôtre, les bornes de notre plan, & plus encore l'etonnement où ils jetteroient l'Europe, nous forcent à n'en ebaucher qu'une perspective légere. Peut-être seroit-il funeste à l'Europe de lui révéler jusqu'où la Chine, quoique humiliée aujourd'hui de ses excès, a surpassé & effacé tout ce qu'il y a jamais eu de plus magnifique & de plus etonnant dans le reste de l'univers, en jardins de plaisance & de volupté.

Les plus grands qu'on connoisse en Occident ne sont que des parterres, si on les compare à celui de l'Empereur *Ou-ty* des *Han*, qui avoit plus de cinquante lieues de tour, & etoit tellement semé de palais, de maisons, de cabinets, de grottes, que chaque vallée y offroit des scenes & des décorations dont la magnificence epuisoit l'admiration. Trente mille esclaves etoient occupés à les cultiver; & tout l'Empire à y envoyer, pour chaque saison, ce qu'il y avoit de plus beau dans toutes les provinces, en plantes & en fleurs, en arbrisseaux & en arbres. Ce fameux Empereur crut qu'il pouvoit agrandir ses jardins à proportion de son Empire, dont il avoit reculé les frontieres jusqu'à la mer Caspienne & jusques dans l'Inde. Il réussit véritablement à avoir le plus vaste jardin qu'on ait jamais vu, & à y etaler une magnificence & une prodigalité de richesses, qui, malgré les témoignages de l'histoire, ne laissent pas d'être incroyables.

Ses successeurs, jusqu'au septieme siecle, donnerent dans des excès encore plus humilians pour l'humanité, plus déshonorans pour le trône, & plus funestes à la chose publique. Ils

renoncerent, à la vérité, au fol orgueil de convertir des contrées entieres en jardins : les plus immenſes ne furent que de dix-huit à vingt lieues de circuit ; mais toujours offuſqués par les idées d'une magnificence extraordinaire & giganteſque, ils entreprirent de ſe ſignaler par toutes les nouveautés qu'ils crurent les plus capables d'immortaliſer leur puiſſance & leur luxe. Les uns voulurent créer eux-mêmes leurs jardins, & affecterent de choiſir les lieux les plus arides & les plus diſgraciés de la nature pour y lutter avec elle, par les efforts du travail, la vaincre par les reſſources de l'induſtrie, & la ſurpaſſer par les ſoins d'une culture encore plus diſpendieuſe que pénible & raffinée. Les autres changerent tout dans les emplacemens qu'ils avoient choiſis : les montagnes & les collines furent applanies ou même creuſées en etangs & en vaſtes baſſins ; les vallées & les plaines, à leur tour, furent couvertes de montagnes & de collines qui s'elevoient rapidement, & couvroient de leur ombre les terres que le ſoleil de la veille avoit eclairées de tous ſes rayons. Ceux-là eurent la manie des eaux. Après les avoir conduites dans leurs jardins à grands frais, de plus de vingt-cinq ou trente lieues, ils les répartiſſoient dans des baſſins, des etangs & des ruiſſeaux qui entretenoient la fraîcheur & la verdure, portoient par-tout une impreſſion de vie & de mouvement, & varioient à chaque pas la perſpective charmante des divers points de vue qu'ils embelliſſoient. Ceux-ci entreprirent de réunir dans leurs jardins tout ce qui eſt epars, diſperſé & ſemé çà & là dans les plus immenſes régions. Gorges & défilés, plaines & vallons, chaînes de rochers & forêts, champs & prairies, lacs & etangs, rivieres & ruiſſeaux, villes, villages & hameaux, chemins, ſentiers, ponts & paſſages : l'enceinte de leur jardin réuniſſoit tout ; & etoit comme le raccourci de l'univers.

Enfin les Empereurs ne pouvant plus disputer de gloire avec leurs prédécesseurs, dans tout ce qui etoit une imitation de la nature, ils appellerent tous les arts à la fois dans leurs jardins, & en obtinrent des chefs-d'œuvre, des merveilles & des prodiges en tout genre. L'architecture, la sculpture, la peinture chercherent à se surpasser de génie & d'invention dans les palais, les galeries, les tours, les sallons, les cabinets, les bâtimens de toutes les formes & de toutes les grandeurs, qui attiroient les yeux de toutes parts, & qui, quoique bâtis souvent de bois odorant ou de marbre précieux, etoient encore ornés de porcelaines, & tout brillans d'or & d'argent. Les uns s'elevoient à perte de vue du milieu des eaux, les autres etoient bâtis sur des montagnes ou sur des rochers, & suspendus sur des précipices. On en voyoit qui etoient rapprochés les uns des autres, & distribués avec art pour ajouter à la beauté de tous les points de vue sous lesquels on les voyoit. D'autres etoient isolés dans des vallées délicieuses, ou comme abandonnés dans des solitudes rustiques & sauvages. Tout le reste etoit assorti à cette folle magnificence, à un tel excès que sous l'Empereur *Yang-ty* on suppléoit par des feuilles & des fleurs de soie à celles qui tomboient des arbres, &, pour tromper tous les sens à la fois, par des parfums, &c. Mais epargnons aux ames sensibles d'achever ces récits d'un luxe si funeste aux peuples, & qui a donné lieu à des révolutions si terribles.

Le fondateur des *Tang*, qui vint à bout de pacifier l'Empire, pensa en citoyen dans l'eblouissement de ses victoires & de ses succès, jusqu'à dévouer à la destruction & à l'anéantissement ces jardins de délices qui avoient englouti les trésors du fisc, appauvri tous les ordres de l'Etat, & augmenté les malheurs publics, de toute l'horreur qu'inspiroit le contraste insultant de leur magnificence inouie, & de l'extrême misere

du peuple. Mais bientôt il ſongea à faire revivre ce luxe des jardins qu'il avoit déjà ſacrifiés. Il fallut tout le zèle & toute l'intrépidité d'un Cenſeur pour l'empêcher d'aller ſe briſer contre un ecueil couvert de tant de naufrages.

Sous cette Dynaſtie, & ſous celle des *Song* & des *Yuen*, c'eſt-à-dire, depuis le ſeptieme ſiecle juſqu'au quatorzieme, ce ne fut plus par l'invaſion des terres du peuple, par des travaux incroyables, par des magnificences inſeſées que les Empereurs chercherent à diſputer de faſte avec les Dynaſties précédentes, & à effacer le ſouvenir de leurs jardins; ce fut par le choix des ornemens, & par le bon goût de leur diſtribution, par la beauté des fleurs & la rareté des arbres, par le ſpectacle des eaux, & par toutes les autres inventions d'un luxe etudié & délicat. La douceur du climat où la Capitale avoit eté tranſportée, ſe prêtoit à toutes les induſtries par où on conduiſit la nature à ſe montrer ſous de nouvelles formes & à ſe ſurpaſſer elle-même.

Que l'Europe revienne de ſes préſomptions, & renonce à la gloire d'avoir la premiere vaincu ou ſuppléé les ſaiſons, ſubjugué ou ſurpaſſé la fertilité de la terre, commandé à la nature, & plié ſes efforts aux vouloirs & aux inconſtances du caprice. L'Occident ne diſtinguoit pas encore les jardins de plaiſance des vergers, que déjà l'envie de plaire aux Empereurs, ou de partager leurs plaiſirs, avoit fait imaginer ici d'elever de ſimples plantes au rang des arbriſſeaux, & de leur en procurer la durée & la beauté: témoin les pivoines changées en ces majeſtueux *Moutan* que l'Europe ne connoît pas encore; tantôt de conduire de ſoins en ſoins, les plantes les plus ſauvages, à une prééminence & à une ſupériorité d'agrémens qui effaça celle des fleurs les plus renommées: témoin le *Hai-tang* d'automne, ſi long-tems inconnu ſur les rivages de la mer, & aujourd'hui la plus belle décoration des parterres en cette ſaiſon;

saison ; tantôt enfin de travailler sur le fond & sur le développement de la végétation, pour varier, embellir, perfectionner la constitution des arbres & des plantes, & se donner dans une seule espece, toutes les beautés des autres : témoin les matricaires, pour lesquelles les fleuristes n'ont plus assez de noms.

Le même art, les mêmes soins travaillerent avec une egale ardeur sur tous les arbres & sur toutes les fleurs des jardins. On n'eut plus besoin d'en étendre l'enceinte pour en faire un spectacle immense de délices & de volupté. Qu'on ne nous demande pas le détail de ces merveilleuses futilités ; nous dirions avec *Lien-chan :* « Qu'importe aux destinées de l'Empire, que le luxe use » les forces & les pensées du peuple en des magnificences » colossales & gigantesques qui etonnent, ou en des magnifi- » cences en miniature & en bijoux qui eblouissent : elles n'en » sont pas moins funestes à l'agriculture & aux arts de be- » soin ; à la modestie de la représentation, & à la sobriété » des desirs ; à la sagesse de l'economie, & aux soins de l'ad- » ministration ». Tout ce qu'on peut dire de plus en faveur des jardins des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*, c'est qu'ils ôterent peu de terres aux moissons, & perfectionnerent l'industrie publique ; cependant ces jardins occupoient peut-être plus de bras que ceux des Dynasties précédentes : car moins ils etoient vastes, plus tous les citoyens aisés cherchoient à s'en procurer.

Les jardins de plaisance des particuliers ne furent pas moins un objet de curiosité & d'admiration que ceux des Empereurs. Les noms seuls de *jardins des plaisirs*, de *vallée d'or*, de *parfum du printems*, de *parterre des eaux*, de *bois des pêchers*, de *plaine des bassins*, de *théâtre des matricaires*, & mille autres semblables, annoncent que le luxe public avoit trouvé l'art fatal d'entasser plus de dépenses, d'user plus de

tems & d'occuper plus de mains dans une moindre enceinte. Nos Lucullus modernes en Occident, ſont encore bien au-deſſous des ſoins, des vigilances, des précautions, des ménagemens, des régimes, des attentions & des raffinemens qu'imaginerent alors les millionaires & les amateurs, pour ſe procurer ou pour conſerver ces fleurs de fantaiſie, de mode ou de vanité qui faiſoient la gloire de leurs jardins.

Quand on fut à bout de ce côté-là, on en vint à vouloir faire de tous les mois un printems continuel, & à avoir chaque jour les fleurs de toute l'année. Les arbres qu'on avoit forcés à croître dans des vaſes, & à y donner de plus belles fleurs & de plus gros fruits qu'en pleine terre, encouragerent à de nouvelles entrepriſes. On en vint à les contourner d'une maniere plus bizarre que curieuſe. Les cedres & les ſapins furent rapetiſſés dans les proportions les plus gracieuſes & les plus intéreſſantes. On parvint à les réduire à quelques pouces de hauteur, & à les perpétuer ſous cette forme par les graines qu'ils portoient. Tout le reſte, dans ces jardins, etoit proportionné à ces raffinemens. Les nappes d'eau devinrent des tapis de fleurs qui le diſputoient de beauté aux parterres; les bords des fontaines & des ruiſſeaux furent emaillés de coquillages, & couverts d'un ſable choiſi, ou eſcarpés par des rochers bizarres; les boſquets furent remplis d'oiſeaux remarquables par l'eclat de leur plumage, ou par la beauté de leur chant; les bois ſauvages, les ſolitudes & les précipices qu'on vouloit y faire contraſter avec les magnificences & les décorations des parterres, y devinrent des ſpectacles; le gazon même qu'on fouloit aux pieds, étoit remarquable par ſa verdure ou par ſa bonne odeur.

Les Cenſeurs de l'Empire ne furent pas ecoutés lorſqu'ils oppoſerent la magnificence des ſerres & des tentes pour les fleurs, aux cabanes & aux huttes des colons; les grains choiſis dont on

nourrissoit des poissons & des oiseaux, au millet & au maïs du peuple des campagnes; les innombrables journées que consumoient quelques arpens d'une terre stérile, à celles qui auroient couvert de moissons une plaine immense; les dépenses que coûtoient quelques fleurs précoces & des fruits prématurés, à ce que donnoit l'Etat aux citoyens qui exposoient leur vie pour sa défense; le nombre de veuves & de pauvres dont on auroit assuré la subsistance, en portant dans les campagnes les engrais choisis des parterres, aux plaisirs oiseux d'un amateur pécunieux qui usoit une infinité de vies pour bercer les ennuis de la sienne. Les Tartares Mongoults s'etoient déjà emparés de la moitié de la Chine, & une nouvelle matricaire etoit un grand evénement dans la Capitale. On se consoloit d'une défaite, en disputant sur la prééminence d'un théâtre de fleurs. On craignoit plus un orage fatal à quelques arbres de mode, que l'invasion d'une province. Les Tartares s'avançoient vers la Capitale, en faisant marcher devant eux la dévastation, la servitude & le carnage; & on y etoit encore occupé à sauver, dans des provinces éloignées, les raretés des jardins qui avoient absorbé l'attention, & epuisé les trésors avec lesquels on auroit pu les repousser. Enfin, car nous ne prétendons, ni nous n'oserions tout dire, on faisoit entrer dans les articles de la capitulation, que le soldat, à qui on abandonnoit les greniers, les trésors & des villes entieres, respecteroit des jardins & des parterres.

Qu'on ne nous demande pas compte des chemins par où la frivolité & la démence du luxe avoient conduit, à de si grands aveuglemens, une nation naturellement sage, equitable & modérée. Les erreurs dont le luxe fascine les esprits, sont tout à la fois si séduisantes & si monstrueuses, que les Tartares qui avoient mis en délibération de raser toutes les villes & tous les villages de Chine, & d'en faire des pâturages pour leurs

chevaux, perdirent jusqu'à leur bravoure dans les jardins qu'ils avoient eu l'imprudence de conserver. Ils y chercherent la folle gloire de surpasser les *Song*, par les machines & les eaux jaillissantes qu'ils s'occupoient à y multiplier, tandis que la famine, la peste & la révolte dévastoient les provinces, & armoient contre eux le désespoir des peuples qui les chasserent, ou les egorgerent comme des troupeaux de moutons.

Il etoit destiné, & réservé à la grande Dynastie des *Ming*, de voir les jardins de plaisance avec les yeux d'une politique éclairée & bienfaisante, & d'en fixer pour jamais l'idée & le sort dans l'Empire chinois. Celle qui regne aujourd'hui en a adopté les principes. Que les sages examinent jusqu'où l'Europe se doit à elle-même de les adopter. Nous nous bornons à dire qu'on a réussi à ramener en Chine les jardins de plaisance à la fin de leur premiere institution, encore plus par la forme naturelle & agréable qu'ils ont prise, que par le peu de soin & de dépenses que demande leur entretien.

II°.

Ecartons toutes les fausses idées de l'Occident sur les jardins de plaisance qui sont actuellement en Chine. La constitution intime du gouvernement actuel, y a tellement fixé la destination des terres, arrangé le partage des héritages, tracé les limites des possessions privées, combiné la proportion des fortunes, réglé la police de l'administration, & dirigé toutes les idées nationales vers le bien public, que les besoins de l'agriculture, pour suffire à la subsistance d'une population immense, ont rendu odieux au peuple tout ce qui peut diminuer ses ressources ou embarrasser son travail. Aussi, quoique la loi n'ait frappé les jardins de plaisance d'aucune proscription, elle a fixé si irrévocablement ce que chaque particulier doit chaque année à l'Etat, elle a décerné des récompenses si flatteuses à ceux qui entreprennent des défrichemens, & infligé des puni-

tions si humiliantes à la paresse & à l'indolence qui laissent des champs sans moissons, que la prééminence du rang, des dignités & des grandes fortunes, suffit à peine pour sauver quelque portion de terre, du domaine de la charrue, & en faire un jardin de plaisance. Si l'on en excepte l'Empereur, les Princes, & les grands Officiers de l'Empire, presque tous ceux qui ont de vrais jardins, ont pris le biais d'en faire une appartenance de leur sépulture, afin de leur ménager la sauve-garde du respect antique pour la demeure eternelle des morts.

Les plus vastes & les plus immenses jardins d'Occident ont eté agrandis d'après la forme de ceux qu'on eut d'abord, ou dans les grandes Cours, ou en face des derniers bâtimens des Palais. Ainsi en est-il de ceux de la Chine : ils ont eté augmentés & ornés d'après le plan champêtre & négligé de l'enclos où etoit l'autel sacré des sacrifices, ou du champ destiné au labourage de l'Empereur, ou des vergers de mûriers pour les vers à soie de l'Impératrice. Aussi, lors même que le luxe & la magnificence des siecles passés franchissoient toutes les bornes, & entassoient prodigalités sur prodigalités, le plan originaire & primitif de ces lieux de plaisance subjuguoit jusqu'à leurs excès. Qu'on juge, d'après ce que nous allons dire, jusqu'où il a influé sur ceux d'aujourd'hui.

Ce qu'on cherche avant tout, dans leur situation, c'est la salubrité de l'air, la bonté de l'exposition, la fertilité de la terre, un agréable mélange de monticules & de côteaux, de petites plaines & de vallons, de bosquets & de prairies, d'eaux plates & de ruisseaux. Autant on aime à y voir des montagnes du côté du Nord, pour servir d'abri, appeller le frais en Eté, assurer des eaux, terminer agréablement la perspective à l'horison, & montrer toute l'année les premiers & les derniers rayons du soleil; autant on est soigneux d'eviter que ces jardins soient dominés par les terres voisines, & ouverts aux regards de la curiosité publique.

Le terrein, la position & l'emplacement des jardins chinois ne sont pas assujettis aux mêmes choix que ceux d'Europe. Le grand art de ces jardins est de copier la nature dans toute sa simplicité, de se parer de ses désordres, & de se cacher sous le voile de ses irrégularités. « Que cherche-t-on, dans un jardin de » plaisance, dit *Lieou-tcheou ?* Qu'y goûte-t-on persévéram- » ment ? Tous les siecles en ont fait l'aveu : c'est l'adoucis- » sement de la privation pénible du spectacle toujours ai- » mable, délicieux & nouveau des campagnes, qui sont le » séjour naturel de l'homme. Un jardin doit donc être une » image vivante & animée de tout ce qu'on y trouve, pour » produire dans l'ame les mêmes sentimens, & rassasier la » vue des mêmes plaisirs. L'art de les tracer consiste donc à » y rassembler si naïvement la sérénité, la verdure, l'ombrage, » les points de vue, la variété & la solitude des champs, » que l'œil trompé se méprenne à leur air simple & cham- » pêtre, l'oreille à leur silence, ou à ce qui le trouble, & » tous les sens à l'impression de jouissance & de paix qui en » rend le séjour si doux. Ainsi la variété, qui est la beauté do- » minante & eternelle de la campagne, doit être la premiere » à laquelle il faille viser dans la distribution du terrein d'un » jardin ; & quand il n'est pas assez vaste pour suffire à tous » les modeles sur lesquels la nature range les collines, eleve » les montagnes, sépare les vallées, etend les plaines, assemble » les arbres ou les isole, fait tomber des ruisseaux en cas- » cades ou les embarrasse dans mille détours, déploie des » napes d'eau ou les ombrage de fleurs aquatiques, suspend » des rochers en précipice ou les laisse à fleur de terre, creuse » des cavernes obscures, ou forme des berceaux de feuillages : » alors variez vos plans comme elle, & que le faux éclat d'un » premier coup-d'œil ne vous fasse pas tomber dans les con- » traintes & les assujetissemens d'une symmétrie encore plus » fatigante que froide & monotone. Si votre terrein est res-

» ferré dans des limites trop etroites, & ne vous permet pas » d'y faire entrer tant de chofes; faites vos choix, & affor- » tiffez-les de maniere que leur enfemble porte cette em- » preinte de fimplicité, de négligence & de caprice qui rend » la vue des campagnes fi gracieufe & fi riante. En quoi le » génie peut fe figanler & lutter de près avec la nature, ou » même la furpaffer, c'eft en plaçant tellement fes collines, » fes bois & fes eaux, que leur difpofition en releve la beauté, » en augmente l'effet, & en varie les points de vue en mille » manieres. Rien ne peut être grand dans un petit efpace; » mais rien ne doit y être refferré, contraint, ni exagéré. Dans » les plus vaftes emplacemens même, l'harmonie feule des » proportions peut produire ce beau, vrai, touchant & » invariable qui plaît à tous les yeux, & ne raffafie jamais » les regards.

» Obfervons néanmoins que chaque climat a fes befoins & » fes convenances. Si on n'y avoit pas egard, un jardin de » plaifance fortiroit de fa deftination. Ici la féchereffe de » l'Eté demande qu'on y multiplie fans fin les baffins, les » canaux & les petites ifles, les bofquets, les collines & tout » ce qui peut y appeller ou y entretenir une paifible & » agréable fraîcheur. Là, pour eviter l'humidité mal-faine des » longues pluies, il faut que le terrein foit plus découvert, » plus aéré, plus dégagé, & tellement difpofé que fes pentes » ne permettent aucun féjour aux eaux, & foient néanmoins » tempérées, rompues & ecartées pour que les courans ne » caufent aucun dommage. Dans une expofition trop echauffée » par les ardeurs brûlantes du foleil & de la canicule, il faut » beaucoup d'ombrage, de longs abris contre le midi, & » des allées, des gorges, des défilés, des recoudes adroi- » tement ménagés pour appeller le zéphir. Les lieux où l'on » craint les fougueufes furprifes des orages & des aquilons, » doivent avoir des vallées plus enfoncées, plus abritées,

» moins ouvertes; & des collines placées de biais à la direc-
» tion la plus impétueuse des vents ».

Notre Auteur, que nous abrégeons, entre ici dans des détails également curieux & instructifs, sur les différens climats de sa province, & sur le plan qu'il est à propos de choisir pour les jardins de plaisance de chaque canton; puis il reprend ainsi ses préceptes.

« A quelque choix que vous vous arrêtiez, souvenez-vous
» que rien ne pourra plus réparer les méprises de vos pré-
» férences. Si le terrein est mal disposé & mal distribué, la
» parure qui cache quelquefois les défauts, ne sert qu'à donner
» plus de saillie aux disproportions, aux disconvenances &
» aux difformités qu'un plan mieux entendu auroit ou répa-
» rées ou effacées. Au reste le plan le mieux entendu & le plus
» heureusement imaginé, ne peut donner un beau jardin,
» qu'autant que la main qui en dispense les ornemens, les
» place avec choix, les distribue avec economie, les varie
» avec goût, les assortit sans affectation, & les unit, non pas
» pour effacer les caprices & les négligences de la belle na-
» ture, mais pour en conserver les graces simples & en
» relever l'agrément. Qu'on ne dise pas que ce sont là les
» propos austeres que la politique moderne & la philosophie
» ont fait entendre autour du trône pour détourner les Empe-
» reurs des profusions de faste & de magnificence qui ont eté
» funestes à tant de Dynasties. Le dégoût, la lassitude &
» l'ennui ont dit encore plus vivement, que tout ce qui an-
» nonce, dans un jardin de plaisance, les efforts ou le travail,
» les affectations ou les raffinemens de l'art, est un masque
» qui chagrine d'autant plus la vue, qu'il contraste plus gros-
» siérement avec le coloris & le teint de la belle nature ».

Tout bon esprit conviendra d'abord que ces réflexions du Lettré chinois sont très-sages, & partent d'un homme qui a

» un

un ſentiment très-délicat du vrai beau. Mais ſi nous négligions d'en avertir, qui ne croiroit que par *profuſions de faſte & de magnificence*, il faut entendre des périſtiles, des galeries, des ſtatues, des baſſins, des théâtres d'eau, des caſcades, des décorations riches & pompeuſes? Il nous ſuffira d'obſerver ici que ces *prodigalités de faſte & de magnificence* ne déſignent dans le langage de l'Auteur que l'abondance, l'entaſſement & la continuité des ornemens qu'il admet: & ces ornemens quels ſont-ils? Des ornemens ſimples, tels qu'ils conviennent à un jardin dont le plan eſt contretiré ſur les plans de la nature, & dont toutes les parties ne ſont qu'une imitation de celles qui font le charme des campagnes.

Tout ce qui eſt alignement, ſymmétrie, eſt loin de la nature. Elle n'offre point des arbres plantés en allées, des fleurs raſſemblées en parterres, des eaux enfermées dans des baſſins ou des canaux réguliers. C'eſt d'après ces notions qu'on a tracé la décoration des jardins chinois. Les collines, les côteaux, les monticules y ſont preſque toujours couverts en entier de différens arbres, tantôt plantés fort près, & ſerrés comme dans les forêts; tantôt epars çà & là, & iſolés comme dans les champs. La teinte de leur verdure, la fraîcheur de leur feuillage, la forme de leur tête, la groſſeur de leur tronc, la hauteur de leur tige, décident s'ils ſeront placés au Nord ou au Midi, au ſommet ou ſur le flanc des collines, dans les gorges ou dans les défilés qu'elles forment.

Cette diſtribution doit être le chef-d'œuvre du goût, parce qu'elle doit tempérer ici ce qui auroit trop de ſaillie, ſoutenir là ce qui paroîtroit trop iſolé, cacher les etranglemens, & ſe prêter par-tout à la perſpective, ſoit qu'elle tranche ſur l'horizon, ou ſe perde dans le lointain. Les intérêts même de chaque ſaiſon doivent être balancés & ménagés, de ſorte que chacune ait ſon regne. Les pêchers & les ceriſiers à belles

fleurs, forment un amphithéâtre enchanté pour le Printems; les acacia, les frênes, les planes donnent des berceaux de verdure pour l'Eté; l'Automne a ses saules à branches pendantes, ses trembles & ses peupliers à feuilles satinées; & l'Hiver, ses cèdres, ses cyprès & ses pins. Comme la projection des collines & des monticules est très-variée, les arbrisseaux sont pour les endroits où la pente est plus douce ou brusquement rompue par des avancemens & des landes. Dans les faces qui sont coupées à pic, ou avancées en demi-voûtes, ou elevées en précipices, les rochers dont elles sont hérissées, ne laissent d'espace que pour des arbrisseaux isolés, qui en augmentent l'air sauvage, & tranchent sur leurs grouppes bizarres. Que les admirateurs de berceaux symmétrisés, d'allées, de portiques, de palissades, & de toutes les formes etudiées de nos jardins, nous en pardonnent l'aveu: soit que les souvenirs qui nous en restent soient trop affoiblis, soit que la vue des jardins d'ici subjugue nos goûts par l'habitude, les premiers nous paroissent comme les eglogues de Fontenelle, & les derniers comme celles de Virgile.

Un petit vallon, entouré de collines & de monticules, forme par lui-même un paysage riant & fait pour le plaisir des yeux. Plus l'enceinte en est irréguliere, echancrée & tortueuse, plus il offre de variétés, selon les divers points de vue. De quelque côté qu'on en parcoure les bords, l'ordonnance en paroît changer à chaque pas, & offre un nouveau tableau. Les Lenôtre chinois travaillent, sur cette idée, les différentes formes qu'ils ménagent aux vallons des jardins de plaisance; & c'est aussi sur cette idée, qu'ils assortissent les ornemens dont ils les embellissent. Plus un jardin est vaste, plus il y a de ces petits vallons; mais aucun ne ressemble à l'autre. Celui-ci est alongé comme le niveau de nos grandes allées, puis se courbe à une de ses extrémités pour cacher où il finit; celui-là s'etend, s'elargit, se déploie dans son centre, & s'ouvre

des issues de toutes parts; l'un paroît se retrécir par degrés, & semble finir sous l'horizon; l'autre s'arrondit en cercle, & paroît s'isoler & se détacher de tout. Les passages qui conduisent d'un vallon à l'autre, sont si négligemment disposés que rien n'y prépare à la surprise des regards & au doux tressaillement de l'ame, quand on en découvre tout le bassin. Comme leur enceinte s'alonge ou s'accourcit, s'etend ou se resserre, s'enfonce ou s'avance, selon l'endroit par où l'on s'en approche, on croit toujours la voir pour la premiere fois. Les changemens de chaque saison ajoutent aux charmes de l'illusion, & en augmentent le plaisir, ainsi que dans les campagnes. Mais ce n'est que par les yeux qu'on peut comprendre jusqu'où l'on est touché de trouver ainsi des prairies emaillées de fleurs, des champs couverts de moissons, des pieces de terre labourées, avec leurs sillons arrondis, leurs bornes, & leurs fossés couverts de roseaux. Si l'on y rencontre quelques quarrés ou quelques bordures de fleurs cultivées, leur peu d'etendue semble annoncer que c'est une licence pour laquelle on demande grace. Les Chinois se passent du brillant & de l'eclat des décorations etudiées, parce qu'ils possedent supérieurement l'art d'animer le paysage de leurs jardins par les eaux qu'ils y conduisent, la façon dont ils les y distribuent, & le parti excellent qu'ils en tirent.

Si la source d'un ruisseau est elevée, & domine leurs vallons, ils ne le font descendre que par cascades & en gradins, c'est-à-dire en tombant de rochers en rochers par des détours & des chûtes où il se perd pour reparoître d'une maniere d'autant plus agréable qu'elle est plus irréguliere, plus capricieuse, & l'effet seul de la fuite. Au défaut de cette grande ressource, ils se servent de toutes les pentes du terrein, pour former de petites chûtes bruyantes, en arrêtant le cours des eaux par des ecluses, & en les faisant revenir comme sur elles-

mêmes par des détours ſinguliérement imaginés, pour les conduire à des chûtes plus profondes. En Occident, toutes nos pieces d'eau ſont arrondies au compas, ou alignées à l'equerre. Au contraire, on ne craint rien tant ici que la régularité des figures. Elles ſont tellement diſpoſées & ouvertes, qu'il ſemble que les eaux ſe ſont creuſé elles-mêmes leurs baſſins, dont la forme eſt comme l'ouvrage de leur ſéjour ou de leur cours, & dont elles ont entamé les bords. Ces baſſins ſont quelquefois de petits etangs, des napes, qui occupent tout le fond d'un vallon, & y laiſſent à peine un petit ſentier etranglé, entre leurs rives & les côtes roides qui les dominent. Quelquefois ces baſſins ſe reſſerrent en un canal biſarrement large, courbé, enfoncé ou détourné par des rochers qui l'arrêtent & offrent un enſemble qui charme la vue. Quelquefois auſſi les eaux ſont comme jettées dans le milieu d'une vallée où elles ſemblent n'avoir pénétré qu'avec effort. O l'agréable coup-d'œil qu'une petite plaine diviſée en planches & en quarrés pour le riz! Les foſſés innombrables & pleins d'eau qui les encadrent, tranchent gracieuſement ſur leur verdure, en relevent les nuances, & en entretiennent la fraîcheur. Les fictions des poëtes cedent ici la palme à la réalité. Le cours d'un ruiſſeau, dans un jardin de plaiſance, y eſt pour l'ordinaire un grand ſpectacle. Il a ſes chûtes, ſes briſans, ſes erreurs, ſes retours: il eſt la vive image des variations de la vie.

Qu'on rapproche maintenant tout ce que nous avons dit des collines & des monticules, des vallons & des vallées, des eaux courantes & dormantes; qu'on ſe repréſente tout cela arrangé, diſtribué & diſpoſé d'après un plan tracé en imitation de la nature; qu'on imagine, non des allées applanies & eſpacées, ſymmétriſées & alignées, mais des ſentiers etroits & multipliés qui s'etendent ou ſe reſſerrent, s'avancent ou ſe détournent, montent ou deſcendent, ſelon la forme des lieux

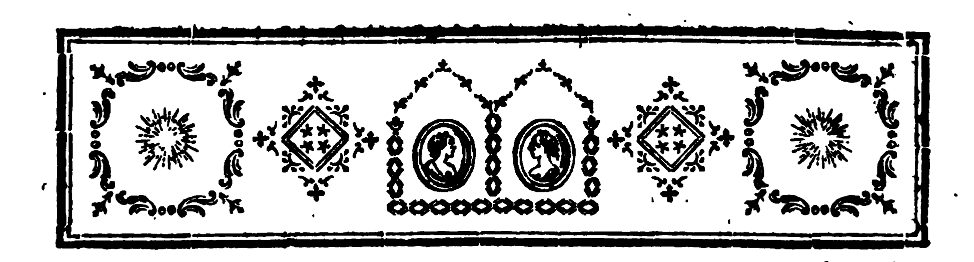
qu'ils traversent; mais toujours si heureusement, qu'ils conduisent agréablement aux points de vue les plus rians, aux solitudes les plus champêtres, aux ombrages les plus frais, & ne trompent les premiers regards, que pour préparer des surprises, & sauver, à qui s'y promene, la satiété de l'habitude. Nous ne pouvons rendre que grossiérement une partie de ce que nous avons vu; & les pensées de l'Europe sont si loin encore du goût chinois, que nous désespérons presque qu'on en croie une partie sur la foi de nos récits.

Il faudroit un ouvrage entier pour en donner une description qui embrassât tous les détails. Nous nous bornerons à indiquer en finissant, que les grands ornemens des jardins de plaisance en Chine, sont: pour les eaux, des rives & des bords en sable, en cailloux, en grosses pierres, en coquillages rangés sans art, ou en terres & en gazon; des tapis de nénuphar ou de la belle plante *Ki-leou*; des joncs sauvages ou des roseaux; de petites isles en prairies ou en verdure; des levées, des ecluses, & des ponts rustiques de toutes les formes. Pour les vallons: des champs enfoncés, des terres arides, des sables, des fossés, des petites haies, des grottes, des antres, des cabinets couverts les uns de chaume ou de feuilles de palmier, les autres de grandes pierres ou de tuiles, tous d'une forme différente, gaie & champêtre. Pour les petites montagnes: des précipices, des gorges, des terrasses, des belvéders, des rampes & des gradins d'un agreste naïf, mais propre & gracieux. Par-tout des amas de rochers, des pétrifications, des rocailles, & ces pierres fossiles de tant de formes & de couleurs qui sont semées çà & là comme par la main du hasard.

Il ne nous sied pas assez d'avoir une opinion, pour nous hasarder à dire jusqu'où nous croirions que ce goût de décoration réussiroit en Europe, non pas seulement dans les jardins des grands palais & des villes, mais dans ceux des

maisons de plaisance des citoyens opulens. Comme on ne va dans les premiers, que pour y respirer loin du tumulte, & jouir du spectacle de la campagne dont ils sont un si simple supplément, les moins philosophes seroient peut-être charmés d'y trouver beaucoup de choses des jardins chinois, & les amateurs les plus délicats y goûteroient aisément des décorations plus rapprochées de celles qui font les délices du séjour des champs.

Du reste, qu'on ne nous demande pas en quoi, comment, d'après quelles regles, & jusqu'où le goût chinois peut être introduit dans les jardins de plaisance d'Occident, ou même y dominer. Notre objet, dans cet essai, n'a pas eté de le faire connoître; & nous n'avons garde de nous charger de répondre à des questions qui nous passent infiniment. Tout le monde sait qu'un bel-esprit du dernier siecle etoit d'avis qu'on garantît nos plus grands & plus célebres jardins du sérieux symmétrique, & de la froide monotonie qui y endorment le sentiment ; & que l'ingénieux Auteur d'un Essai sur l'architecture, a avancé depuis, qu'en faisant un heureux mêlange des idées chinoises & des idées européennes, on réussiroit à avoir des jardins gais & rians, où la belle nature se trouveroit avec toutes ses graces. Que les Sages raisonnent sur ce sujet, travaillent à concilier tous les intérêts, & imaginent un plan, qui en nous conduisant sur les traces de la Chine, dans la décoration de nos jardins, nous y procure tous les agrémens de la beauté de nos climats, & ne diminue que les dépenses pour les faire & pour les entretenir. Plus ils suivront le goût chinois, plus cela leur deviendra facile ; & ils pourroient faire adopter tel systême qui vaudroit à l'agriculture des milliers de bras si inutilement occupés à ratisser des allées où personne ne passe, & à tondre ou façonner des arbres que personne ne voit.



SUPPLÉMENT A L'ART MILITAIRE DES CHINOIS (1).

L'AUTEUR des *Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois*, à l'occasion des evolutions militaires de ces derniers, dit, page 354 & suivantes du second tome de son livre : « Les exercices de toutes ces troupes, si différentes par » l'armure, ressemblent à un jeu théâtral, ou à un ballet figuré, » dans les estampes enluminées qu'on trouve à la fin de l'*Art* » *militaire des Chinois*....... Dans une evolution générale où les » cinq corps de la milice sont employés, on contrefait les » quatre coins de la terre qu'on suppose quarrée, & la ron- » deur du ciel, en mêlant tellement la cavalerie avec les » gens de pied qu'on n'y conçoit absolument rien ; & je crois » que le Pere Amiot n'y a rien compris lui-même : car il y » a bien de l'apparence que les estampes qu'il a envoyées de » Péking à Paris, & qui ne méritoient point d'être gravées, » ne représentent, pour la plupart, que des manœuvres idéales, » ou des divertissemens militaires, &c. ».

Sans vouloir entrer ici dans des discussions qui me meneroient

(1) Voyez ce que nous disons de ce Supplément, dans l'Avertissement qui est à la tête de ce volume.

trop loin, & qui ne ſont pas de mon reſſort, je dirai ſeulement à l'Auteur, & je le lui dirai avec aſſurance, pour l'avoir appris de ceux du métier, & des habiles même du métier, que les eſtampes envoyées de Péking à Paris, repréſentent, non des jeux de théâtre, ni des ballets figurés, mais les exercices militaires, tels que les Chinois les pratiquent aujourd'hui. Il n'eſt pas ſurprénant qu'un Ecrivain qui a paſſé ſon tems à des *recherches philoſophiques*, & qui, à en juger par la maniere dont il s'enonce, n'entend pas mieux que moi ce qui concerne la guerre, n'y ait rien compris. Peut-être ne comprendroit-il pas mieux l'exercice à la pruſſienne, s'il n'avoit à s'en former l'idée que ſur des eſtampes, fuſſent-elles enluminées. Mais ce qui me paroît ſurprenant, c'eſt qu'un Philoſophe ſe ſoit attaché à de pures dénominations, à de ſimples mots, & ait cru que ces dénominations & ces mots devoient être pris rigoureuſement au pied de la lettre; ce qui lui a donné occaſion de s'egayer ſur l'exercice où *il s'agit d'imiter la fleur dite en chinois* Mei-hoa; ſur cet autre encore *dans lequel les ſoldats ſortent de deſſous leurs boucliers de cinq en cinq, comme des tigres ſortent de leurs forêts pour ſaiſir leur proie;* mais par préférence à tous, *ſur cette manœuvre* (ainſi qu'il l'appelle) *où il s'agit d'imiter la projection de la lune qui ſert de bouclier aux montagnes.*

On peut croire que s'il entendoit parler pour la premiere fois de notre milice françoiſe, & qu'il fût queſtion des dragons & des grenadiers, ſur-tout des grenadiers à cheval, il ſe repréſenteroit les premiers comme des animaux, & les ſeconds comme des arbres; & regarderoit la repréſentation de leurs exercices, comme des ballets figurés, ou des jeux de théâtre, auxquels il ne comprendroit rien. « Les François, » diroit-il alors, ſont des hommes bien ſinguliers. Ils font » faire l'exercice des armes à des arbres & à des ſerpens vo-
» lans

» ſans; & ce qui eſt plus merveilleux encore, c'eſt qu'ils mettent » à cheval un certain nombre de ces mêmes arbres, & leur » apprennent comment il faut attaquer & ſe défendre. Il y » a bien de l'apparence que ce ne ſont-là que des manœuvres » idéales, ou des divertiſſemens militaires ».

On s'expoſe néceſſairement à tomber dans de pareilles mépriſes, quand on decide ſans connoiſſance de cauſe. Les Anciens avoient une maniere de combattre tout-à-fait différente de la nôtre; & comme les Chinois ſont les peuples de la terre qui ont le mieux conſervé l'empreinte de l'antiquité, ils different preſque entiérement de nous & des autres nations modernes, chez qui preſque tout a changé. Vouloir les juger d'après nos préjugés, nos mœurs préſentes & nos manieres, c'eſt les mal juger; c'eſt être injuſtes à leur egard. Nous ne devons prononcer ſur leur compte, qu'après les avoir connus autant qu'il eſt poſſible de connoître un peuple etranger, avec lequel on ne ſauroit communiquer qu'au moyen d'un petit nombre d'interpretes qui n'ont pas toujours la ſcience & la fidélité néceſſaires pour s'acquitter comme il faut d'un ſi difficile emploi. Au riſque d'être réputé de ce nombre par l'Auteur des *Recherches philoſophiques*, ou par quelqu'un qui lui reſſemblera, je me haſarde à parler encore une fois de ce qui a rapport à leur milice. Un ancien militaire de ces cantons, curieux de ſavoir tout ce qui s'etoit fait en ce genre, a mis par ecrit tout ce qui ſe trouve dans les livres anciens & modernes dont il a pu ſe procurer la lecture. Son manuſcrit m'ayant eté communiqué, j'y ai trouvé quantité de choſes qui m'ont paru mériter de paſſer juſqu'en France. Je me trompe peut-être: on en jugera.

Voici, ſans autre préliminaire, comment débute l'Auteur du manuſcrit. « Ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes » doivent être inſtruits de tout ce qui peut leur fournir des lu-

« mieres sur un art qu'il n'est malheureusement que trop néces-
» saire de savoir. Les Anciens ne combattoient pas comme on
» combat aujourd'hui ; cependant les Anciens avoient des
» usages qui, aujourd'hui même, peuvent avoir leur utilité.
» Je les ai extraits de tous les livres qui me sont tombés sous
» la main ; &, après un mûr examen, je me suis déterminé
» à faire part du fruit de mes recherches. On peut ajouter foi
» à ce que je dis, parce que je n'avance rien de moi-même :
» les Auteurs les plus anciens & les plus célebres sont mes
» garans.

» Je rapporterai les différentes manieres de combattre, en
» usage chez les Anciens, sans m'aviser de juger si elles etoient
» bonnes ou mauvaises. Je parlerai de leurs armes, & des diffé-
» rens ordres de bataille qu'ils observoient. Ce dernier point
» m'a paru d'autant plus essentiel, qu'il y a très-peu de per-
» sonnes qui en soient instruites.

» Dans les tems de la plus haute antiquité (dit-il dans
» un autre endroit), on ne faisoit usage à la guerre que de
» cinq sortes d'armes. Le tambour & la cloche etoient les seuls
» instrumens des signaux. Si les ennemis offroient de rentrer
» dans le devoir, ou s'ils ecoutoient les propositions qu'on leur
» faisoit, on leur pardonnoit sans peine, & on mettoit les
» armes bas ; mais si, après les avoir avertis, ils ne se ren-
» doient ni à la raison ni à la justice, on les regardoit comme
» des hommes qu'il falloit punir, & on leur faisoit la guerre.
» Après les avoir vaincus, on se contentoit de faire mourir
» les chefs, & l'on pardonnoit aux autres. On ne s'avançoit
» jamais dans leurs terres au-delà de 90 lys. S'ils prenoient la
» fuite, on ne les poursuivoit point au-delà de cent pas ; on
» n'achevoit point de tuer ceux qui etoient blessés ; on ne
» faisoit jamais prisonniers les vieillards : tels etoient les pre-
» miers usages.

» Dans la suite, les abus s'introduisirent. On n'avoit pas tou-
» jours egard à la justice pour commencer la guerre, & l'on
» devint cruel en la faisant. Les sabres & les piques ne suffi-
» sant pas, on inventa d'autres armes, & sur-tout les armes à
» feu. On trouva l'art destructif de brûler les villes entieres
» dans un très-court espace de tems, au moyen de quelques
» etincelles.

» Il faut avouer cependant que depuis les *Han* jusqu'aux
» *Ming* (c'est-à-dire depuis environ le commencement de
» l'Ere chrétienne jusqu'au seizieme siecle de cette Ere), il
» n'y a guere eu de guerriers qui entendissent bien l'usage des
» armes à feu. *Koung-ming* est presque le seul qui les ait em-
» ployées avec succès. Après *Koung-ming*, ceux qui etoient ins-
» truits de ce cruel artifice, n'oserent le mettre en usage, à
» raison du danger où l'on s'exposoit de nuire souvent aux siens
» & à sa propre personne en voulant s'en servir.

» Sur la fin de la Dynastie des *Ming* (c'est-à-dire vers l'an
» de Jesus-Christ 1600), on employa des canons contre les
» Japonnois, qui etoient venus faire des descentes sur nos
» côtes. Peu après, l'on adopta la maniere des Européens;
» l'on fit de gros & de petits canons, & aujourd'hui notre
» artillerie est complette. Nous avons les *houng-y-pao*, les
» *fa-koang-pao*, les *ta-tsiang-kiun-pao*, c'est-à-dire des ca-
» nons de toutes les grandeurs. Nous avons encore les
» *si-koa-pao* (les bombes), les *ko-chan-niao*, les *pi-chan-pao*,
» c'est-à-dire les différentes sortes de fusils & de pieces de
» campagne ».

Je m'arrête ici un moment pour faire observer que les armes à feu etoient connues très-certainement des Chinois dès le commencement de l'Ere chrétienne; puisque *Koung-ming*, qui vivoit alors, en faisoit usage, comme je le dirai bientôt en décrivant sa maniere. Ce fait est attesté par tous les

Historiens, qui ne disent pas simplement que *Koung-ming* en faisoit usage, mais qu'*il s'en servoit avec plus de succès qu'aucun autre;* ce qui suppose que les autres s'en servoient aussi. On sait d'ailleurs, à ne pas en douter, que dans leur maniere de combattre par le feu, ils employoient le salpêtre, le soufre & le charbon, qu'ils mêloient ensemble en certaine proportion; d'où il résulte qu'ils savoient faire la poudre à tirer, bien des siecles avant même qu'on se doutât en Europe que cette invention existoit. Comme je ne prétends pas qu'on m'en croie sur ma parole, je rapporterai fidelement ce que dit l'Auteur que j'ai sous les yeux, lequel *a pour ses garans les Auteurs les plus anciens & les plus célebres.* Je vais le suivre rapidement, & je ne m'arrêterai que lorsqu'il y aura quelque chose d'important à considérer.

Il commence par *Hoang-ty*: c'est, comme on voit, commencer bien haut; mais il ne dit rien de ce fameux Législateur de la Monarchie chinoise, que toute sa nation ne dise avec lui; ainsi il mérite d'être cru.

Avant la 61e année de son regne, laquelle répond exactement (suivant la chronologie fixée authentiquement par tous les Tribunaux littéraires, sous l'autorité de l'Empereur *Kien-long*, actuellement régnant) à l'an 2637 avant Jesus-Christ; avant, dis-je, la 61e année de son regne, *Hoang-ty* avoit déjà mis sous le joug tous ses ennemis. Il lui fallut pour cela remporter sur eux bien des victoires; & il ne vint à bout de les vaincre, que parce qu'il avoit réduit en art la maniere de faire la guerre, & qu'il fit usage de plusieurs armes de son invention.

On nous a conservé trois campemens qui peuvent donner une idée de son mérite en ce genre. Le premier est en cinq divisions, de la maniere qu'il se voit dans la Planche premiere, fig. 1. Le second est plus combiné; & les différens corps de la milice désignés sous le nom *du ciel, de la terre, des vents, des nuages, de*

la balance du ciel, *& de l'axe de la terre*, y ont leurs places disposées de telle façon qu'ils peuvent se mouvoir sans s'embarrasser les uns les autres (Voyez Planche premiere, fig. 2); le troisieme est plus combiné encore; puisque neuf corps de troupes peuvent se mettre aisément en ordre de bataille, se séparer, & se rassembler sans aucune confusion (Voyez *ibid.* fig. 3).

Les deux premieres Dynasties, *Hia* & *Chang*, n'ont pas laissé de monumens de leur maniere de faire la guerre. Elles s'en tinrent apparemment à ce qui avoit eté trouvé & employé du tems de *Hoang-ty*. La Dynastie des *Tcheou*, qui monta sur le trône 1122 ans avant l'Ere chrétienne, ne fit pas de même. *Ou-ouang*, fondateur de cette Dynastie, employa avec succès contre *Tcheou-sin*, le dernier des Empereurs des *Chang*, une méthode qui lui fut donnée par *Lu-ya*, son instituteur. Cette méthode consiste à ranger l'armée en bataillon quarré. *Lu-ya*, autrement dit *Tai-koung*, ou le grand Comte, donna aux cinq corps de la milice qui etoit sous les ordres de *Ou-ouang*, les noms des cinq Planetes; & rangea ces cinq corps de maniere que chaque corps formoit lui-même un quarré, ayant un espace vuide, égal à celui qu'il occupoit, pour la facilité des evolutions. (Voyez *ibid.* fig. 4).

Le même *Lu-ya* augmenta la milice, de trois corps, à chacun desquels il donna le nom d'un des trois principes actifs, *le ciel*, *la terre* & *l'homme*; & au moyen de cette augmentation, il remplit les vuides, & partagea le grand quarré en neuf petits quarrés de la maniere qu'on le voit *ibid.* fig. 5.

Sun-tsée & *Ou-tsée*, qui vêcurent plusieurs siecles après *Lu-ya*, (les mêmes dont j'ai traduit les ouvrages, & qu'on trouve dans le livre intitulé *l'Art militaire des Chinois* (1), ces deux grands

(1) C'est l'ouvrage qui forme le volume VIII de ces Mémoires.

généraux renchérirent sur tout ce qui s'etoit fait avant eux. Ils ne se contenterent pas des bataillons en grands & en petits quarrés, ils firent représenter par leurs corps de troupes, les figures *Lo-chou* & *Ho-tou*, telles qu'elles furent montrées à *Fou-hi* sur le dragon-cheval, & au grand *Yu* sur la mystérieuse tortue (Voyez la Planche II, fig. 6).

Tant que la Dynastie des *Tcheou* & celle des *Han* furent sur le trône, les gens de guerre s'en tinrent aux méthodes qui avoient été prescrites par *Sun-tsée* & *Ou-tsée*, à qui elles avoient réussi. Mais sur la fin des *Han*, c'est-à-dire vers l'an 200 de notre Ere, il parut un héros dont les exploits effacerent en quelque sorte tout ce qui s'etoit fait jusqu'alors, c'est le fameux *Tchou-ko-leang*, autrement dit *Koung-ming*. Ce grand homme, doué d'un génie supérieur, qu'il tourna tout entier du côté de la guerre, est l'inventeur de plusieurs campemens & ordres de bataille qui sont encore aujourd'hui l'admiration de ses compatriotes. On verra quelques-uns des principaux, dans la même Planche II, fig. 7, 8, 9, & Planche III, fig. 10. Ceux du métier les apprécieront ce qu'ils valent; il me suffit de les leur présenter.

Un autre guerrier illustre qui brilla sous le *Tay-tsoung* des *Tang*, dont le regne commença l'an 627 de Jesus-Christ, perfectionna, ou, pour mieux dire, varia les inventions de *Tchou-ko-leang*, comme on peut le voir dans la Planche 3, fig. 11 & 12. Ce guerrier illustre est *Ly-tsing*, dont nous avons donné le portrait parmi ceux des Chinois célebres (1).

Les campemens ou ordres de bataille (même Planche, fig. 13, 14 & 15, & Planche IV, fig. 16 & 17) sont encore de lui. Les grands Généraux des Dynasties postérieures aux *Tang* se moulerent sur *Ly-tsing*, & je ne trouve pas qu'ils

(1) Voyez Tome V de ces Mémoires, pag. 202, Portrait LIX.

aient rien inventé. Pour ce qui est des douze manieres de rassembler les troupes après la bataille, afin d'être en etat de recommencer le combat s'il en etoit besoin, on a suivi la méthode employée par les Anciens. Celle de la Planche IV, fig. 18, attribuée à *Tchao-pen-hio*, est proprement de *Ly-tsing*. On prétend qu'elle date du tems même de *Fou-hi;* mais que *Ly-tsing* & *Tchao-pen-hio* sont les seuls qui l'aient bien comprise, & qui en aient fait usage à propos. Il faut laisser aux erudits chinois le soin de discuter ce point de critique.

Après *Tchao-pen-hio*, il est parlé de *Yu-ta-hien;* je ne saurois dire en quel tems il vivoit. On rapporte que ce *Yu-ta-hien* campoit simplement en rond ou en quarré (Voyez Planche 4, fig. 19 & 20); qu'il faisoit avancer les rangs pour combattre (comme on le voit *ibid.* fig. 21); qu'il les faisoit circuler (comme dans la fig. 22), & que pour le reste il s'en tenoit à la méthode des Anciens.

Tsi-ki-koang est encore un de ces généraux qui se sont rendus fameux par quelque invention, ou par quelque maniere de ranger les troupes, au moyen de laquelle ils ont gagné des batailles. Il rangeoit ses troupes à l'imitation de l'oiseau *Yuen-yang*, dont le mâle & la femelle sont inséparables (Voyez cet arrangement dans la Planche V, fig. 23, 24, 25 & 26). Les arrangemens tracés dans la fig. 27 de cette Planche & dans les suivantes, jusqu'à la fig. 41, Planche X inclusivement, ne sont pas fort anciens; ils ne datent que du tems de la Dynastie des *Ming*, qui commença l'an de l'Ere chrétienne 1368, & fut entiérement éteinte l'an 1644. « Les différens » campemens & ordres de bataille observés par les Anciens » (dit l'Auteur que j'ai sous les yeux), étoient calqués sur » le modele de ceux de *Hoang-ty* & de *Tay-koung*. Les » grands Généraux de l'antiquité moyenne, tels que *Sun-tsée*, » *Ou-tsée*, *Tchou-ko-leang*, *Ly-tsing*, ont su en faire usage &

» en profiter : ce qui n'eſt guere poſſible aujourd'hui, parce » qu'on a aboli l'uſage des anciennes armes, & qu'on leur en » a ſubſtitué d'autres ».

Le même Auteur parle des machines à tranſporter le canon & à faciliter le paſſage des foſſés inondés & des rivieres, des inſtrumens à creuſer la terre & à miner, des machines à eſcalader les murs, à voir par-deſſus ces murs ce qui ſe paſſe dans la ville qu'on aſſiege, des ponts mobiles, des paliſſades, des chauſſe-trappes pour enferrer la cavalerie & les gens de pied, des ſeringues pour éteindre les incendies, des différentes eſpeces de boucliers pour ſe mettre à couvert du trait. Voyez tout cela dans les Planches XI & ſuivantes, depuis la fig. 42 juſqu'à la fig. 66 incluſivement.

Il en vient enſuite aux armes à feu. Voyez les figures & leur explication, depuis la Planche XV, fig. 67 & ſuivantes, & les figures de la Planche 16.

L'arme qui eſt nommée *nid d'abeilles* (Planche XV, fig. 68), ou pour mieux dire, *eſſaim d'abeilles*, « eſt une des plus ter- » ribles qu'on puiſſe employer. Elle tient un milieu entre les » canons & les fuſils, & fait plus d'effet dans une bataille que » les uns & les autres, tout à la fois. Sa charge eſt d'une » centaine de balles, & ces balles tirent juſqu'à la portée de » quatre à cinq cens pas. Un homme la porte ſur ſes epaules ». C'eſt l'Auteur que j'ai ſous les yeux qui s'exprime ainſi.

Au ſujet du *tonnerre de la terre* (*ty-lei*), Planche XV, fig. 75, employé avec ſuccès par *Koung-ming*, environ deux cens ans après Jeſus-Chriſt, je ferai obſerver que les Auteurs qui parlent de *Koung-ming* ne le font pas l'inventeur de cette maniere de nuire à l'ennemi. Ils diſent au contraire qu'*il l'avoit puiſée dans les ouvrages des anciens guerriers* : ce qui eſt une preuve ſans réplique, que les Chinois connoiſſoient la poudre à tirer, & l'employoient à la guerre bien long-tems

long-tems avant que cette connoiſſance fût parvenue en Europe.

Le *foung-ko* (ruche d'abeilles), Planche 16, fig. 76, autre arme, non moins meurtriere que le *ty-lei*, & qui date du même tems, en eſt une confirmation. Je paſſe ſous ſilence ce qu'ils appellent le *ho-yao* (feu dévorant), le *ho-toüng* (boëte de feu), le *ho-touñg* (tube de feu), qui prouvent la même choſe, ainſi que le *tien-ho-kieou*, c'eſt-à-dire le globe contenant *le feu du ciel* (Voyez la Planche 16, fig. 77 & ſuiv.).

Les effets que l'on attribue à ce *feu du ciel*, nous rappellent l'idée qu'on ſe forme communément de l'ancien *feu grégeois*. On s'en ſervoit dans les armées Chinoiſes du tems de *Sun-tſée*, d'*Ou-tſée*, & même pluſieurs ſiecles avant eux, c'eſt-à-dire, pluſieurs ſiecles avant notre Ere. Mais (dit l'Auteur qui me ſert de guide) comme il eſt preſque auſſi dangereux pour ceux qui l'emploient, que pour ceux contre qui il eſt employé, on en a interrompu l'uſage.

Les anciens Chinois employoient la poudre *chen-ho-yo*, ſoit dans les combats, ſoit pour mettre le feu au camp des ennemis. Il n'eſt pas dit comment.

La poudre qui va contre le vent, & qu'on appelle pour cette raiſon *ny-foung-yo*, eſt une de celles qui ont le plus de force. Cette poudre a une vertu qui, ce me ſemble, pourroit être d'une très-grande utilité dans nos armées, c'eſt que la fumée va egalement contre le vent.

Les Chinois font leur poudre ordinaire de pluſieurs manieres avec les matériaux que nous employons, c'eſt-à-dire avec le ſalpêtre, le ſoufre & le charbon.

Sur trois parties de ſalpêtre, ajoutant une partie de ſoufre & une partie de charbon, ou ſur quatre parties de ſalpêtre ajoutant une partie de ſoufre & une partie de charbon, on obtient la meilleure poudre pour les artifices de toutes les

ſortes. Les différentes drogues qu'on joint à cette premiere compoſition lui font produire différens effets. Par exemple, pour faire enſorte que la poudre enflammée produiſe un feu rouge, on ajoute du *tao-hoa-pi*. Si l'on veut les cinq couleurs en même tems, au lieu du *tao-hoa-pi* on ajoute le *ma-nao-pi*. Si l'on veut un feu qui ſoit comme blanc, il faut du *tchao-nao* (c'eſt le camphre). Si l'on veut une exploſion forte, il faut du *tchen-cha ;* on y ajoute encore du mercure. Si l'on veut un feu noir, il faut du *he-kiao-pi*. Si l'on veut des globes de feu, il faut du *kan-tſi* (vernis ſec). Si l'on veut un feu qui aille contre le vent, on ajoute de la graiſſe de marſouin, du *Kiang* & de la poudre des os de ces mêmes marſouins calcinés. Pour une poudre dont l'effet ſoit des plus prompts, il faut de la fiente de loup en poudre, & du *pan-mao* egalement pulvériſé. Pour faire une poudre qui produiſe beaucoup de fumée, il faut ſur une livre de ſalpêtre, quatre onces de ſoufre qu'on aura fait bouillir dans de l'urine humaine, trois onces de charbon, une once de *tchang-nao* (cervelle de daim), un dixieme d'once de *tſing-fen*, quatre onces de *pi-choang*, & une livre de *che-hoang*.

Pour faire la poudre qui pouſſe la fuſée fort haut, il faut, ſur une once de ſalpêtre, trois dixiemes d'once de ſoufre, quatre centiemes d'once de *mi-to-ſing*, & trois dixiemes d'once de charbon. On ſe ſervoit de ces ſortes de fuſées, pour donner des ſignaux pendant le jour. Pour les fuſées de ſignaux pendant la nuit, ſur quatre onces de ſalpêtre on mettoit deux dixiemes d'once de ſoufre & une once de charbon.

Pour la compoſition de la poudre qui pouſſe horizontalement en avant, & en eparpillant, il faut ſur deux onces de ſalpêtre, trois dixiemes de ſoufre, trois dixiemes de charbon, deux dixiemes & demi de ſoufre, ſept dixiemes & demi de ſable très-fin (ce ſable doit avoir eté trempé dans l'huile

de l'arbre *toung*, ou dans l'huile appellée *pa-teou-yeou*), & trois dixiemes & demi de charbon. Il s'agit de dixiemes d'once.

Pour la composition de la poudre des pétards, &c., sur dix onces de salpêtre, il faut 6 onces de soufre, trois onces de charbon de calebasse, & une once de *che-hoang*.

Pour la poudre qu'on emploie dans les gros canons, sur seize onces de salpêtre, on met 6 onces de soufre, six onces plus huit dixiemes d'once de charbon de calebasse, ou de béringene, ou simplement de saule. Il faut que le salpêtre soit purifié jusqu'au dernier degré, & qu'il ne laisse pas le moindre marc. On broie tout cela dans un mortier de pierre, & à plusieurs reprises; on le délaie dans de l'eau, & on le fait sécher, jusqu'à ce qu'ayant perdu sa liquidité, il soit en consistance de pâte. On pile de nouveau cette pâte dans le même mortier, & quand elle a eté bien pilée, on la retire pour la faire sécher. Quand elle est entiérement seche, on la pile de nouveau, après l'avoir délayée une seconde & une troisieme fois, & avoir fait les mêmes opérations que ci-devant. Trois onces de cette poudre suffisent pour chasser un boulet ordinaire.

Pour faire les etoupilles, on prend quatre onces de soufre, quatre onces de *pe-tsao-choang*, une livre de charbon pilé, quatre onces de charbon non encore réduit en poudre, deux onces de racines de mauves. On réduit le tout en poussiere très-fine, on le fait bouillir dans de l'eau de salpêtre, c'est-à-dire où l'on aura délayé du salpêtre, on y ajoute quelques jujubes dont on a eu soin de tirer le noyau, & l'on fait bouillir tout ce mêlange jusqu'à ce qu'il soit en pâte. On retire cette pâte qu'on pile dans un mortier; & quand elle a eté suffisamment pilée, on en fait, sur la paume de la main, des aiguillettes de la longueur & de la grosseur qu'on veut. On les

fait fécher pour s'en fervir au befoin. On infinue une de ces aiguillettes par un bout dans la lumiere du canon jufqu'à la charge, & l'on enduit de poudre ordinaire le bout qui eft en dehors, & auquel on doit mettre le feu.

La poudre ordinaire doit fe préparer, fuivant mon Auteur, de la maniere fuivante. Il faut être muni d'une balance qui foit jufte. Il faut que le foufre qu'on emploie foit bien purifié, & réduit en poudre impalpable, de même que le falpêtre, & quand l'un & l'autre font en des dofes proportionnées, on les mêle, & on les paffe fur un marbre avec un cylindre de pierre. On y joint alors la poudre de charbon, & l'on met le tout dans l'eau pour le délayer & le réduire en pâte. On repaffe cette pâte fur le marbre comme auparavant. Quand elle eft bien moulue, & dans un etat de confiftance fuffifant, on la retire pour la faire fécher au foleil. Après qu'elle eft feche, on la remet fur le marbre, & on la manipule jufqu'à ce qu'elle foit réduite en poudre. Plus cette poudre eft fine, meilleure elle eft. Elle fert à toutes fortes d'ufage.

La poudre pour la charge de l'artillerie demande une autre préparation. La voici. On prend cinq livres de falpêtre, une livre de foufre, & une livre de charbon de béringene, réduit en poudre fine. Au défaut du charbon de béringene, on emploie le charbon fait avec des branches de faule; mais il faut avoir la précaution de rejetter l'ecorce, les nœuds, & cet endroit par où paffent les rejettons ou rameaux. Avec cette même précaution, on peut employer le charbon fait avec des branches de tout autre arbre qui ne feroit ni réfineux ni huileux. On mêle tout cela enfemble, & on le manipule comme il a eté dit ci-deffus. On divife enfuite ces fept livres de matériaux en trois parts. On paffe fur le marbre chacune de ces parts en particulier trois mille huit cent fois, c'eft-à-dire apparemment jufqu'à ce qu'elle foit bien broyée & bien mêlée. Après

cette premiere opération ſur chacune des trois parts, on remêle le tout enſemble, & on le délaie dans de la forte eau-de-vie, de maniere que ſur trois livres de cette préparation, il y ait une livre d'eau-de-vie. On met cette pâte ſur le marbre, & on la comprime avec le cylindre de pierre juſqu'à cent fois. On la retire enſuite, on la bat avec des bâtonnets, & quand elle eſt en grumeaux de la groſſeur d'un grain de millet, ou, ſi l'on veut, d'un grain de riz, ou même d'un pois, elle eſt dans l'etat qu'il faut. Pour s'aſſurer ſi elle eſt bonne on en met quelques grains ſur le creux de la main, l'on y met le feu, & ſi la main ne ſent pas la moindre chaleur, c'eſt un ſigne que la poudre eſt dans ſon etat de perfection. Cette poudre, ainſi préparée, a le double de force de la poudre ordinaire. Ainſi une demi-livre fait le même effet qu'une livre de poudre ordinaire. Son effet eſt très-prompt. On en peut faire auſſi des etoupilles en y trempant une ficelle, lorſqu'elle eſt encore dans ſon etat de liquidité.

Une autre maniere de faire des etoupilles, eſt celle qui ſuit. On prend de la poudre ordinaire une livre, de ſoufre trois onces ſix dixiemes d'once, du charbon de ſaule pulvériſé quatre onces trois dixiemes, du charbon de béringene cinq dixiemes, du *pe-pi* cinq dixiemes, du *tchao-nao* ou camphre trois dixiemes. On manipule tout cela enſemble de la même maniere que la poudre qui a le double de force que la poudre ordinaire. Une ficelle enduite de cette préparation, fait une excellente etoupille, au moyen de laquelle on met le feu de loin. Cette même compoſition peut être employée à charger les canons; mais alors il faut y mettre la même quantité de ſalpêtre & de ſoufre que dans la poudre *de double force*, ôter cinq dixiemes d'once de charbon, y ajouter cinq dixiemes d'once de *pe-pi* & autant de camphre. On délaie le tout dans de la forte eau-de-vie, & on le laiſſe ſécher. Le reſte comme

ci-dessus. Si l'on veut s'en servir pour les fusées, il faut ôter une once deux dixiemes de soufre, & y ajouter deux dixiemes d'once de *pan-mao*. On mêle bien le tout, on le passe par un tamis très-fin, on le délaie dans de la forte eau-de-vie, on le fait bien sécher, & on le manipule de nouveau, on le délaie encore une fois dans de la forte eau-de-vie, &, après l'avoir manipulé comme ci-dessus, on le fait sécher pour s'en servir au besoin. Pour les simples serpentaux, on n'y met que quatre onces de charbon de saule, & l'on ôte une once plus un dixieme d'once de soufre. Tout le reste de même que ci-dessus.

Je n'ai insisté si long-tems sur l'article de la poudre, que dans le dessein de prouver qu'elle etoit connue des anciens Chinois, puisque tout ce que je viens de rapporter est extrait de leurs livres les plus anciens & les plus authentiques.

Mais en voilà assez sur ce qui regarde le feu. Passons à un autre elément, & voyons ce que les Chinois savent faire sur les eaux. Ce seul article, pour être traité comme il faut, exigeroit beaucoup de tems que je n'ai pas, & des secours que je ne saurois me procurer dans le lieu où je suis. La seule inspection des estampes suffira aux personnes intelligentes pour se mettre à-peu-près au fait. Il faut remarquer que les armées navales des Chinois n'ont guere combattu que sur le *Kiang;* ainsi leurs campemens, leurs evolutions, la forme de leurs navires, & toutes leurs manœuvres ne doivent être envisagés que sous ce point de vue.

La fig. 81 de la Planche XVII, représente un navire de guerre propre tout à la fois à combattre sur les rivieres & en pleine mer. C'est ainsi qu'on en voit encore aujourd'hui dans le port de Canton. Ceux du *Sée-tchouen* sont d'une autre forme, & construits différemment. Voyez dans la même Planche, la fig. 82, & la Planche XVIII, fig. 83 & 84.

Ceux de la Planche XIX, & la fig. 87 de la Planche XX, servent egalement dans les marines de Canton, du *Sée-tchouen*, du *Fou-kien*, & du *Tché-kiang*.

Le navire *yng-tchouen*, c'est-à-dire *à bec d'epervier*, de la Planche XX, fig. 88, a cela de particulier, qu'il a comme deux proues, & que par ce moyen il avance & recule avec une egale facilité.

Tous les autres, depuis la fig. 89 de la même Planche XX, jusqu'à la fig. 93 de la Planche XXII, inclusivement, méritent peu d'attention. Celui de la même Planche XX, fig. 94, pourroit donner lieu à quelque invention utile pour faire avancer nos vaisseaux en tems de calme. Ne leur fît-on faire qu'une lieue, cela suffiroit peut-être pour les tirer d'un mauvais parage. C'est à nos experts qu'il faut s'en rapporter.

Les figures 95, 96 & 97 de la Planche XXIII, représentent des armées navales, ou, pour mieux dire, une armée navale rangée comme le font les armées chinoises lorsqu'elles campent ou sur le grand *Kiang*, ou en pleine mer. Je joins à ces représentations les noms de différens ordres de bataille dont on vient de m'apporter les plans, & que je n'ai pas eu le tems de rédiger de maniere à être mis en estampes comme les autres, pour y faire suite.

Le premier de ces ordres de bataille, est celui qu'on appelle en chinois *tsing-loung-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille dit le dragon noir.*

Le second est appellé *choang-loung-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille dit le double dragon.*

Le troisieme est appellé *yng-tchouen-ngan-lieou-tchen*, ou *l'epervier planant au-dessus des saules le long des rivieres.*

On nomme le quatrieme *ouan-ma-tcheng-po-tchen*, ce qui signifie *dix mille chevaux grimpant sur une hauteur*, *ordre de*

bataille. Voilà ſans doute une dénomination bien ſinguliere : je la donne telle qu'elle eſt.

Le cinquieme ordre de bataille porte le nom de *tchang-ché-kiuen-tou*, qui ſignifie *le long ſerpent ſerpentant ſur la terre.*

Le ſixieme eſt appellé *tſang-loung-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille dit le dragon bleu* (ou *verd*, car le caractere *tſang* déſigne egalement le verd d'herbe, & le bleu de ciel).

Je ne ſais quel nom donner en françois au ſeptieme. Le caractere *yen* ſe rend en latin par *dejicere*, *deturbare*, *proſternere*, *dormire*, &c ; *yue* c'eſt la *lune*, & *tchen* ſignifie *ordre de bataille.* Qu'on donne tel ſens que l'on voudra à ces trois caracteres joints enſemble *yen-yuen-tchen*, le nom n'y fait rien. Appellons cet ordre, *la lune qui ſe couche*, ou *qui va dormir.*

On appelle le huitieme *ſan-ty-tchen*, c'eſt-à-dire *ordre de bataille dit des trois ennemis.*

Le neuvieme eſt appellé *yuen-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille dit le cercle.*

On nomme le dixieme *y-tſée-tchen*, ſignifiant, *ordre de bataille repréſentant le caractere un*, qui s'ecrit ainſi —, & qui ſe lit *y.*

Le onzieme eſt appellé *toui-ty-lien-hoan-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille en oppoſition continuelle avec l'ennemi.*

Tels ſont les principaux ordres de bataille des armées navales des Chinois. Il ne faut pas oublier que ce n'eſt que pour combattre ſur le *Kiang*, ou, tout au plus, non loin des côtes, dans les environs des iſles du Japon, & autres iſles voiſines de leur pays.

Par tout ce que j'ai dit, tant dans l'ouvrage intitulé *l'Art militaire des Chinois*, que dans cette eſpece de *Supplément*, on peut ſe former une idée aſſez juſte de la Tactique, tant ancienne que moderne, d'un peuple qui ſemble n'avoir rien de commun avec les nations d'Europe. Je n'explique pas ici cette

cette partie des autres figures des Planches dont j'ai cru pouvoir enrichir cet ecrit, parce que j'ai mis l'explication ſur les Planches même ; je ſouhaite de tout mon cœur qu'on puiſſe en tirer parti. Dans le grand nombre de choſes dont j'ai fait mention, ne s'en trouvât-il qu'une d'utile, je me croirois abondamment dédommagé de mon travail. En traitant un ſujet qui n'eſt pas de mon reſſort, j'ai ouvert aux critiques un champ aſſez vaſte pour pouvoir exercer leurs forces : mais leurs traits ſeront déjà emouſſés quand ils parviendront juſqu'à moi.

A Pé-king le premier Septembre 1778.



EXPLICATION DES PLANCHES (*).

PLANCHE PREMIERE [Pag. 332, & 353].

FIGURE 1.

CAMPEMENT d'une armée divisée en cinq corps, de l'invention de *Hoang-ty*.

FIG. 2.

Campement mobile de l'invention de *Hoang-ty*, dont la 61e année du regne répond à l'an 2637 avant Jesus-Christ.

Hoang-ty donnoit aux divers corps de troupes, désignés dans la Planche par des lettres, les noms que voici avec leur signification.

A. *Tien*, ciel.
B. *Ty*, terre.
C. *Yun*, nuages.
D. *Foung*, vents.
E. *Tien-heng*, balance du ciel.
F. *Ty-tcheou*, l'axe de la terre.

Dans le systême de *Hoang-ty*, le Général étoit placé au centre, d'où il donnoit des ordres à ces différens corps.

FIG. 3.

Ordre de bataille dans lequel les neuf corps de troupes peuvent aisément se séparer & se rassembler; cet ordre de bataille est de l'invention de l'Empereur *Hoang-ty*, qui tâcha de ranger les troupes comme on rangeoit les trigrammes de *Fouhi*.

Du tems de *Chen-noung*, les Princes vassaux s'etoient révoltés, & aspiroient, chacun de son côté, à l'autorité suprême. Au moyen de cet arrangement de troupes, *Hoang-ty* les vainquit l'un après l'autre, & demeura seul maître.

FIG. 4.

Ordre de bataille, de l'invention de *Tay-koung*, dans lequel le quarré divisé représente les cinq planetes.

Lu-ya, surnommé *Tay-koung*, ou le grand comte, donna à *Ou-ouang* la méthode de ranger ainsi les différens corps de troupes qu'il menoit contre le dernier Empereur des *Chang*. Le grand quarré etoit de 1200 pas. Ce grand quarré fut partagé en neuf petits. Le quarré du milieu étoit pour le Général, & les huit autres pour les Officiers généraux. Les quatre petits quarrés vuidés, sont pour faciliter les différentes évolutions.

FIG. 5.

Ordre de bataille, dans lequel *Tay-koung* ajoute les trois principes actifs, *le ciel*, *la terre* & *l'homme*, aux cinq planetes.

(*) Les Planches & les explications sont celles qui se trouvoient dans le manuscrit chinois communiqué à l'Auteur du Supplément qu'on vient de lire.

PLANCHE II [pag. 334].

FIG. 6.

ORDRE de bataille pratiqué par les Généraux *Sun-tsée* & *Ou-tsée*, à l'imitation des figures *Ho-tou* & *Lo-chou* [montrées sur le dragon-cheval & la mystérieuse tortue, du tems de *Fou-hi* & du grand *Yu*].

A. *Niao*, les oiseaux.
B. *Che*, les serpens.
C. *Loung*, les dragons.
D. *Hou*, les tigres.

FIG. 7.

Ordre de bataille mis en usage par *Tchou-ko-leang*, lorsqu'il combattit à *Yu-fou-kiang*. C'etoit un grand Général qui vivoit sur la fin des *Han*.

A. *Niao*, oiseaux.
B. *Foung*, vents.
C. *Ty*, Terre.
D. *Loung*, Dragons.
E. *Hou*, Tigres.
F. *Yun*, Nuages.
G. *Tien*, Ciel.
H. *Che*, Serpens.
I. *Tchoung-kiun*, corps du milieu.
K. corps de cavalerie partagé en vingt-quatre brigades.

FIG. 8.

Campement de *Tchou-ko-leang*, divisé par le moyen des portes.

A. porte de devant.
B. porte du côté de devant.
C. porte de la division de la gauche.
D. porte du milieu.
E. porte de la gauche.
F. porte de la droite.
G. porte de la division de la droite.
H. porte de la division de la gauche.
I. porte de derriere.
K. porte de la division de devant.
L. porte de la division de derriere.
M. porte de la division de la gauche.
N. porte de la division de la droite.

FIG. 9.

Ordre de bataille dont fit usage *Tchou-ko-leang*, en combattant contre ceux du royaume de *Ouei*. Les corps de cavalerie sont marqués par des points noirs, & portent les noms chinois des douze heures. *Tsee*, 1; *Tcheou*, 2; *Yn*, 3; *Mao*, 4; *Tchen*, 5; *See*, 6; *Ou*, 7; *Ouei*, 8; *Chen*, 9; *Yeou*, 10; *Hiu*, 11; *Hai*, 12.

PLANCHE III [pag. 334].

FIG. 10.

TCHOU-KO-LEANG ramasse sa cavalerie après le combat, pour la faire camper.

A. Corps de devant, ou tête.
B. Division de devant.
C. Corps de la droite.
D. Division de la droite.
E. Corps de derriere.
F. Division de derriere.
G. Corps de la gauche.
H. Division de la gauche.
I. Officiers de la gauche.
K. Officiers de devant.
L. Officiers de la droite.
M. Officiers de derriere.

Les chiffres désignent les corps de cavalerie.

FIG. 11.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing*, Grand-Général sous *Tang-tay-tsoung*, réduisit à six, les huit arrangemens de *Koung-ming*, autrement dit *Tchou-ko-leang*.

A. Les intervalles marqués par cette lettre, sont nommés *Portes*.

FIG. 12.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* réduisit à six, les huit arrangemens de *Tchou-ko-leang*, qui avoit imité les anciens.

FIG. 13.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing*, par l'arrangement en rond du dedans, & les six petits quarrés qui sont autour, imite une fleur qui s'épanouit.

A. Espions & Enfans-perdus de la droite.
B. Corps de la gauche.
C. Corps de la droite.
D. Espions & Enfans-perdus de la gauche.

FIG. 14.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* range en sept divisions les trois sortes de troupes : celles qui combattent dans les chars, l'infanterie & la cavalerie.

Les points blancs désignent les chars ; les deux lignes ondées, l'infanterie ; & les quarrés noirs, la cavalerie.

FIG. 15.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* divisa son armée entre douze Officiers-Généraux. Ce fut sous le grand *Tay-tsoung* des *Tang*, avant qu'il montât sur le trône. Il combattoit alors contre les Tartares, sur lesquels il remporta une pleine victoire.

A. Harceleurs de devant.
B. Avant-garde.
C. Corne droite.
D. Harceleurs de la droite.
E. Griffes de la droite.
F. Griffes de la gauche.
G. Dents de la droite.
H. Dents de la gauche.
I. Harceleurs de derriere.
K. Arriere-garde.
L. Griffes de la gauche.
M. Harceleurs de la gauche.
N. Corps de réserve.

PLANCHE IV [pag. 334 & 335].

FIG. 16.

ORDRE de bataille dans lequel on divise l'armée en douze corps de troupes, à l'imitation de *Ly-tsing*.

A. Porte de devant. C. Porte de la droite.
B. Porte de derriere. D. Porte de la gauche.

FIG. 17.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* divise son armée en douze corps dont chacun porte le nom chinois d'une heure (Voyez pour les noms des heures l'explication de la fig. 9, Pl. II.).

Les points blancs désignent l'infanterie; les quarrés noirs, la cavalerie.

FIG. 18.

Ordre dans lequel *Tchao-pen-hio* rassembla son armée après la bataille, dans le dessein de recommencer le combat.

Les traits en zigzag désignent les chars; les points blancs, l'infanterie; les points noirs, la cavalerie.

Cette maniere est prise des anciens. On prétend qu'elle date du tems de *Fou-hi*, & qu'il n'y a eu que *Ly-tsing* & *Tchao-pen-hio* qui l'aient bien comprise.

FIG. 19.

Campement en rond, tel que le traçoit *Yu-ta-hien*.

FIG. 20.

Campement en quarré, tel que le traçoit *Yu-ta-hien*.

FIG. 21.

Méthode de *Yu-ta-hien*, pour faire avancer de nouveaux rangs, pendant que ceux qui avoient combattu se reposoient.

FIG. 22.

Méthode de *Yu-ta-hien* pour faire avancer les troupes en serpentant.

PLANCHE V [pag. 335].

FIG. 23.

UNION des différens corps de troupes : invention de *Tsi-ki-koang*, qui prit pour modele l'oiseau *Yuen-yang*, dont le mâle & la femelle ne se quittent jamais.

A. Etendart général qui marche à la tête des troupes.
B. Fantassins armés du bouclier.
C. Cavaliers armés du bouclier.
D. Soldats armés de clous.
E. Soldats armés de la pique.
F. Soldats armés de la demi-pique.
G. Soldats armés du demi-clou.

Tous ces corps soutiennent ceux qui les précedent.

FIG. 24.

Maniere dont *Tsi-ki-koang* partage à droite & à gauche les troupes armées comme dans la figure précédente.

FIG. 25.

Tsi-ki-koang change les deux corps de troupes qui sont de cinq brigades, compagnies ou escadrons chacun, en d'autres corps composés de trois brigades, compagnies ou escadrons, à l'imitation des trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme.

FIG. 26.

Tsi-ki-koang change l'arrangement des troupes imitant l'oiseau *Yun-yang*, & l'arrangement qui imite les trois principes actifs.

FIG. 27.

Ordre de bataille de neuf corps de troupes.

A. Cavaliers.
B. Archers.

L'arrangement tel qu'on le voit ici, n'est pas fort ancien. Il date seulement du tems de la Dynastie précédente. Les arrangemens des Anciens, dit l'Auteur que j'ai sous les yeux, ont été faits sur le modele de ceux de *Hoang-ty* & de *Tay-koung*. *Sun-tsée*, *Ou-tsée*, *Tchou-ko-leang*, *Ly-tsing*, & autres grands Généraux de l'Antiquité moyenne, ont su en faire usage. On ne sauroit s'en servir aujourd'hui, parce qu'on a aboli l'usage des anciennes armes, & qu'on leur en a substitué d'autres qui demandent nécessairement un arrangement différent.

PLANCHE VI [pag. 335].

FIG. 28.

ORDRE de bataille imitant les six fleurs.

A. Canonniers.

B. Fusiliers.

C. Cavalerie.

D. Archers.

FIG. 29.

Ordre de bataille en bataillon quarré.

FIG. 30.

Ordre de bataille en rond.

A. Canonniers.

B. Fusiliers.

C. Archers.

D. Corps de réserve où est le Général.

PLANCHE VII [pag. 335].

FIG. 31.

ORDRE de bataille repréfentant les deux principes matériels, *Yang* & *Yn*, appellés dans *l'Y-king*, *Leang-y*. Ce font deux lignes, dont l'une eft entiere & l'autre brifée.

A. Cavaliers.

B. Soldats armés de l'arc & du long fabre, ou *tchong-tao*.

C. Fufiliers.

D. Canonniers.

FIG. 32.

Ordre de bataille des trois *continus*.

Par ce mot *continus*, on entend les corps de troupes qui fe fuccedent fans interruption. Les canonniers font à la tête, enfuite les fufiliers, &c. Ces derniers, qui font après les canonniers, doivent être eloignés de vingt pas des autres fufiliers qui font immédiatement avant les foldats armés d'arcs & de fabres; & ces derniers, à vingt pas de la cavalerie.

FIG. 33.

Ordre de bataille dans lequel les trois *continus* prennent cette nouvelle forme.

PLANCHE



PLANCHE VIII [pag. 335].

FIG. 34.

ORDRE de bataille repréſentant la fleur *mei-hoa*.

A. Canonniers.

B. Fuſiliers.

C. Arcs & fleches.

D. Grands & petits Sabres.

E. Cavalerie.

FIG. 35.

Ordre de bataille repréſentant la fleur *mei-hoa* dans une autre forme.

A. Cavalerie.

B. Canonniers.

C. Arcs & Flêches.

D. Fuſiliers.

1. Sabres & Boucliers.

2 & 3. Sabres.

4 & 5. Sabres longs.

FIG. 36.

Ordre de bataille repréſentant les trois principes actifs: le ciel, la terre & l'homme.

Cet arrangement eſt imité des Anciens. Dans les batailles (dit l'Auteur que j'ai ſous les yeux) on commence par les canons ou la groſſe artillerie, lorſqu'on eſt encore loin de l'ennemi. Quand on en eſt plus près, on ſe ſert des fuſils. Plus près encore, on emploie l'arc & la fleche; dans la mêlée, on fait uſage des autres armes, piques, ſabres, &c. Enſuite on enveloppe ou on pourſuit l'ennemi avec la cavalerie.

PLANCHE IX [pag. 335].

FIG. 37.

ORDRE de bataille en aîles de papillon.

A. Sabres.

B. Longs-Sabres.

C. Haches.

D. Arcs & Fleches.

FIG. 38.

Les aîles de papillon marchant en ordre de bataille.

A. Sabres.

B. Longs Sabres.

C. Haches.

D. Archers.

E. Fusils.

FIG. 39.

Représentation des armes & de l'arrangement des troupes formant les aîles de Papillon.

A. Bouclier.

B. Longs Sabres ou Hallebardes.

C. Hache.

D. Arcs & Fleches.

E. Fusils.

PLANCHE X [pag. 335].

Fig. 40.

Campement nommé en chinois *Tou-yng-yun*; c'eſt-à-dire, *imitant la lune.*

On ne trouve point l'explication de cette figure. L'Auteur de ce Supplément ſuppoſe que les militaires diſtingueront ce qu'elle repréſente.

Fig. 41.

Marche des troupes.

A. Corps du milieu où ſont les tambours.

B. Avant-garde.

C. Aîle droite.

D. Aîle gauche.

E. Arriere-garde.

PLANCHE XI [pag. 336].

FIG. 42.

MACHINE faite de bois, dont on se sert dans les sieges, lorsqu'on creuse sous les murailles ou qu'on fait breche, pour n'être pas enseveli sous les pierres ou sous la terre. Elle est haute de sept pieds & demi & large de huit. On la nomme *chemin dans la terre.*

FIG. 43.

Machine à transporter le canon.

FIG. 44.

Ponts mobiles pour traverser les fossés. On fait de ces ponts de différentes grandeurs, selon les lieux où on doit s'en servir.

FIG. 45.

Pont double. Il consiste en une espece d'échelle qu'on ajoute au pont mobile représenté dans la figure précédente. Elle sert à l'alonger au besoin.

PLANCHE XII [pag. 336].

FIG. 46.

ANE de bois à tête pointue. C'est ainsi que les Chinois nomment la machine représentée ici. Elle est à six roues ; sa hauteur est de quinze pieds, & sa base de huit en quarré. Elle est entourée d'une peau de bœuf non tannée. Elle contient dix hommes, & on s'en sert lorsqu'on veut miner les remparts.

FIG. 47.

Echelle à monter aux nues. C'est le nom d'une echelle qu'on emploie pour escalader les murailles. Le bas forme une espece de chambre où sont les gens armés. Elle a six roues. L'echelle est double; chaque partie est longue de vingt pieds. Ces deux parties entrent l'une dans l'autre ; & lorsqu'on les développe, elles forment une echelle de quarante pieds. L'endroit où sont les gens armés est couvert d'une peau de bœuf non tannée.

FIG. 48.

Echelle volante. Elle doit être longue de vingt ou trente pieds. Les deux roulettes qu'on voit à l'une des extrémités, servent à en faciliter le transport.

FIG. 49.

Autre echelle volante. Elle differe de la précédente, en ce que les roulettes qui en facilitent le transport, sont différemment placées. Ici elles sont attachées à un tuyau de bambou, qu'on peut alonger ou raccourcir suivant le besoin.

FIG. 50.

Echelle à étage, pour voir par dessus les murailles d'une ville. Elle doit être d'un bois fort, & dont la hauteur soit proportionnée à celle des murs par-dessus lesquels on veut voir. On la suppose ici de quarante-cinq pieds. Le mât a au moins huit pouces de diametre à l'extrémité supérieure, & quatorze pouces à l'extrémité inférieure. Il pose sur un brancard armé de quatre roues de trois pieds & demi de diametre. On fixe cette machine par des cordes qu'on arrête en terre avec des pieux.

FIG. 51.

Instrumens qui servent à creuser les murailles qu'on veut abattre.

A. Cet instrument se nomme *Lié-tsoan*. Son fer est long d'un pied & demi, & large au plus de huit pouces. Le manche a trois pieds de long.

B. Cet autre instrument se nomme *Hoan-eulh-tao*. Le fer a un pied de longueur, & le manche trois pieds.

PLANCHE XIII [pag. 336].

FIG. 52.

CHAR pour grimper au ciel ; c'eſt le nom que les Chinois donnent à cette machine, dont la figure n'a pas beſoin d'explication.

FIG. 53.

Eſpece de radeau fait avec la plante aquatique *Pou*. On s'en ſert lorſqu'on manque de bois, en liant fortement l'une à l'autre les tiges de cette plante.

FIG. 54.

Cables à paſſer une riviere. On s'en ſert dans les cas preſſés. On choiſit de bons nageurs, qui entourent leur corps d'une des extrémités de la corde, & vont la porter & la fixer avec des pieux ſur l'autre bord, tandis que l'on fixe l'autre extrémité ſur le bord oppoſé.

FIG. 55.

Outre pour ſe ſoutenir ſur les eaux. C'eſt une peau de bouc qu'on remplit de vent, & dont on ferme avec de fortes ficelles tous les endroits par où le vent pourroit s'echapper. On ſe ſert de ces outres pour paſſer les rivieres.

FIG. 56.

Bateaux de peaux. Pour faire ces bateaux, on ſe ſert de la peau de cheval ou de bœuf nouvellement ecorché. On lui donne la forme qu'on veut, en l'etendant & l'aſſujettiſſant dans cette forme avec des planches ou des tuyaux de bambou, qu'on ôte quand le cuir eſt deſſéché. On prétend que ces bateaux ſont d'un grand ſecours.

PLANCHE XIV [pag. 336].

FIG. 57.

RADEAU. On ne se sert de ce radeau, que pour transporter les provisions au-delà d'une riviere.

FIG. 58.

Pont de bois mobile. On l'emploie dans les villes assiégées dont on a rompu les portes pour en empêcher l'accès à l'ennemi. Par ce moyen, les assiégés peuvent faire des sorties lorsqu'on s'y attend le moins, & assurer leur retraite en retirant le pont lorsqu'ils l'ont repassé.

FIG. 59.

Palissade de roseau. On peut faire ces palissades avec des baguettes de saule, ou avec du rotin, ou autre plante semblable. Cette espece de palissade doit avoir cinq pieds de haut & quatre de large. On la couvre d'un cuir de bœuf; & elle est traversée d'un bois de six pieds de long. On l'emploie pour mettre les murailles des villes à l'abri des traits de l'ennemi.

FIG. 60.

Fosse pour faire tomber les chevaux (C). Elle doit être longue de cinq pieds, large de trois, & profonde de quatre. On en fait plusieurs & en différens sens, dans les endroits où l'on prévoit que la cavalerie ennemie doit passer. On remplit ces fosses, de morceaux de fer & de ce qui peut nuire aux pieds des chevaux (A. B.). On couvre chaque fosse avec des nates ou des planches fort minces, sur lesquelles on met une couche de terre ou d'herbes.

FIG. 61.

Instrument auquel on attache les palissades de la figure 59. On la nomme *Keou*, c'est à-dire *chien*. On le plante en terre à cinq pieds de distance de la muraille.

FIG. 62.

Machine pour attirer à soi les plus lourds fardeaux. Elle est faite d'un bois très-dur, & armée de quatre roues assez fortes pour soutenir un poids de deux mille livres. Les assiégés s'en servent pour attirer à eux les echelles & autres machines des assiégeans, les provisions qu'on leur apporte, &c.

FIG. 63.

Instrument à frapper les assiégeans pendant la nuit. Il est fait d'un bois fort dur, en forme de rouleau ou de cylindre sur les contours duquel sont des pointes de fer. Il y a une roulette à chaque extrémité. On fait glisser cet instrument le long des murailles, quand l'ennemi veut les escalader. Il a dix pieds de long, & un pied de diametre. Les pointes de fer doivent être de cinq pouces; le diametre des roulettes de deux pieds. Ce rouleau est attaché à une corde par ses deux bouts. On le lance & on le retire à soi comme on veut.

FIG. 64.

A. Instrument à eteindre le feu.

B. Outre pleine d'eau. On y inséroit un tuyau de bambou par une des ouvertures, & l'on pressoit l'outre avec force. C'etoit pour eteindre les feux que les assiégeans faisoient quelquefois au pied des murs des villes assiégées. C. Balai. D. Seringue.

Ces quatre instrumens etoient en usage dans les premiers tems, pour éteindre les feux.

PLANCHE XV [pag. 336].

FIG. 65.

A. *Lien-pi*, ou cuirs à boucher une breche. C'etoit un cuir de bœuf. Il etoit long de dix pieds & large de huit. Il servoit à mettre à couvert ceux qui travailloient à réparer les breches faites aux murailles par les assiégeans.

B. *Pou-man*. Espece de matelas de toile qui servent aux assiégés pour les mettre à couvert des traits de l'ennemi.

FIG. 66.

A. *Mou-ly-pai*, ou bouclier fixe de bois. Il avoit cinq pieds de haut & trois de large. On le fixoit en terre par le bâton C, qu'on haussoit ou baissoit au moyen de la cheville D. Il etoit couvert d'un cuir epais qui le préservoit du feu.

B. *Tchou-ly-pai*, ou bouclier fixe de Bambou.

Ces deux boucliers servoient à mettre à couvert les travailleurs ou les soldats de la ville assiégée, qui tiroient contre les assiégeans.

FIG. 67.

Ta-chen-tchoung, gros canon sur son affut.

Les deux pieces latérales de cet affut sont longues de neuf pieds, larges de neuf pouces; & epaisses de quatre. Elles tiennent ensemble par le moyen de cinq liteaux, longs de deux pieds quatre pouces. En devant, il y a deux roues de trois pieds deux pouces de diametre, & une seule derriere d'un pied cinq lignes de diametre. Pour fondre ce canon, il faut mille livres de fer purifié. Il doit avoir quatre pieds $\frac{1}{2}$ de long: on le fortifie avec neuf cercles de fer; celui qui est le plus près de la lumiere doit être plus fort que les autres.

Ce canon est appellé *Ta-chen-tchoung*, c'est-à-dire, *grand esprit*, à cause de la promptitude avec laquelle on le fait agir, & des effets qu'il produit.

FIG. 68.

A. Arme à feu, nommée *nid d'abeilles*. Un homme peut la porter sur son dos, au moyen d'une courroie qui passe par les anneaux *a*. *b*.

B. Instrument sur lequel on appuie cette arme. Elle est une des plus terribles qu'on puisse employer, disent les Chinois. Elle tient le milieu entre le canon & le fusil, & fait plus d'effet dans une bataille, que l'un & l'autre à la fois. Sa charge est d'une centaine de balles; & ces balles tuent jusqu'à la portée de quatre à cinq cens pas.

FIG. 69.

Modele du canon de bambou, nommé *le Général sans pareil*.

L'avantage de ce canon, qui peut suppléer aux canons de métal, consiste principalement dans la facilité du transport.

A. Corps d'un canon de bambou, dont on fait appercevoir l'intérieur. *Voyez* la fig. suiv.

B. Extérieur du canon de bambou fortifié avec des cordes.

FIG. 70.

Division du canon de bambou en ses parties. *Voyez* la fig. précédente.

A. Corps du canon.
B. Manche de bois.
C. Lumiere.
D. Couvercle.
E. Pierre ou boulet.
F. Charge.
G. Plaque de fer qu'on met sur la charge.
H. Instrument sur lequel on appuie le canon.
I. Cordes à lier le canon de bambou.

FIG. 71.

Fleches de feu. *a*. Réservoir de la poudre. *b*. Mêche à mettre le feu.

Il faut que le tuyau où on met la poudre soit extrêmement droit, qu'il n'ait guere que quatre pouces de long, & que son extrémité soit à deux pouces de distance du fer. Une fleche ainsi lancée, equivaut au coup de fusil le plus fort.

PLANCHE

PLANCHE XVI [pag. 336 & 337].

FIG. 72.

FLECHES nommées *Esprits cachés.*

a. Ces trois fleches sont attachées ensemble, & partent en même tems. Elles peuvent atteindre à la distance de cent pas.

b. Tuyau de papier. *c.* Mêche.

FIG. 73.

Caisse à contenir les fleches à feu.

FIG. 74.

Pieces de la caisse à contenir les fleches à feu.

A. Couvercle de bois.

B. Planchette mobile qui couvre la chambre D, E, où on met la poudre.

C. Trou de la planchette pour insérer l'amorce, ou la petite mêche qui doit mettre le feu.

D. E. Chambre où on met la poudre.

F. Fleche de bois, longue de quatre pieds deux pouces.

G. Tuyau à contenir la poudre, long de quatre pouces.

H. I. Pieces de bois percées, qui sont au haut & au bas de la caisse. Chaque bois de fleche passe par un des trous.

FIG. 75.

Tonnerre de la terre. C'est un globe de fer, creux en dedans. Il doit être assez grand pour contenir un boisseau de poudre. On comprime cette poudre autant qu'il est possible, en la battant fortement, à mesure qu'on l'insinue par l'ouverture A. On mêle de la mitraille avec la poudre, autant que l'on veut. On enfouit ensuite ce globe à un pied ou deux de profondeur, dans l'endroit où on prévoit que l'ennemi doit passer. On multiplie ces globes autant qu'il en est besoin pour l'effet qu'on se propose, & on les place à quelque distance les uns des autres. On a des cordelettes souffrées, qu'on insinue par une de ses extrémités dans le globe A. Celui qui doit mettre le feu, & qui est à quelque distance, tient l'autre extrémité. On cache cette cordelette dans des tuyaux de bambou qui sont enfouis en terre, & se communiquent; de sorte que la mêche porte en même tems le feu à tous les globes. Ce stratagême etoit souvent employé par *Koung-ming*, qui s'en servit en particulier contre les Tartares, dont il fut presque toujours vainqueur. Il etoit Général d'armée sur la fin des *Han*, c'est-à-dire vers l'an 200 de l'Ere chrétienne; & on ajoute qu'il avoit puisé dans les livres des anciens guerriers cette maniere de nuire à l'ennemi.

FIG. 76.

Ruche d'abeilles. Globe de fer rempli de poudre mêlée avec des morceaux de fer de toutes figures, & comprimée fortement. On enterre le globe comme il a eté dit ci-dessus, & on y met le feu de même. Voyez l'explication de la fig. 75.

FIG. 77.

Feu dévorant. On emploie cet artifice dans un siege, ou dans un combat naval. On prend un globe de papier, enduit en dehors de résine, d'huile & de cire jaune. On remplit ce globe de poudre mêlée de résine & de mitraille. On y met le feu au moyen d'une mêche; & on le lance sur l'ennemi.

FIG. 78.

Boite de feu. a. Couvercle du vase. *b.* Bassin où l'on met l'amorce qui doit mettre le feu. La capacité du vase contient cent pieces de mitraille, dont on verra la figure ci-après.

Ces boites doivent être d'un bois léger, de la forme qu'on voit, & proportionnées à l'objet qu'on se propose. Celle dont se servoit *Tsi-nan-tang*, inventeur de cet artifice, contenoit cinq livres de poudre, & cent pieces de mitraille. Il mettoit dans le fond une légere couche de sable fin, ou de terre sablonneuse; sur cette couche, il etendoit avec egalité cinq livres de poudre; qu'il recouvroit de sable ou terre sablonneuse. Il enfonçoit au milieu de cette couche, une tasse de porcelaine grossiere, où il avoit mis du charbon pulvérisé, & sur lequel il mettoit deux ou trois charbons rouges de feu. Il fermoit la caisse avec son couvercle, & la faisoit porter dans l'eau le plus doucement qu'il etoit possible, lorsqu'il vouloit s'en servir. La tasse qui tenoit lieu de bassin pour contenir l'amorce, n'etoit placée qu'au moment où on alloit abandonner la boite au courant de l'eau. C'est le brulot des Chinois. Ils ne s'en servent que lorsque leurs barques sont au-dessus du courant, vis-à-vis les ennemis. Ce brulot prend feu de lui-même, quand il heurte contre quelque barque ennemie. Le charbon pulvérisé, qui a eu le tems de s'allumer, est renversé par le choc, & enflamme la poudre.

FIG. 79.

Tuyau de feu. On choisit parmi les bambous qu'on nomme *Mao-tchou* (ils sont plus forts que les autres), ceux qui sont les plus ronds, & ont au moins deux pieds & deux dixiemes. On les lie fortement avec des cordes de chanvre, pour empêcher qu'ils ne se fendent. On enchasse chaque tuyau dans un manche de bois fort, au moyen duquel on le tient à la main. Le tuyau & le manche pris ensemble ne doivent pas avoir plus de cinq pieds. On le charge de plusieurs couches de poudre diversement composées, & par-dessus une balle faite avec une certaine pâte. Ces balles sont au nombre de cinq. La portée de ces balles est d'environ cent pieds; & leur effet est d'embrâser.

FIG. 80.

Globe contenant le feu du ciel. Voyez dans le Discours la page 333.

PLANCHE XVII [pag. 342].

Fig. 81.

Modele des Navires qui ſont en uſage à Canton.

Ils ſont plus grands (dit l'Auteur qui me guide) que ceux du *Fou-kien* : ils ſont auſſi plus forts, parce qu'on les conſtruit avec du bois de fer (*tié-ly-mou*), au lieu que ceux du *Fou-kien*, ſont conſtruits avec du bois de pins, de ſapins, ou autre ſemblable. Dans un combat ſur mer ceux de Canton réſiſtent davantage & ſervent mieux ; mais ils ſont plus lourds, & ne valent pas les autres pour la courſe. Ils ont encore le déſavantage d'être très-difficiles au radoub. Ils ſont moins larges en bas qu'en haut, ce qui fait qu'ils ne ſauroient réſiſter en pleine mer à la moindre tempête. Ils ne font que côtoyer.

Les vers ne s'y mettent point, & ils durent très-long-tems. Il y en a de gros & de petits. Quelques-uns ſont armés de canons.

Fig. 82.

Vaiſſeau ou *Frégate de poſte.*

Cette ſorte de navire eſt fort en uſage dans le *Fou-kien.* On cloue des bandes de bois de bambou ſur les côtés du navire, pour qu'il réſiſte à la lame. Il tire ſix à ſept pieds d'eau. Il va par toute ſorte de tems. On s'en ſert pour courir après les pirates, les voleurs, & pour porter des nouvelles.

PLANCHE XVIII [pag. 342].

FIG. 83.

BARQUES dites *Tſang-tchen-tchouen.*

Elles ſont plus petites que celles dont on a déjà parlé. Quand il y a du vent on hiſſe la voile A; & quand le vent manque, on ſe ſert de rames.

B. Timon ou Gouvernail.

Cette barque eſt en uſage à *Tay-peng-hien.* Elle tire ſix à ſept pieds d'eau. On l'envoie à la découverte.

FIG. 84.

Vaiſſeau à ouvrir les vagues.

Il ne tire que trois ou quatre pieds d'eau. Sa proue eſt en pointe, & fend aiſément les eaux. C'eſt pour cela qu'on lui a donné le nom de *vaiſſeau à ouvrir les vagues.* Il a un gouvernail & quatre rames, outre la voile. Il ne craint ni le vent ni les vagues. Il contient depuis trente juſqu'à cinquante ſoldats.

PLANCHE XIX [pag. 343].

FIG. 85.

VAISSEAU nommé *Pa-la-hou-tchouen.*

Ce vaisseau n'est point plat par-dessus. Il a une quille. Il est aussi large à la proue qu'à la poupe. Sa longueur est d'environ quarante pieds, & sa largeur de dix. Il a huit ou dix rames de chaque côté, & une voile de grosse toile au milieu. Il soutient mieux que les autres le mauvais tems.

FIG. 86.

Bâtiment nommé *Kiao-tchouen-ché*; c'est-à-dire, modele d'une barque qui a la solidité d'un pont. Sa construction est à-peu-près la même que celle des barques dites *tsan-chan-tchouen* (Voyez Planche XVIII, fig. 83); il est seulement un peu plus gros : il a deux voiles, & est d'un très-bon usage à la guerre.

PLANCHE XX [pag. 343].

FIG. 87.

BATIMENT à huit rames.

Il n'eſt d'uſage à la guerre que pour porter promptement des nouvelles ou des ordres, ou aller à la découverte. On en trouve encore aujourd'hui au *Fou-kien*, au *Tché-kieng*, & à *Canton*.

FIG. 88.

Bâtiment à bec d'Epervier.

C'eſt, à la courſe, le plus léger qu'on connoiſſe. Comme ſa poupe & ſa proue ſont conſtruites de la même maniere, il avance ou recule avec la même facilité, ſans être obligé de virer de bord. Il a deux eſpeces de murailles faites avec des planchettes de bambou, qui mettent à couvert les ſoldats & les rameurs.

FIG. 89.

Bâtiment à courir ſur le ſable.

Il eſt ainſi nommé, parce qu'il marche ſur les eaux qui ont très-peu de profondeur. Il eſt plat en-deſſous, & gliſſe ſur le ſable le long des côtes de la mer du Nord qui eſt peu profonde. On ne s'en ſert point dans les mers du Midi.

PLANCHE XXI [pag. 343].

Fig. 90.

Ancre de navire.

Elle eſt de bois de fer. *Dans les mers du Nord, on ſe ſert d'ancres de fer : dans les mers du Midi, qui ſont plus profondes, on ne peut employer que les ancres faites de ce bois très-peſant.* Ce ſont les termes de l'Auteur chinois.

Fig. 91.

Bâtiment à deux têtes.

On le nomme ainſi parce qu'il a la même figure de l'avant comme de l'arriere. On s'en ſervoit autrefois pour porter à la capitale le tribut des denrées des provinces. Il en eſt parlé dans le *Ta-hio. Yen-y-pou* dit que la conſtruction de ce bâtiment le rendoit propre à marcher par toutes ſortes de vent, mais non pas en ſuivant une même route : il avançoit ou reculoit.

Fig. 92.

Barque de pêcheur.

Elle eſt ainſi nommée, parce qu'elle eſt conſtruite comme les barques de pêcheurs. Trois hommes ſuffiſent pour la conduire : l'un eſt à la voile, l'autre à la proue, & le troiſieme à la poupe. On ſe ſert de cette barque pour courir après les malfaiteurs, pirates, &c. Comme elle eſt très-légere, elle les joint fort vîte.

PLANCHE XXII [pag. 343].

FIG. 93.

BATIMENT nommé *Ou-koung*.

Le mot *Ou-koung* eſt le nom chinois d'un inſecte que nous appellons *mille pieds*, à cauſe de la quantité de ſes jambes; & on appelle ainſi ce bâtiment à cauſe du grand nombre de ſes rames. On met à ſa proue une tête ſculptée de l'animal dont il porte le nom. Ce bâtiment eſt très-léger à la courſe, & réſiſte aux plus violentes tempêtes. Il nous vient des etrangers du Sud-Eſt. Il n'y en avoit point ci-devant dans les ports de la Chine. On l'arme de gros canons qui portent le nom de *Fou-lang-ki*. Il eſt plat, large en deſſus, & va en pointe par le bas. Il a une quille, & de chaque côté autant de rames que l'on veut. Quand il eſt en marche, on diroit que c'eſt un oiſeau qui vole. Il ne ſauroit chavirer, quelque fort que ſoit le vent. C'eſt ce qui nous a engagé, dit l'Auteur chinois, à en adopter l'uſage ſur nos mers.

FIG. 94.

Barque à roues.

Elle a quarante-deux pieds de long, ſur treize de large. Les roues entrent dans un vuide d'un pied de hauteur, qu'on ménage ſous le bâtiment, entre de bonnes planches *a*, *b*. Du moyeu ou centre des roues, ſortent des roues qui ſont comme les dents de ces roues, en auſſi grande quantité qu'on veut: *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *k*, &c. Elles entrent dans l'eau à la profondeur d'un pied. Des hommes tournent les roues.

La longueur de la proue de L en M, eſt de huit pieds. La longueur du corps du bâtiment de N à O, eſt de vingt-ſept pieds; la longueur de ſa poupe, de ſept pieds.

Les têtes de tigres ſont repréſentées ſur des planches mobiles couvertes de cuir, hautes de cinq pieds & large de deux. Elles mettent à l'abri de l'ennemi les ſoldats qui ſont derriere. On les ôte quand on veut aller à l'abordage.

PLANCHE XXIII [pag. 343]

FIG. 95.

ARMÉE navale rangée en campement.

A. Avant-garde.

B. Aîle droite.

C. Aîle gauche.

D. Le centre où eſt le Général.

E. Arriere-garde.

FIG. 96.

Diviſion du camp général en deux camps particuliers.

A. Campement de l'avant-garde.

B. Navires de la gauche qui vont à la découverte.

C. Navires de la droite qui vont à la découverte.

D. Campement de l'aîle gauche.

E. Navires de la gauche qui vont à la découverte.

F. Navires de la droite qui vont à la découverte.

FIG. 97.

Repréſentation d'un petit camp.

A. B. Vaiſſeaux d'obſervation pour la gauche.

C. D. Vaiſſeaux d'obſervation pour la droite.

Ce campement ſuppoſe un tems calme.



PLANCHE XXIV(*).

FIG. 98.

MURAILLES de bois.

Elles ſont faites de pieces de bois, de la hauteur de cinq pieds, & larges à proportion. Elles ſont jointes avec des clous de bambou. Il faut que chaque pan de cette eſpece de muraille puiſſe être porté par un ſeul homme ; ainſi ſon poids ne doit pas excéder cent livres. On s'en ſert pour s'enfermer dans le camp pendant la nuit, ou durant les ſieges, lorſqu'on craint l'aſſaut.

FIG. 99.

Pieces à enfermer les troupes.

Ces pieces triangulaires ſont de fer. Elles ont un trou dans lequel on paſſe une corde. On les place à un pied de diſtance l'une de l'autre. Chaque rang de troupe eſt enfermé par cinq rangs de cordes ainſi armées. Quand on eſt en marche, chaque ſoldat porte dans ſon bouclier cinq de ces pieces, avec la corde qui les lie. On en fait uſage dans les campemens, pour empêcher les hommes & les chevaux de s'ecarter.

FIG. 100.

Fleche diabolique, ou *Arme du diable.*

C'eſt un tuyau de bambou d'un pied de haut, dans lequel on met des morceaux de fer pointus, & qu'on remplit de matieres fécales ou fétides, qu'on mêle avec ces morceaux de fer. On les place de diſtance en diſtance autour du camp: ils ſervent à avertir la garde des eſpions qui arrivent, ou des déſerteurs qui ſortent. En marche, chaque ſoldat porte dans ſon bagage un de ces tuyaux vuides.

FIG. 101.

Chevaux de friſe.

On s'en ſert pour fermer le camp. La longueur de chaque piece de bois doit être de ſept pieds. Elles ſont armées de fer aux deux bouts, & ſervent aux mêmes uſages qu'en Europe.

FIG. 102.

Barriere faite de pieux armés de pointes de fer de A en B.

FIG. 103.

Bouclier.

A. Le dehors du Bouclier.
B. Le dedans du Bouclier.
C. Bâton qui ſert à le ſoutenir.

Le Bouclier doit avoir cinq pieds de haut ſur deux de large. Il eſt de cuir ou d'un bois très-léger, ſur lequel on cloue des bandes fort ſerrées de bois de bambou, comme on le voit à la face extérieure A, où toutes les pointes ſont en-dehors. Sous ce bouclier, on eſt à couvert des traits de l'ennemi ; mais on ne ſauroit combattre. On le ſoutient droit au moyen du bâton C.

FIG. 104.

Foible muraille, autre eſpece de *Bouclier* ainſi nommé.

Ce bouclier eſt fait, comme le précédent, d'un bois léger, doublé de cuir, & couvert de clous, dont la pointe eſt en-dehors.

A. Face extérieure.
B. Face intérieure.
C. D. Bâtons mobiles pour le ſoutenir.

FIG. 105.

Rempart contre le fort & le foible.

On s'en ſert pour ſe garantir des balles de fuſil, & même des boulets de petits canons, dans l'eloignement de cinquante pas. Plus près, le boulet feroit breche. Ce *rempart* eſt fait d'un bois léger, couvert d'une double peau de bête fraîchement tuée. Entre les deux peaux, on met du coton, du papier, ou autres choſes ſemblables, & l'on enduit les ſurfaces d'huile ou de vernis. Cet inſtrument n'eſt plus d'uſage.

(*) Il n'eſt pas fait mention, dans le Supplément, de cette Planche, ni de celles qui ſuivent, parce qu'elles portent avec elles leur explication.

PLANCHE XXV.

Fig. 106.

Trape à prendre les ennemis.

Cette trape peut servir plutôt à prendre une bande de voleurs que des ennemis en guerre : quoi qu'il en soit, voici comment on la décrit.

Elle est faite d'un bois solide, & divisée par compartimens : chaque compartiment est armé de clous, & a une porte à deux battans. On fait une fosse dans l'endroit où l'on présume que les ennemis doivent passer, & on la couvre de cette trape ainsi construite ; on fait ensorte de les attirer, & la trape s'ouvrant sous eux, ils tombent dans la fosse.

Fig. 107.

Queue de léopard servant d'étendard.

Cet étendard est au seul usage du Général : quand il est arboré, il est défendu, sous peine de la vie, d'entrer dans la tente, ou dans le lieu où le Général se trouve ; & pour dispenser de la loi, le Général fait baisser l'étendard. Le bâton est d'un bois dur, & long de neuf pieds : au bout supérieur est un fer de lance ou de pique. Ce qui imite la queue de léopard, doit être de soie, & découpé par petites bandes. Sa longueur est de sept pieds.

Fig. 108.

Pavillon distinctif des cinq endroits.

Le bâton a seize pieds de long, le bout supérieur est fait en forme de petite gourde, il est de fer ; un peu au-dessous est un bâton de traverse, A. A. à chaque bout duquel on suspend une lanterne de papier huilé, B. B. : ces lanternes ont sept pouces de haut & trois de diametre. Le pavillon doit être de soie, & long de douze pieds jusqu'en C. ; le reste jusqu'en D. est d'une autre couleur. Il y a cinq de ces pavillons, & chacun a sa couleur particuliere. Ils servent à donner le signal aux corps de troupes des mêmes couleurs, & on distingue ces couleurs pendant la nuit au moyen des lanternes.

Fig. 109.

Étendard du lieu où est le Général.

Il est de satin verd, & les bords sont de satin blanc : il a dix pieds en quarré : le bâton est long de seize pieds ; le bout supérieur, A. B., est de fer. De B. en C. il est couvert de poils de bœuf teints en rouge : de C. en D. ce sont des bandes de soie qui flottent : au milieu de l'étendard sont représentés le *Tay-ki*, les *Koa*, & les étoiles.

PLANCHE XXVI.

FIG. 110.

LANTERNE couverte.
A. La Lanterne.
B. B. Boëte de papier huilé, dans laquelle on met la Lanterne. Chaque compagnie a sa lanterne de la couleur qui la distingue.

FIG. 111.

A. *Fleche en sourcils.* B. *Fleche en ciseaux.*

FIG. 112.

A. *Fleche à percer la cuirasse.* B. *Fleche à diviser les epaules.*

FIG. 113.

Arbalête de l'invention de Tchou-ko.

C'est le fameux arc que les Chinois appellent *Nou-koung.* L'invention en est ancienne. *Tchou-ko-leang*, qui vivoit sur la fin des *Han* postérieurs, l'a perfectionnée. On peut, au moyen de cet arc, lancer jusqu'à dix fleches à la fois. *Voyez*, par le renvoi des lettres, l'explication de cette Planche dans la Planche suivante.

FIG. 114.

L'arc représenté dans la fig. précédente, est dans celle-ci divisé en ses différentes parties.
A. Echancrure pour contenir les fleches.
B. B. Trous dans lesquels on met les deux branches de la piece de fer qui sert à bander l'arc.
C. C. Arc. Il doit être de bois de mûrier.
D. Fleche.
E. Corde de l'arc.
F. Lieu où l'on met le pouce pour tenir l'arc avec assurance.
G. Petite boëte à contenir les fleches.
H. Couvercle de la boëte.
I. Piece de fer avec laquelle on bande l'arc.
K. Corps de la machine.
L. Pied.
M. Piece de fer pour arrêter le couvercle de la boëte.

FIG. 115.

Arme en croissant de la Lune. Cette arme est plus propre pour la parade que pour les combats.

FIG. 116.

A. Sabre court, à l'usage de la cavalerie.
B. Long Sabre à l'usage de l'infanterie.
C. Sabre en forme de faux.

PLANCHE XXVII.

FIG. 117.

LONGUE *pique.*

Le bâton doit être d'un bois dur; ou s'il est d'un bois ordinaire, il doit être revêtu de pieces de bois de bambou: le fer du bout supérieur est du poids de quatre onces: le bâton doit être assez gros pour remplir la main: & doit aller en diminuant depuis le milieu jusqu'en haut.

FIG. 118.

Sorte de pique, la même que les Anciens nommoient *meou.*

Le fer du bout d'en haut a sept pouces de long, & pese quatre onces; il est fait en forme de flamme.

FIG. 119.

Bâton armé de fer.

A. B. Fer qui arme l'extrémité supérieure; il est long de deux pouces & pese quatre onces.

C. Clous qui attachent le fer.

A. D. Le bâton, y compris le fer, est long de sept pieds.

FIG. 120.

Bâton de Chao-lin.

Il est long de huit pieds ou huit pieds cinq pouces. *Chao-lin* est le nom d'une forêt où croît l'espece de bois dont on fait ce bâton.

FIG. 121.

Bouclier de l'épaule, à l'usage des fantassins.

Cette espece de bouclier est de toute antiquité; il est long de cinq pieds, & large de dix-sept pouces; le dedans est d'un bois léger, & le dehors de cuir.

A. Face extérieure. B. Face intérieure.

FIG. 122.

Bouclier de l'épaule, à l'usage des cavaliers.

Il représente la tête d'un tigre: il est d'un bois léger, couvert de cuir.

A. Face extérieure. B. Face intérieure.

FIG. 123.

Bouclier à queue d'hirondelle.

Il est à l'usage des fantassins.

FIG. 124.

Bouclier de résistance.

Il est ainsi appellé, parce qu'il est un peu plus fort que les autres: il est outre cela plus large par le bas que par le haut; & étant plus petit, il est moins embarrassant.

FIG. 125.

Bouclier fait de rotin.

Il est très-léger, & résiste à la fleche & au sabre.

PLANCHE XXVIII.

FIG. 126.

SABRE qu'on porte à son côté.

Il est à l'usage de ceux qui se servent du bouclier de rotin.

FIG. 127.

Pique à lancer contre l'ennemi.

Elle est d'un bois très-dur, plus epaisse par le haut que par le bas, & est armée d'un fer bien affilé.

FIG. 128.

A. *Croc* fait de bois de bambou armé de fer. Sa longueur est de dix pieds. Il est sur-tout à l'usage des gens de mer.

B. *Grande hache*, à l'usage des cavaliers.

C. Arme à l'usage des mariniers, pour se défendre contre ceux qui viennent à l'abordage. C'est un cercle de fer armé de clous & emmanché d'un long bâton de bois très-dur.

FIG. 129.

Triple crochet. Il est long de dix pieds cinq pouces.

FIG. 130.

Signal du silence, ou baillon rond.

A. Partie du baillon qui est dans la bouche.

B. Partie qui est en dehors de la bouche. Tout ce qui est depuis la languette jusqu'au centre, est dans la bouche, & le reste hors de la bouche.

L'usage le plus ordinaire de ce baillon, est pour ceux qui sont chargés de quelque commission importante, ou de donner quelques avis secrets à quelque commandant. L'officier ou le soldat muni du baillon dans les formes, peut passer sans répondre à qui que ce soit. Tous les passages lui sont ouverts, & on ne doit point l'interroger.

FIG. 131.

Planchette de bambou liée au baillon, & sur laquelle on ecrit divers caracteres, dont on verra le sens ci-après.

A. Face extérieure de la planchette.

B. Face intérieure de la planchette.

C. Trou par où passe la cordelette D.

D. Cordelette qui sert à lier le baillon avec la planchette.

Sur cette planchette on ecrit le nom de l'emissaire, le genre de sa commission, de quelle compagnie il est, &c. L'Officier met lui-même son seing au bas.

La planchette & le baillon se font de bois de bambou. La planchette a quatre pouces de large & cinq lignes de long (Le pied chinois est de dix pouces, & le pouce de dix lignes).

FIG. 132.

A. Cuirasse de Rotin.

B. Casque.

C. Bouclier.

FIG. 133.

Cuirasse à l'imitation de la peau de l'animal appellé Ni (Cet animal ressemble, dit-on, au lion).

Pour faire cette Cuirasse, on prend cinq livres de l'herbe appellée *Teou-kou-hao*, c'est-à-dire, *Herbe à pénétrer les os*; trois livres de graine de raves ou raiforts; on met le tout dans cent livres d'eau bien claire, & on le fait bouillir jusqu'à cent fois. On passe cette eau dans un tamis fin. On jette ce qui reste dans le tamis, & on conserve l'eau dans laquelle on met des ecailles de *Tchouen-chan-kia*, tenant encore à la peau. Il faut cent de ces peaux pour composer la cuirasse en entier. On ajoute trois livres de sel, autant de salpêtre le plus foible, nommé *Pi-siao*, cinq onces de salpêtre à faire la poudre (*Ho-siao*), huit onces de *Lou-cha*, espece de terre blanche. On fait bouillir tout cela ensemble pendant un jour & une nuit. On le bat ensuite; & quand on l'a réduit en pâte, on l'etend sur une planche fort unie, & on imprime dessus telle figure qu'on veut. Cette cuirasse est très-légere, & à l'epreuve du trait.

PLANCHE XXIX.

FIG. 134.

Cuirasse faite de fil d'acier.

FIG. 135.

Char à garantir du vent.

A. A. Pointes de fer pour fixer le char.
B. B. B. Planches attachées au char. Elles ſont percées pour laiſſer voir de loin, & pour pouvoir paſſer le canon d'un fuſil.
D. D. Fleches.

FIG. 136.

Changement de l'ancien Char de guerre nommé Kang-tche.

L'ancien char n'etoit fait que pour porter des guerriers armés comme on l'etoit alors. Le char moderne peut porter encore des canons. On accouple ces chars quand on a de l'eſpace; on les ſépare dans les lieux etroits. Ils ſervent à porter les armes & les proviſions pendant le voyage ou la marche des troupes: & à entourer le camp.

Cette figure repréſente deux chars accouplés.

A. A. Trous par leſquels on tire les fuſils, ou on lance les fleches enflammées.
B. Canon.
C. C. Caiſſe où ſont renfermées les fleches qui doivent porter le feu.
D. Figure de tigre repréſentée ſur le couvercle de la caiſſe.

FIG. 137.

Machine en forme de char, pour porter le feu dans le camp ennemi.

Elle doit être d'un bois très-fort, & longue de dix pieds, large de deux pieds trois pouces, & haute de deux pieds. Le diametre de ſes roues eſt de deux pieds & demi. Elle porte cinq lances de face marquées A. A; & elle eſt remplie de cent fleches de feu. Elle eſt fermée par un fort couvercle enduit de vernis ou d'huile, pour préſerver de l'humidité. Un ou deux ſoldats pouſſent la machine juſque près du lieu qu'elle doit embrâſer: alors on y met le feu, & la machine avance d'elle-même, & fait ſon effet.

PLANCHE XXX ET DERNIERE.

FIG. 138.

CHAR à huile pour mettre le feu.

Il eſt de bois, & a deux roues. Ses côtés ſont aſſujettis par des lames de fer. On met dans ce char un vaſe plein d'huile, au milieu duquel eſt un baſſin de fer, qu'on remplit de braiſe. On attache aux quatre côtés du char, des matieres combuſtibles qui prennent aiſément feu. On fait rouler le char juſqu'auprès du lieu où l'on veut mettre le feu ; par exemple, juſqu'auprès de la porte de la ville qu'on aſſiege. On met le feu aux matieres combuſtibles, & on ſe retire. Les aſſiégés voulant eteindre le feu du haut des murailles, en y verſant de l'eau, ne font que l'allumer davantage.

FIG. 139.

Char volant.

Il eſt ainſi appellé à cauſe de ſa légéreté. A l'exception du brancard & des roues qui ſont d'un bois dur, tout le reſte eſt fait de planchettes de bambou. Ce char peut contenir juſqu'à vingt-cinq perſonnes. Etant vuide, un ſeul cheval peut le traîner; & ſix hommes peuvent le porter dans les lieux où on ne peut ſe ſervir de chevaux.

FIG. 140. & derniere.

Pont à eſcalader le Ciel.

C'eſt ainſi qu'on appelle cette echelle, dont on ſe ſert pour eſcalader les murs d'une ville qu'on aſſiege.

De tous les inſtrumens de guerre ou machines dont on a donné les figures, très-peu ſont en uſage aujourd'hui. Il eſt bon cependant de ne pas ignorer la maniere des anciens, c'eſt pourquoi j'ai recueilli avec ſoin tout ce qu'ils ont fait en ce genre.

Fin du huitieme volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé: *Mémoires concernant les Chinois, Tome VIII;* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 15 Octobre 1781.

BÉJOT.

LIVRES concernant l'Histoire de la Chine *qui se trouvent chez le même Libraire.*

ART militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens Traités sur la guerre, composés par différens généraux Chinois, traduit en françois par M. *Amiot*, revu & publié par M. *de Guignes*, *Paris*, 1772, *in*-4°. *fig.* 14 liv.

Le même avec figures enluminées, 30 liv.

Supplément à cet ouvrage, avec 30 planches, *in*-4°. br. 7 liv.

N. B. Le premier de ces deux ouvrages forme le tome VII, & l'autre fait partie du tome VIII des Mémoires Chinois.

Etat actuel de la Science militaire à la Chine, dans lequel se trouve une analyse critique de l'Art militaire des Chinois, *Paris*, 1773, *in*-12, *fig.* 3 liv.

Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & des autres Tartares occidentaux, avant & depuis J. C. jusqu'à présent, par M. *de Guignes*, *Paris*, 1756, 5 vol. *in*-4°. 60 liv.

Les tomes 4 & 5 *se vendent séparément*, 24 liv.

Hist. d'Asie, d'Afrique & d'Amérique, par M. *Roubeau*, *Paris*, 1770, 5 vol. *in*-4°. 60 liv.

Les tomes 4 & 5 séparément, chaque vol. *en feuilles*. 10 liv.

La même, *Paris*, 15 vol. *in*-12. 45 liv.

On vend aussi séparément les tomes 10 à 15, mais trois à trois, chaque vol. *en feuilles*, 2 liv. 10 s.

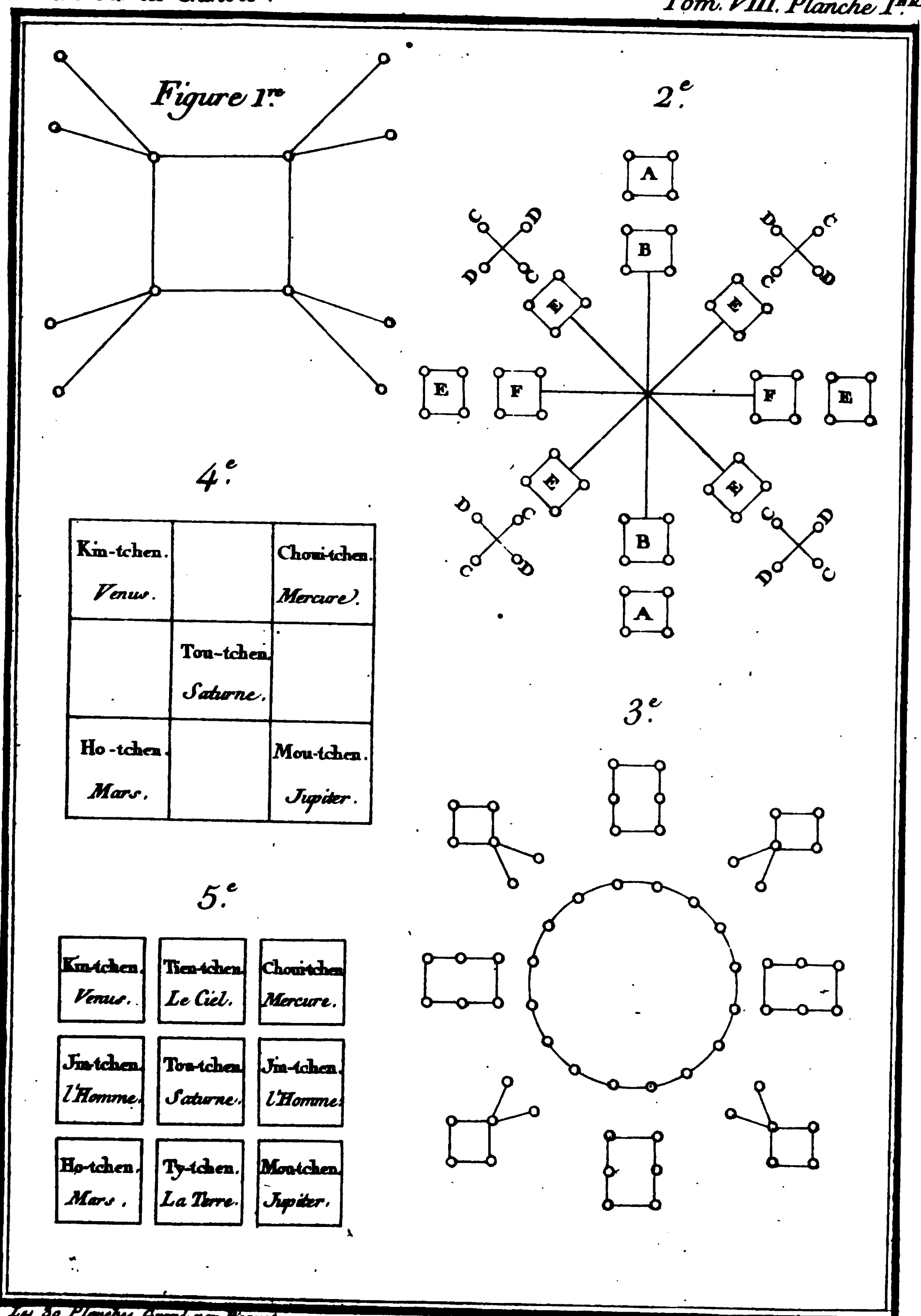
Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c. des Chinois, par les *Missionnaires de Pékin*, *Paris*, 1776, & *suiv.* 8 vol. *in*-4°. *fig.* 96 liv.

La suite sous-presse.

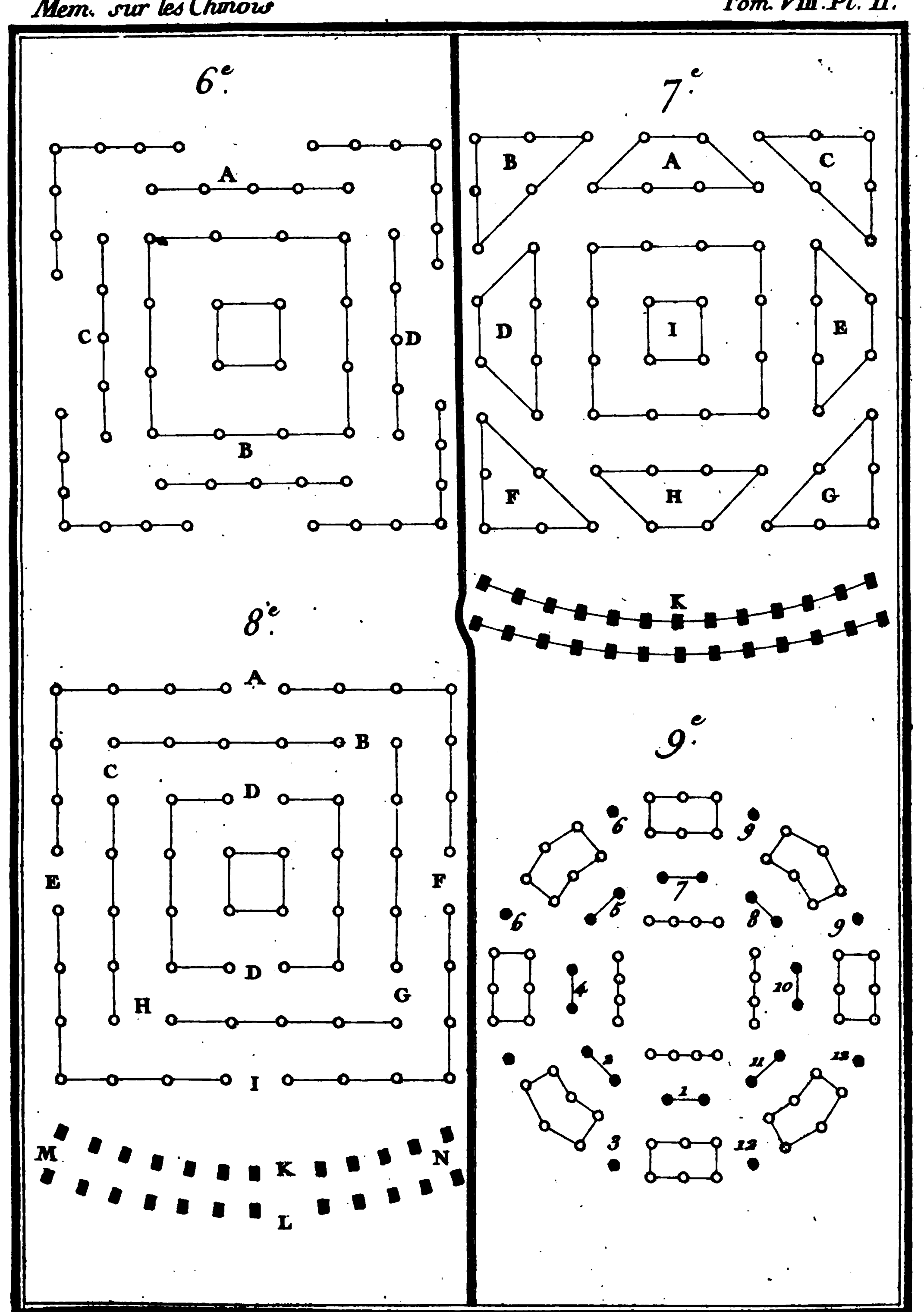
Lettres à un Missionnaire à Pékin, contenant diverses questions sur la Chine, pour servir de Supplément aux Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c. des Chinois, *Paris*, 1781, *in*-8°. *fig.* 5 liv.

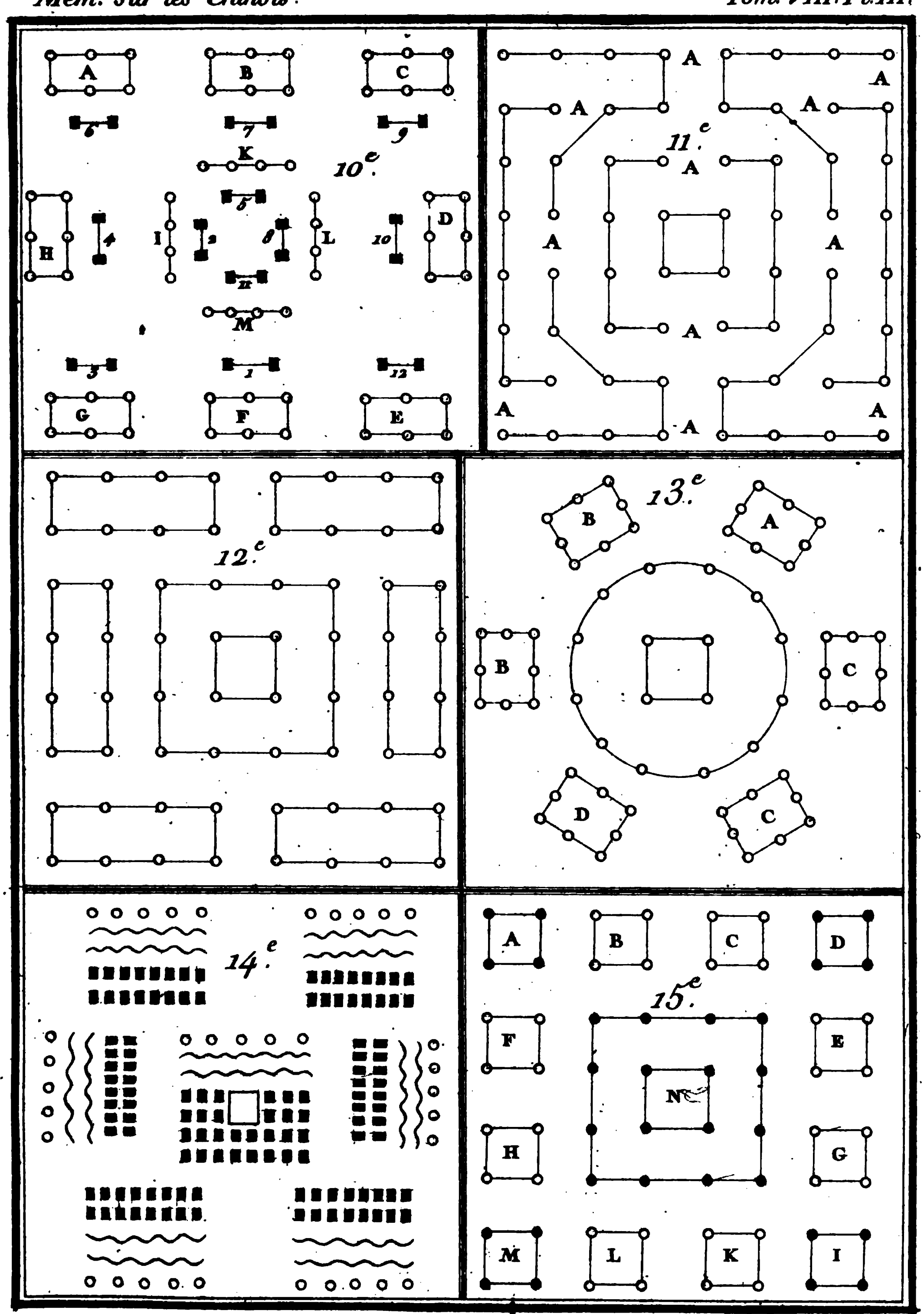
Yu le Grand & *Confucius*, traduits par M. *Clerc*, *Soissons*, 1769, *in*-4°. 12 liv.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe. 1781.

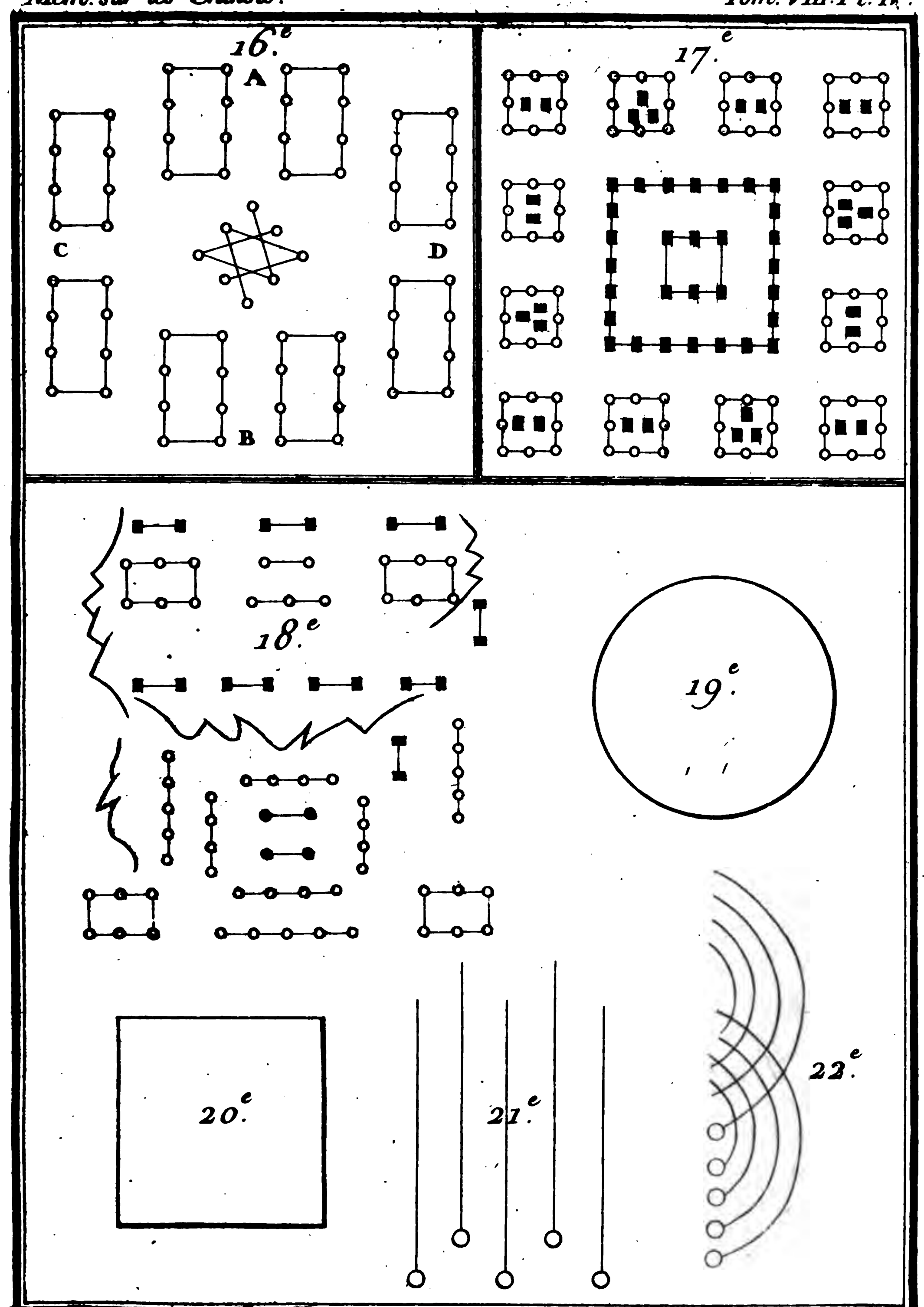


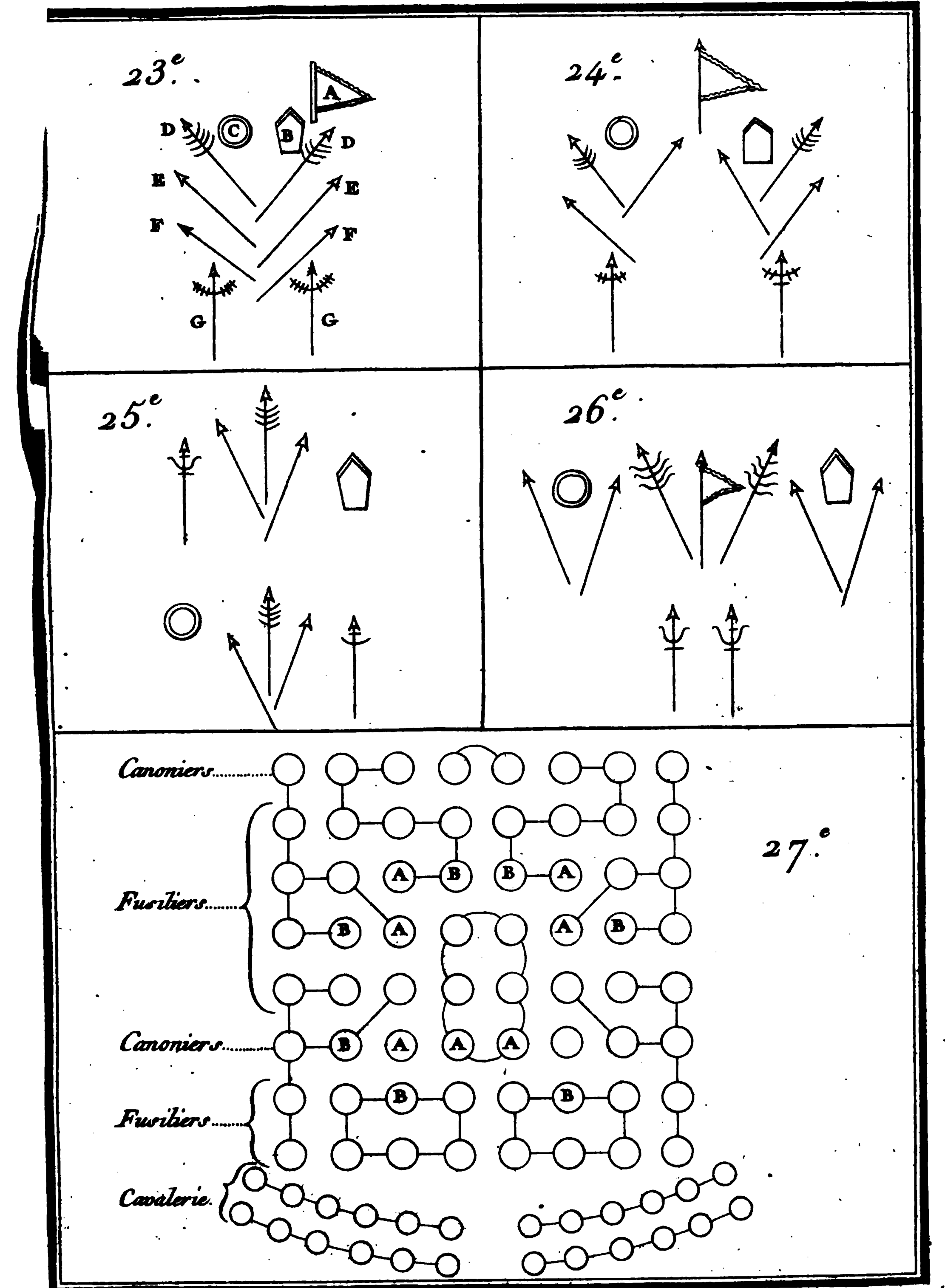
Les 80 Planches, Gravé par Picquet.

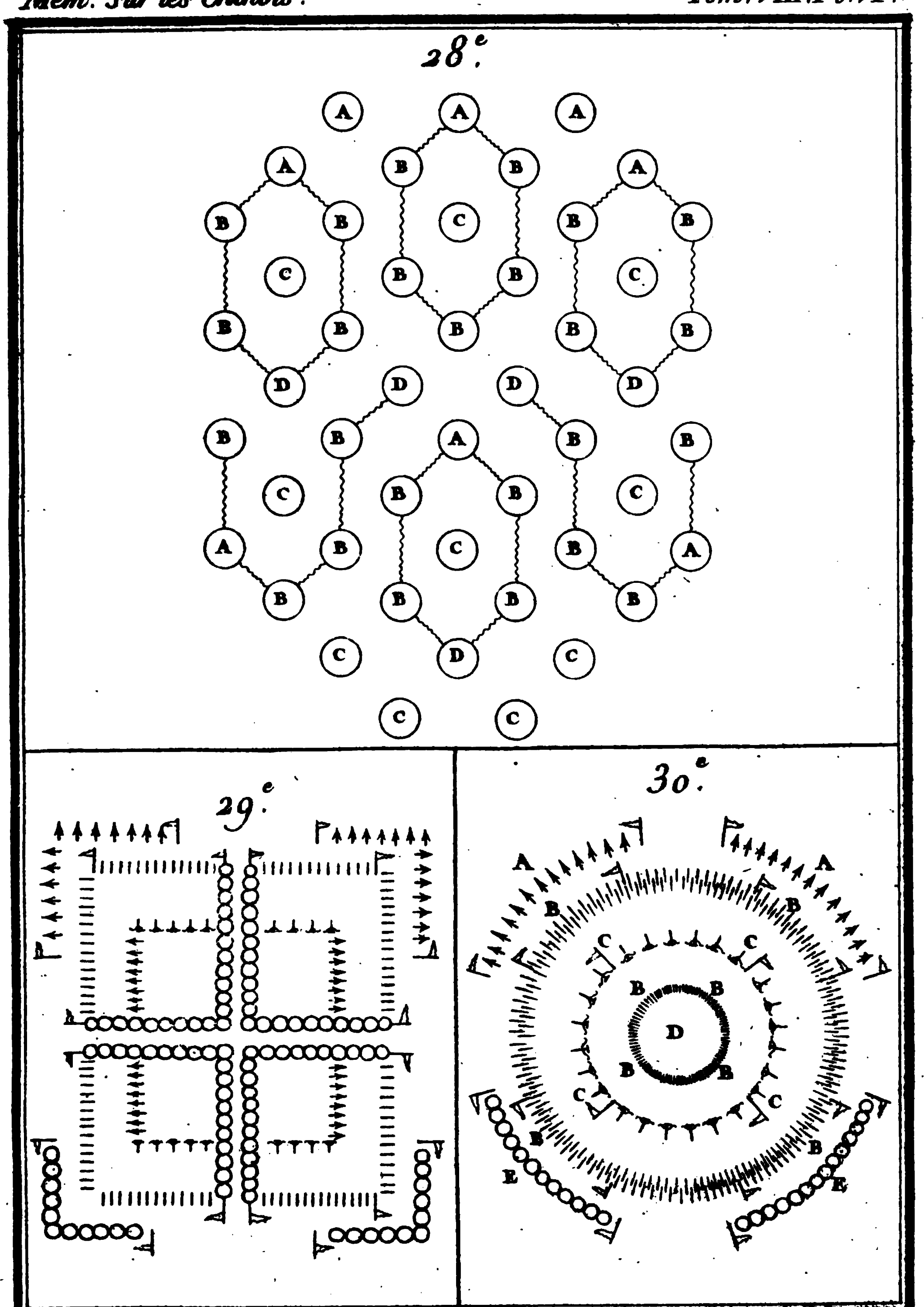

6e.
A
B
C
D
7e.
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
8e.
A
B
C
D
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N
9e.
1
2
3
4
5
6
6
7
8
9
9
10
11
12
12



10.e
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
11.e
A
12.e
13.e
A
B
C
D
14.e
15.e
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N


16.e
A
B
C
D
17.e
18.e
19.e
20.e
21.e
22.e


23.e
A
B
C
D
D
E
E
F
F
G
G
24.e
25.e
26.e
27.e
Canoniers
Fusiliers
A
B
Canoniers
Fusiliers
Cavalerie.


28.e
A
B
C
D
29.e
30.e
A
B
C
D
E

31.e

Cavalerie

A B C C D

Cavalerie

Cavalerie

Cavalerie

32.e

Canon.rs

Fusiliers.

Fusiliers

Arcs et Sabres

Cavaliers

Cavaliers

33.e

Cavalerie

Cavalerie

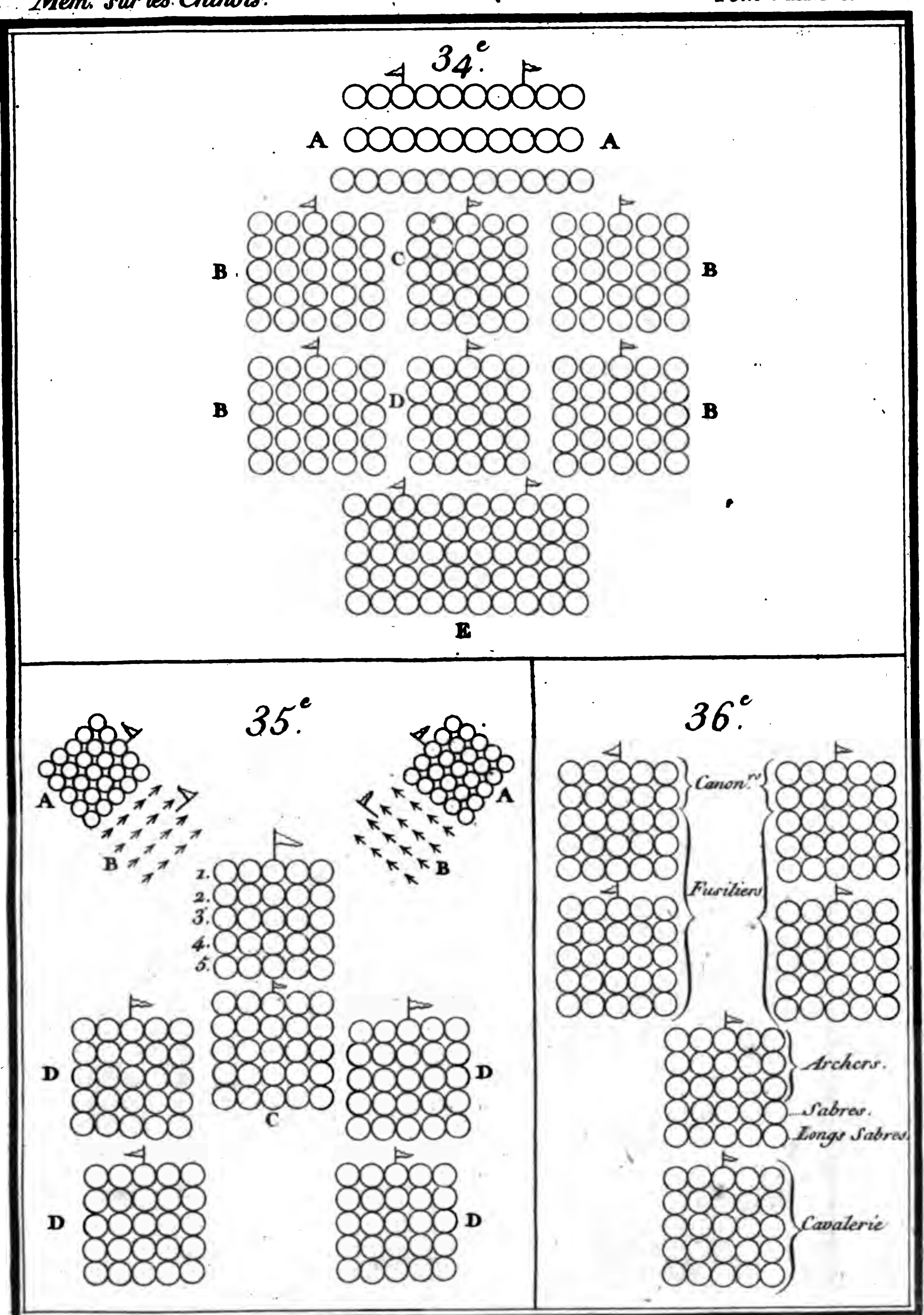
Longs Sabres.

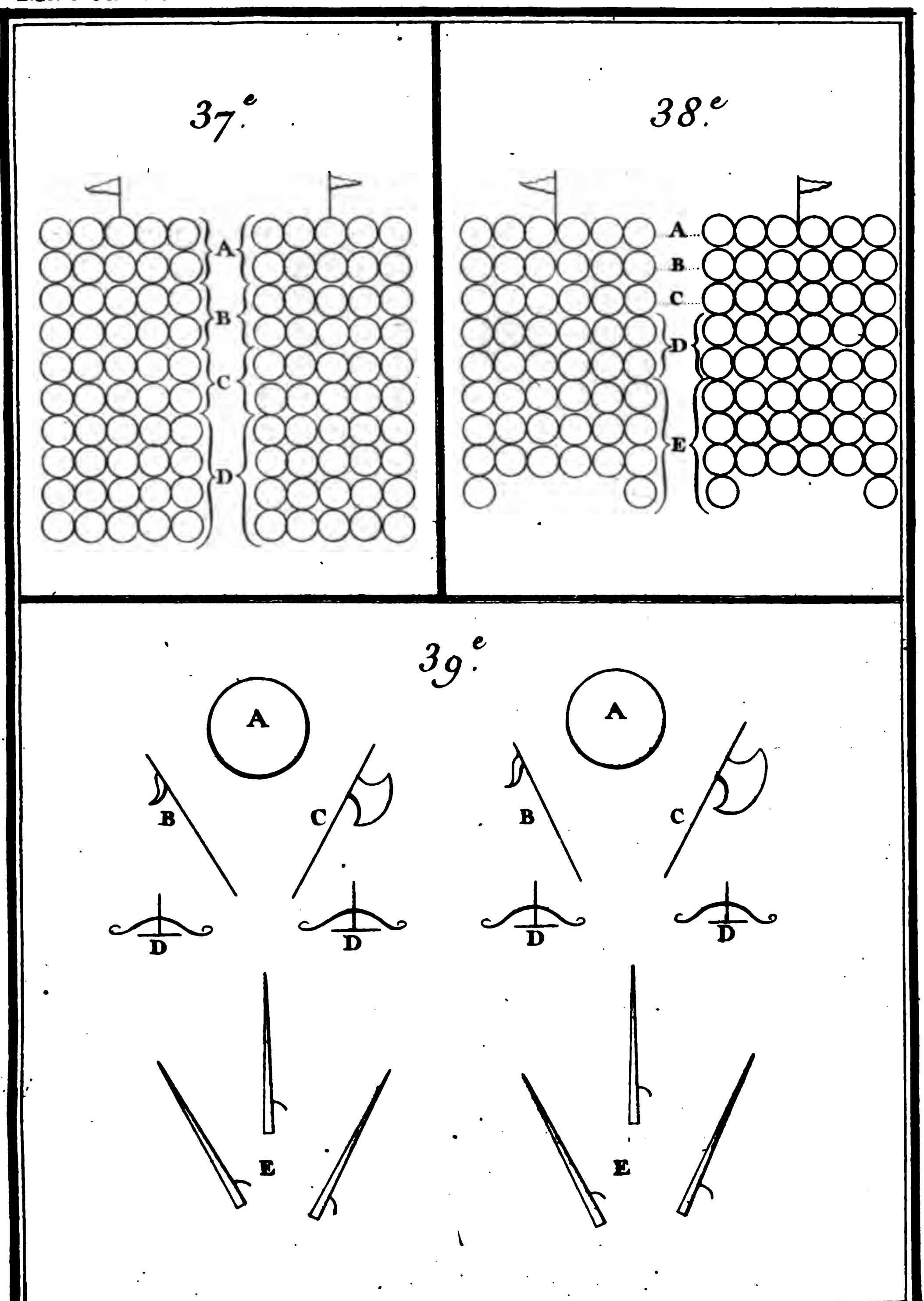
Archers.

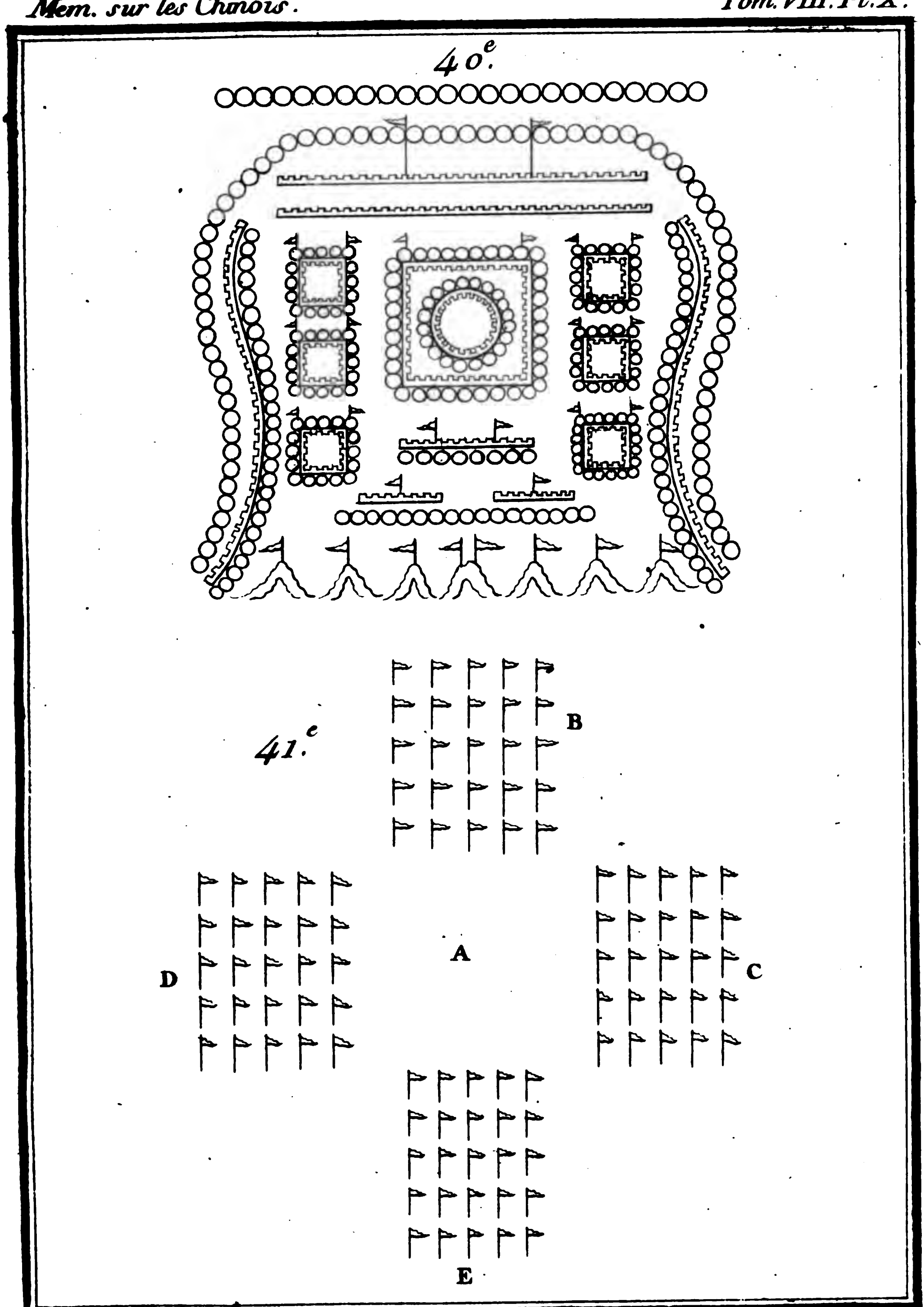
Fusiliers.

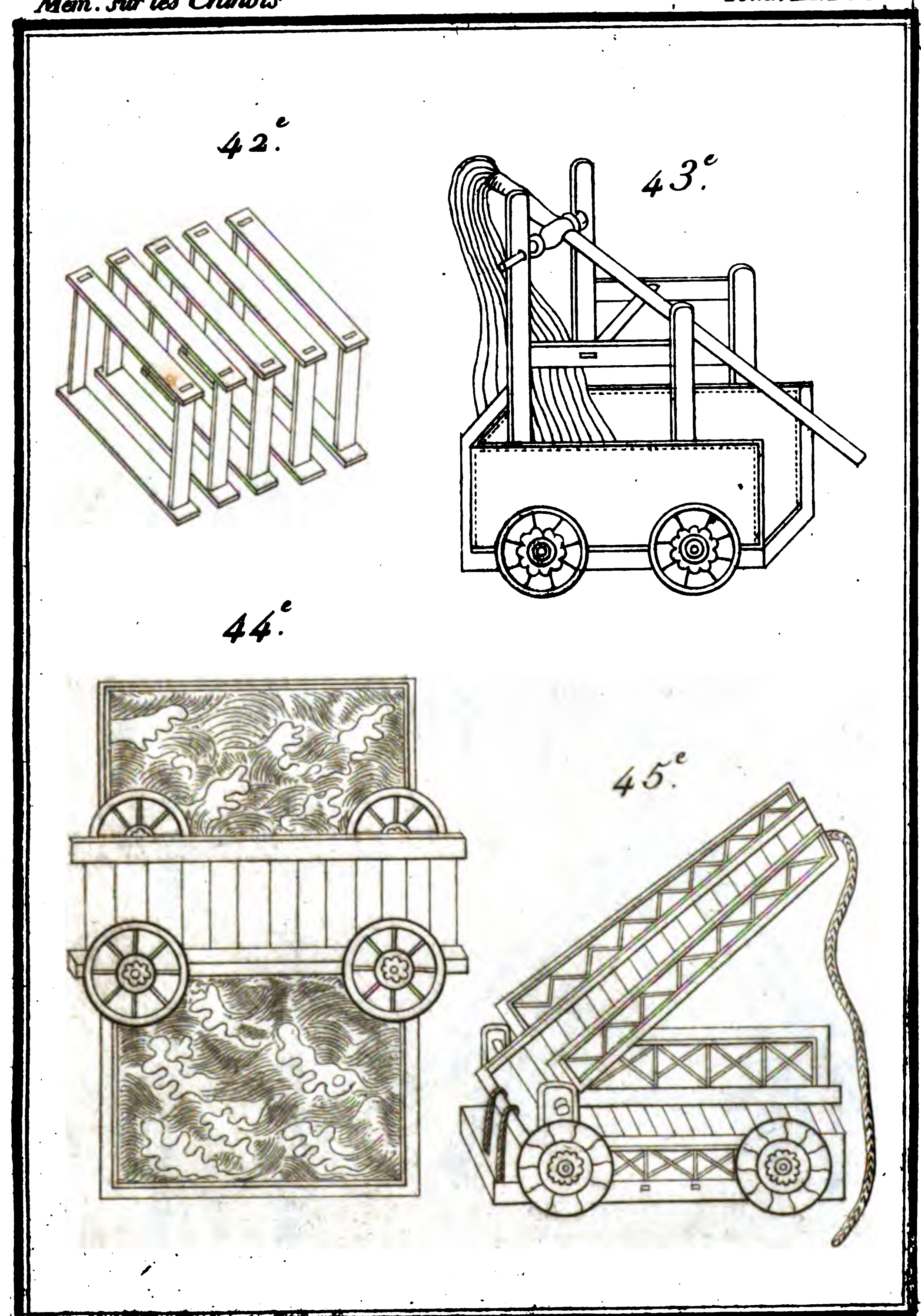
Fusiliers.

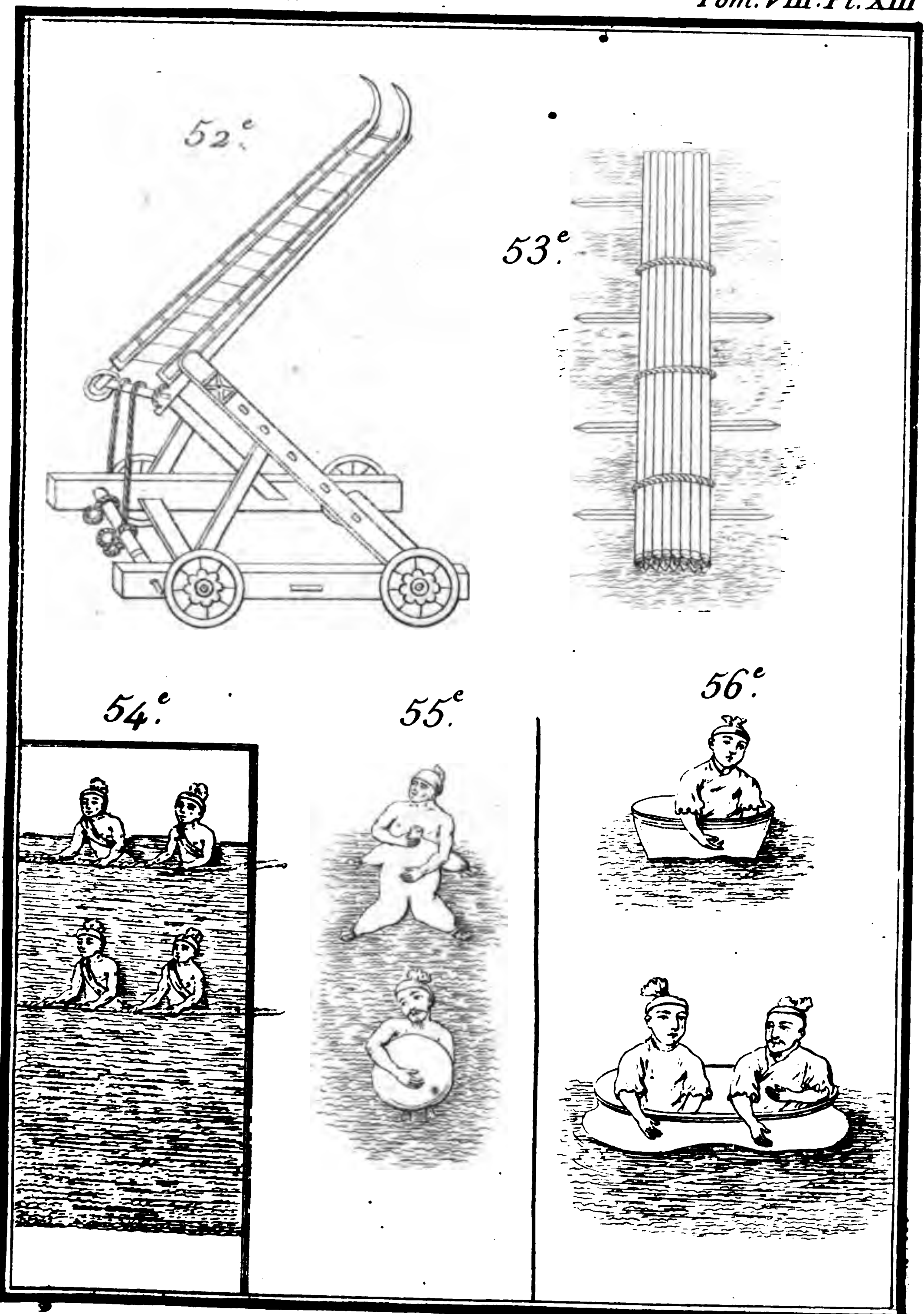
Canoniers.

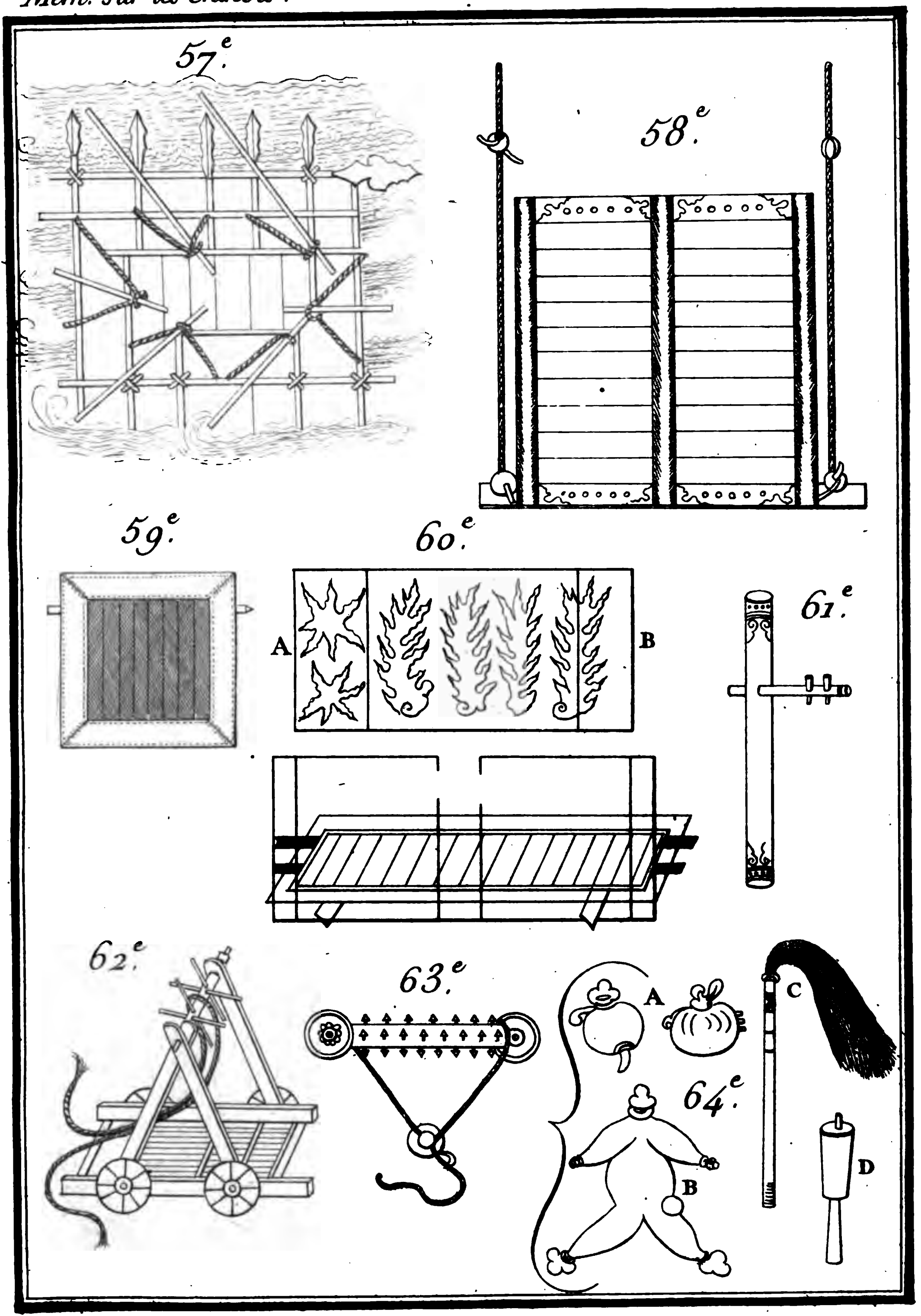

34.e
A
A
B
C
B
B
D
B
E
35.e
A
A
B
B
1.
2.
3.
4.
5.
D
C
D
D
D
36.e
Canon.rs
Fusiliers
Archers.
Sabres.
Longs Sabres.
Cavalerie

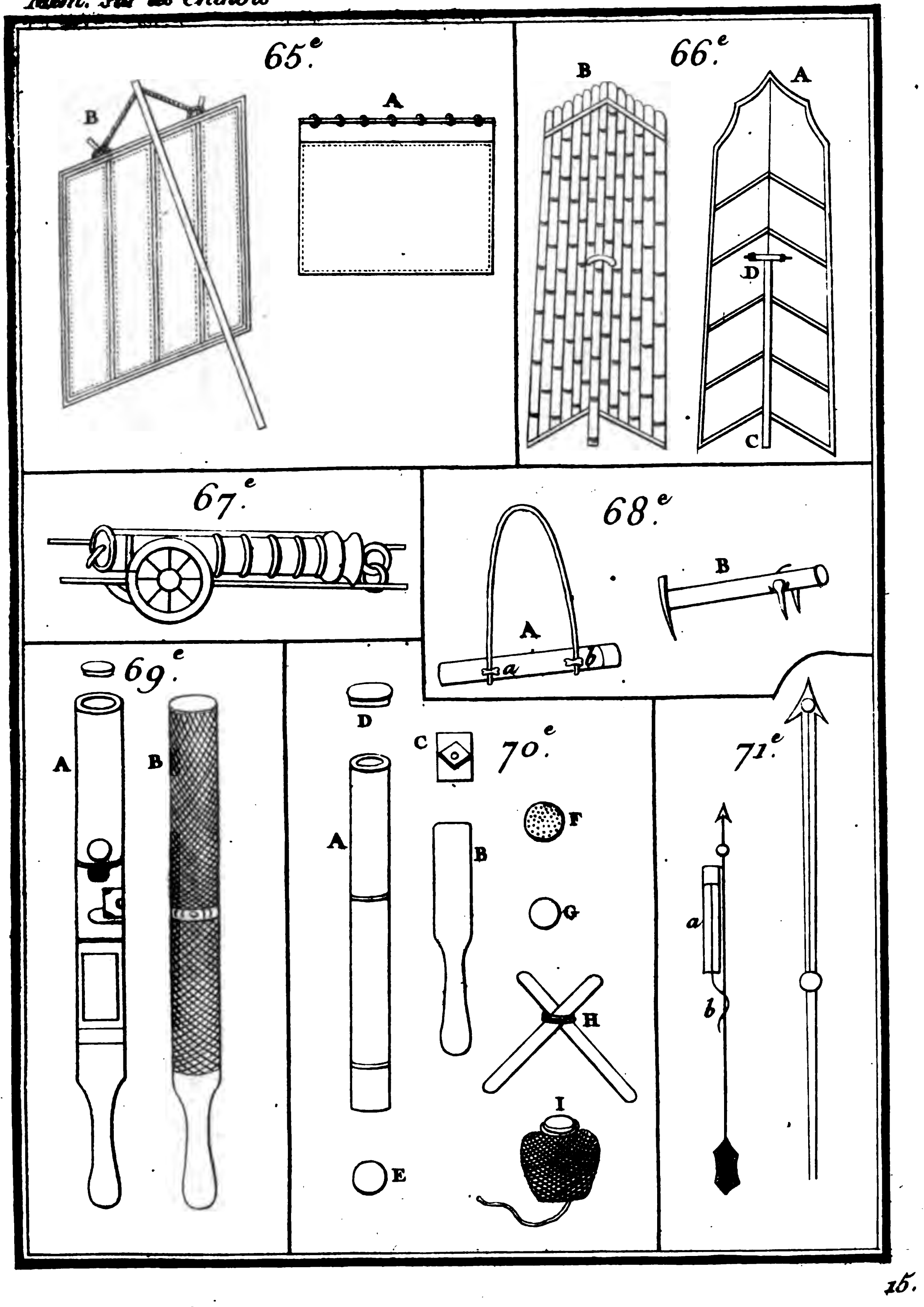

37.e
A
B
C
D
38.e
A
B
C
D
E
39.e
A
A
B
C
B
C
D
D
D
D
E
E

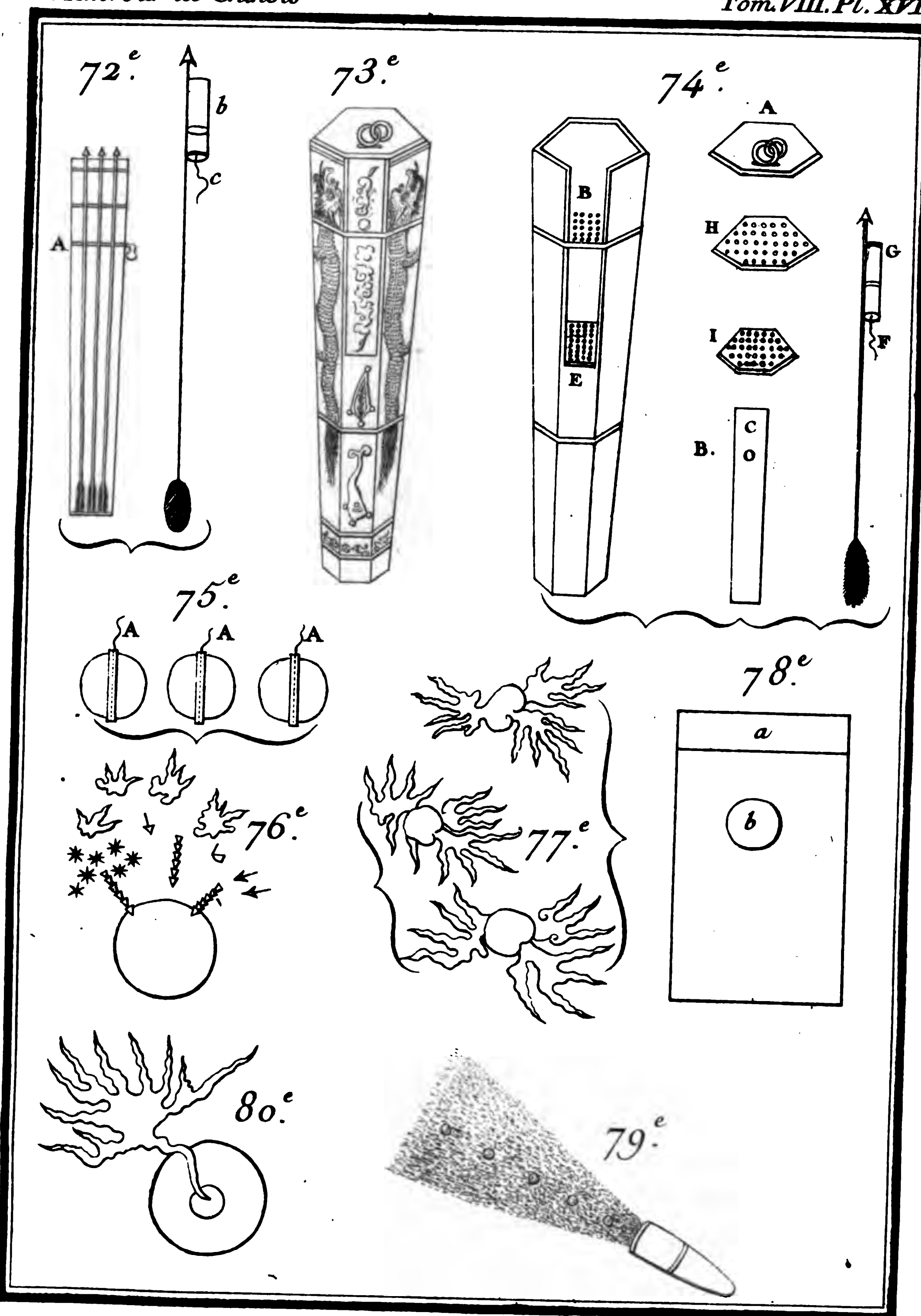

40.e
41.e
B
A
D
C
E

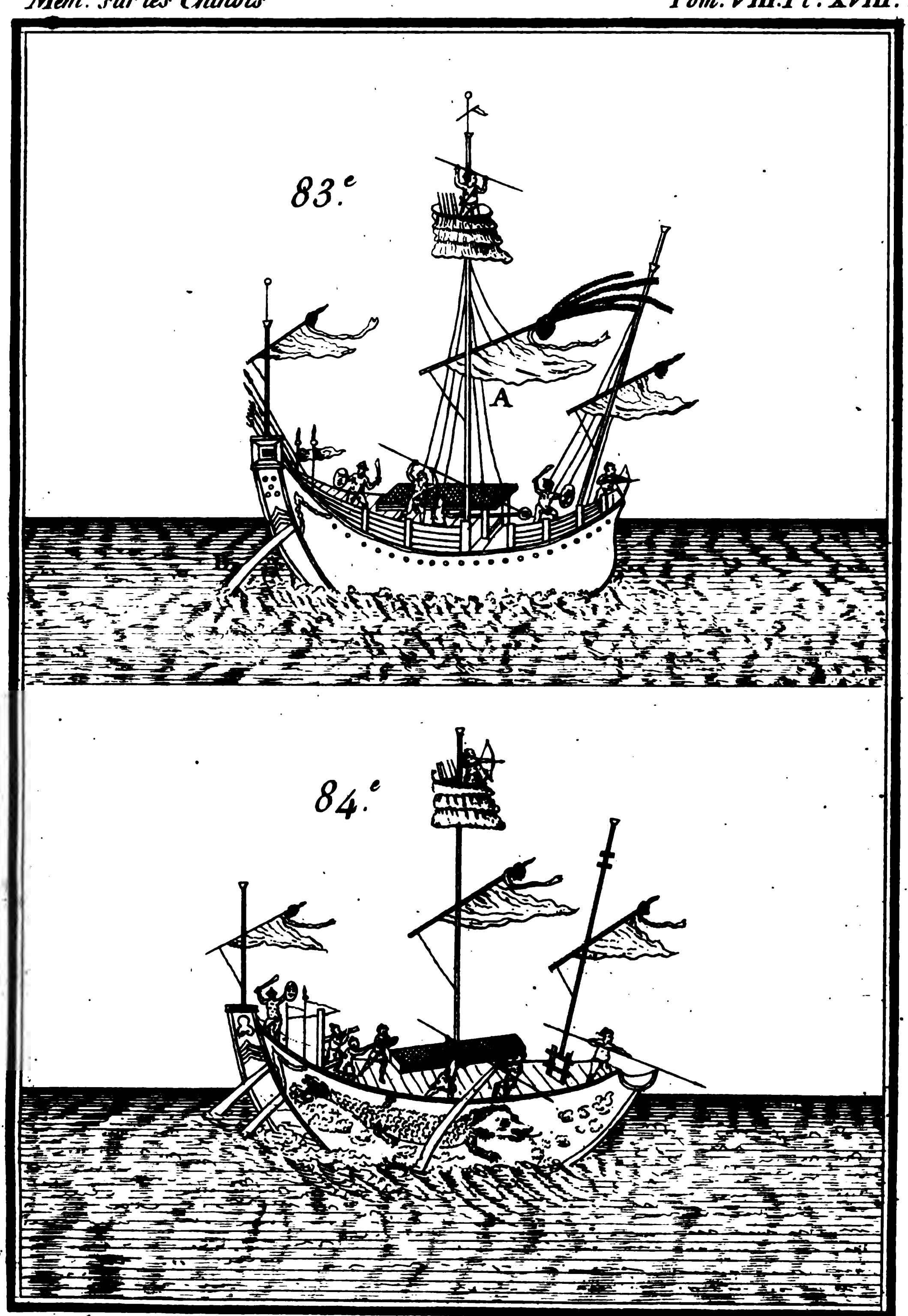

42.e
43.e
44.e
45.e

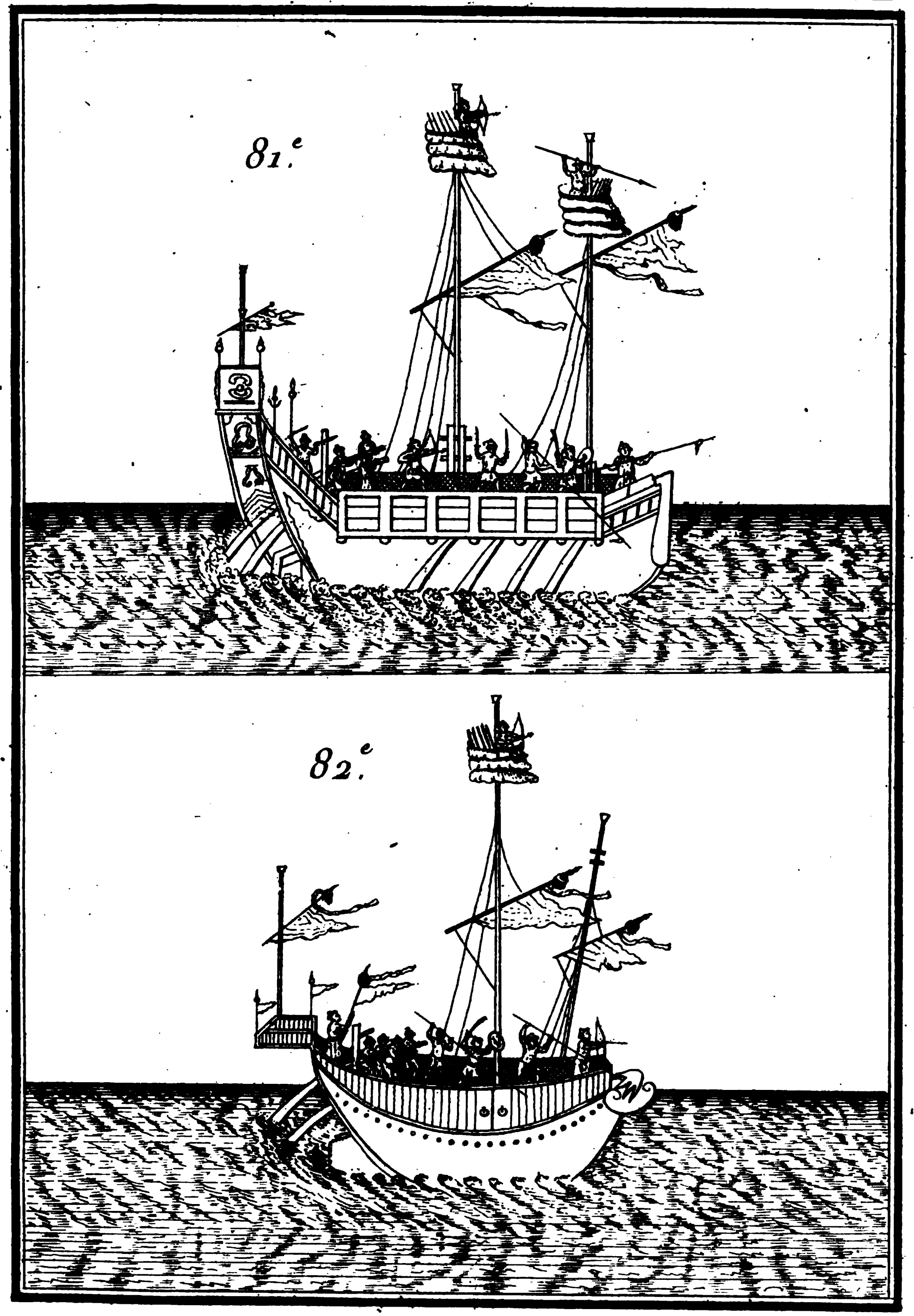

52.e
53.e
54.e
55.e
56.e

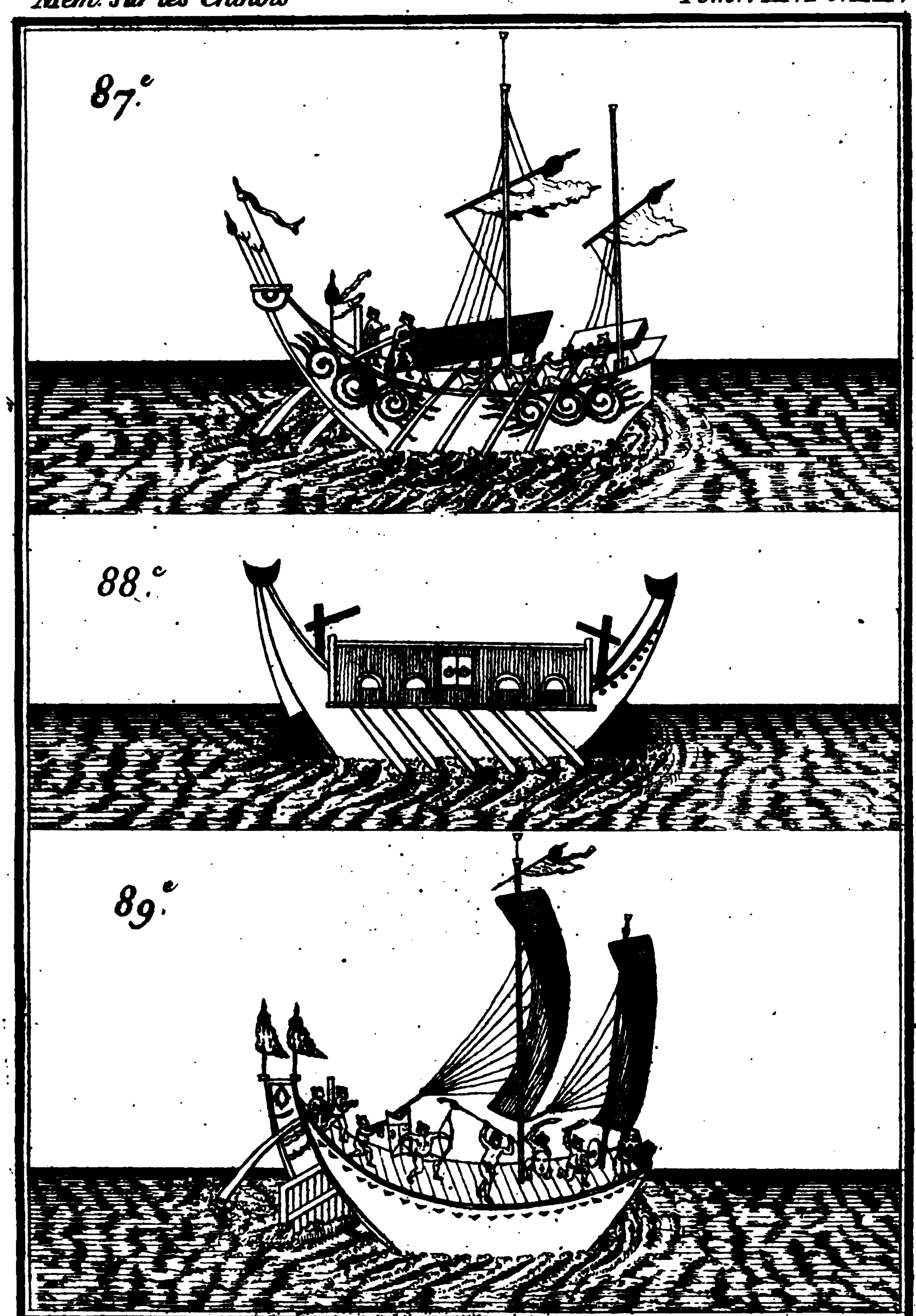

57.e
58.e
59.e
60.e
A
B
61.e
62.e
63.e
A
64.e
C
B
D

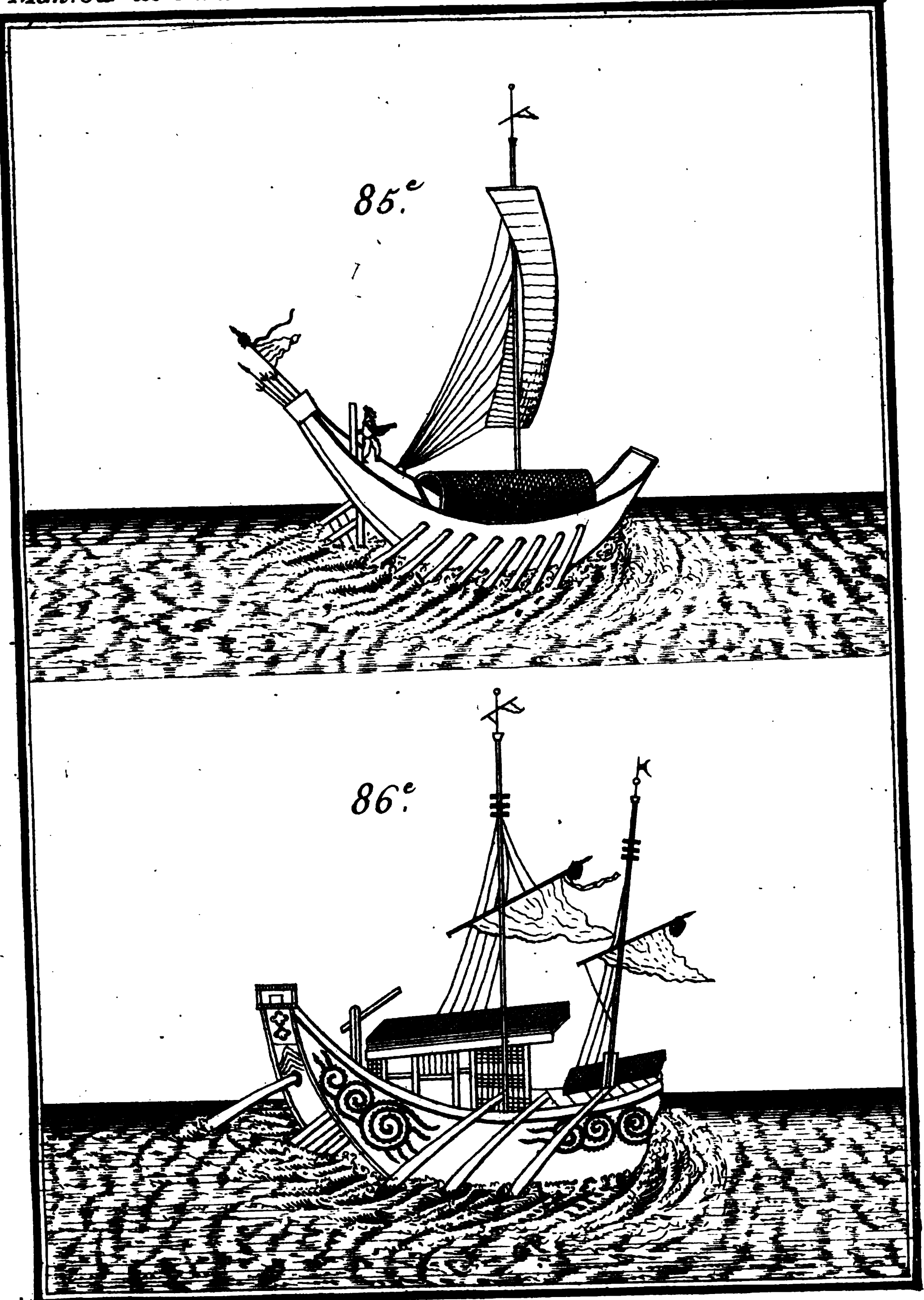

65.e
B
A
66.e
B
A
D
C
67.e
68.e
B
A
a
b
69.e
A
B
D
C
70.e
A
B
F
G
H
I
E
71.e
A
a
b

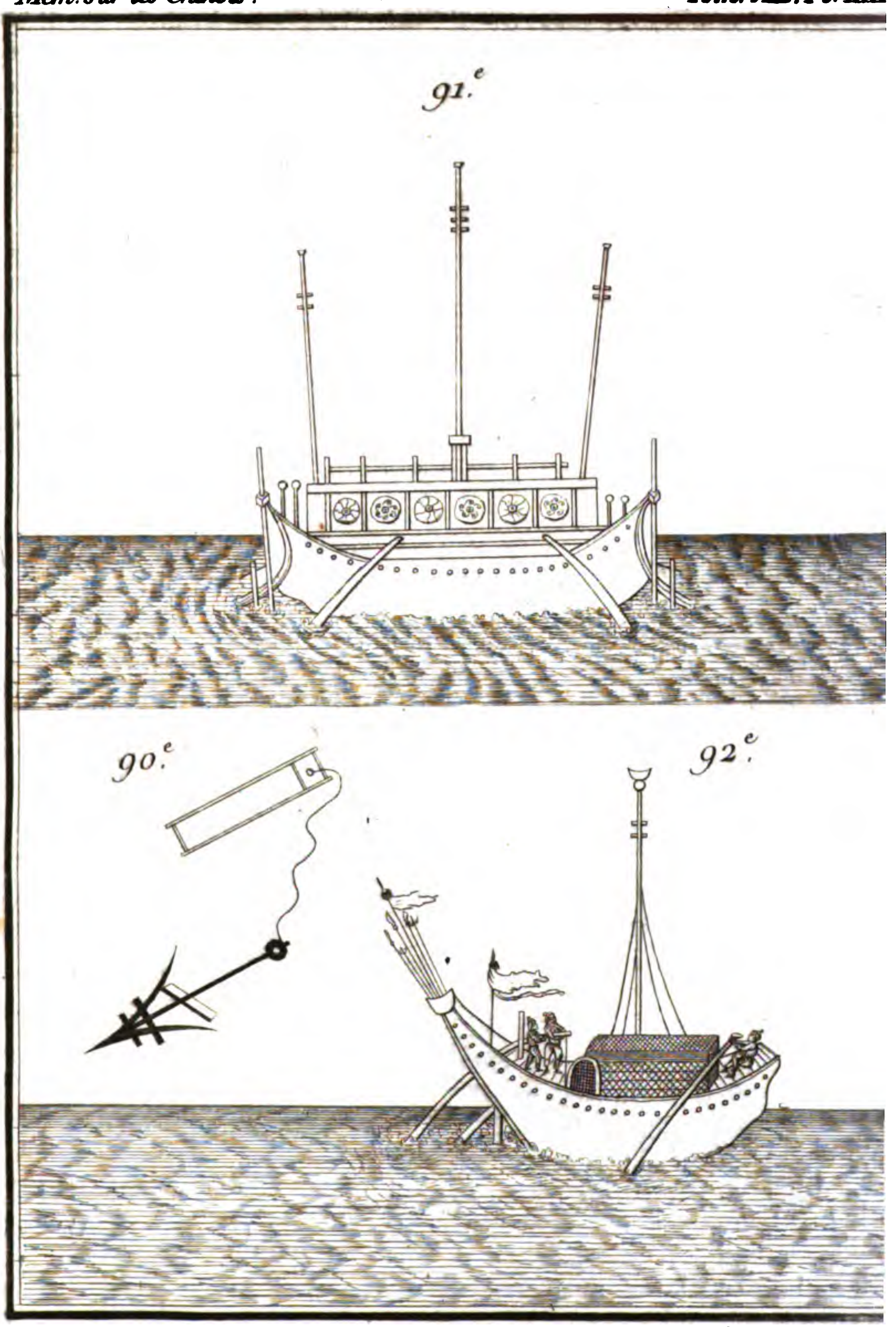

72.e
b
c
A
73.e
74.e
A
B
H
G
E
I
F
C
O
B.
75.e
A
A
A
76.e
77.e
78.e
a
b
80.e
79.e

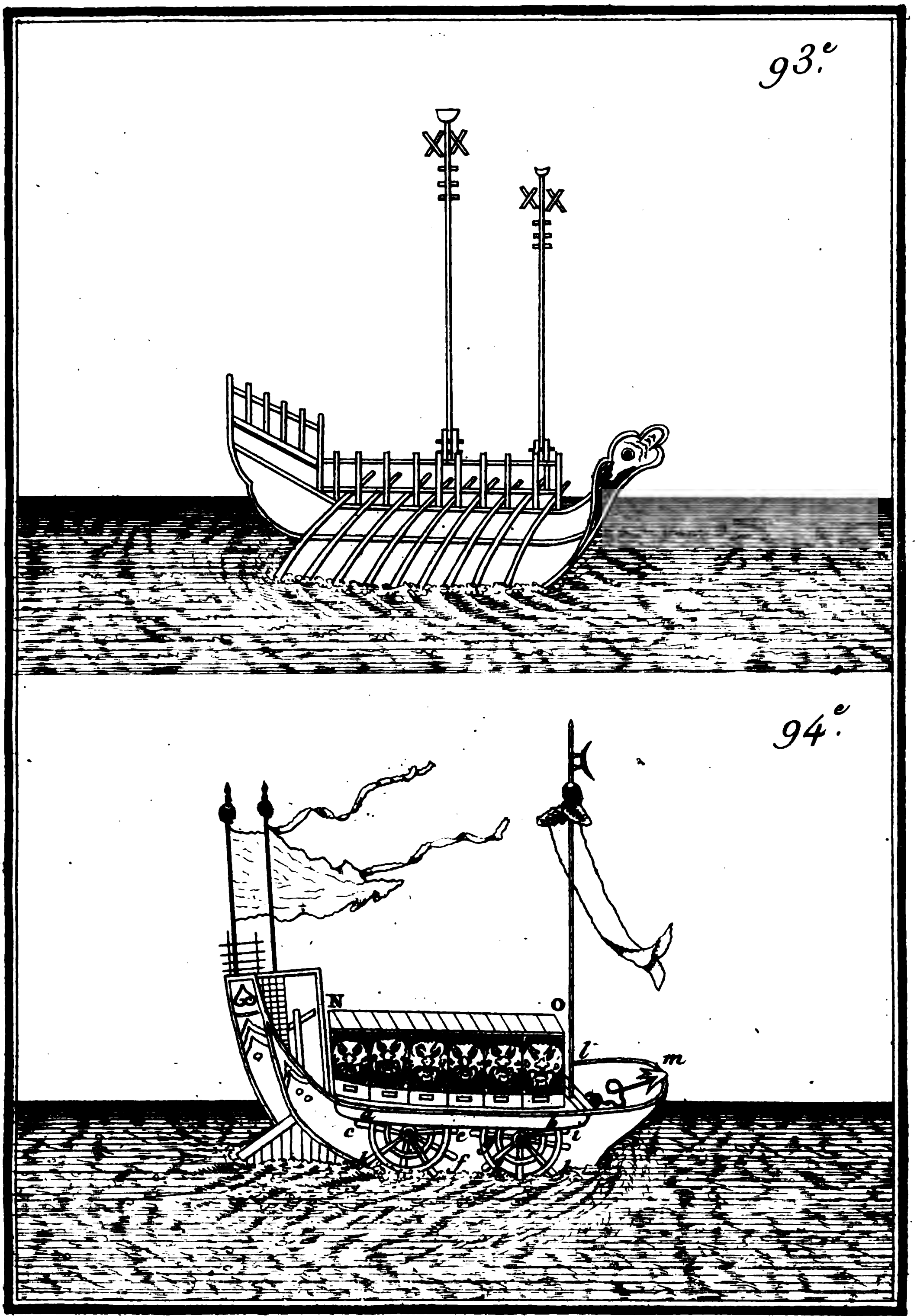

83.e
A
84.e

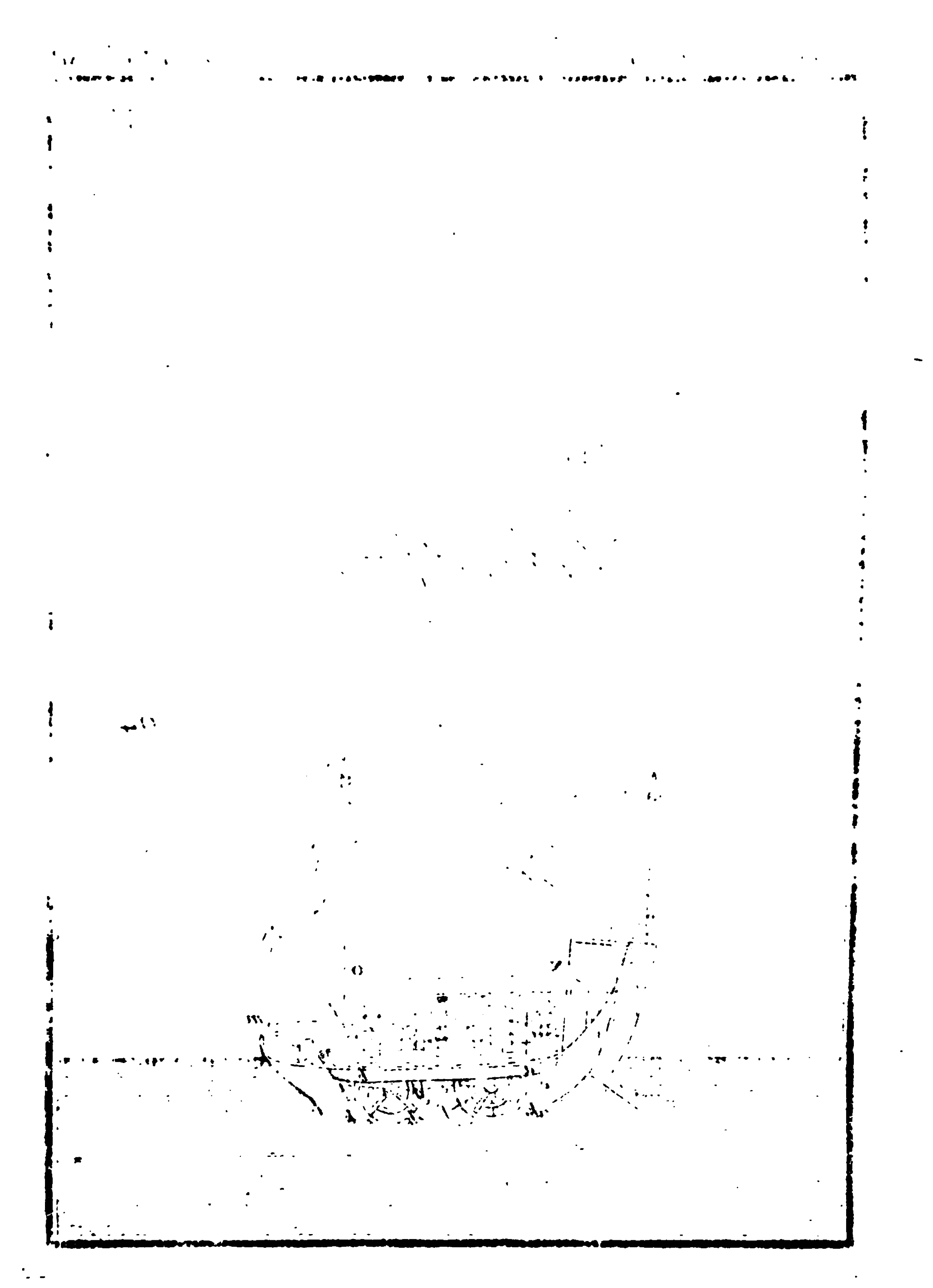

81.e
82.e

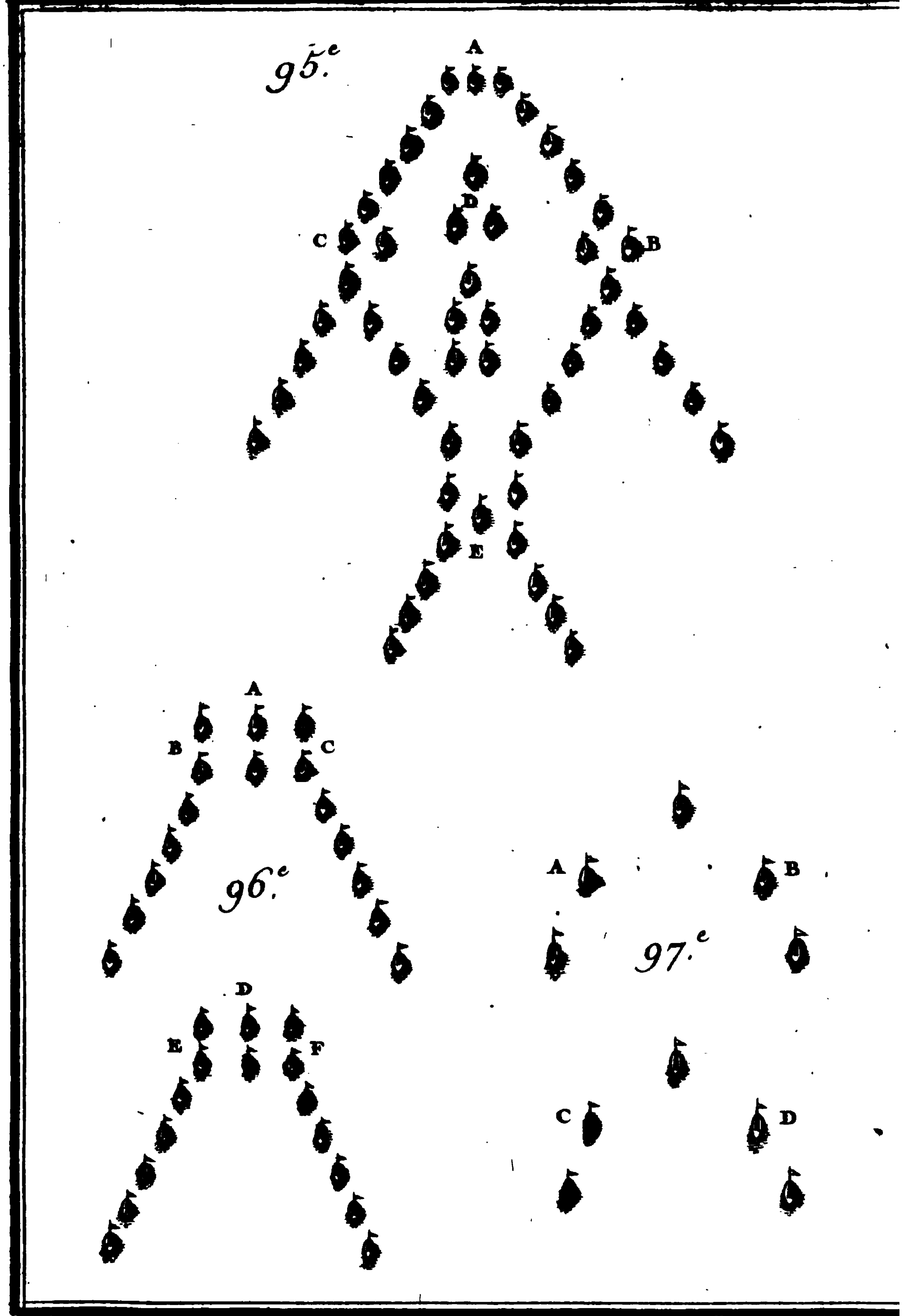

87.e
88.e
89.e

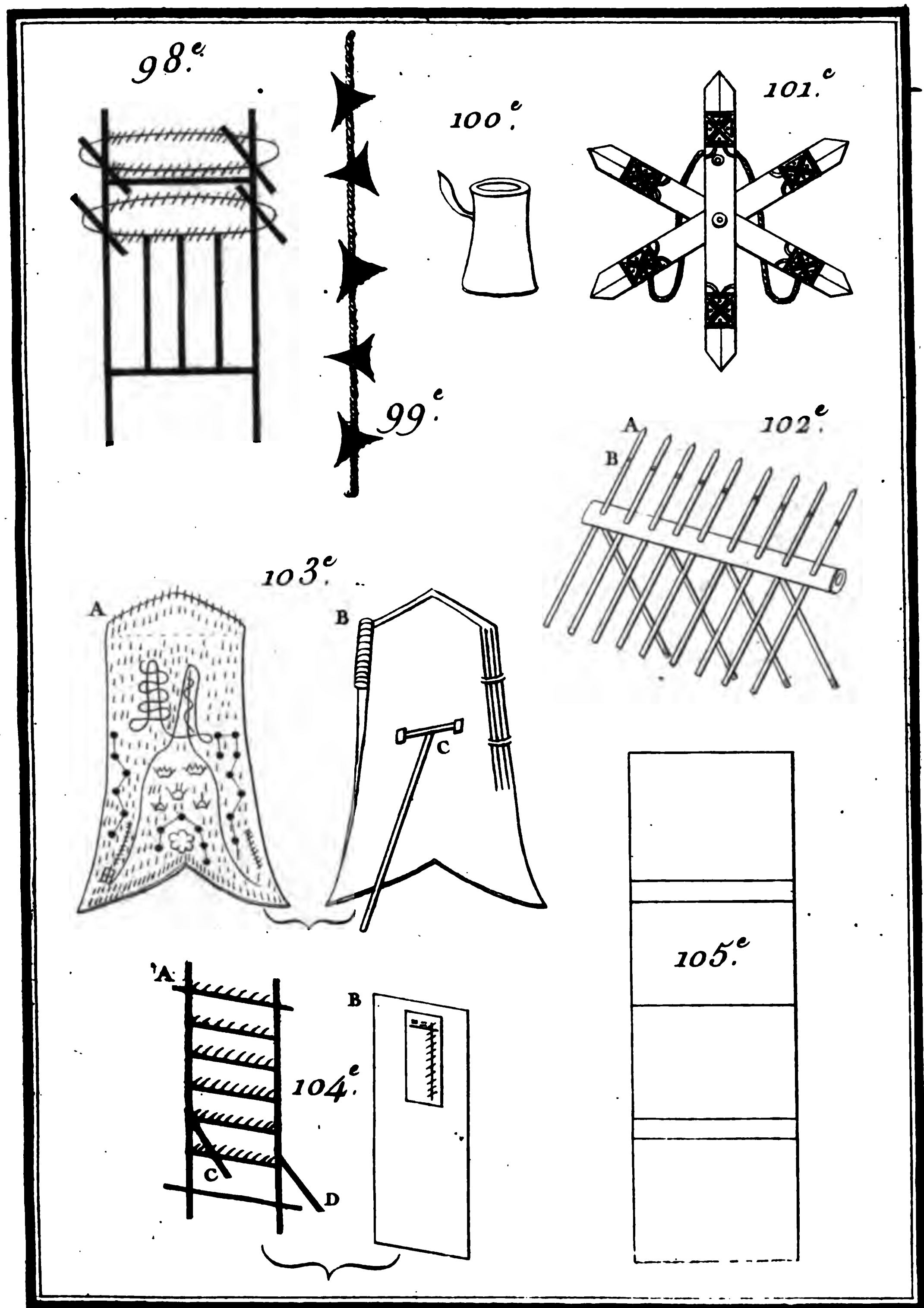

85.e
86.e


91.e
90.e
92.e

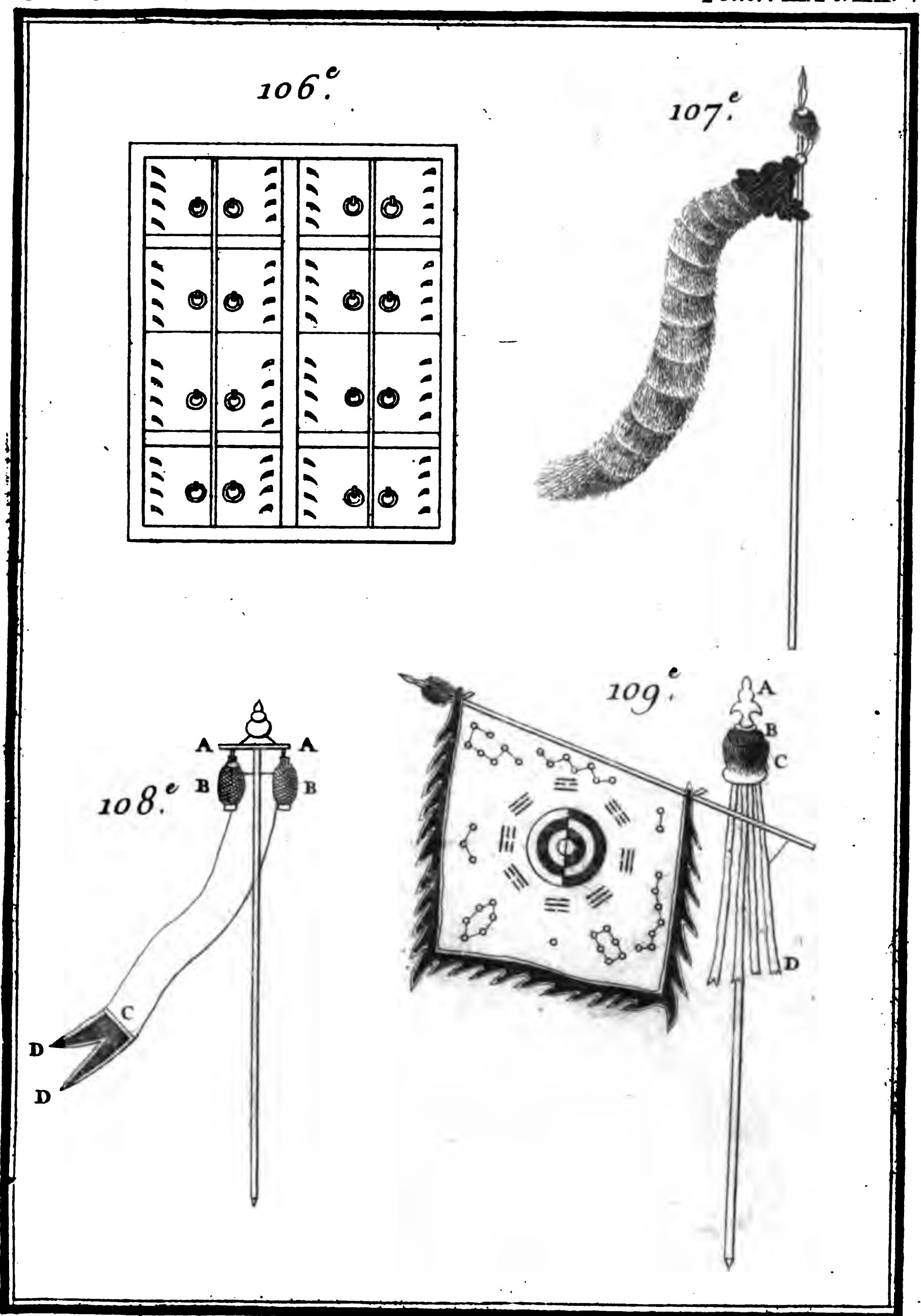

93.e
94.e
N
O
l
m
c
e
f
i

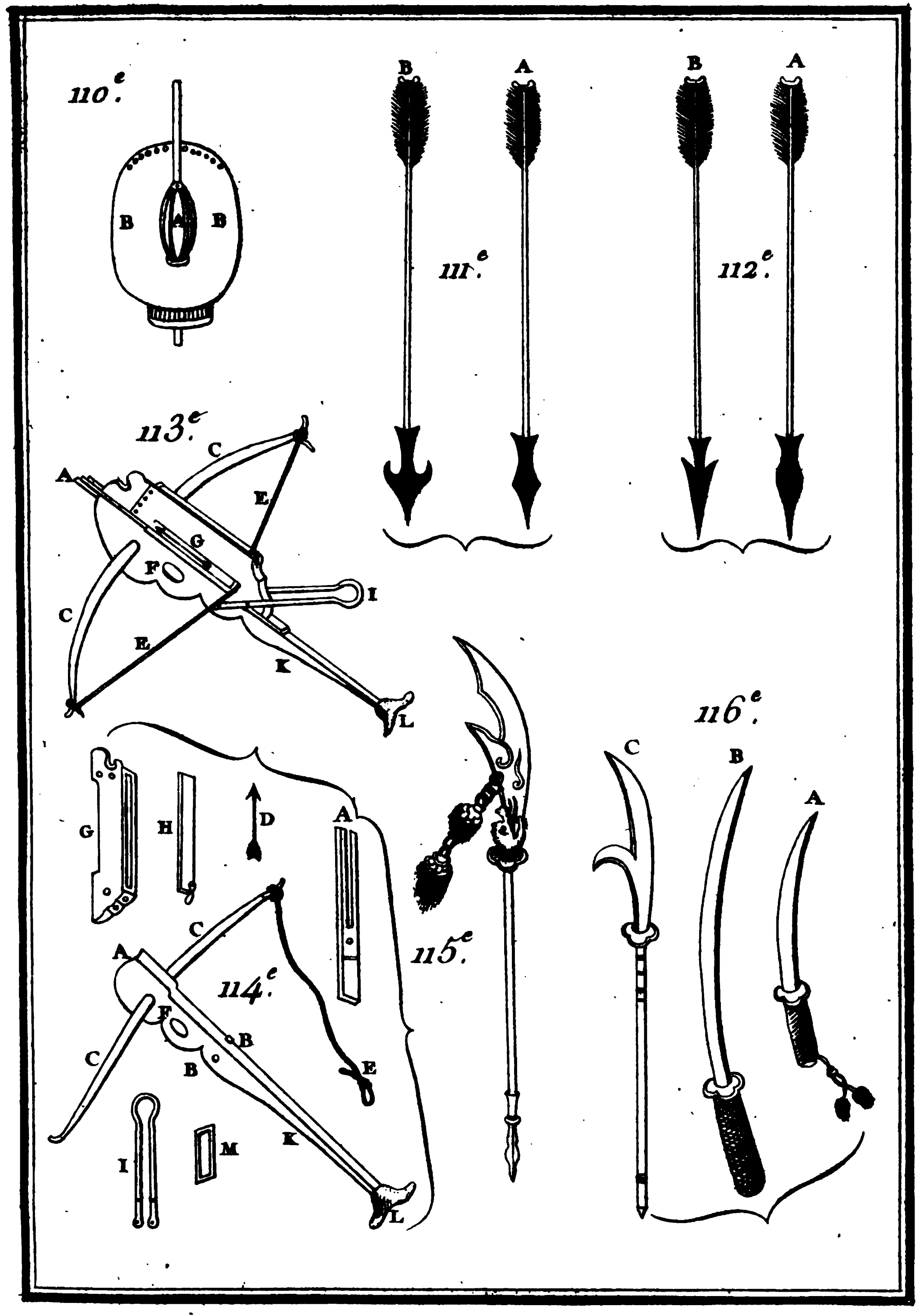


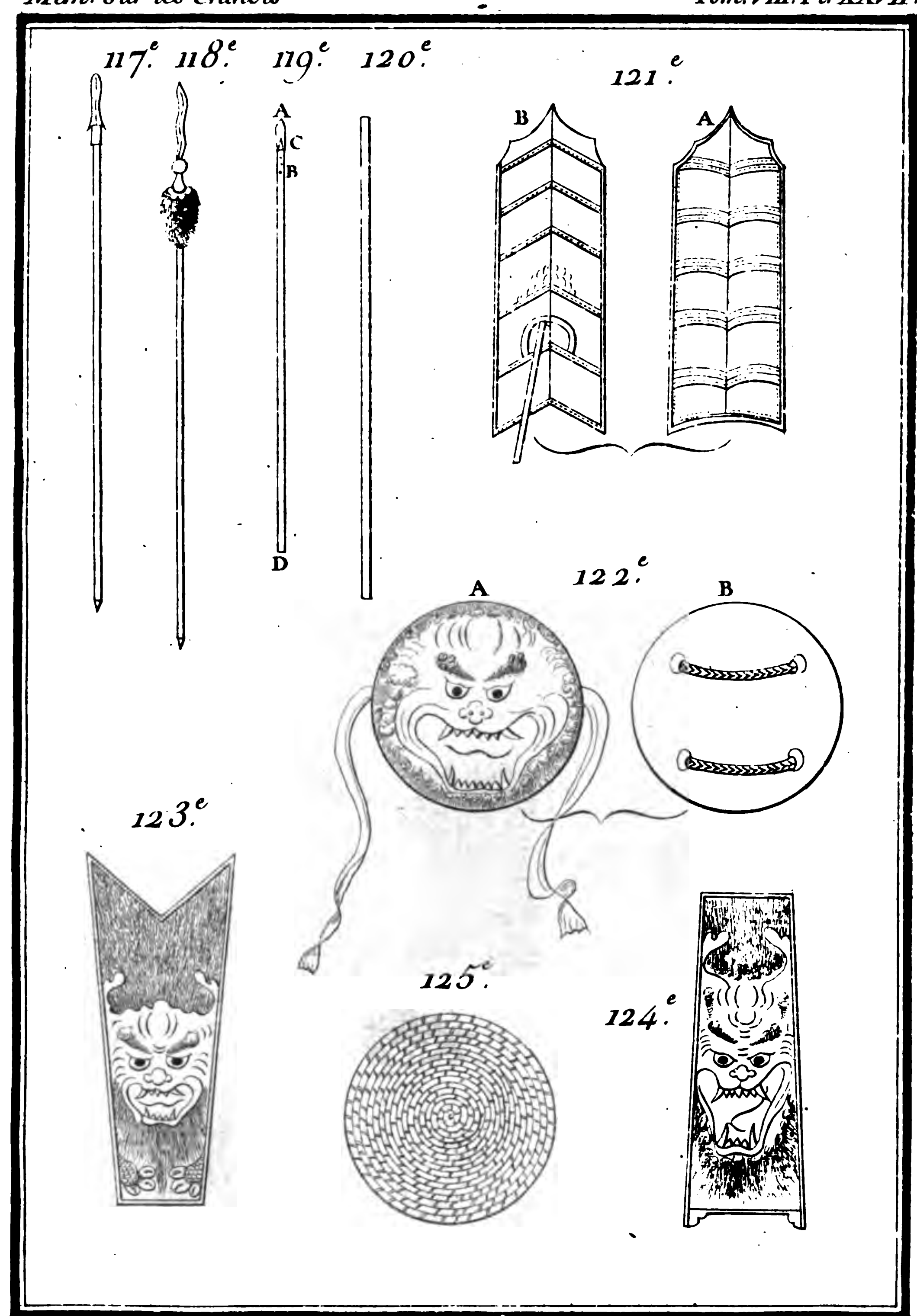

95.e
A
D
C
B
E
A
B
C
96.e
D
E
F
A
B
97.e
C
D

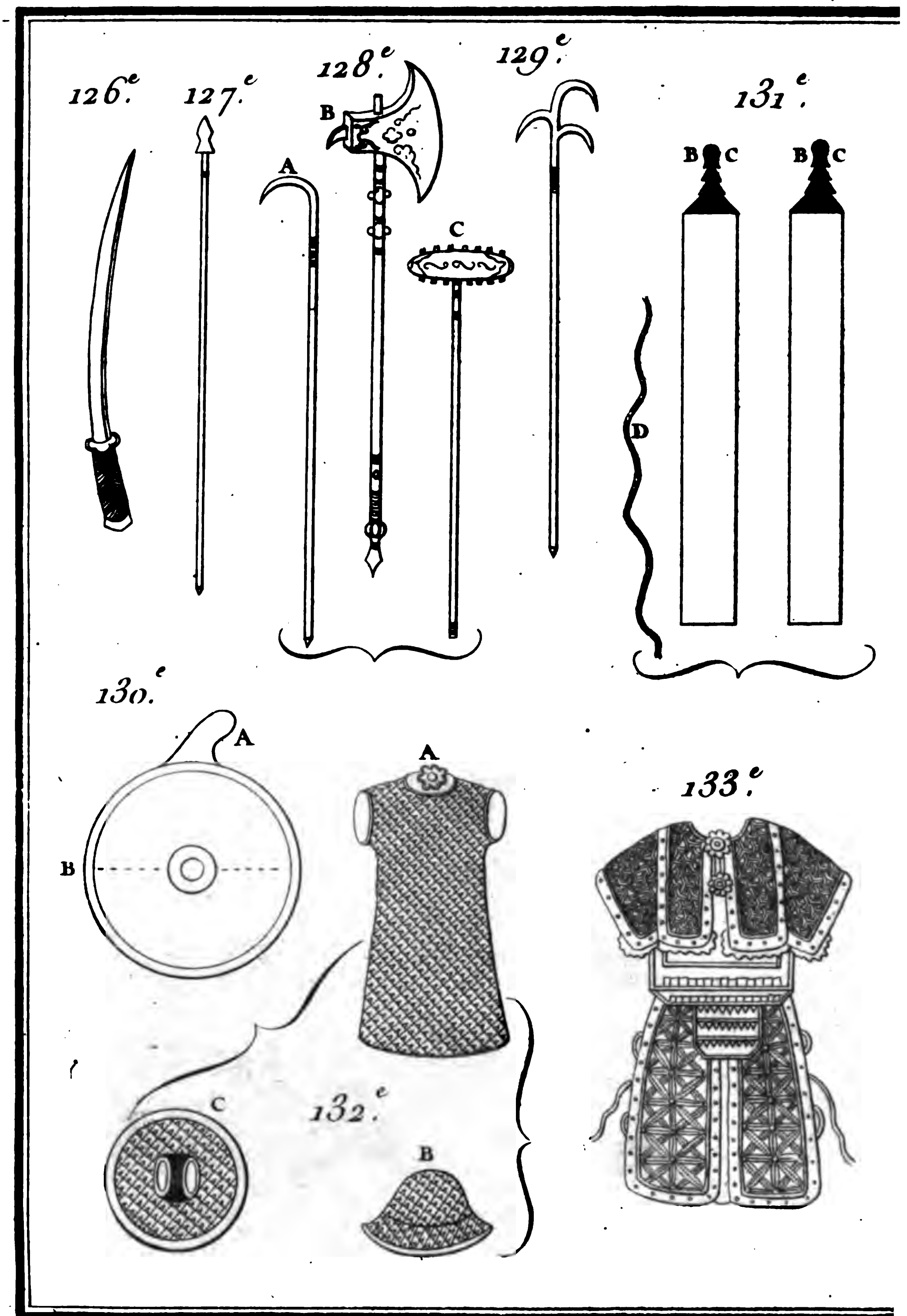


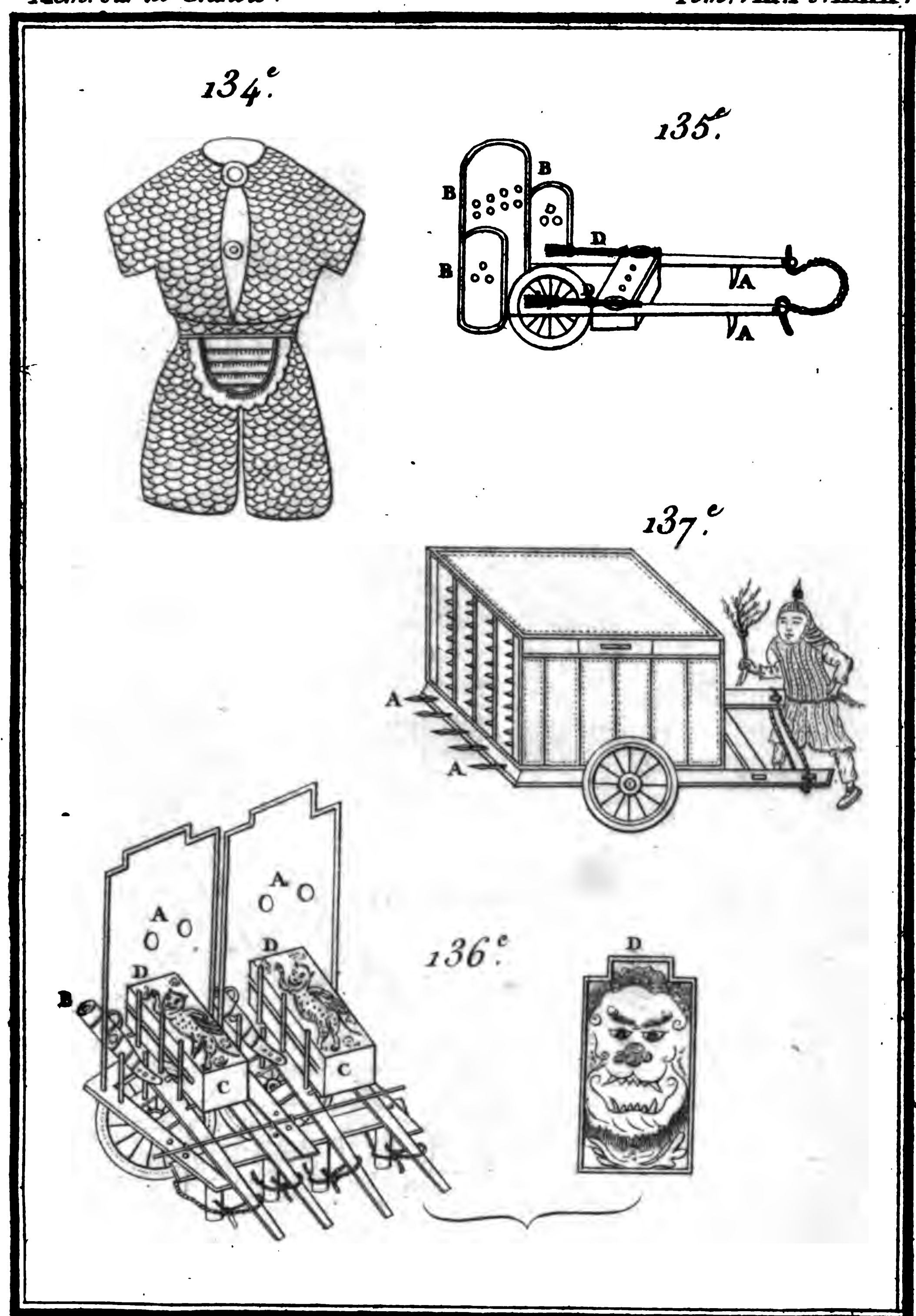
98.e
99.e
100.e
101.e
102.e
A
B
103.e
A
B
C
104.e
A
B
C
D
105.e

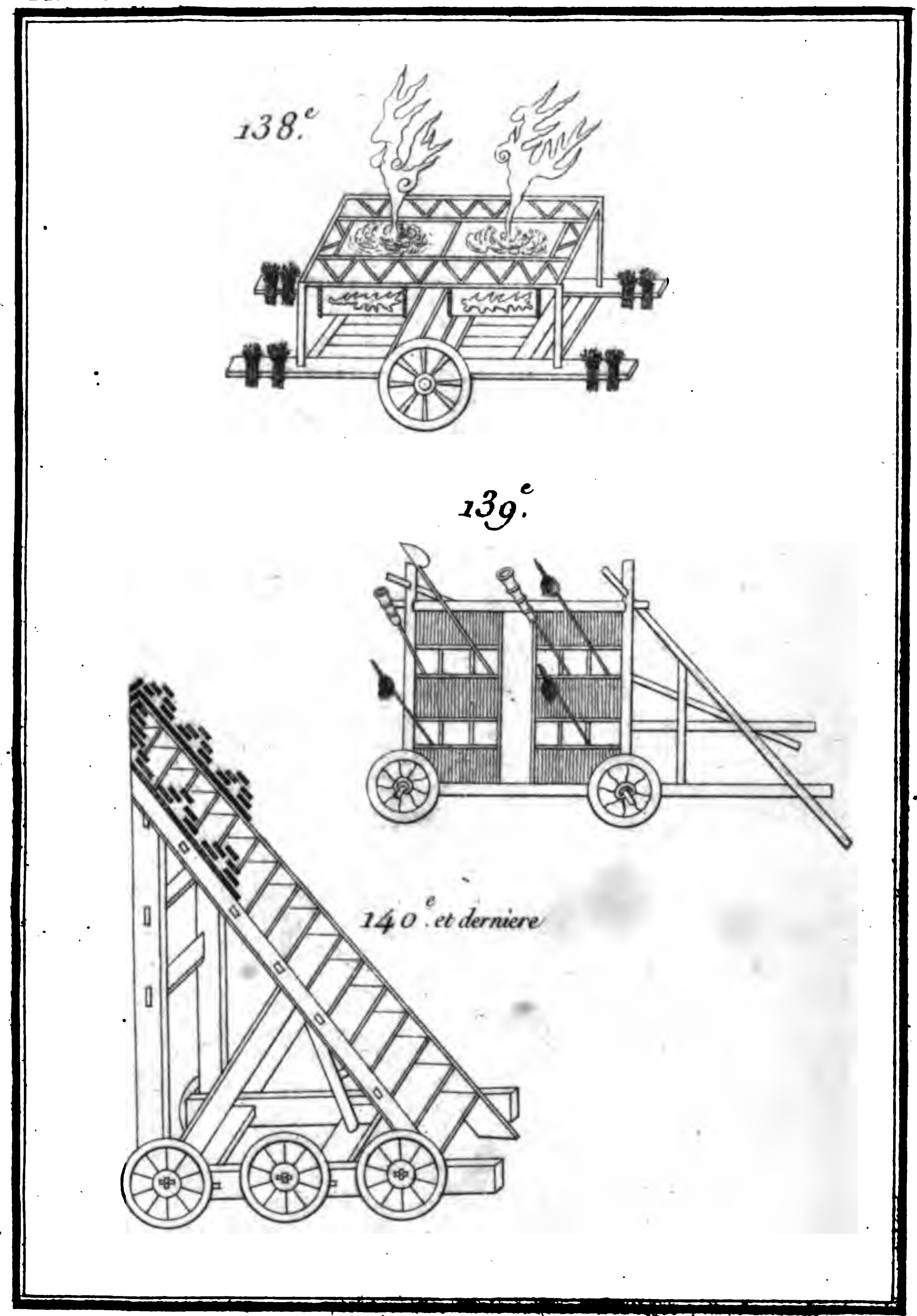

106.e
107.e
108.e
A
A
B
B
C
D
D
109.e
A
B
C
D

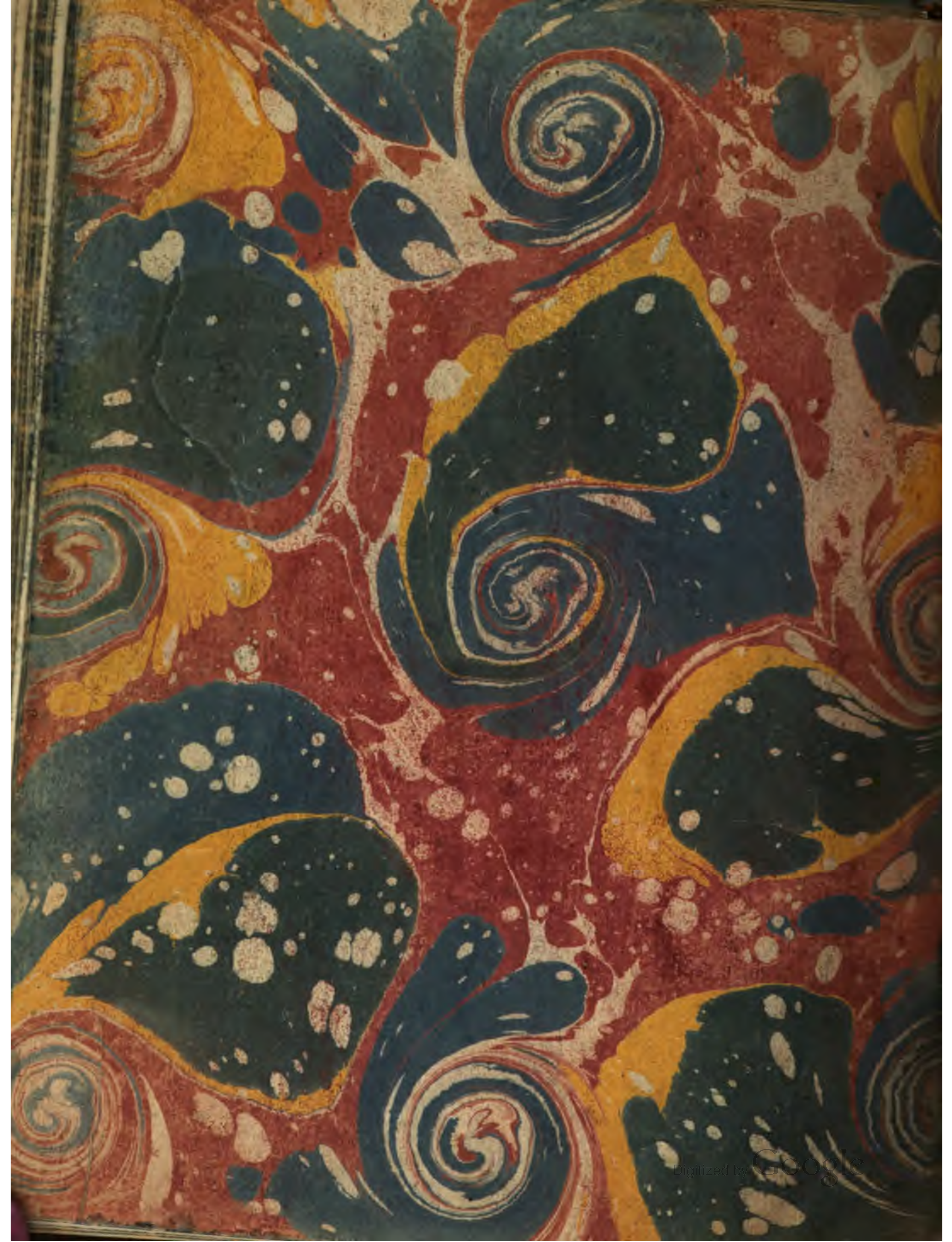

110.e
B
A
B
111.e
B
A
112.e
B
A
113.e
A
C
E
G
F
I
C
E
K
L
G
H
D
A
C
A
114.e
F
B
C
B
E
K
I
M
L
115.e
116.e
C
B
A


117.e
118.e
119.e
120.e
121.e
A
B
C
D
122.e
123.e
124.e
125.e


126.e
127.e
128.e
129.e
131.e
130.e
132.e
133.e
A
B
C
D
B C
B C
A
B
C
A
B


134.e
135.e
B
B
B
D
D
A
A
137.e
A
A
A
A
A
D
D
B
C
C
136.e
D


138.e
139.e
140.e et derniere






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03080 9316
B 50317 4
Digitized by Google

